
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01952302 6








UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

L'ENFANT DE VOLUPTÉ

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

Format in-18.

ÉPISCOPO ET Cie. . . . . 1 vol.

LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ. . . . . 1 vol.
L'INTRUS. 1 —
LE TRIOMPHE DE LA MORT . . . . 1 —

LES ROMANS DU LYS

LES VIERGES AUX ROCHERS . . . . 1 vol.
LA GRACE (*en préparation*). . . . . 1 —
L'ANNONCIATION (*en préparation*) . . . . 1 —

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU. . . . . 1 vol.
LA VICTOIRE DE L'HOMME (*en préparation*). . . . 1 —
TRIOMPHE DE LA VIE (*en préparation*). . . . . . 1 —

THÉATRE

LES VICTOIRES MUTILÉES (*La Gioconda. — La Ville morte. — La Gloire*). . . . . 1 vol.
LA VILLE MORTE, tragédie en 5 actes. . . . . . . 1 —
LA FILLE DE JORIO, tragédieen 3 actes . . . . . . 1 —

Pour paraître incessamment :

CHOIX DE POÉSIES. . . . . 2 vol.

1611-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P1-12.

LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ

PAR

G. D'ANNUNZIO

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

G. HÉRELLE

Natura così mi dispone.
LEONARDO DA VINCI.



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

L'ENFANT DE VOLUPTÉ

LIVRE PREMIER[1]

I

Le mercredi de chaque semaine, André Sperelli avait son couvert mis à la table de sa cousine la marquise d'Ateleta.

Les salons de la marquise, au palais Roccagiovine, étaient très fréquentés. Elle attirait surtout par sa gaieté spirituelle, par la liberté de ses saillies, par son infatigable sourire. Les traits fleuris de son visage rappelaient certains profils de femmes dans les dessins de Moreau le jeune et dans les vignettes de Gravelot. Ses manières, ses goûts, ses façons de s'habiller avaient quelque chose de pompadour ; et elle y mettait même

1. L'original a paru sous le titre : *Il Piacere*, Treves éditeur, Milan, 1889.

un peu d'affectation, tentée par la ressemblance singulière qui lui donnait un air de famille avec la favorite de Louis XV.

Un mardi soir, dans une loge du théâtre Valle, elle avait dit en riant à son cousin :

— Viens demain sans faute, André. Il y a parmi nos invités une personne *intéressante,* que dis-je? *fatale.* Hélène Muti, veuve du duc de Scerni. Prémunis-toi contre le maléfice... Tu es dans un moment de faiblesse.

Et il avait répondu en riant :

— Si tu me le permets, ma cousine, je viendrai sans armes; que dis-je? avec un air de victime. Cet air est un appeau dont j'use depuis bien des soirs, inutilement, hélas!

— Le sacrifice est prochain.

— La victime est prête.

Le lendemain soir, André vint au palais Roccagiovine quelques minutes plus tôt que d'habitude, avec un merveilleux gardénia à la boutonnière et une vague inquiétude au fond de l'âme. Son coupé s'arrêta devant le porche; car l'allée était déjà prise par une autre voiture, de laquelle une dame descendait. Les livrées, les chevaux, tout le cérémonial de cette descente portaient la marque d'une grande maison. Le comte entrevit une silhouette haute et svelte, une coiffure étoilée de diamants, un petit pied qui se posa sur la marche. Puis, pendant qu'il montait l'escalier, il put voir la dame de dos.

Elle montait devant lui, lentement, mollement, avec une sorte de rythme. Son manteau, doublé d'une fourrure aussi neigeuse que le duvet des cygnes, n'était plus maintenu par l'agrafe et lui glissait autour du

buste, en laissant les épaules découvertes. Ces épaules émergeaient, pâles comme l'ivoire poli, divisées par un sillon délicat ; et les omoplates se perdaient sous les dentelles du corsage avec je-ne sais quelle fuyante et douce inflexion d'ailes. Sur les épaules, le cou s'épanouissait, agile et arrondi ; et les cheveux, tordus en spirale, repliés depuis la nuque jusqu'au sommet de la tête, y formaient un nœud sous la morsure des épingles gemmées.

Cette harmonieuse ascension de la dame inconnue donnait aux yeux du jeune homme un si vif plaisir que, pour admirer, il s'arrêta un instant au premier palier. La traîne faisait sur les marches un grand froufrou. Le domestique marchait derrière, non pas dans la piste du tapis rouge où avait marché sa maîtresse, mais sur le côté, le long de la muraille, avec une gravité irréprochable. Et le contraste entre cette magnifique créature et ce rigide automate était fort bizarre. André sourit.

Dans l'antichambre, pendant que le domestique prenait le manteau, la dame jeta un rapide regard au jeune homme qui entrait. Celui-ci entendit annoncer :

— Son Excellence la duchesse de Scerni !

Aussitôt après :

— Monsieur le comte Sperelli-Fieschi d'Ugenta !

Et il lui plut que son nom eût été prononcé tout contre le nom de cette femme.

Déjà se trouvaient au salon le marquis et la marquise d'Ateleta, le baron et la baronne d'Isola, don Philippe del Monte. Le feu flambait dans l'âtre ; quelques divans étaient disposés à portée de la chaleur ; quatre bananiers étalaient sur les dossiers bas leurs larges feuilles veinées de sang.

La marquise vint à la rencontre des arrivants et leur dit avec son beau sourire inextinguible :

— Le hasard aimable rend inutile de vous présenter l'un à l'autre. Mon cousin Sperelli, inclinez-vous devant la divine Hélène.

André s'inclina profondément. La duchesse lui offrit la main avec un geste plein de grâce, en le regardant au fond des yeux.

— Je suis très heureuse de vous voir, monsieur. J'ai beaucoup entendu parler de vous à Lucerne, l'été passé, par un de vos amis, Jules Musellaro. J'étais, je le confesse, un peu curieuse... Musellaro m'a même donné à lire votre très précieuse *Fable d'Hermaphrodite,* et il m'a offert votre eau-forte du *Sommeil,* une épreuve avant la lettre, un trésor. Vous avez en moi une fervente admiratrice, ne l'oubliez pas.

Elle parlait avec de petites pauses. Elle avait la voix si insinuante que cela donnait presque la sensation d'une caresse charnelle ; et elle avait ce regard involontairement amoureux et voluptueux qui trouble tous les hommes et allume soudain leurs désirs.

On annonça :

— Monsieur le chevalier Sakumi !

Et le huitième et dernier convive apparut.

C'était un secrétaire de la légation japonaise, petit de taille, jaunâtre, avec des pommettes saillantes, avec des yeux longs et obliques, injectés de sang, battus sans cesse par les paupières. Il avait le corps trop gros pour ses jambes trop grêles ; et il marchait la pointe des pieds en dedans, comme si une ceinture lui eût comprimé les hanches. Les basques de son habit étaient trop larges ; son pantalon faisait une quantité de plis ; sa cravate portait les marques très visibles d'une main

inexpérimentée. On aurait dit un *daïmio* tiré hors d'une de ces armures de fer et de laque semblables à des carapaces de crustacés monstrueux, puis fourré dans les nippes d'un maître d'hôtel occidental. Mais, mal gré sa gaucherie, il avait une expression malicieuse, une sorte de finesse ironique dans les angles de la bouche.

Au milieu du salon, il s'inclina. Son gibus lui tomba des mains.

La baronne d'Isola, une blonde mignonne au front tout couvert de boucles frisées, gracieuse et grimacière comme un jeune singe, dit de sa voix flûtée :

— Venez ici, Sakumi ; ici, près de moi !

Le chevalier japonais s'avançait en multipliant les sourires et les révérences.

— Verrons-nous ce soir la princesse Issé ? lui demanda Françoise d'Ateleta, qui se plaisait à réunir dans ses salons les échantillons les plus bizarres des colonies exotiques de Rome, par amour pour la variété pittoresque.

L'Asiatique répondit dans une langue barbare, à peine intelligible, mêlée d'anglais, de français et d'italien.

Il y eut un moment où tout le monde parlait. C'était comme un chœur d'où s'élançaient de temps à autre, pareils à des gerbes d'argent, les rires frais de la marquise.

— Certainement, je vous ai déjà vue ; je ne sais plus où, je ne sais plus quand, mais certainement je vous ai vue, disait André Sperelli à la duchesse, debout devant elle. Dans l'escalier, tandis que je vous regardais monter, un souvenir indistinct s'élevait de ma mémoire, quelque chose qui prenait forme suivant le

rythme de votre ascension, comme une image qui naîtrait d'un air de musique... Je n'ai pas réussi à tirer ce souvenir au clair ; mais, lorsque vous vous êtes retournée, j'ai senti que votre profil répondait incontestablement à cette image. Ce ne pouvait être une divination ; c'était donc un obscur phénomène de la mémoire. Certainement, je vous ai vue déjà. Qui sait ? Peut-être dans un songe, peut-être dans une création d'art, peut-être aussi dans un monde différent... dans une existence antérieure...

En prononçant cette dernière phrase, trop sentimentale et trop banale, il se mit à rire franchement, comme pour prévenir un sourire incrédule ou ironique. Hélène, au contraire, resta grave. « Écoutait-elle, ou pensait-elle à autre chose ? Acceptait-elle ce genre de discours, ou voulait-elle, par cette gravité, se divertir à ses dépens ? Entendait-elle favoriser l'œuvre de séduction qu'il avait engagée avec tant de soin, ou s'enfermait-elle dans l'indifférence et dans le mutisme insouciant ? Bref, était-elle ou non une femme inexpugnable pour lui ?... » André, perplexe, interrogeait le mystère. Tous ceux qui ont l'habitude de la séduction, les téméraires surtout, connaissent bien cette perplexité que certaines femmes excitent en se taisant.

Un domestique ouvrit la grande porte qui faisait communiquer le salon avec la salle à manger.

La marquise mit son bras sous celui de Philippe del Monte et donna l'exemple. Les autres suivirent.

— Allons, dit Hélène.

André crut remarquer qu'elle s'appuyait sur son bras avec un peu d'abandon. « N'était-ce pas une illusion de son désir ? Peut-être... » Il restait en

suspens, dans le doute ; mais, à chaque seconde qui passait, il se sentait conquis plus intimement par la douce magie ; à chaque seconde grandissait son désir anxieux de pénétrer l'âme de cette femme.

— Ici, mon cousin, dit Françoise en lui désignant une place à l'un des bouts de la table ovale.

Il était placé entre le baron d'Isola et la duchesse de Scerni, avec le chevalier Sakumi en face. Sakumi était entre la baronne d'Isola et Philippe del Monte. Le marquis et la marquise occupaient les places d'honneur. Sur la nappe scintillaient les porcelaines, l'argenterie, les cristaux, les fleurs.

Très peu de femmes pouvaient rivaliser avec la marquise d'Ateleta dans l'art de donner à dîner. Elle mettait plus de soins à la préparation d'un menu qu'à celle d'une toilette. Son goût exquis se révélait dans les moindres choses, et elle était la souveraine arbitre des élégances de la table. Ses fantaisies et ses raffinements se propageaient chez toute la noblesse romaine. Cet hiver-là, elle avait introduit la mode des chaînes de fleurs suspendues d'un bout à l'autre entre les grands candélabres, et aussi la mode du grêle vase de Murano, laiteux et changeant comme l'opale, garni d'une seule orchidée et placé devant chaque convive parmi la rangée des verres.

— Fleur diabolique, dit Hélène Muti en prenant le vase et en examinant de près l'orchidée sanglante et difforme.

Elle avait la voix si richement timbrée que même les paroles les plus communes et les phrases les plus banales semblaient prendre dans sa bouche un mystérieux accent et une grâce nouvelle. Tel ce roi de Phrygie qui changeait en or tout ce que sa main touchait.

— Fleur symbolique entre vos doigts, murmura André en regardant la dame qui, dans cette attitude était belle jusqu'au prodige.

Elle portait une robe d'un bleu très pâle, semée de points d'argent, qui chatoyait sous d'anciennes dentelles de Burano, blanches d'une blancheur indéfinissable, avec une nuance fauve légère, si légère qu'à peine était-elle perceptible. La fleur presque monstrueuse, qu'on aurait cru produite par un maléfice, ondulait sur sa tige hors de ce tube frêle que l'artisan devait avoir façonné d'un souffle dans une gemme liquide.

— Mais je préfère les roses, dit Hélène en reposant l'orchidée avec un geste de répulsion qui contredisait le mouvement de curiosité qu'elle avait eu d'abord.

Et elle prit part à la conversation générale. Françoise parlait de la dernière réception à l'ambassade d'Autriche.

— Vous avez vu madame de Cahen? lui demanda Hélène. Elle avait un costume de tulle jaune bariolé d'une multitude de colibris avec des yeux de rubis. Une magnifique volière dansante... Et lady Ouless, vous l'avez vue ? Elle avait une jupe en tarlatane blanche toute bigarrée d'algues marines et de poissons rouges, et, par-dessus les algues et les poissons, une autre jupe en tarlatane vert de mer. Vous l'avez vue? Un aquarium du plus bel effet...

Et, après ces petites médisances, elle riait d'un rire cordial qui lui mettait un tremblement léger au bas du menton et aux narines.

Devant cette volubilité incompréhensible, André restait encore dans le doute. Ces choses frivoles ou

malignes sortaient des mêmes lèvres qui, tout à l'heure, en prononçant une phrase très simple, l'avaient troublé jusqu'au fond ; elles sortaient de la même bouche qui, tout à l'heure, silencieuse, lui avait paru la bouche de la Méduse de Léonard, cette humaine fleur de l'âme rendue divine par le feu de la passion et par l'angoisse de la mort. « Quelle était donc l'essence véritable de cette créature ? Avait-elle perception et conscience de sa métamorphose incessante, ou restait-elle impénétrable à elle-même et exclue de son propre mystère ? Dans ses expressions et dans ses manifestations, combien entrait-il d'artifice et combien de spontanéité ? » Un besoin de connaître le tourmentait jusque dans la délectation répandue en lui par le voisinage de cette femme qu'il commençait à aimer. « Ne valait-il pas mieux, au contraire, s'abandonner ingénument à la douceur première et ineffable de l'amour naissant ? » Il vit Hélène faire le geste de mouiller ses lèvres dans un vin blond comme un miel liquide. Il choisit parmi les verres celui où le domestique avait versé un vin semblable, et il but en même temps qu'elle. Tous deux reposèrent ensemble sur la nappe le verre de cristal. La simultanéité de l'acte fit qu'ils se tournèrent l'un vers l'autre. Et ce regard les enflamma tous deux beaucoup plus que la gorgée de vin.

— Vous ne parlez pas ? lui dit Hélène, avec une affectation de légèreté qui altérait un peu sa voix. Vous avez pourtant la réputation d'être un causeur exquis... Allons, réveillez-vous !

— Oh ! mon cousin, mon cousin ! s'écria Françoise avec un air de commisération, tandis que Philippe del Monte lui murmurait quelque chose à l'oreille.

André se mit à rire.

— Chevalier Sakumi, c'est nous qui sommes taciturnes. Réveillons-nous !

Les longs yeux de l'Asiatique pétillèrent de malice, plus rouges encore sur la rougeur sombre que le vins lui allumaient aux pommettes. Jusqu'alors il avait regardé la duchesse de Scerni avec l'expression extatique d'un bonze en présence de la divinité. Sa large face, qui semblait sortie d'une page classique d'O-kousai, le grand imagier humoriste, rougeoyait entre les chaînes de fleurs, comme une lune d'août.

— Sakumi est amoureux, reprit André à voix basse, en se penchant vers Hélène.

— De qui ?

— De vous. Vous ne vous en êtes point encore aperçue ?

— Non.

— Regardez-le.

Hélène tourna la tête. Et l'amoureuse contemplation du *daïmio* travesti appela soudain sur ses lèvres un rire si peu dissimulé que le Japonais en reçut une blessure et en garda une humiliation visible.

— Tenez ! dit-elle pour le dédommager, en détachant de la guirlande un camélia blanc qu'elle jeta à l'envoyé du Soleil-Levant. Trouvez une comparaison à ma louange.

L'Asiatique porta le camélia à ses lèvres avec un geste comique de dévotion.

— Ah ! ah ! Sakumi, dit la petite baronne d'Isola, vous m'êtes infidèle !

Il balbutia quelques mots, le visage de plus en plus allumé. Tous riaient sans se contraindre, comme si cet étranger n'eût été invité que pour fournir aux autres un sujet d'amusement. André se tourna en riant vers Hélène.

Elle, la tête relevée et même un peu rejetée en arrière, regardait furtivement le jeune homme, les paupières mi-closes, avec un de ces indescriptibles regards féminins qui semblent absorber, je dirais presque boire, tout ce qu'il y a en l'homme préféré de plus aimable, de plus désirable, de plus délectable, tout ce qui a réveillé chez la femme cette exaltation de l'instinct sexuel, où la passion prend son principe. Ses cils très longs voilaient l'iris incliné vers l'angle de l'orbite; et le blanc de ses yeux nageait dans une sorte de lumière liquide, un peu azurée; un tremblement presque imperceptible remuait sa lèvre inférieure. Le rayon de son regard semblait aller à la bouche d'André comme à une douce proie.

Cette bouche, en effet, avait séduit Hélène. Pure de forme, ardente de couleur, gonflée de sensualité, un peu cruelle d'expression lorsqu'il la tenait fermée, cette bouche juvénile rappelait, par une ressemblance singulière, le portrait de ce gentilhomme inconnu qui se trouve à la galerie Borghèse, profonde et mystérieuse œuvre d'art où les imaginations fascinées ont cru reconnaître l'image du divin César Borgia peinte par le divin Sonzio. Lorsque les lèvres s'ouvraient au sourire, cette expression s'enfuyait; et les dents blanches, carrées, égales, d'une pureté extraordinaire, illuminaient une bouche aussi fraîche et joyeuse que celle d'un enfant.

Dès qu'André se retourna, Hélène retira son regard, mais pas assez vite pour que le jeune homme n'en surprît point l'éclair. Et il en eut une joie si forte qu'il sentit une flamme lui monter aux joues.

« Elle me veut! Elle me veut! » pensa-t-il, exultant, sûr d'avoir déjà conquis cette rare créature. Et il pensa encore: « C'est une volupté *jamais éprouvée* »

Autour d'eux, la conversation s'animait. Hélène lui demanda :

— Vous resterez à Rome tout l'hiver ?

— Tout l'hiver, et plus encore, répondit André, à qui cette simple question parut envelopper une promesse d'amour.

— Vous y avez donc une installation ?

— Oui, palais Zuccari : *domus aurea.*

— A la Trinité des Monts ? Que vous êtes heureux !

— Pourquoi heureux ?

— Parce que vous habitez un lieu que j'aime.

— On y trouve, n'est-ce pas ? recueillie comme une essence dans un vase, toute la souveraine douceur de Rome.

— C'est vrai. Entre l'obélisque de la Trinité et la colonne de la Conception, j'ai suspendu en ex-voto mon cœur catholique et païen.

Elle rit de sa phrase. Il avait un madrigal sur les lèvres au sujet de ce cœur suspendu ; mais il ne le prononça point, car il lui déplaisait de prolonger le dialogue sur ce ton faux et léger et de gâter ainsi son intime jouissance. Il se tut.

Elle resta un instant pensive. Puis elle rentra dans la conversation générale avec une vivacité plus grande encore, prodiguant les saillies et les rires, faisant scintiller ses dents et ses mots. Françoise médisait un peu de la princesse de Ferentino, non sans finesse, en faisant allusion à une récente et scabreuse aventure.

— A propos, la princesse annonce pour l'Épiphanie une seconde vente de charité, dit le baron d'Isola. Vous n'en savez rien encore ?

— Je suis dame patronnesse, répliqua Hélène Muti.

— Et vous êtes une patronnesse précieuse, dit Phi-

lippe del Monte, un homme sur la quarantaine, presque entièrement chauve, subtil aiguiseur d'épigrammes, avec une sorte de masque socratique où l'œil droit, toujours en mouvement, scintillait de mille expressions diverses, tandis que l'œil gauche restait toujours immobile et presque vitrifié sous le monocle, comme si l'un lui eût servi pour exprimer et l'autre pour voir. À la vente de mai, vous avez reçu une pluie d'or.

— Oh ! la vente de mai ! Quelle folie ! s'écria la marquise d'Ateleta.

Les domestiques versaient le champagne frappé. Elle ajouta :

— Tu te rappelles, Hélène ? Nos boutiques étaient voisines.

— Cinq louis pour une gorgée ! Cinq louis pour une bouchée ! se mit à crier Philippe del Monte, en imitant plaisamment la voix d'un crieur.

Hélène Muti et la marquise riaient.

— Oui, oui, c'est vrai. Vous faisiez le boniment, Philippe, dit Françoise. Quel malheur que tu n'aies pas été là, mon cousin ! Pour cinq louis, tu aurais mangé un fruit où j'aurais d'abord imprimé mes dents ; et, pour cinq autres louis, Hélène t'aurait fait boire du champagne dans le creux de sa main.

— Quel scandale ! interrompit la baronne d'Isola avec une petite grimace d'horreur.

— Oh ! Mary ! et toi, est-ce que tu ne vendais pas aussi pour cinq louis des cigarettes que tu venais d'allumer en les mouillant beaucoup ? dit Françoise qui riait toujours.

La marquise reprit, sentencieusement :

— Toute œuvre de charité est sainte. Moi, à force de mordre dans les fruits, j'ai récolté environ deux cents louis.

— Et vous ? demanda André Sperelli à Hélène, en faisant un pénible effort pour sourire. Et vous, avec votre coupe de chair ?

— Moi, deux cent soixante-dix louis.

Tout le monde plaisantait, le marquis excepté. C'était un homme déjà vieux, affligé d'une surdité incurable, luisant de cosmétiques, maquillé d'une teinture blondâtre, artificiel de la tête aux pieds. Il ressemblait à un de ces mannequins qu'on voit dans les musées de cires. De temps en temps, presque toujours mal à propos, il émettait une sorte de petit rire sec pareil au grincement d'une mécanique rouillée qu'il aurait eue dans le corps.

— A un certain moment, reprit Hélène, le prix de la gorgée monta jusqu'à dix louis. Vous entendez ? Et, au dernier moment, ce fou de Galéas Secinaro vint m'offrir un billet de cinq cents francs pour que je m'essuie les mains à sa barbe blonde...

Comme toujours, chez les Ateleta, le dernier service fut splendide : car le véritable luxe de la table se montre au dessert. Mille choses exquises et rares délectaient la vue non moins que le palais, disposées avec art dans des assiettes de cristal garnies d'argent. Les guirlandes de camélias et de violettes se recourbaient entre les candélabres pamprés du XVIIIe siècle qu'égayaient des faunes et des nymphes. Et, sur les tapisseries des murailles, les faunes et les nymphes et toutes les figures charmantes de cette mythologie pastorale, les Sylvandres et les Philis et les Rosalindes, animaient de leur tendresse un de ces clairs pays cythéréens nés de la fantaisie d'Antoine Watteau.

La légère excitation amoureuse qui gagne les

esprits vers la fin d'un repas orné de femmes et de fleurs se trahissait dans les discours et dans les souvenirs de cette vente où les dames vendeuses, poussées par une ardente émulation à recueillir la plus grosse somme possible, avaient attiré les acheteurs avec des témérités inouïes.

— Et vous avez accepté ? demanda André Sperelli à la duchesse.

— J'ai sacrifié mes mains à la Bienfaisance, répondit-elle. Vingt-cinq louis de plus !

— *All the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand...*

Il riait en répétant les paroles de lady Macbeth ; mais, au fond, il éprouvait une souffrance confuse, un tourment mal déterminé qui ressemblait à de la jalousie. Tout d'un coup, il venait de discerner ce je ne sais quoi d'excessif et, pour ainsi dire, de courtisanesque qui parfois altérait un peu les grandes manières de la noble dame. Certaines intonations de sa voix et de son rire, certains de ses gestes, certaines de ses attitudes, certains de ses regards exhalaient un charme trop aphrodisiaque. Elle dispensait avec trop de facilité la jouissance visuelle de ses grâces. Par instants, sous les yeux de tous, peut-être sans le vouloir, elle avait un geste, une posture, une expression qui, dans l'alcôve, aurait fait frissonner un amant. Quiconque la regardait pouvait lui dérober une étincelle de plaisir, pouvait l'envelopper d'imaginations impures, deviner ses secrètes caresses. Elle paraissait n'avoir été créée que pour les pratiques d'amour, et l'air qu'elle respirait était continuellement embrasé par les désirs suscités autour d'elle.

André pensa : « Combien d'hommes l'ont possédée ?

Combien de souvenirs garde-t-elle, dans sa chair et dans son âme ? »

Son cœur se gonflait comme d'un flot amer au fond duquel bouillonnait toujours sa tyrannique intolérance de toute possession imparfaite. Et il n'arrivait pas à détacher ses yeux des mains d'Hélène.

Dans ces mains incomparables, délicates et blanches, d'une transparence idéale, marquées de veines glauques à peine visibles, dans ces paumes un peu creusées et estompées de rose, où un chiromancien aurait découvert d'obscurs entrelacs, dix, quinze, vingt hommes avaient bu, l'un après l'autre, à prix d'or. Il *voyait* les têtes de ces hommes inconnus se pencher et humer le vin. Or Galéas Secinaro, un de ses amis, beau et gaillard gentilhomme, impérialement barbu comme un Lucius Verus, était un rival redoutable.

Alors, sous l'excitation de ces images, sa convoitise grandit, si farouche, et une impatience l'envahit, si torturante, qu'il lui semblait que le dîner ne prendrait jamais fin. « Ce soir même, pensa-t-il, j'aurai d'elle une promesse. » Une anxiété intérieure le poignait, comme il arrive quand on a peur de laisser échapper un bien visé par de nombreux émules. Et sa vanité, incurable et insatiable, lui représentait l'ivresse de la victoire.

— Toi qui es une grande innovatrice, disait Hélène à Françoise, en se mouillant les doigts dans l'eau tiède d'un bol de cristal azuré et bordé d'argent, tu devrais ramener l'usage d'offrir l'eau pour les mains après qu'on a quitté la table, avec l'aiguière et le bassin d'autrefois. C'est vilain, cette modernité. N'est-ce pas, Sperelli ?

Françoise se leva. Tous l'imitèrent. André, s'inclinant, offrit le bras à Hélène ; et elle le regarda sans sourire, pendant qu'elle posait son bras nu sur celui du jeune homme, avec lenteur. Ses dernières paroles avaient été gaies et légères ; ce regard, au contraire, était si grave et si profond qu'André se sentit prendre l'âme.

— Demain soir, lui demanda-t-elle, allez-vous au bal de l'ambassade de France ?

— Et vous ? demanda André à son tour.

— Moi, oui.

— Moi, oui.

Ils sourirent comme deux amants. Elle ajouta en prenant un siège :

— Asseyez-vous.

Le divan était loin de la cheminée, adossé à la queue du piano que recouvrait en partie la draperie d'une étoffe précieuse. A l'une des extrémités, une grue de bronze tenait en son bec relevé un plateau suspendu par trois petites chaînes, comme celui d'une balance ; et le plateau portait un roman nouveau et un petit sabre japonais, un *waki-zashi*, dont la gaine, la garde et la poignée étaient ornées de chrysanthèmes d'argent.

Hélène prit le livre, qui n'était coupé qu'à moitié ; elle en lut le titre ; puis elle le remit dans le plateau, qui oscilla. Le sabre tomba sur le tapis. Elle et André se penchèrent en même temps pour le ramasser, et leurs mains se rencontrèrent. Remise debout, elle examina la belle arme avec curiosité et la garda entre ses mains, tandis qu'André lui parlait de ce nouveau roman d'amour.

Lorsqu'il se tut, ses yeux restèrent fixés sur les

bras d'Hélène, découverts jusqu'aux épaules. Ces bras étaient si parfaits d'attache et de forme qu'ils lui rappelaient la comparaison de Firenzuola : « le vase antique fait de main de maître » ; et tels devaient être « ceux de Pallas devant le berger ». Les doigts jouaient sur les ciselures de l'arme, et les ongles polis paraissaient continuer la finesse des gemmes qui ornaient les doigts.

— Vous devez, si je ne me trompe, dit tout à coup André en l'enveloppant de son regard comme d'une flamme, vous devez être faite comme la Danaé du Corrège. Je le sens, et même je le vois, d'après la forme de vos mains.

— Oh ! Sperelli !

— N'imaginez-vous pas d'après la fleur la figure entière de la plante ? Sans nul doute, vous ressemblez à la fille d'Acrisius recevant la pluie d'or, mais non pas celle de la Vente de mai, grand Dieu ! Vous connaissez le tableau de la galerie Borghèse ?

— Oui.

— Me suis-je trompé ?

— Assez, Sperelli ; je vous en prie.

— Pourquoi ?

Elle se tut. A présent, ils sentaient se resserrer le cercle qui devait les enclore, les emprisonner rapidement tous les deux. Ni l'un ni l'autre n'avait conscience de cette rapidité. Deux ou trois heures après s'être vus pour la première fois, ils se donnaient déjà l'un à l'autre en pensée ; et cet abandon réciproque leur paraissait naturel.

Après une pause, Hélène dit, sans le regarder :

— Vous êtes très jeune. Avez-vous déjà beaucoup aimé?

Il répondit par une autre question :

— Quel est, à votre avis, le souverain Amant? celui dont l'imagination est assez puissante pour retrouver en une seule et unique femme tout l'*Éternel féminin*, ou celui qui parcourt fugitivement au passage toutes les lèvres comme les notes d'un clavecin idéal, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'accord sublime?

— Je ne sais pas. Et vous?

— Moi non plus, je ne sais pas résoudre ce grand problème. Mais, par instinct, j'ai parcouru le clavier, et je crains d'avoir trouvé l'accord, à en juger du moins par le pressentiment intérieur.

— Vous craignez?

— Je crains ce que j'espère.

Il parlait ce langage maniéré avec aisance, comme pour atténuer, grâce à l'artifice des mots, la force de son sentiment. Et Hélène se sentait prendre par cette voix comme dans un filet, et tirer hors de la vie qui s'agitait autour d'eux.

Un domestique annonça :

— Son Excellence la princesse de Micigliano!

— Monsieur le comte de Gissi!

— Madame Chrysoloras!

— Monsieur le marquis et madame la marquise Massa d'Albe!

Les salons se peuplaient. De longues traînes chatoyantes passaient sur le tapis rouge; hors des corsages constellés de diamants, brodés de perles, enluminés de fleurs, émergeaient des épaules nues; les chevelures scintillaient presque toutes de ces merveilleux joyaux héréditaires que l'on envie à la noblesse romaine.

— Son Excellence la princesse de Ferentino!

— Son Excellence le duc de Grimiti!

Déjà se formaient des groupes différents, des foyers différents de malignité et de galanterie. Le groupe principal, où il n'y avait que des hommes, se tenait près du piano, autour de la duchesse de Scerni, qui s'était levée afin de tenir tête à cette sorte d'assaut. La princesse de Ferentino s'approcha pour saluer son amie avec un reproche.

— Pourquoi n'es-tu point venue aujourd'hui chez Nini Santamarta? Nous t'attendions.

Elle était grande et maigre, avec d'étranges yeux verts qui semblaient très lointains, au fond des orbites sombres. Elle était habillée de noir, décolletée en pointe sur la poitrine et sur le dos; elle portait dans ses cheveux d'un blond cendré un grand croissant de brillants, comme Diane; et elle agitait un large éventail de plumes rouges avec des gestes brusques.

— Ce soir, Nini va chez madame Van Huffel.

— J'irai, moi aussi, plus tard, un instant, dit Hélène. Je la verrai.

— Dites, Ugenta! fit la princesse en se tournant vers André, je vous cherchais pour vous rappeler notre rendez-vous. C'est demain jeudi. La vente du cardinal Immenraet commence à midi. Venez me prendre à une heure.

— Je n'y manquerai pas, princesse.

— Il faut que j'obtienne à tout prix ce cristal de roche.

— Mais vous aurez des concurrentes.

— Qui?

— Ma cousine.

— Et encore?

— Moi, dit Hélène.

— Toi? Nous verrons.

Autour d'eux, les hommes demandaient des explications. André Sperelli annonça solennellement :

— Une joute de dames au XIXe siècle, pour un vase de cristal de roche ayant appartenu à Niccolò Niccoli ; vase sur lequel est gravé le Troyen Anchise dénouant une des sandales de Vénus Aphrodite. Ce spectacle sera donné gratis, demain, à une heure de l'après-midi, à l'Hôtel des Ventes, rue Sixtine. Les concurrentes seront : la princesse de Ferentino, la duchesse de Scerni, la marquise d'Ateleta.

Tout le monde riait de l'annonce.

Grimiti demanda :

— Les paris sont-ils autorisés?

— La cote! la cote! se mit à glapir Don Philippe del Monte, en imitant la voix stridente du bookmaker Stubbs.

La princesse de Ferentino lui donna sur l'épaule un coup de son éventail rouge. Mais la facétie parut bonne.

Les paris commencèrent. Comme il partait du groupe des rires et des mots, d'autres dames et d'autres hommes s'approchèrent pour prendre part à l'hilarité. La nouvelle de la joute se répandait rapidement ; elle prenait les proportions d'un événement mondain ; elle occupait tous les beaux esprits.

— Donnez-moi le bras et faisons un tour, dit Hélène Muti à André.

Lorsqu'ils furent loin du groupe, dans le salon voisin, André lui serra le bras en murmurant :

— Merci !

Elle s'appuyait sur lui, s'arrêtant de temps à autre pour répondre aux saluts. Elle semblait un peu lasse ;

elle était pâle comme les perles de son collier. Tous ces jeunes hommes élégants lui adressaient des compliments vulgaires.

— Cette sottise m'écœure, dit-elle.

En se retournant, elle vit Sakumi qui la suivait, son camélia blanc à la boutonnière, silencieux, les yeux attendris, sans oser s'approcher. Elle lui envoya un sourire miséricordieux.

— Pauvre Sakumi !

— Vous ne l'aviez pas remarqué encore ? demanda André.

— Non.

— Lorsque nous étions assis près du piano, lui, d'une embrasure de fenêtre, contemplait obstinément vos mains jouant avec cette arme de son pays réduite à couper les pages d'un livre occidental.

— Tout à l'heure ?

— Oui, tout à l'heure. Peut-être pensait-il : « Quelle douce chose, de faire *hara-kiri* avec ce petit sabre orné de chrysanthèmes qui semblent fleurir de la laque et du fer sous la caresse de ses doigts ! »

Elle ne sourit point. Sur son visage était descendu un voile de tristesse et presque de souffrance. Ses yeux, vaguement éclairés sous la paupière supérieure comme par la blanche clarté d'une lampe, paraissaient envahis d'une ombre plus profonde ; une expression douloureuse abaissait les angles de sa bouche. Elle tenait le bras droit pendant le long de sa robe, avec son éventail et ses gants dans la main. Elle ne tendait plus la main à ceux qui la saluaient et qui la complimentaient ; elle n'écoutait plus personne.

— Qu'avez-vous ? lui demanda André.

— Rien. Il faut que j'aille chez madame Van Huffel.

Je vais prendre congé de Françoise. Conduisez-moi ; et puis vous m'accompagnerez jusqu'à ma voiture.

Ils rentrèrent dans le premier salon. Louis Gulli jeune musicien venu des Calabres natales pour chercher fortune, noir et crépu comme un Arabe, exécutait avec beaucoup d'âme la sonate en *ut dièze mineur* de Beethoven. La marquise d'Ateleta, une de ses protectrices, se tenait debout près du piano, les yeux fixés sur le clavier. Peu à peu, la musique grave et suave enlaçait dans ses cercles tous ces esprits légers, pareille à un remous lent, mais profond.

— Beethoven ! dit Hélène avec un accent presque religieux, en s'arrêtant et en dégageant son bras de celui d'André.

Pour écouter, elle resta debout près d'un bananier. Elle avait le bras gauche étendu et mettait un gant, avec une lenteur extrême. Dans cette attitude, la cambrure de ses reins apparaissait plus svelte ; toute sa silhouette, continuée par la traîne, apparaissait plus haute et plus droite ; l'ombre de la plante voilait et en quelque sorte, spiritualisait la pâleur de sa chair. André la regarda ; et, pour lui, le vêtement se confondit avec la personne.

« Elle sera mienne ! pensait-il avec une sorte d'ivresse ; car la sonate pathétique augmentait son exaltation. Elle me serrera entre ses bras, sur son cœur ! »

Il imagina qu'il se penchait et posait les lèvres sur l'épaule d'Hélène. « Etait-elle froide, cette peau diaphane, pareille à un lait très subtil que traverserait une lumière d'or ? » Il eut un léger frisson et ferma les paupières à demi, comme pour en prolonger la jouissance. Il aspirait le parfum de cette femme, une éma-

nation indéfinissable, fraîche, mais pourtant vertigineuse comme une vapeur d'aromates. Tout son être insurgé s'élançait avec une irrésistible véhémence vers l'étonnante créature. Il aurait voulu l'envelopper, l'attirer en lui-même, l'absorber, la boire, la posséder de quelque façon surhumaine.

Presque contrainte par le désir impétueux du jeune homme, Hélène se tourna un peu ; et elle lui sourit d'un sourire si fin, si immatériel, qu'il parut résulter, non pas d'un mouvement de lèvres, mais bien d'une irradiation de l'âme sur les lèvres ; tandis que les yeux, toujours tristes, restaient comme perdus dans le lointain d'un rêve intérieur. Ainsi enveloppés d'ombre, ils étaient vraiment les yeux de la Nuit, tels que Léonard de Vinci les eût sans doute imaginés pour une figure allégorique, après avoir vu à Milan Lucrèce Crivelli.

Et, dans la seconde que dura ce sourire, André se sentit *seul* avec elle au milieu de la foule. Un immense orgueil lui gonfla le cœur.

Puis, comme Hélène faisait le geste de mettre l'autre gant :

— Non, pas celui-ci ! pria-t-il à voix basse.

Elle comprit et laissa sa main nue.

Il avait l'espérance de baiser cette main avant le départ d'Hélène. Soudainement, une vision monta dans son âme, celle de la Vente de mai, lorsque les hommes lui buvaient le champagne dans le creux des deux paumes. Et, pour la seconde fois, il fut piqué d'une jalousie aiguë.

Elle dit, en lui reprenant le bras :

— Maintenant, allons.

La sonate finie, les conversations se renouaient,

plus animées. Le domestique annonça encore trois ou quatre noms, entre autres celui de la princesse Issé, qui entrait d'un petit pas incertain, vêtue à l'européenne, le sourire sur son visage ovale, blanche et menue comme une figurine de *netske*. Un mouvement de curiosité se propagea dans le salon.

— Adieu, Françoise ; à demain, dit Hélène en prenant congé de la marquise d'Ateleta.

— Tu pars si tôt ?

— On m'attend chez les Van Huffel. J'ai promis une visite.

— Quel malheur ! Mary Dyce va chanter.

— Adieu. A demain.

— Prends ceci ; et adieu. Aimable cousin, accompagnez-la.

La marquise lui offrit un bouquet de violettes doubles, puis se détourna pour venir à la rencontre de la princesse Issé, gracieusement. Mary Dyce, vêtue de rouge, haute et ondoyante comme une flamme, commençait à chanter.

— Je suis si lasse ! murmura Hélène en s'appuyant sur André. Demandez, je vous prie, ma pelisse.

Il prit la pelisse des mains du domestique qui la lui tendait. En aidant Hélène à la mettre, il lui effleura l'épaule du bout des doigts et sentit qu'elle frissonnait. L'antichambre était toute pleine de valets en livrées diverses. La voix passionnée de Mary Dyce pportait les paroles d'une romance de Schumann : « *Ich kann's nicht fassen, nicht glauben...* »

Ils descendirent en silence. Le domestique était parti devant pour faire avancer la voiture jusqu'au pied de l'escalier. On entendait retentir le piaffement des chevaux sous la voûte sonore. A chaque marche,

André sentait la pression légère du bras d'Hélène qui s'abandonnait un peu, la tête relevée et même insensiblement rejetée en arrière, les yeux mi-clos.

— Lorsque vous montiez, mon admiration vous suivait, inaperçue. Maintenant que vous descendez, mon amour vous accompagne, lui dit-il tout bas, presque humblement, avec une pause hésitante entre les derniers mots.

Elle ne répondit pas. Mais elle porta le bouquet de violettes à ses narines et en aspira le parfum. Dans ce geste, l'ample manche du manteau glissa le long du bras plus loin que le coude. La vue de cette chair vive, sortant de dessous la pelisse comme une touffe de roses blanches hors de la neige, alluma davantage encore le désir dans les sens du jeune homme, par cette singulière vertu provocatrice que prend le nu féminin mal caché sous une étoffe épaisse et lourde. Un petit frémissement lui vibrait aux lèvres, et il avait peine à retenir de brûlantes paroles.

Mais la voiture attendait au bas de l'escalier, et le valet de pied était à la portière.

— Chez madame Van Huffel, ordonna la duchesse en montant avec l'aide du comte.

Le valet de pied s'inclina, quitta la portière et reprit sa place. Les chevaux piaffaient, soulevant des étincelles.

— Prenez garde ! cria Hélène en tendant la main au jeune homme.

Ses yeux et ses diamants scintillaient dans l'ombre.

« Être avec elle, là, dans l'ombre, et chercher son cou avec la bouche, sous la pelisse parfumée ! » Il aurait voulu dire :

— Emmenez-moi !

Les chevaux piaffaient.

— Prenez garde ! répéta Hélène.

Il lui baisa la main ; il y pressa ses lèvres, comme pour lui laisser sur la peau une empreinte de passion. Puis il referma la portière qui claqua ; et, rapide, avec un grand fracas, la voiture sortit du porche sur le Forum

II

Sous le déluge gris de la boue démocratique qui submerge misérablement tant de choses belles et rares, va disparaissant aussi peu à peu cette classe restreinte de la vieille noblesse italienne où l'on gardait vivace, de père en fils, une certaine tradition familiale de haute culture, d'élégance et d'art. A cette classe que je nommerais volontiers arcadienne, parce qu'elle a jeté son plus vif éclat dans l'aimable vie du XVIIIe siècle, appartenaient les Sperelli. L'urbanité, l'atticisme, l'amour de toutes les délicatesses, la prédilection pour les études singulières, la curiosité esthétique, la passion archéologique, la galanterie raffinée, étaient dans la maison Sperelli des qualités héréditaires. En 1466, un Alexandre Sperelli porta à Frédéric d'Aragon, fils de Ferdinand roi de Naples et frère d'Alphonse duc de Calabre, le manuscrit in-folio contenant certaines

poésies « moins grossières » des vieux écrivains toscans, dont Laurent de Médicis lui avait fait la promesse à Pise, en 1465 ; et ce même Alexandre écrivit sur la mort de la divine Simonette, en chœur avec les doctes de son temps, une élégie latine, mélancolique et molle, à l'imitation de Tibulle. Dans le même siècle, un autre Sperelli, nommé Étienne, se rendit en Flandre, au milieu de la vie pompeuse, de l'élégance précieuse et du faste inouï des Bourguignons ; et il s'établit à la cour de Charles le Téméraire, par une alliance avec une famille flamande. Un de ses fils, Juste, pratiqua la peinture sous la discipline de Jean Gossaert ; et il vint en Italie avec son maître, à la suite de Philippe de Bourgogne, ambassadeur de l'empereur Maximilien près du pape Jules II, en 1508. Il se fixa à Florence, où la principale branche de sa lignée continua de fleurir ; et il y eut pour second maître Piero di Cosimo, le peintre gai et facile, le puissant et harmonieux coloriste, dont le pinceau ressuscitait librement les fables païennes. Ce même Juste ne fut pas un artiste vulgaire ; mais il épuisa toute sa vigueur en vains efforts pour concilier sa primitive éducation gothique avec l'esprit nouveau de la Renaissance. Vers la seconde moitié du XVIIe siècle, la famille des Sperelli se transporta à Naples. C'est là qu'en 1679 un Bartholomée Sperelli publia un traité astrologique *de Nativitatibus* ; qu'en 1720, un Jean Sperelli donna au théâtre un opéra-bouffe intitulé *la Faustine*, puis une tragédie lyrique intitulée *Procné* ; qu'en 1756, un Charles Sperelli imprima un volume de vers érotiques où il avait rimé quantité de badinages licencieux, avec l'élégance horacienne qui était alors de mode. Louis Sperelli, à la cour du roi lazza-

rone et de la reine Caroline, fut meilleur poète et homme d'une galanterie exquise. Il versifia très agréablement, avec un certain épicurisme mélancolique et tendre ; et il aima en fin amateur, et il eut d'innombrables aventures, quelques-unes célèbres, comme celle avec la marquise de Bugnano qui s'empoisonna par jalousie, et celle avec la comtesse de Chesterfield qui mourut de consomption et qu'il pleura dans des cantates, des odes, des sonnets et des élégies très suaves, quoique un peu touffues.

Unique héritier, le comte André Sperelli-Fieschi d'Ugenta continuait la tradition de la famille. C'était véritablement le type idéal du jeune seigneur italien du XIXe siècle, le légitime rejeton d'une race de gentilshommes et d'artistes élégants, le dernier descendant d'une lignée intellectuelle.

Il était pour ainsi dire tout imprégné d'art. Son adolescence, nourrie d'études variées et profondes, parut tenir du prodige. Jusqu'à vingt ans, il passa alternativement des longues lectures aux longs voyages en compagnie de son père, et il put achever son extraordinaire éducation esthétique sous la direction paternelle, sans nulle contrainte de pédagogue. Et ce fut justement son père qui lui donna le goût des choses de l'art, le culte passionné de la beauté, le mépris paradoxal des préjugés, l'appétit du plaisir.

Ce père, qui avait grandi au milieu des dernières splendeurs de la cour bourbonienne, savait vivre largement ; il avait une science profonde de la vie voluptueuse, jointe à une certaine inclination byronienne vers le romantisme exalté. Son mariage même s'était fait dans des circonstances presque tragiques, après une passion furieuse. Ensuite, il avait troublé et tour-

menté de toutes manières la paix conjugale. Finalement, il s'était séparé de sa femme ; mais il avait toujours gardé son fils près de lui, l'emmenant dans ses voyages à travers toute l'Europe.

L'éducation d'André était donc une éducation vivante, faite moins sur les livres que sur le spectacle des réalités humaines. Son esprit était corrompu, non seulement par la haute culture, mais aussi par l'expérience ; et, chez lui, la curiosité s'aiguisait d'autant plus que la connaissance s'élargissait davantage. Dès le principe, il fut prodigue de lui-même : car la grande force sensitive dont il était doué ne se lassait jamais de fournir à sa prodigalité des trésors. Mais l'expansion de cette force causait en lui la destruction d'une autre force, de la *force morale*, que son père déprimait sans scrupule. Et il ne s'apercevait point que sa vie était un progressif rétrécissement de ses facultés, de ses espérances, de son plaisir même, une sorte de renoncement progressif ; et qu'autour de lui le cercle se resserrait toujours davantage, inexorablement, quoique avec lenteur.

Son père lui avait donné, entre autres, cette maxime fondamentale : « Il faut *faire* sa propre vie comme on fait une œuvre d'art. Il faut que la vie d'un homme intellectuel soit son œuvre propre. La vraie supériorité est là tout entière. »

Son père lui répétait aussi ce conseil : « Il faut conserver à tout prix sa liberté complète, jusque dans l'ivresse. *Habere, non haberi* ; telle est la règle de l'homme intellectuel. »

Il lui disait : « Le regret est la vaine pâture d'un esprit oisif. Et, pour éviter le regret, le meilleur moyen, c'est d'occuper toujours son esprit de sensations nouvelles et d'imaginations nouvelles. »

Mais ces maximes *volontaires*, qui, à cause de leur ambiguïté, pouvaient aussi être interprétées comme de hautes règles morales, tombaient précisément dans une nature *involontaire*, c'est-à-dire dans un homme chez qui l'énergie personnelle était très débile.

Un autre germe paternel avait encore fructifié perfidement dans l'âme d'André : le germe du sophisme. « Le sophisme, disait cet imprudent éducateur, est au fond de tout plaisir et de toute douleur humaine. Affiner et multiplier les sophismes équivaut donc à affiner et à multiplier son propre plaisir ou sa propre douleur. Peut-être la science de la vie consiste-t-elle à obscurcir la vérité. Le verbe est une chose profonde où sont enfouies pour l'homme intellectuel d'inépuisables richesses. »

Ce germe avait trouvé dans le caractère malsain du jeune homme un terrain propice. Peu à peu, chez André, le mensonge vis-à-vis de lui-même plus encore que vis-à-vis des autres devint une habitude si adhérente à sa conscience qu'il finit par ne plus pouvoir jamais être absolument sincère, par ne plus pouvoir jamais reprendre la libre domination de lui-même.

La mort prématurée de son père le laissa seul, âgé de vingt ans, maître d'une fortune considérable, séparé de sa mère, à la merci de ses passions et de ses goûts. Il passa quinze mois en Angleterre. Sa mère se maria en secondes noces avec un ancien amant. Et il revint à Rome, par goût.

Rome était son grand amour ; non pas la Rome des Césars, mais la Rome des Papes ; non pas la Rome des arcs de triomphe, des thermes, des forums, mais la Rome des villas, des fontaines, des églises. Il aurait donné le Colisée pour la Villa Médicis, le Campo Vac-

cino pour la Place d'Espagne, l'Arc de Titus pour la Fontaine des Tortues. La magnificence princière des Colonna, des Doria, des Barberini, le séduisait beaucoup plus que la majesté impériale en ruine. Et son grand rêve, c'était de posséder un palais couronné d'une corniche par Michel-Ange et peint à fresque par les Carrache, comme le palais Farnèse ; une galerie pleine de Raphaëls, de Titiens, de Dominiquins, comme la galerie Borghèse ; une villa comme celle d'Alexandre Albani, où les buis profonds, le granit rose d'Orient, le marbre blanc de Luni, les statues de la Grèce, les peintures de la Renaissance et les souvenirs attachés aux lieux mêmes composeraient un enchantement autour d'un sien amour superbe. Chez la marquis d'Ateleta, sa cousine, dans un album de confessions mondaines, à côté de la demande : « Que voudriez-vous être ? » il avait écrit : « Prince romain. »

Arrivé à Rome vers la fin de septembre 1884, il installa son *home* dans le palais Zuccari, à la Trinité des Monts, au haut de la tiède et délicieuse retraite catholique où l'obélisque de Pie VI marque de son ombre la fuite des Heures. Il consacra tout le mois d'octobre aux soins de son ameublement ; puis, lorsque les chambres furent décorées et prêtes, il eut dans sa nouvelle demeure quelques jours d'invincible tristesse. C'était un été de la Saint-Martin, un « printemps des morts » grave et suave, où Rome se reposait, toute d'or, comme une ville de l'extrême Orient, sous un ciel presque laiteux, aussi diaphane que les cieux qui se reflètent dans les mers australes.

Cette langueur de l'air et de la lumière, où toutes les choses semblaient perdre leur réalité et se faire immatérielles, donnait au jeune homme un accable-

ment immense, une inexprimable sensation de mécontentement, de déconfort, de solitude, de vide, de nostalgie.

C'était vrai : il entrait maintenant dans une autre phase de sa vie. Y trouverait-il enfin la femme et l'œuvre capables de conquérir son cœur et de devenir pour lui un *but*? — Il n'avait en lui-même ni la sécurité de la force, ni le pressentiment de la gloire ou du bonheur. Tout pénétré, tout imprégné d'art, il n'avait produit encore aucune œuvre remarquable. Avide d'amour et de plaisir, il n'avait jamais encore ni complètement aimé ni joui de rien naïvement. Torturé par un Idéal, il n'en portait pas encore l'image bien distincte à la cime de ses pensées. Abhorrant la douleur par nature et par éducation, il était vulnérable de toutes parts, accessible de toutes parts à la douleur.

Dans le tumulte de ses inclinations contradictoires, il avait perdu toute volonté et toute moralité. La volonté, en abdiquant, avait cédé le sceptre aux instincts ; et le sens esthétique s'était substitué au sens moral. Mais, précisément, ce sens esthétique très subtil, très puissant, toujours actif, maintenait son esprit dans un certain équilibre ; de sorte qu'on pouvait dire que sa vie était une lutte continuelle de forces contraires enfermée dans les limites de cet équilibre instable. Les hommes d'intelligence, élevés dans le culte de la Beauté, conservent toujours, même en leurs pires dépravations, une espèce d'ordre.

Sur cette tristesse flottait encore le souvenir de Constance Landbrooke, vaguement, comme un parfum évaporé. Son amour pour Constance avait été un amour très délicat ; et Constance était une femme

charmante. Elle ressemblait à une création de Thomas Lawrence ; elle possédait toute la mignardise des grâces féminines chères à ce peintre des falbalas, des dentelles, des velours, des yeux lumineux, des bouches entr'ouvertes ; c'était une seconde incarnation de la petite comtesse de Shaftesbury. Vive, bavarde, très mobile, prodigue de diminutifs enfantins et de rires carillonnants, facile aux tendresses imprévues, aux mélancolies subites, aux rapides colères, elle apportait dans l'amour beaucoup de mouvement, beaucoup de variété, beaucoup de caprices. Sa plus aimable qualité était la fraîcheur, une fraîcheur tenace, continue, de tous les moments. Lorsqu'elle s'éveillait après une nuit de plaisir, elle était toute fringante et pure comme si elle venait de sortir du bain. En fait, voici dans quelle attitude son image revenait le plus souvent à la mémoire d'André : il la voyait avec les cheveux en partie épars sur le cou et en partie ramenés au sommet de la tête par un peigne fait de grecques d'or, avec l'iris nageant dans le blanc des yeux comme une violette pâle sur du lait, avec la bouche ouverte, humide, illuminée par les dents riantes, dans le sang rosé des gencives, à l'ombre des rideaux qui répandaient sur le lit une aube d'un glauque argenté pareil à la lumière d'un antre marin.

Mais le gazouillement mélodieux de Constance Landbrooke avait passé sur l'âme d'André comme une de ces musiques légères qui pour un temps laissent dans l'esprit une ritournelle. Plus d'une fois pendant ses mélancolies du soir, elle lui avait redit, les yeux voilés de larmes : « *I know you love me uot..* » En effet, il ne 'aimait pas : elle ne comblait

pas son désir. Son idéal féminin était moins septentrional. Idéalement, ce qui l'attirait, c'était une de ces courtisanes du XVIe siècle qui semblent porter sur le visage un voile tissé par quelque sortilège nocturne.

En rencontrant Hélène Muti, duchesse de Scerni, il pensa : « *La* voici ! » Et tout son être eut un transport de joie, dans le pressentiment de la possession.

III

Le jour suivant, rue Sixtine, l'Hôtel des Ventes était plein de gens du monde, venus pour assister à la joute annoncée.

Il pleuvait fort. Dans les salles humides et basses entrait une lumière grise; le long des murs étaient disposés en ordre plusieurs meubles de bois sculpté, plusieurs grands diptyques et triptyques de l'école toscane du XIVe siècle; quatre tapisseries flamandes représentant l'*Histoire de Narcisse* pendaient jusqu'à terre; les majoliques de Métaure occupaient deux longues vitrines; les étoffes, pour la plupart ecclésiastiques, étaient, soit dépliées sur les sièges, soit amoncelées sur les tables; les antiquités les plus rares, les ivoires, les émaux, les cristaux, les gemmes gravées, les médailles, les monnaies, les livres d'heures, les manuscrits enluminés. les argenteries ciselées étaient

réunis dans une haute armoire vitrée, derrière la table des commissaires-priseurs ; une odeur étrange, produite par l'humidité du lieu et par toutes ces vieilles choses, emplissait l'air.

Lorsque André Sperelli entra en compagnie de la princesse de Ferentino, il eut un tremblement secret. « Est-elle arrivée déjà ? » pensait-il. Et, vite ses yeux *la* cherchèrent.

Déjà *elle* était arrivée. Elle était assise devant la table du commissaire-priseur, entre le chevalier Davila et Don Philippe del Monte. Elle avait posé sur le bord de cette table ses gants et son manchon de loutre, d'où sortait un bouquet de violettes. Elle tenait à la main un petit bas-relief d'argent attribué à Caradosso Foppa, et l'examinait avec une grande attention. Les objets passaient de main en main le long de la table ; le commissaire-priseur en faisait l'éloge à haute voix ; les personnes debout derrière la file des chaises se penchaient pour regarder ; puis l'enchère commençait. Les chiffres se suivaient rapidement. Le commissaire-priseur criait sans cesse :

— C'est bien vu, bien entendu ?

Quelque amateur, stimulé par ce cri, jetait un chiffre plus fort, en regardant ses concurrents. Alor le commissaire-priseur criait, le marteau levé :

— Une fois ! deux fois ! trois fois !

Et il frappait sur la table : l'objet appartenait au dernier offrant. Un murmure se propageait à l'entour ; puis l'enchère recommençait. Le chevalier Davila, un gentilhomme napolitain de taille gigantesque et de manières presque féminines, célèbre collectionneur et connaisseur en majoliques, donnait son avis sur chaque pièce importante. A cette vente car-

dinalice, il y avait trois articles réellement « supérieurs » : l'*Histoire de Narcisse,* la coupe de cristal de roche et un heaume d'argent ciselé, ouvrage d'Antoine Pollaiuolo, donné par la Seigneurie de Florence au comte d'Urbin en 1472, pour récompense des services rendus au temps de la prise de Volterre.

— Voici la princesse, dit Philippe del Monte à Hélène.

Hélène se leva pour saluer son amie.

— Déjà dans l'arène! s'écria la princesse de Ferentino.

— Déjà.

— Et Françoise?

— Elle n'est pas encore venue.

Quatre ou cinq jeunes hommes élégants, le duc de Grimiti, Robert Casteldieri, Ludovic Barbarisi, Jean Rutolo, s'approchèrent. D'autres survinrent. Le fouettement de la pluie couvrait les paroles.

Hélène tendit la main à Sperelli, franchement, comme à tous les autres. Et il eut la sensation que ce serrement de main l'éloignait d'elle. Hélène lui parut froide et grave. Tous ses rêves se glacèrent et s'abimèrent en une seconde; les souvenirs de la soirée précédente se brouillèrent; les espérances s'éteignirent. Qu'avait-elle? Ce n'était plus la même femme. Elle était vêtue d'une longue pelisse de loutre et portait sur la tête une espèce de toque, aussi de loutre. Dans l'expression de son visage, il y avait quelque chose d'âpre et de presque méprisant.

— Pour la coupe, dit-elle à la princesse, il faut encore attendre.

Et elle se rassit.

Chaque objet passait par ses mains. Un centaure

gravé en creux dans une sardoine, œuvre très fine qui provenait peut-être du musée dispersé de Laurent-le-Magnifique, la tenta ; elle prit part aux enchères. Elle communiquait son offre au commissaire-priseur, d'une voix basse, sans lever les yeux sur lui. Un moment vint où les compétiteurs s'arrêtèrent, et la pierre lui fut adjugée à bon compte.

— Excellente acquisition, dit André Sperelli, qui se tenait debout derrière la chaise de l'acheteuse.

Hélène ne put réprimer un léger sursaut. Elle prit la sardoine et la lui fit voir, en levant la main à la hauteur de l'épaule, sans se retourner. C'était réellement une très belle chose.

— Ce pourrait être le centaure copié par Donatello, ajouta André.

Et, dans son âme, en même temps que l'admiration pour la chose belle, surgit l'admiration pour le noble goût de la dame qui la possédait maintenant. « Elle est donc, en tout, une *élue*? pensa-t-il. Quels plaisirs elle donnerait à un amant raffiné ! » Dans son imagination, elle grandissait ; mais, en grandissant, elle se dérobait à lui. La pleine sécurité de la visite au soir se changeait en une sorte de déconfort, et les doutes primitifs renaissaient. Il avait trop rêvé pendant la nuit, les yeux ouverts, dans un bain de félicité sans bornes, tandis que le souvenir d'un geste, d'un sourire, d'un air de tête, d'un pli de vêtement, le prenait et l'enlaçait comme un filet. Maintenant, tout ce monde imaginaire s'écroulait misérablement au contact de la réalité. Il n'avait pas revu dans les yeux d'Hélène ce salut singulier qui avait tant occupé sa pensée ; confondu parmi les autres, il n'avait obtenu d'elle le privilège d'aucune distinction. « Pour

quoi? » Il se sentait humilié. Toute cette sotte gent d'alentour l'irritait; elles l'irritaient aussi, ces choses qui captivaient l'attention d'Hélène; il l'irritait, ce Philippe del Monte qui se penchait de temps en temps vers elle, pour lui murmurer sans doute quelque médisance. La marquise d'Ateleta survint. Elle était gaie, comme d'habitude. Son rire, au milieu des hommes qui déjà l'entouraient, fit retourner vivement Don Philippe.

— Voici la trinité au complet, dit-il en se levant

André prit aussitôt la place vide près de la duchesse. Le subtil parfum des violettes lui vint jusqu'aux narines, et il murmura :

— Ce ne sont plus celles d'hier soir.

— Non, fit Hélène avec froideur.

Dans sa mobilité ondoyante et caressante comme le flot, il y avait toujours la vague menace d'un froid imprévu. Elle était sujette à des rigidités soudaines. André se tut, sans comprendre.

— C'est bien vu, bien entendu? criait le commissaire-priseur.

Les chiffres montaient. La joute était ardente autour du heaume de Pollaiuolo. Même le chevalier Davila entrait en lice. Il semblait que l'air s'échauffât peu à peu et que le désir de ces choses belles et rares s'emparât de tous les esprits. Le délire s'étendait comme une contagion.

A Rome, cette année-là, l'amour du bibelot et du bric-à-brac avait grandi jusqu'à l'excès; tous les salons de la noblesse et de la haute bourgeoisie étaient encombrés de « curiosités »; toutes les dames taillaient les coussins de leurs divans dans des chasubles ou dans des chapes, et mettaient leurs roses dans un pot

de pharmacie ombrien ou dans une coupe de calcédoine. Les salles de vente étaient les rendez-vous de prédilection, et les ventes étaient très fréquentées. Dans l'après-midi, à l'heure du thé, les dames, par élégance, arrivaient en disant : « Je viens de la vente du peintre Campos. Grande animation. Des plats hispano-arabes magnifiques ! J'ai eu un joyau de Marie Leczinska. Voyez. »

— C'est bien vu, bien entendu ?

Les chiffres montaient. Les amateurs se bousculaient autour de la table. Entre les *Nativités* et les *Annonciations* giottesques, les élégants faisaient assaut de beau langage. Dans cette odeur de moisissure et d'antiquailles, les dames apportaient le parfum de leurs fourrures et surtout celui des violettes, parce que tous les manchons en contenaient un petit bouquet, selon la mode charmante d'alors. La présence de toutes ces personnes répandait dans l'air une tiédeur délicieuse, comme dans une chapelle humide où il y aurait eu beaucoup de fidèles. Dehors, la pluie continuait de tomber et la lumière de s'affaiblir. On alluma les petites flammes du gaz, et les deux clartés diverses luttaient.

— Une fois ! deux fois ! trois fois !

Le coup de marteau mit lord Humphrey Heathfield en possession du heaume florentin. L'enchère recommença sur de petits objets, qui passaient de main en main le long de la table. Hélène les prenait délicatement, les examinait et les déposait devant André, sans rien dire. C'étaient des émaux, des ivoires, des montres du XVIIIe siècle, des bijoux d'orfèvrerie milanaise du temps de Philippe-le-More, des livres d'heures écrits en lettres d'or sur des vélins colorés

d'azur. Entre les doigts de la duchesse, ces matières précieuses semblaient acquérir plus de prix. Les petites mains avaient parfois un léger tremblement au contact des choses les plus désirables. André regardait avec intensité ; et son imagination transmuait en caresse chaque mouvement de ces mains.

« Mais pourquoi déposait-elle les objets sur la table, au lieu de les lui offrir ? » — Il prévint le geste d'Hélène en tendant la main. Et, dès lors, les ivoires, les émaux, les bijoux passèrent des doigts de l'aimée dans ceux de l'amant, à qui ils communiquaient un délice inexprimable. Il semblait qu'il entrât en ces choses une parcelle du charme amoureux de cette femme, comme entre dans le fer un peu de la vertu d'un aimant. C'était une véritable sensation magnétique de délice, une de ces sensations aiguës et profondes qu'on n'éprouve guère qu'aux débuts de l'amour et qui, différentes en cela de toutes les autres, paraissent n'avoir ni siège physique ni siège moral, mais résider dans un élément neutre de notre être, dans un élément intermédiaire et de nature inconnue.

André pensa pour la seconde fois : « C'est une volupté *jamais éprouvée.* »

Une torpeur légère l'envahissait ; peu à peu, il perdait conscience du lieu et du temps.

— Je vous conseille cette montre, lui dit Hélène, avec un regard dont il ne comprit pas d'abord la signification.

C'était une petite tête de mort, sculptée dans l'ivoire avec une extraordinaire puissance d'imitation anatomique. Chaque mâchoire portait une file de diamants, et deux rubis scintillaient au fond des

orbites. Sur le front était gravée cette devise : RUIT HORA ; et, sur l'occiput, cette autre : TIBI, HIPPOLYTA. Le crâne s'ouvrait comme une tabatière, bien que la commissure fût presque invisible. Le battement intérieur donnait au crâne minuscule une inexprimable apparence de vie. Ce joyau mortuaire, offrande d'un artiste mystérieux à son aimée, avait dû marquer les heures de l'ivresse et avertir par son symbole les âmes éprises.

En vérité, pour la mesure du temps, la Volupté ne pouvait rien souhaiter de plus exquis ni de plus suggestif. André pensa : « Me le conseille-t-elle *pour nous* ? » Et cette pensée ressuscita toutes ses espérances, les fit remonter tumultueusement d'entre les incertitudes. Il se jeta dans l'enchère avec une sorte d'enthousiasme. Deux ou trois compétiteurs acharnés lui donnaient la réplique, entre autres Jean Rutolo qui, ayant pour maîtresse Donna Hippolyta Albonico, était tenté par l'inscription : TIBI, HIPPOLYTA.

Bientôt, Rutolo et Sperelli restèrent seuls en concurrence. Les chiffres montaient plus haut que la valeur réelle de l'objet, ce qui faisait sourire le commissaire-priseur. A un certain moment, Jean Rutolo, vaincu par l'obstination de son rival, cessa de répondre.

— C'est bien vu, bien entendu ?

L'amant d'Hippolyta, un peu pâle, cria un dernier chiffre. Sperelli surenchérit. Il y eut un silence. Le commissaire-priseur regardait les compétiteurs ; puis il leva lentement son marteau, regardant toujours.

— Une fois ! deux fois ! trois fois !

La tête de mort resta au comte d'Ugenta. Un murmure courut dans la salle. Une ondée de lumière entra par le vitrage et fit resplendir les fonds dorés

des triptyques, aviva le front dolent d'une madone siennoise et le petit chapeau gris de la princesse de Ferentino, couvert d'écailles d'acier.

— A quand la coupe ? demanda la princesse avec impatience.

Ses amis consultèrent le catalogue. Il n'y avait plus d'espoir que la coupe du bizarre humaniste florentin passât aux enchères ce jour-là. La grande concurrence faisait que la vente avançait lentement. Il restait encore une longue liste de menus objets, camées, monnaies, médailles. Plusieurs antiquaires et le prince Stroganow se disputaient chaque pièce. Tous ceux qui attendaient eurent une désillusion. La duchesse de Scerni se leva pour partir.

— Adieu, Sperelli, dit-elle. A ce soir, peut-être.

— Pourquoi dites-vous : « peut-être » ?

— Je ne me sens pas bien.

— Qu'avez-vous ?

Sans répondre, elle se tourna vers les autres en saluant. Mais les autres suivaient son exemple ; ils sortaient avec elle. Les jeunes hommes plaisantaient sur le spectacle manqué. La marquise d'Ateleta riait ; mais la princesse de Ferentino paraissait de fort méchante humeur. Les valets de pied qui attendaient dans le corridor firent avancer les voitures, comme à la porte d'un théâtre ou d'une salle de concert.

— Vous ne venez point chez Laure Miano ? demanda la marquise à Hélène.

— Non ; je rentre chez moi.

Elle attendit sur le bord du trottoir que son coupé fût avancé. La pluie se dissipait ; entre les larges nuées blanches, on apercevait quelques intervalles d'azur ; un faisceau de rayons mettait des lueurs sur

les dalles. Et la jeune femme, inondée de cette clarté d'un blond rose, dans son magnifique manteau qui tombait avec des plis droits presque symétriques, était très belle. Lorsque André entrevit l'intérieur du coupé capitonné de satin comme un boudoir et où luisait le cylindre d'argent plein d'eau chaude destiné à tenir tiède les petits pieds de la duchesse, le rêve de la soirée précédente lui revint à l'esprit. « Être là, avec elle, dans cette intimité si recueillie, dans cette tiédeur faite de *son* haleine, dans le parfum des violettes fanées, derrière les glaces embuées qui laissent à peine entrevoir les rues couvertes de fange, les maisons grises, la foule obscure ! »

Mais elle pencha légèrement la tête à la portière, sans sourire ; et la voiture partit vers le palais Barberini, laissant au jeune homme une vague tristesse, une sorte de langueur découragée.

Elle avait dit : « peut-être. » Elle pouvait donc ne pas venir au palais Farnèse. Et alors ?

Ce doute l'accablait. La pensée de ne pas la revoir lui était insupportable ; déjà toutes les heures passées loin d'elle lui pesaient. Il se demandait à lui-même : « Je l'aime donc déjà tant ? » Son esprit semblait enfermé dans un cercle où tourbillonnaient confusément tous les fantômes des sensations éprouvées en présence de cette femme. Soudain émergeaient de sa mémoire, avec une exactitude singulière, soit une phrase d'elle, soit une intonation, une attitude, un mouvement des yeux, la forme d'un divan où elle s'était assise, le finale de la sonate de Beethoven, une note de Mary Dyce, la figure du domestique qui se tenait à la portière, une particularité quelconque ; et ces images obscurcissaient par leur vivacité l'existence

courante, se superposaient aux choses actuelles. Il lui parlait mentalement ; il lui disait mentalement tout ce qu'il lui dirait plus tard, en réalité, dans les entretiens futurs. Il prévoyait les scènes, les hasards, les vicissitudes, tous les troubles de l'amour, selon les suggestions capricieuses de son désir... « De quelle façon se donnerait-elle à lui, la première fois ? »

En montant l'escalier du palais Zuccari pour rentrer chez lui, cette idée lui traversa l'esprit : « Elle viendrait là, sans nul doute... La rue Sixtine, la rue Grégorienne, la place de la Trinité des Monts étaient presque désertes, surtout à certaines heures. La maison n'était habitée que par des étrangers. Elle pourrait donc s'y aventurer sans crainte. Mais comment l'y attirerait-il ? — Son impatience était si grande qu'il aurait voulu pouvoir dire : « Elle viendra demain ! »

Il pensa : « Elle est libre. Elle n'est pas tenue par la vigilance d'un mari. Personne ne peut lui demander compte de ses absences, fussent-elles longues, fussent-elles insolites. Elle est maîtresse de tous ses actes, toujours. » Subitement, son esprit lui représenta des journées entières, des nuits entières de volupté. Il regarda autour de lui, dans la chambre chaude, profonde, secrète ; et ce luxe intense et rare, fait d'art exclusivement, lui plut *pour elle*. Cet air attendait *sa* respiration ; ces tapis demandaient à être foulés par *son* pied ; ces coussins voulaient l'empreinte de *son* corps.

« Elle aimera ma maison, pensa-t-il. Elle aimera les choses que j'aime. » Cette pensée lui procurait une indicible douceur ; et il lui semblait déjà qu'une âme nouvelle, consciente de la joie prochaine, palpitât sous les hauts plafonds.

Il demanda le thé à son domestique et s'install

devant la cheminée pour savourer à l'aise les fictions de son espérance. Il tira de l'étui la petite tête gemmée et se mit à l'examiner avec attention. A la clarté du feu, la mince denture de diamants brillait sur l'ivoire jaunâtre et les deux rubis illuminaient l'ombre des orbites. Sous le crâne poli résonnait l'incessante pulsation, le battement continu du temps : — RUIT HORA. — Quel artiste pouvait bien avoir eu pour son Hippolyta cette superbe et libre fantaisie de mort, en un siècle où les émailleurs ornaient de tendres idylles les petites montres destinées à marquer pour des sigisbées l'heure des rendez-vous dans des parcs de Watteau? La sculpture révélait une main savante, vigoureuse, en possession d'un style propre; elle était digne en tout d'un maître du XVe siècle aussi pénétrant que Verrocchio.

« Je vous conseille cette montre. » André souriait un peu en se rappelant les paroles d'Hélène, prononcées de si étrange façon après un silence si froid. — Certainement, lorsqu'elle avait dit cette phrase, elle pensait à l'amour; elle pensait certainement aux prochains rendez-vous d'amour. Mais pourquoi, plus tard, était-elle redevenue impénétrable? Pourquoi ne s'était-elle plus souciée de lui? Qu'avait-elle? — André s'égara dans cette recherche. Pourtant l'air chaud, la mollesse du fauteuil, la lumière discrète, les reflets changeants du feu, l'arome du thé, toutes ces agréables sensations ramenèrent son esprit aux erreurs délicieuses. Il allait rêvant sans but, comme en un fantastique labyrinthe. Chez lui, la pensée prenait parfois la vertu de l'opium : elle pouvait enivrer.

— Je me permets de rappeler à monsieur le comte qu'il est attendu pour sept heures au palais Doria, lui

dit à demi-voix son valet de chambre, qui avait aussi pour fonction de lui rafraîchir la mémoire. Tout est prêt.

Il passa, pour se vêtir dans une chambre octogone, le plus élégant vestiaire qui pût désirer un jeune seigneur moderne. En s'habillant, il avait pour sa personne une infinité de soins minutieux. Sur un grand sarcophage romain, transformé avec beaucoup de goût en table de toilette, se trouvaient disposés en bel ordre les mouchoirs de batiste les gants de bal, les porte-cartes, les étuis à cigarettes, les fioles d'essences et cinq ou six gardénias frais dans de petits vases de porcelaine azur : toutes ces choses vaines et frêles sur cette masse de pierre où était sculpté un cortège funèbre, œuvre d'un ciseau merveilleux.

IV

Au palais Doria, comme on causait de choses et d'autres, la vieille duchesse Angelieri dit, à propos des couches récentes de Laure Miano :

— Il paraît que Laure et Hélène Muti sont brouillées.

— A cause de George, peut-être? demanda une autre dame en riant.

— On le dit. C'est une histoire qui a commencé cet été à Lucerne...

— Mais Laure n'était pas à Lucerne.

— Précisément. Mais son mari s'y trouvait...

— C'est, je crois, une méchanceté, rien de plus, interrompit la comtesse florentine Blanche Dolcebuono. George est maintenant à Paris.

André avait entendu, malgré le bavardage d'Eugénie Starnina qui, assise à sa droite, l'occupait sans trêve.

Les paroles de Blanche Dolcebuono ne suffisaient pas pour adoucir la piqûre aiguë. Il aurait voulu, du moins, savoir la chose à fond. Mais la duchesse Angelieri renonçait à continuer, et d'autres conversations s'entrecroisaient parmi les grandes roses triomphantes de la villa Pamphili.

« Quel était ce George? Peut-être le dernier amant d'Hélène? Elle avait passé à Lucerne une partie de l'été. Elle venait de Paris. Au sortir de la vente, elle avait refusé d'aller chez Laure Miano. » Dans l'esprit d'André, les apparences étaient contre elle, toutes. Un désir atroce l'envahit de la revoir, de lui parler. L'invitation au palais Farnèse était pour dix heures ; à dix heures et demie, il s'y trouvait déjà, dans l'attente.

Il attendit longtemps. Les salons s'emplissaient avec rapidité ; le bal commençait. Dans la galerie d'Annibal Carrache, les déesses romaines rivalisaient de beauté avec les Arianes, avec les Galatées, avec les Aurores, avec les Dianes des fresques ; les couples tourbillonnaient en exhalant des parfums ; les mains gantées des dames pressaient l'épaule des cavaliers ; les têtes constellées de pierreries s'inclinaient ou se dressaient ; il y avait des bouches entr'ouvertes qui brillaient comme la pourpre, des épaules nues qui luisaient sous un voile de moiteur éparse, des seins qui semblaient rompre le corsage par la violence du halètement.

— Vous ne dansez point, Sperelli? demanda Gabrielle Barbarisi, une jeune fille brune comme l'*oliva speciosa,* tandis qu'elle passait au bras d'un cavalier, en faisant palpiter de la main son éventail, et, du sourire, un signe qu'elle avait dans une fossette au coin de la bouche.

— Plus tard, répondit André. Plus tard.

Insoucieux des présentations et des saluts, il sentait

croître son tourment dans cette attente inutile ; et il circulait de salle en salle, au hasard. Le « peut-être » lui faisait craindre qu'Hélène ne vînt pas. « Et si réellement elle ne venait pas? Quand la reverrait-il? » Blanche Dolcebuono passait ; et, sans savoir pourquoi, il se mit à son côté, lui disant mille choses aimables : cette compagnie lui donnait un peu de soulagement. Il aurait voulu lui parler d'Hélène, l'interroger, se rassurer. L'orchestre attaqua une mazurka très langoureuse ; et la comtesse florentine entra dans la danse avec son cavalier.

Alors André se dirigea vers un groupe de jeunes gens qui était près d'une porte. Là se trouvaient Ludovic Barbarisi et le duc de Beffi, avec Philippe del Gallo et Gino Bomminaco. Ils regardaient tourner les couples, en échangeant des médisances un peu grossières. Barbarisi racontait que, dansant une valse avec la comtesse de Lucoli, il avait vu les deux rondeurs de sa poitrine.

— Mais comment?

— Essaie. Il suffit de plonger les regards dans le corsage. Je t'assure que cela en vaut la peine...

— Avez-vous remarqué madame Chrysoloras? Regardez donc !

Le duc de Beffi montrait une danseuse qui, pareille à une prêtresse d'Alma Tadema, avait un flamboiement de cheveux roux sur un front blanc comme un marbre de Luni. Son corsage était attaché aux épaules par un simple ruban.

Bomminaco se mit à disserter sur l'odeur singulière qu'ont les femmes rousses.

— Cette odeur-là, tu la connais bien, dit Barbarisi avec malice.

— Pourquoi ?

— La Micigliano...

Le jeune homme fut manifestement flatté d'entendre nommer une de ses maîtresses. Au lieu de protester, il rit. Puis, s'adressant à Sperelli :

— Qu'as-tu, ce soir ? Tout à l'heure, ta cousine te cherchait. Elle danse maintenant avec mon frère. La voici.

— Regarde ! s'écria Philippe del Gallo. L'Albonico est revenue. Elle danse avec Jean.

— Hélène Muti est revenue aussi depuis une semaine, fit Ludovic. La belle créature !

— Elle est ici ?

— Je ne l'ai pas vue encore.

André eut au cœur un sursaut : il redoutait qu'une de ces bouches ne proférât contre Hélène quelque malignité. Mais le passage de la princesse Issé, au bras du ministre de Danemark, fit dévier la conversation. Néanmoins, pour savoir, pour découvrir, il se sentait poussé par une curiosité téméraire à ramener le discours sur le nom de l'aimée ; mais il n'osa pas. La mazurka finissait ; le groupe se dispersait. « Elle ne vient pas ! Elle ne vient pas ! » Son inquiétude secrète grandissait si cruellement qu'il eut envie d'abandonner les salons : le contact de cette foule lui était intolérable.

En se retournant, il vit apparaître sur le seuil de la galerie la duchesse de Scerni au bras de l'ambassadeur de France. Un instant, leurs regards se rencontrèrent ; et, pendant cet instant, leurs yeux parurent s'attirer, se pénétrer, se boire. Tous deux sentirent qu'ils se cherchaient l'un l'autre ; à un certain moment, tous deux sentirent, au milieu du bruit, descendre sur

leur âme un silence et un abîme s'ouvrir où tout le monde environnant disparut sous la violence d'une pensée unique.

Elle s'avançait dans la galerie peinte par le Carrache, où la presse était moindre ; et sa longue traîne de brocart blanc la suivait sur le plancher comme une onde lourde. Ainsi blanche et simple, elle passait en tournant la tête pour répondre aux nombreux saluts, avec un air de fatigue manifeste, avec un sourire un peu forcé qui lui fronçait les angles de la bouche, tandis que ses yeux semblaient plus grands sous le front exsangue. Cette pâleur extrême donnait, non pas au front seulement, mais à toutes les lignes du visage, une ténuité d'apparition lunaire. Ce n'était plus ni la femme assise à la table des Ateleta, ni celle de l'Hôtel des Ventes, ni celle arrêtée un instant sur le trottoir de la rue Sixtine. A cette heure, sa beauté avait une expression d'idéalité souveraine, qui paraissait plus splendide au milieu des autres femmes échauffées par la danse, excitées, trop remuantes, un peu convulsées. Des hommes la regardaient et restaient pensifs. Même dans les esprits les plus obtus et les plus vides, elle mettait un trouble, une inquiétude, une indéfinissable aspiration. Quiconque avait le cœur libre imaginait avec un frémissement profond l'amour de cette femme ; quiconque avait une maîtresse éprouvait un regret obscur en rêvant dans son cœur mal satisfait une jouissance inconnue ; quiconque portait en soi, ouverte par une autre femme, la plaie d'une jalousie ou d'une tromperie, sentait bien qu'il pourrait guérir.

Elle s'avançait parmi les hommages, enveloppée par le regard des hommes. Au bout de la galerie, elle

rejoignit un groupe de dames qui parlaient avec animation en agitant leurs éventails, sous la fresque de Persée et de Phinée pétrifié. Il y avait la princesse de Ferentino, Hortense Massa d'Albe, la marquise Daddi-Tosinghi, Blanche Dolcebuono.

— Pourquoi si tard ? lui demanda cette dernière.

— J'ai beaucoup hésité avant de venir ; je ne me sens pas bien.

— En effet, tu es pâle.

— Je crois que je vais avoir encore ma névralgie faciale, comme l'an passé.

— Dieu t'en préserve !

— Regarde madame de la Boissière, Hélène, dit Giovanella Daddi, de son étrange voix rauque. Ne dirait-on pas un dromadaire habillé en cardinal, avec une perruque jaune ?

Les dames se mirent à rire en chœur, dans la palpitation des éventails. Des salles voisines arrivaient les premières notes d'une valse hongroise. Les cavaliers se présentèrent. André put enfin offrir le bras à Hélène et l'emmener avec lui.

— J'ai cru que l'attente me ferait mourir. Si vous n'étiez pas venue, Hélène, je serais allé vous chercher n'importe où. Lorsque je vous ai vu entrer, j'ai eu peine à retenir un cri. C'est le second soir que je vous vois ; mais il me semble déjà que je vous aime depuis une éternité. Penser à vous, à vous seule, toujours, c'est maintenant la vie de ma vie...

Il proférait ces paroles d'amour à voix basse, sans la regarder, les yeux fixés devant lui ; et elle l'écoutait dans la même attitude, impassible en apparence, presque marmoréenne. Il restait peu de monde dans la galerie. Le long des murs, entre les bustes des

Césars, les cristaux dépolis des lampes en forme de lis versaient une lumière égale, sans excès. La profusion des plantes vertes et fleuries donnait l'image d'une serre somptueuse. Les ondes de la musique se propageaient dans l'air chaud, sous les voûtes sonores, glissant sur toute cette mythologie comme une brise sur un fastueux jardin.

— M'aimerez-vous ? demanda-t-il. Dites-moi que vous m'aimerez !

Elle répondit avec lenteur :

— Je ne suis venue que pour vous.

— Dites-moi que vous m'aimerez ! répéta-t-il, tandis que tout le sang de ses veines affluait à son cœur comme un torrent de joie.

Elle répondit :

— Peut-être.

Et elle le regarda de ce même regard qui, le soir précédent, lui avait semblé une divine promesse, de cet indéfinissable regard qui donnait à la chair comme la sensation d'un attouchement tendre et velouté. Puis ils se turent tous les deux ; et ils écoutèrent l'enveloppante musique de la danse qui, tour à tour, se faisait lente comme un murmure ou s'emportait comme un tourbillon soudain.

— Voulez-vous que nous dansions ? demanda-t-il, avec un frisson intérieur à la pensée de l'enlacer dans ses bras.

Elle hésita un peu, puis elle répondit :

— Non ; je ne veux pas.

Et, comme elle voyait la duchesse de Bugnara, sa tante maternelle, entrer dans la galerie avec la princesse Alberoni et l'ambassadrice de France :

— Maintenant, soyez prudent, ajouta-t-elle ; laissez-moi.

Elle lui tendit sa main gantée et alla rejoindre les trois dames, seule, d'un pas rythmique et léger. Sa longue traîne blanche donnait à sa personne et à sa démarche une grâce souveraine ; et l'ampleur, la pesanteur du brocart contrastaient avec la finesse de sa ceinture. André, la suivant des yeux, se répétait mentalement la phrase qu'elle avait dite : « Je ne suis venue que pour vous. » — Si belle, elle n'était venue que pour lui, pour lui seul ! — Soudain, du fond du cœur, il lui remonta un reste de l'amertume qu'y avait mise le propos de la duchesse Angelieri. L'orchestre se lançait impétueusement dans une reprise... Et jamais il n'oublia ni cette musique, ni cette subite angoisse, ni l'attitude de cette femme, ni la splendeur de l'étoffe traînée, ni le moindre pli, ni la plus petite ombre, ni aucune particularité de cette minute suprême.

V

Peu après, Hélène avait quitté le palais Farnèse presque furtivement, sans prendre congé ni d'André ni de personne. Elle était donc restée au bal une demi-heure à peine. Son amant l'avait cherchée dans tous les salons, longuement et vainement.

Le lendemain matin, il envoya un domestique au palais Barberini pour prendre des nouvelles ; et il apprit qu'elle était malade. Le soir, il y alla lui-même, avec l'espoir d'être reçu ; mais une femme de chambre lui dit que madame souffrait beaucoup et ne voulait voir personne. Le samedi, vers les cinq heures de l'après-midi, il y retourna, espérant toujours.

Il sortit à pied du palais Zuccari. Un crépuscule bleuâtre et cendré, assez lugubre, s'étendait peu à peu sur Rome comme un pesant vélum. Déjà sur la place Barberini, autour de la fontaine, les lanternes brûlaient

avec de petites flammes très pâles, comme des cierges autour d'un cercueil ; et le Triton, privé de son âme liquide et sonore, ne jetait plus d'eau. Par la rue en pente descendaient des chariots attelés de deux ou trois chevaux mis en file et des bandes d'ouvriers revenant de la ville haute. Quelques-uns, bras dessus bras dessous, se dandinaient en chantant à gorge déployée une chanson obscène.

Il s'arrêta pour leur livrer passage. Deux ou trois de ces figures rougeâtres et louches restèrent gravées dans sa mémoire. Il remarqua qu'un charretier avait une main bandée, et que le bandage était maculé de sang. Il en remarqua un autre, agenouillé sur son chariot, la face livide, les orbites caves, la bouche contractée, comme un homme empoisonné. Les paroles de la chanson se mêlaient aux cris gutturaux, aux coups de fouet, au bruit des roues, au tintement des sonnailles, aux injures, aux blasphèmes, aux rires âpres.

Sa tristesse s'aggrava. Il se trouvait dans une disposition d'esprit étrange. La sensibilité de ses nerfs était si aiguë que la moindre impression faite sur lui par les choses extérieures ressemblait à une profonde blessure. Tandis qu'une pensée fixe occupait et tourmentait tout son être, il avait tout son être exposé aux heurts de la vie environnante. Malgré toute la distraction de son intelligence et toute l'inertie de sa volonté, ses sens restaient vigilants et actifs ; et il n'avait de cette activité qu'une conscience inexacte. Des groupes de sensations lui traversaient l'âme à l'improviste, pareils à de grandes fantasmagories dans une chambre noire ; et cela le troublait, l'effrayait. Les nuages du couchant, la sombre masse du Triton dans un cercle de lumières blafardes, cette descente barbare de brutes humaines et de

bêtes énormes, ces cris, ces chansons, ces blasphèmes exaspéraient sa tristesse, suscitaient dans son cœur une crainte vague et comme un pressentiment tragique.

Une voiture fermée sortait du jardin. Il vit se pencher à la glace une figure de femme qui saluait; mais il ne la reconnut pas. Le palais se dressait devant lui, vaste comme une demeure royale; les fenêtres du premier étage brillaient de reflets violacés; au faîte, une lueur faible s'attardait; une autre voiture fermée sortait du porche.

— Si je pouvais la voir! pensa-t-il en s'arrêtant.

Il ralentissait le pas, pour prolonger son incertitude et son espérance. Dans cet édifice si vaste, elle lui semblait très lointaine, presque perdue.

La voiture s'arrêta; et un homme tendit la tête à la portière, appelant :

— André!

C'était le duc de Grimiti, un de ses parents.

— Tu vas chez la duchesse? demanda-t-il avec un fin sourire.

— Oui, répondit André, pour prendre des nouvelles. Tu sais qu'elle est souffrante?

— Je sais. J'en viens. Elle se trouve mieux.

— Reçoit-elle?

— Moi, non. Mais toi, peut-être.

Et Grimiti se mit à rire malicieusement, à travers la fumée de sa cigarette.

— Je ne comprends pas, fit André sérieux.

— Suffit. Déjà le bruit court que tu es en faveur. On me l'a dit hier soir chez les Pallavicini. Une de tes amies, je te jure!

André fit un geste d'impatience et se retourna pour partir.

— Bonne chance ! lui cria le duc.

André entra sous le porche. Au fond de lui-même, sa vanité jouissait de cet on-dit si vite répandu. Il se sentait plus hardi maintenant, plus léger, presque joyeux, plein d'un contentement intime. Les paroles de Grimiti avaient subitement relevé son courage, comme une gorgée d'un cordial. Tandis qu'il montait l'escalier, son espérance grandissait. Lorsqu'il fut devant la porte, il attendit, pour calmer son émoi. Il sonna.

Le domestique le reconnut et lui dit aussitôt :

— Si monsieur le comte a la bonté d'attendre un instant, je vais avertir « Mademoiselle ».

Il se mit à marcher d'un bout à l'autre de l'immense antichambre, où il lui semblait que se répercutât tout le tumulte de son sang. Les flambeaux de fer forgé illuminaient inégalement le cuir des parois, les coffres sculptés, les bustes antiques sur des piédestaux garnis de brocatelle. Sous un baldaquin, brodées magnifiquement, resplendissaient les armes ducales : une licorne d'or sur champ de gueules. Au milieu d'une table était un plat de bronze chargé de cartes de visite; et, en y jetant les yeux, André aperçut celle que Grimiti venait d'y laisser... « Bonne chance! » Cet ironique augure lui sonnait encore aux oreilles.

« Mademoiselle » parut et dit :

— Madame la duchesse se sent un peu mieux. Je crois que monsieur le comte peut entrer un moment. Venez avec moi, s'il vous plaît.

C'était une femme d'une jeunesse déjà fanée, plutôt mince, vêtue de noir, avec des yeux qui scintillaient bizarrement entre des boucles postiches d'un blond fade. Elle avait le pas et le geste légers, presque furtifs, comme les gens qui ont l'habitude de vivre autour des

malades, ou de vaquer à des fonctions délicates, ou d'exécuter des ordres secrets.

— Venez, monsieur le comte.

Elle précédait le visiteur dans l'enfilade des chambres à peine éclairées, sur les tapis épais qui assourdissaient tous les bruits; et le jeune homme, malgré l'indomptable tumulte de son âme, éprouvait contre elle un sentiment instinctif de répulsion, sans savoir pourquoi.

Arrivée à une porte que masquaient deux tapisseries encadrées de velours rouge, de l'époque des Médicis, elle s'arrêta et dit :

— Je passe devant pour annoncer monsieur le comte. Je le prie d'attendre ici.

Une voix, la voix d'Hélène, appela de l'intérieur :

— Christine!

A ce son inattendu, André sentit ses veines frémir si furieusement qu'il pensa : « Je vais m'évanouir. » Il avait comme le pressentiment indistinct de quelque félicité surnaturelle qui dépasserait son attente, qui excéderait ses rêves, qui serait au-dessus de ses forces. « Elle était là, derrière cette porte. » Toute notion de la réalité désertait son esprit. Il lui semblait avoir jadis imaginé, en peintre ou en poète, une pareille aventure d'amour, dans ces mêmes circonstances, avec ce même décor, avec ce même fond, avec ce même mystère; et *un autre,* un personnage fictif créé par lui, en était le héros. A cette heure, par un étrange phénomène d'imagination, cette idéale fiction d'art se confondait avec l'événement réel; et cela lui causait une inexprimable sensation d'égarement. — Chaque tapisserie portait une figure symbolique. Le Silence et le Sommeil, deux éphèbes, sveltes et longs comme

aurait pu les dessiner le Primatice, gardaient la porte. Et c'était lui, c'était lui-même qui, devant cette porte, attendait; et, au delà du seuil, dans le lit peut-être, respirait la divine aimée. — Cette respiration, il croyait l'entendre dans le battement de ses artères.

Enfin, « Mademoiselle » ressortit. A voix basse, avec un sourire, en relevant de la main le lourd tissu :

— Veuillez entrer, dit-elle.

Et elle s'effaça. André entra.

D'abord, il eut l'impression d'un air très chaud, presque suffocant; dans cet air, il sentit la singulière odeur du chloroforme; à travers l'ombre, il aperçut quelque chose de rouge, le damas rouge des tentures, les courtines du lit; il entendit la voix lasse d'Hélène, qui murmurait :

— Je vous remercie d'être venu, André. Je vais mieux.

Il s'avança jusqu'au lit, avec un peu d'hésitation : sous cette lumière faible, il ne voyait pas distinctement les objets.

Elle souriait, la tête enfoncée sur les oreillers, languissante, dans la pénombre. Un bandeau de laine blanche lui couvrait le front et les joues en passant sous le menton, comme une guimpe monacale, et le teint du visage n'était pas moins blanc que ce bandeau. Les angles externes de ses paupières se resserraient par la douloureuse contraction des nerfs irrités; de temps à autre, la paupière inférieure avait un petit tremblement involontaire; et l'œil était humide, infiniment suave, comme voilé par une larme qui n'aurait pu sourdre, presque implorant sous les cils qui frémissaient.

Quand le jeune homme la vit de près une ten-

dresse immense lui envahit le cœur. Elle tira une main de dessous la couverture et la lui tendit, avec un geste très lent. Il se courba, s'agenouilla presque sur le bord du lit ; et il se mit à couvrir de rapides baisers frôleurs cette main brûlante, ce poignet aux pulsations précipitées.

— Hélène, Hélène, mon amour !

Hélène avait fermé les yeux, comme pour savourer plus intimement le flot de volupté qui lui remontait le long du bras, inondait le haut de sa poitrine, pénétrait ses fibres les plus secrètes. Elle tournait la main sous cette bouche, pour en sentir les baisers sur la paume, sur le revers, entre les doigts, tout autour du poignet, sur chaque veine, dans tous les pores.

— Assez ! murmura-t-elle en rouvrant les yeux.

Et, de sa main un peu engourdie, elle effleura les cheveux d'André. Dans cette caresse si fugitive, il y avait tant d'abandon que ce fut sur l'âme de l'amant comme la feuille de rose sur la coupe pleine : la passion déborda. Ses lèvres tremblaient sous une onde confuse de paroles qu'il ne proférait pas, qu'il ne savait pas dire. Il avait la sensation violente et divine d'une vie qui se dilaterait au delà de ses organes.

— Quelle douceur, n'est-ce pas ? dit Hélène à voix basse, en répétant son geste câlin.

Et un frisson lui parcourut le corps, visible à travers les couvertures épaisses. André fit un mouvement pour lui reprendre la main. Mais elle supplia :

— Non... Comme cela, reste comme cela ! Tu me plais.

En lui appuyant sur la tempe, elle le força de poser la tête au bord du lit, de sorte qu'il sentait contre sa joue la forme d'un genou. Puis elle le regarda un

peu, en lui caressant toujours les cheveux ; et, d'une voix qui mourait de délice, tandis qu'entre les cils passait comme un éclair blanc, elle reprit en traînant sur les mots :

— Combien tu me plais !

Il y avait une inexprimable séduction voluptueuse dans l'ouverture de ses lèvres, alors qu'elle prononçait l'unique syllabe de ce verbe, si fluide et si sensuel dans une bouche de femme.

— Encore ! murmura l'amant, dont les sens languissaient de passion sous la caresse de ces doigts, sous la câlinerie de cette parole. Dis encore ! Parle !

— Tu me plais, répétait-elle, voyant les regards d'André fixés sur ses lèvres et ayant peut-être conscience de la fascination qu'elle exhalait par cette parole.

Puis, ils se turent tous les deux. Chacun sentait la présence de l'autre fluer et se mélanger à son sang, tant qu'enfin le sang de l'amant devint la vie de la maîtresse, le sang de la maîtresse devint la vie de l'amant. Un silence profond élargissait la chambre; le Christ en croix de Guido Reni rendait religieuse l'ombre des courtines ; la rumeur de la ville arrivait comme le murmure d'un flot très lointain.

Alors, par un mouvement subit, Hélène se souleva du lit, serra dans ses deux paumes la tête d'André l'attira, lui souffla son désir au visage, le baisa, retomba, s'offrit.

... Ensuite, elle fut prise d'une immense tristesse, de cette tristesse obscure qui est au fond de tous les bonheurs humains comme l'onde amère est à l'embouchure de tous les fleuves. Gisante, elle tenait hors de la couverture ses bras abandonnés le long des flancs,

ses mains renversées, presque mortes, agitées par moments d'un faible sursaut ; et elle regardait André avec des yeux grands ouverts, d'un regard continu, immobile, intolérable. Une à une, ses larmes commencèrent à couler ; et elles descendaient sur ses joues, une à une, silencieusement.

— Qu'as-tu, Hélène ? Dis-moi, qu'as-tu ? lui demandait-il, en lui saisissant les poignets, en se penchant pour boire les larmes dans ses cils.

Elle serrait les dents et les lèvres pour réprimer un sanglot.

— Rien. Adieu. Laisse-moi, je t'en prie ! Tu me reverras demain. Pars.

Sa voix et son geste furent si suppliants qu'André obéit.

— Adieu, dit-il.

Et il la baisa sur la bouche, avec tendresse, goûtant la saveur des gouttes salées, se mouillant des larmes brûlantes.

— Adieu ! Aime-moi ! Souviens-toi !

En repassant le seuil, il crut entendre derrière lui un éclat de sanglots. Il s'éloigna, un peu incertain, vacillant comme un homme qui n'aurait pas la vue bien sûre. Il gardait dans les sens l'odeur persistante du chloroforme, pareille à une vapeur d'ivresse ; mais, à chaque pas, quelque chose d'intime lui échappait, se dispersait dans l'air ; et, par une impulsion instinctive, il aurait voulu se ressaisir, se refermer, se replier, empêcher cette dispersion. Devant lui, les appartements étaient muets et déserts. Sur le seuil d'une porte, « Mademoiselle » parut, sans aucun bruit de pas, sans aucun froufrou de vêtements, comme un fantôme

— Par ici, monsieur le comte ; vous vous trompez de chemin.

Elle souriait d'une manière ambiguë et irritante ; et la curiosité rendait plus perçants ses yeux gris. André ne parla pas. De nouveau la présence de cette femme lui était importune, le troublait, suscitait en lui une vague répulsion, une colère.

A peine sous le porche, il respira comme un homme délivré d'une angoisse. La fontaine mettait parmi les arbres un clapotement étouffé, que rompait parfois un bruit clair et sonore ; tout le ciel étincelait d'étoiles, que des lambeaux de nuages enveloppaient comme de longues chevelures cendrées ou comme de vastes filets noirs ; entre les colosses de pierre, à travers les grilles, apparaissaient et disparaissaient les lanternes des voitures en course ; dans l'air froid se répandait le souffle de la vie urbaine ; les cloches sonnaient, lointaines et proches. Il avait enfin l'entière conscience de sa félicité.

VI

Depuis lors, une félicité pleine, oublieuse, effrénée, toujours nouvelle, les saisit l'un et l'autre. La passion les enveloppa, les rendit insouciants de tout ce qui n'aurait pas été pour l'un et l'autre une jouissance immédiate. Admirablement façonnés de corps et d'esprit pour la pratique des plaisirs les plus hauts et les plus rares, tous deux poursuivaient sans trêve l'Absolu, le Suprême, l'Inaccessible ; et ils allaient si loin que, parfois, une obscure inquiétude les prenait jusque dans leurs plus grands oublis, comme si une voix fût montée du fond de leur être pour les avertir d'un châtiment inconnu, d'un terme très proche. De leur lassitude même, le désir renaissait plus subtil, plus téméraire, plus imprudent ; à mesure qu'ils s'enivraient davantage, la chimère de leur cœur grandissait, s'agitait, engendrait de nouveaux rêves ; ils semblaient ne

plus trouver d'apaisement que dans l'effort et l'excès, comme une forte flamme n'atteint toute son intensité que par la violence des rafales. Parfois, une source inopinée de plaisir s'ouvrait en leur âme, comme une eau vive jaillit sous le talon d'un homme qui marche à l'aventure dans le dédale d'un bois ; et ils y buvaient sans mesure, jusqu'à l'épuiser. Parfois, sous le souffle des désirs, leur âme, par une hallucination singulière, concevait l'image décevante d'une existence plus large, plus libre, plus puissante, « ultra-délicieuse » ; et ils s'y plongeaient, ils s'y délectaient, ils y respiraient comme dans leur atmosphère natale. Les finesses et les délicatesses du sentiment et de l'imagination alternaient pour eux avec d'aveugles fureurs de sensualité.

Ils n'apportaient ni l'un ni l'autre aucune réserve aux prodigalités mutuelles de la chair et de l'esprit. Ils éprouvaient une joie indicible à déchirer tous les voiles, à découvrir tous les secrets, à violer tous les mystères.

— Quel étrange amour ! lui disait Hélène en se rappelant les tout premiers jours, son indisposition, son consentement rapide. Je me serais donnée à toi le soir même où je t'ai vu.

Elle en ressentait une sorte d'orgueil.

Et son amant lui disait :

— Ce soir-là, sur le seuil, quand j'entendis annoncer ton nom si près du mien, j'eus — pourquoi ? je ne sais — j'eus la certitude que ma vie était liée à la tienne pour toujours.

Ils croyaient ce qu'ils disaient. Ils relurent ensemble l'élégie romaine de Gœthe : « *Lass dich, Geliebte, nicht reun dass du mir so schnell dich ergeben*... Ne te repens pas, ô mon aimée, de t'être donnée si vite ! »

Pour eux comme pour le chantre divin de Faustine, Rome s'illuminait d'une lumière nouvelle. Partout où ils passaient, ils laissaient un souvenir d'amour. Les églises écartées de l'Aventin : Sainte-Sabine avec ses belles colonnes en marbre de Paros, le joli jardin de Sainte-Marie-du-Prieuré, le campanile de Sainte-Marie-en-Cosmedin, pareil à une vivante stèle rose dans l'azur, connaissaient bien leur amour. Les villas des cardinaux et des princes : la villa Pamphili qui se mire dans ses fontaines et dans son lac, toute gracieuse et molle, où chaque bosquet semble abriter une noble idylle et où les balustres de pierre et les fûts des arbres semblent rivaliser en nombre ; la villa Albani, froide et muette comme un cloître, bocage de marbres sculptés et musée de buis centenaires, où, sous les vestibules et les portiques, entre les colonnes de granit, les cariatides et les hermès, symboles d'immobilité, contemplent l'immuable symétrie de la verdure ; et la villa Médicis, qui ressemble à une forêt d'émeraude se ramifiant sous une lumière surnaturelle ; et la villa Ludovisi, un peu sauvage, embaumée de violettes, consacrée par la présence de la Junon qu'adora Gœthe, au temps où les platanes et les cyprès, que l'on put croire immortels, frissonnaient déjà dans le pressentiment des enchères et de la mort ; toutes les villas patriciennes, gloire souveraine de Rome, connaissaient bien leur amour. Les galeries de tableaux et de statues : la salle du palais Borghèse où, devant la Danaé, Hélène souriait comme devant la révélation d'elle-même ; et la salle des miroirs où son image passait entre les Amours de Ciro Ferri et les guirlandes de Mario de' Fiori ; la chambre d'Héliodore, animée prodigieusement de la plus forte palpitation de vie que

Raphael ait su infuser à l'inertie d'un mur ; et l'appartement des Borgia, où la fantaisie du Pinturicchio se déroule en un merveilleux tissus d'histoires, de fables, de rêves, de caprices, d'artifices et de hardiesses ; et la chambre de Galatée, où s'épand je ne sais quelle pure fraîcheur, quelle inextinguible sérénité de lumière ; et le cabinet de l'Hermaphrodite, où le doux monstre, né de la volupté d'une nymphe et d'un demi-dieu, allonge sa forme ambiguë parmi les feux des pierres fines ; tous les séjours solitaires de la Beauté connaissaient bien leur amour.

Ils comprenaient le cri sublime du poète : « *Eine Welt zwar bist Du, o Rom !*... O Rome, tu es vraiment un monde ! Mais, sans l'amour, le monde ne serait pas le monde, Rome même ne serait pas Rome. » Et l'escalier de la Trinité, glorifié par l'ascension lente du soleil, devenait l'escalier de l'Unique par l'ascension de la toute belle Hélène Muti.

Souvent Hélène prenait plaisir à gagner par ces degrés la douce retraite du palais Zuccari. Elle montait lentement, dans la bande d'ombre ; mais son âme courait, rapide, jusqu'au sommet. Nombreuses furent les heures de délices que mesura la petite tête d'ivoire dédiée à Hippolyta, cette tête qu'elle approchait parfois de son oreille avec un geste enfantin, appuyant l'autre joue sur la poitrine de l'aimé pour écouter simultanément la fuite des secondes et les palpitations de ce cœur. André lui paraissait toujours nouveau. Parfois, elle restait comme stupéfaite devant l'infatigable vitalité de cet esprit et de ce corps. Parfois, sous les caresses, elle laissait échapper un cri où s'exhalait toute la terrible angoisse de son être terrassé par la violence de la sensation. Parfois, entre les bras de l'aimé, elle

était prise d'une sorte de torpeur extatique où elle croyait, par la transfusion d'une autre vie, devenir une créature diaphane, légère, fluide, immatérielle, très pure ; tandis que les pulsations de la vie, dans leur multitude, lui rappelaient l'innombrable frisson d'une mer calme en été. Parfois, sur cette poitrine chérie, après les caresses, elle sentait en elle-même la volupté s'apaiser, s'aplanir, s'assoupir : telle une eau bouillonnante qui peu à peu retombe ; mais, s'il respirait plus fort ou s'il faisait le moindre mouvement, elle sentait de nouveau comme une onde ineffable la traverser de la tête aux pieds, vibrer en s'atténuant et, enfin, mourir. Cette « spiritualisation » de la jouissance charnelle, produite par la parfaite affinité des deux corps, était peut-être, entre tous les phénomènes de leur passion, le plus remarquable. Parfois, Hélène avait des larmes plus douces que des baisers.

Et, dans les baisers, quelle douceur profonde ! Il y a des bouches de femmes qui paraissent enflammer d'amour l'haleine au passage. Elles s'avivent d'un sang plus riche que la pourpre ou se glacent d'une pâleur d'agonie ; elles s'illuminent de la bonté d'un consentement ou s'assombrissent d'une ombre de dédain ; elles s'épanouissent de plaisir ou se tordent de souffrance : elles portent toujours en elles une énigme qui trouble les rêveurs, et qui les attire, et qui les captive. Une discorde continuelle entre l'expression de lèvres et celle des yeux engendre le mystère ; il semble qu'une âme double s'y révèle avec une double beauté : joyeuse et triste, glaciale et ardente, cruelle et bénigne, humble et hautaine, souriante et ironique ; et cette ambiguïté suscite l'inquiétude chez ceux qui se complaisent aux choses obscures. Deux artistes du XVe siècle, médita-

tifs, pourchasseurs infatigables d'un idéal rare et suprême, psychologues pénétrants auxquels on doit peut-être les plus subtiles analyses de la physionomie humaine, plongés sans cesse dans l'étude et dans la recherche des difficultés les plus ardues et des secrets les plus occultes, Botticelli et Vinci, ont compris et rendu par les moyens variés de leur art l'inexprimable séduction de ces bouches.

André trouvait dans les baisers d'Hélène la quintessence de la volupté. Nulle union d'amour ne leur semblait plus complète et plus parfaite. Parfois, ils croyaient sentir la fleur vive de leurs âmes s'effeuiller sous la pression des lèvres, en répandant par toutes leurs veines un suc de délice, jusqu'au cœur; et, parfois, ils avaient au cœur comme l'illusoire sensation d'un fruit tendre et humide qui s'y fondrait. Pour prolonger cette saveur, ils retenaient leur respiration jusqu'à se sentir mourir d'angoisse, tandis que les mains de l'une tremblaient sur les tempes de l'autre, éperdument. Après s'être détachés, ils se regardaient avec des yeux flottant dans un nuage de torpeur. Et elle disait, d'une voix un peu rauque, sans sourire :

— Nous en mourrons !

Parfois il attendait, renversé, les paupières closes. Et elle, qui connaissait cet artifice, avec une langueur préméditée, se penchait pour le baiser. Lui, dans son aveuglement volontaire, plein d'une présensibilité vague, ne savait pas où ce baiser se poserait. Pendant la minute d'attente et d'incertitude, une anxiété furieuse lui agitait tous les membres, aussi intense que l'horreur d'un homme aux yeux bandés qui serait sous la menace d'un sceau de feu. Lorsqu'enfin les lèvres l atteignaient, il avait peine à

retenir un cri. Et la torture de cette minute lui plaisait ; car il arrive souvent qu'en amour la souffrance a plus d'attrait que le délice.

Hélène aussi, par ce singulier esprit d'imitation qui pousse les amants à rendre exactement une caresse, voulait essayer à son tour.

— Il me semble, disait-elle en fermant les yeux, il me semble que tous les pores de ma peau sont comme un million de petites bouches qui halètent vers la tienne, pâmées du désir d'être élues, jalouses l'une de l'autre...

Et alors, par équité, il se mettait à la couvrir de baisers drus et rapides, parcourant tout ce beau corps sans y laisser la moindre place intacte, sans ralentir jamais son œuvre. Et elle riait, heureuse, avec la sensation qu'on l'enveloppait comme d'un invisible vêtement ; elle riait et gémissait, délirante, sous la furie des baisers qui s'emportaient en tempête ; elle riait et pleurait, éperdue, incapable de supporter plus longtemps cette dévorante ardeur.

Et, soudain, elle emprisonnait dans ses bras le cou de l'aimé, l'enchaînait de ses cheveux, l'étreignait comme une proie palpitante. Et lui, lassé, heureux de se soumettre, restait captif en ces liens. Et elle s'écriait :

— Comme tu es jeune ! Comme tu es jeune !

En lui, malgré toutes les corruptions, malgré toutes les dispersions, la jeunesse résistait, persistait, métal inaltérable, arome tenace. Cette splendeur de jeunesse vraie était sa qualité la plus précieuse. A la grande flamme de la passion, tout ce qu'il avait de faux, d'artificiel, de vain, se consumait comme sur un bûcher. Après la dissolution produite par l'abus de

l'analyse et par l'action isolée des énergies intérieures, il revenait maintenant à l'unité des forces, de l'action, de la vie ; il reconquérait la primitive confiance ; il aimait juvénilement. Certains de ses abandons semblaient d'un enfant crédule ; certaines de ses fantaisies étaient pleines de fraîcheur et de grâce légère.

— Quelquefois, lui disait Hélène, ma tendresse pour toi se fait plus délicate que celle d'une amante. Elle devient... comment dirai-je ? presque maternelle.

André riait, parce qu'elle était à peine son aînée de trois ans. Et il lui disait :

— Quelquefois, la communion de nos esprits me semble si chaste que je voudrais t'appeler ma sœur, en te baisant les mains.

Ces purifications, ces exaltations trompeuses du sentiment advenaient toujours aux languissantes accalmies du plaisir, lorsque, dans le repos de la chair, l'âme éprouvait un vague besoin d'idéalité. Alors aussi ressuscitaient chez le jeune homme les idéales aspirations vers l'art qu'il aimait ; et c'était dans son intelligence un tumulte de toutes les formes jadis cherchées et contemplées, qui demandaient à se produire : et les paroles du monologue gœthien le stimulaient : « A quoi servirait sous tes yeux l'ardente nature, que pourraient autour de toi les formes de l'art, si la force créatrice ne t'emplissait point l'âme de passion, si elle n'affluait point au bout de tes doigts, continuellement, pour l'œuvre future ? » La pensée de réjouir sa maîtresse par un vers nombreux ou par une noble ligne le poussa au travail. Il écrivit *la Simone ;* et il fit deux eaux-fortes, le *Zodiaque* et la *Coupe d'Alexandre.*

Dans la pratique de l'art, il préférait les instruments difficiles, exacts, parfaits, incorruptibles : la métrique et la gravure ; et il visait à continuer et à renouveler les formes italiennes traditionnelles, avec sévérité, en se rattachant aux poètes du « *stil novo* » et aux peintres précurseurs de la Renaissance. Son esprit était essentiellement *formel.* Il aimait l'expression plus que la pensée. Ses essais littéraires étaient des exercices, des jeux, des études, des recherches, des expériences techniques, des curiosités. Il pensait, avec Taine, qu'il est plus difficile de composer six beaux vers que de gagner une bataille rangée. Sa *Fable d'Hermaphrodite* imitait en sa structure la *Fable d'Orphée,* d'Ange Politien ; et elle avait des strophes extraordinaires de délicatesse, de puissance et de musique, surtout dans les chœurs de monstres hybrides, centaures, sirènes et sphinx. Sa nouvelle tragédie, *la Simone,* de forme brève, avait une saveur très singulière. Toute rimée qu'elle était dans les anciens modes toscans, elle semblait conçue par un poète anglais du siècle d'Elisabeth sur une nouvelle du *Décaméron ;* et elle possédait quelque chose du charme doux et étrange qu'ont certains petits drames de Shakespeare.

Au frontispice de l'Exemplaire unique, le poète signa ainsi son œuvre : A. S. CALCOGRAPHUS AQUA FORTI SIBI TIBI FECIT.

Le cuivre l'attirait plus que le papier, l'acide nitrique plus que l'encre, la pointe plus que la plume. Déjà un de ses ancêtres, Juste Sperelli, avait essayé de la gravure. Certaines estampes de lui, exécutées aux environs de 1520, révélaient manifestement l'influence d'Antoine Pollaiuolo, par la profondeur et

par l'âpreté du dessin. André usait de la facture libre de Rembrandt et de la manière noire chère aux aquafortistes anglais de l'école de Green, de Dixon, d'Earlom. Il avait fait son éducation d'après tous les modèles, il avait étudié séparément l'effet cherché par chaque graveur, il s'était mis à l'école d'Albert Dürer et du Parmesan, de Marc Antoine et d'Holbein, d'Annibal Carrache et de Mac Ardell, du Guide et de Callot, de Toschi et de Gérard Audran ; mais, devant la plaque de cuivre, voici quelle était son intention propre : éclaircir par les effets de lumière de Rembrandt les élégances de dessin des artistes florentins du xve siècle appartenant à la seconde génération, comme Sandro Botticelli, Domenico Ghirlandajo et Filippino Lippi.

Ses deux dernières eaux-fortes représentaient, en deux épisodes d'amour, deux aspects de la beauté d'Hélène; et elles empruntaient leur titre aux accessoires.

Parmi les choses les plus précieuses que possédait André Sperelli, se trouvait une courtepointe en soie fine, de couleur azur passé, autour de laquelle tournaient les douze signes brodés du zodiaque, chacun avec sa légende : *Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libra, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces,* en caractères gothiques. Un soleil d'or occupait le centre du cercle; les figures animales, dessinées dans un style archaïsant qui rappelait celui des mosaïques, avaient un éclat extraordinaire. L'étoffe entière était digne de draper une couche impériale. Et, en effet, elle provenait du trousseau de Blanche Marie Sforza, nièce de Ludovic le More, qui devint femme de l'empereur Maximilien.

La nudité d'Hélène ne pouvait pas avoir une draperie plus riche. Parfois, tandis qu'André était dans la pièce voisine, elle se dévêtait à la hâte, s'étendait sous la courtepointe merveilleuse et appelait son poète. Et, quand il accourait, elle s'offrait à ses yeux comme une divinité enveloppée dans une zone de firmament. Elle se levait parfois pour venir devant le foyer, traînant la draperie sidérale après elle. Frileuse, elle se serrait, des deux bras, dans la soie; et elle marchait pieds nus, à petits pas, pour ne point s'embarrasser dans l'abondance des plis. Le soleil lui resplendissait sur les épaules à travers les cheveux dénoués; le Sagittaire lui perçait la gorge de sa javeline; un grand lambeau du zodiaque rampait derrière elle sur le tapis, emportant les roses qu'elle venait d'effeuiller.

L'une des eaux-fortes représentait précisément Hélène endormie sous les signes célestes. La forme féminine apparaissait moulée par les plis de l'étoffe, la tête abandonnée au bord du lit, un peu en dehors, les cheveux pleuvant jusqu'à terre, un bras pendant et l'autre posé le long du flanc. Les parties découvertes, la face, le haut de la poitrine et les bras, étaient très lumineuses; et la pointe avait rendu avec beaucoup de puissance le scintillement des broderies dans la pénombre et le mystère des symboles. Un grand lévrier blanc, Famulus, frère de celui qui pose la tête sur les genoux de la comtesse d'Arundel dans le tableau de Rubens, tendait le cou vers la dame, les yeux braqués, en arrêt sur les quatre pattes, dessiné avec une heureuse hardiesse de raccourci. Le fond de la chambre était opulent et sombre.

La seconde eau-forte avait pour motif le grand bassin d'argent qu'Hélène avait hérité de sa tante Flaminia.

C'était un bassin historique; et il s'appelait la Coupe d'Alexandre. Il avait été donné à la princesse de Bisenti par César Borgia, lors de son départ pour la France, où ce prince allait porter à Louis XII la bulle de divorce et les dispenses de mariage. On attribuait à Raphaël le dessin des figures qui en faisaient le tour et de celles qui surgissaient du bord, en face l'une de l'autre.

Il s'appelait la Coupe d'Alexandre parce qu'il avait été composé en mémoire de cette coupe prodigieuse où, dans les grands festins, le roi de Macédoine avait coutume de boire prodigieusement. Des troupes de sagittaires contournaient les flancs du vase, tumultueux, les arcs tendus, avec les admirables attitudes de ceux que Raphaël peignit nus et décochant leurs flèches contre l'Hermès, dans la fresque de la salle décorée par Jean-François Bolognesi, au palais Borghèse. Ils poursuivaient une grande Chimère qui faisait saillie comme une anse au-dessus du bord, tandis que, sur le bord opposé, bondissait le jeune sagittaire Bellérophon, l'arc tendu contre le monstre. Les ornements de la base et du bord avaient une rare élégance. L'intérieur était doré comme celui d'un ciboire. Le métal était sonore comme un instrument. Le poids était de trois cents livres. La forme entière était harmonieuse.

Souvent, par caprice, Hélène prenait dans cette coupe son bain du matin. Elle pouvait, sinon s'y étendre, du moins y plonger toute sa personne; et, en vérité, rien n'égalait la grâce souveraine de ce corps ramassé dans cette eau que la dorure teignait de reflets ténus, indescriptibles : car, après tant d'années, le métal n'était pas encore argent et l'or se mourait.

Épris de trois formes diversement nobles, de la femme, de la coupe et du lévrier, l'aquafortiste avait

trouvé une très belle composition de lignes : la femme, debout dans le bassin, nue, appuyée d'une main sur la saillie de la Chimère et de l'autre sur la saillie du Bellérophon, s'allongeait en avant pour agacer le chien qui, plié en arc, les pattes antérieures abaissées et les pattes postérieures droites, pareil à un félin qui va bondir, tendait vers elle son museau long et effilé comme celui d'un brochet.

Jamais André Sperelli n'avait savouré ni souffert plus ardemment l'attentive anxiété de l'artiste qui surveille l'aveugle et irréparable action de l'acide ; jamais il n'avait appliqué une patience plus aiguë au travail si délicat de la pointe sèche sur les rudesses des passages. Réellement, il était né graveur sur cuivre, comme Lucas de Leyde. Il possédait une science admirable — ou, peut-être, un sens rare — de toutes les moindres particularités de temps et de degré qui peuvent concourir à varier infiniment sur le cuivre l'efficacité de l'eau-forte. Non seulement la pratique, la diligence et l'intelligence, mais surtout ce sens natif presque infaillible l'avertissait du moment juste, de l'instant exact où la corrosion arrivait à donner telle valeur précise d'ombre que, dans l'intention de l'artiste, l'estampe devait offrir. Et cette maîtrise spirituelle sur la force brutale, ce pouvoir de lui infuser pour ainsi dire une âme esthétique, ce sentiment de je ne sais quelle occulte correspondance entre les pulsations de son poignet et la morsure progressive de l'acide, c'était son enivrant orgueil, sa torturante joie.

Il semblait à Hélène qu'elle était déifiée par son amant comme Isotta de Rimini dans les indestructibles médailles que Sigismond Malatesta fit frapper à sa gloire. Cependant, les jours où André se mettait à

l'œuvre, elle devenait triste, taciturne et soupirante, comme sous l'empire d'une secrète angoisse. Et elle avait de telles effusions de tendresse soudaine, mêlées de tant de larmes et de sanglots si mal contenus, que le jeune homme en demeurait étonné, plein de soupçons, sans comprendre.

Un soir, ils revenaient à cheval de l'Aventin, par la pente de la rue Sainte-Sabine, ayant encore dans les yeux la grande vision des palais impériaux incendiés par le soleil couchant, rouges de flamme entre les cyprès noirâtres que pénétrait une poussière d'or. La tristesse d'Hélène s'était communiquée à son amant, et ils chevauchaient en silence. Devant l'église Sainte-Sabine, André dit en arrêtant sa monture :

— Tu te souviens ?

Quelques poules qui becquetaient en paix parmi les touffes d'herbe se dispersèrent aux aboiements de Famulus. La place était tranquille et modeste comme le parvis d'une église de village ; mais les murs avaient ce singulier éclat de lumière que reflètent les édifices de Rome « à l'heure du Titien ».

Hélène s'arrêta aussi.

— Comme elle paraît loin, cette journée ! dit-elle avec un petit tremblement dans la voix.

En effet, c'était un souvenir déjà perdu dans l'infini du temps, comme si leur amour eût duré des mois et des années. Les paroles d'Hélène avaient suscité dans l'âme d'André cette illusion étrange, et, en même temps, une inquiétude. Elle se mit à rappeler tous les détails de leur visite à l'église Sainte-Sabine, par une après-midi de janvier, sous un soleil précoce. Elle s'étendait avec insistance sur des minuties ; et, par

instants, elle s'interrompait comme quand on suit, outre les mots qu'on prononce, une pensée qu'on n'exprime pas. André crut sentir un regret dans la voix d'Hélène. « Que pouvait-elle bien regretter ? Leur passion n'avait-elle pas devant elle des jours plus doux encore ? N'était-ce pas déjà la Rome printanière, si clémente aux amours ? » Perplexe, il ne l'écoutait plus. Les chevaux descendaient au pas, l'un à côté de l'autre, soufflant fortement des naseaux ou rapprochant leurs bouches comme pour se faire des confidences. Famulus allait devant et derrière, en course perpétuelle.

— Tu te souviens, continua Hélène, tu te souviens de ce frère qui vint nous ouvrir ?

— Oui, oui...

— De quels yeux stupéfaits il nous regarda ! C'était un nain sans barbe, tout rugueux. Pour aller prendre les clefs de l'église, il nous laissa seuls dans le vestibule ; et tu me donnas un baiser. Tu te souviens ?

— Oui.

— Et tous ces barils, dans le vestibule ! Et cette odeur de vin, pendant que le frère nous expliquait les histoires sculptées sur la porte de cyprès. Et puis, la *Madone du Rosaire !* Tu te souviens ? L'explication te fit rire ; et moi, t'entendant rire, je ne pus m'empêcher de rire aussi ; et nous rîmes si fort au nez du pauvre diable qu'il se troubla et n'ouvrit plus la bouche, pas même à la fin pour te dire merci...

Elle reprit, après une pause :

— Et à Saint-Alexis, quand tu ne voulais pas me laisser voir la coupole par le trou de la serrure ! Comme nous avons ri, là aussi !

De nouveau, elle se tut. Un cortège d'hommes montaient la chaussée avec un cercueil. suivis d'une voiture

publique pleine de parents qui pleuraient. Le mort allait au cimetière des Israélites. C'était un enterrement muet et froid. Tous ces hommes au nez crochu et aux yeux rapaces se ressemblaient comme des frères.

Pour laisser passage au cortège, les deux chevaux se séparèrent et prirent chacun un côté, en rasant la muraille ; et les amants se regardèrent par-dessus le mort, émus d'une tristesse croissante.

Lorsqu'ils se rapprochèrent, André demanda :

— Qu'as-tu donc ? A quoi penses-tu ?

Avant de répondre, elle hésita. Elle tenait les yeux baissés sur le cou de l'animal, qu'elle caressait du pommeau de son stick, irrésolue et pâle.

— A quoi penses-tu ? répéta le jeune homme.

— Eh bien ! je vais te le dire. Je pars mercredi ; je ne sais pour combien de temps ; peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours ; je ne sais... Notre amour se rompt par ma faute ; mais ne me demande pas comment, ne me demande pas pourquoi, ne me demande rien, je t'en prie ! Je ne pourrais pas te répondre.

André la regarda, presque incrédule. La chose lui paraissait si impossible qu'elle ne le fit pas souffrir.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, Hélène ?

Elle hocha la tête pour faire signe que non. Sa gorge s'était serrée, et, subitement, elle mit son cheval au trot. Derrière eux, les cloches de Sainte-Sabine et de Sainte-Prisca commencèrent à tinter dans le crépuscule. Ils trottaient en silence, éveillant les échos sous les arcs, sous les temples, dans les ruines solitaires et vides. Ils laissèrent sur leur gauche Saint-Georges-en Vélabre qui gardait encore une lueur vermeille sur les briques de son campanile, comme en ce lointain jour

de bonheur. Ils côtoyèrent le Forum romain et le Forum de Nerva, déjà envahis par une ombre bleuâtre pareille à celle des glaciers pendant la nuit. Ils s'arrêtèrent à l'Arc des Pantani, où les attendaient leurs palefreniers et leurs voitures.

A peine descendue de cheval, Hélène tendit la main à André, en évitant de le regarder dans les yeux. Elle paraissait avoir grande hâte de s'éloigner.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, en l'aidant à monter dans sa voiture.

— A demain ! Ce soir, non.

VII

Le paysage sabin s'étendait devant eux sous une lumière idéale, comme un de ces paysages rêvés où les choses paraissent être visibles de loin par une irradiation qui en prolongerait les contours.

La voiture fermée roulait avec un bruit égal, au trot; les murs des vieilles villas patriciennes défilaient devant les portières, blanchâtres, comme vacillantes, avec un mouvement continu et doux. De temps à autre se présentait une grande grille de fer, à travers laquelle on apercevait une allée flanquée de hauts buis, ou un cloître de verdure habité par des statues antiques, ou un long portique végétal sous lequel riaient çà et des rayons de soleil pâle.

Hélène se taisait, enveloppée dans son ample pelisse de loutre, le voile abaissé sur le visage, les mains gantées de chamois. André aspirait avec délices la subtile

odeur d'héliotrope qu'exhalait la fourrure précieuse, tandis qu'il sentait contre son propre bras la forme du bras d'Hélène. Ils se croyaient tous les deux loin des hommes, seuls; mais, à l'improviste, passait un carrosse noir de prélat, ou un *buttero* à cheval, ou une troupe d'ecclésiastiques violets, ou un troupeau de bœufs.

A quelque distance du pont, elle dit :

— Descendons.

Dans la campagne, la lumière froide et claire ressemblait à une eau de source ; et, comme les arbres ondulaient au vent, l'ondulation paraissait se communiquer du même coup à toutes choses.

Elle dit, en se serrant contre lui et en chancelant sur le sol raboteux :

— Je pars ce soir. C'est la dernière fois...

Puis elle se tut ; puis, avec des pauses, elle reparla encore de la nécessité du départ, de la nécessité de la rupture, sur un ton plein de tristesse. Le vent furieux lui enlevait les paroles aux lèvres. Elle poursuivait. Il l'interrompit en lui prenant la main et en cherchant des doigts sous les boutons la chair du poignet.

— Tais-toi ! Tais-toi !

Ils avançaient, luttant contre l'assaut des rafales. Et lui, près de cette femme, dans cette solitude profonde et solennelle, sentit brusquement entrer en son âme comme l'orgueil d'une vie plus libre, comme un flot surabondant de forces.

— Non, non, ne pars pas ! Je te veux encore, toujours...

Il lui mit le poignet à nu et glissa ses doigts sous la manche, lui tourmentant la peau d'une caresse inquiète et pleine de désirs.

Elle lui jeta un de ces regards qui l'enivraient comme des coupes de vin. Le pont, tout près d'eux maintenant, rougeoyait dans une illumination de soleil. Le fleuve semblait immobile et métallique en toute la longueur de sa sinuosité. Les joncs se courbaient sur la rive et les eaux secouaient légèrement des perches plantées dans la glaise pour soutenir des filets.

Alors il essaya de la toucher par les souvenirs. Il lui parla des premiers jours, du bal au palais Farnèse, d'une partie de chasse à la campagne du Divin Amour, des rencontres matinales sur la place d'Espagne, devant les vitrines des orfèvres, ou dans la tranquille et aristocratique rue Sixtine, lorsqu'elle sortait du palais Barberini suivie par les bouquetières qui lui offraient des roses dans des corbeilles.

— Tu te souviens ! Tu te souviens !

— Oui.

— Et la soirée des fleurs, au début... quand je vins avec toutes ces fleurs... Tu étais seule, au coin de la fenêtre ; tu lisais. Tu te souviens ?

— Oui, oui.

— J'entrai. Tu te retournas à peine ; tu m'accueillis durement. Qu'avais-tu ? Je ne sais. Je déposai la botte de fleurs sur le guéridon et j'attendis. D'abord, tu parlas de choses insignifiantes, sans volonté et sans plaisir. Je pensais, découragé : « Elle ne m'aime donc plus ! » Mais le parfum était fort ; il emplissait toute la chambre. Je te vois toujours, quand tu saisis à deux mains le bouquet et que tu y plongeas toute ta figure, en aspirant. Relevée, ta figure paraissait exsangue ; tes yeux paraissaient noyés dans une sorte d'ivresse...

— Continue, continue ! dit Hélène d'une voix

faible, penchée sur le parapet, magnétisée par la fascination des eaux courantes.

— Et puis, sur le divan... tu te souviens ? Je t'avais renversée, et je te couvrais de fleurs la poitrine, les bras, la face. Tu te relevais à tout moment pour m'offrir ta bouche, ta gorge, tes paupières mi-closes. Entre ta peau et mes lèvres, je sentais les feuilles de rose, froides et molles. Si je te baisais le cou, tu frissonnais par tout le corps et tu étendais les mains pour m'écarter. Oh ! alors... Tu avais la tête plongée dans les coussins, la poitrine cachée sous les roses, les bras nus jusqu'au coude ; et rien n'était plus amoureux et plus doux que le petit tremblement de tes mains pâles sur mes tempes. Tu te souviens ?

— Oui. Continue !

Il continuait, avec une tendresse croissante. Grisé de ses propres paroles, il perdait presque la conscience de ce qu'il disait. Hélène, les épaules tournées à la lumière, se penchait peu à peu vers lui. A travers les vêtements, ils sentaient le contact indécis de leur corps. Sous eux, les eaux de la rivière glissaient, lentes et froides à voir ; les grands joncs grêles, pareils à des chevelures, se courbant à chaque souffle, y plongeaient avec de larges fluctuations.

Ils cessèrent de parler ; mais ils se regardaient, et ils avaient dans les oreilles un bourdonnement continu qui se prolongeait à l'infini et qui semblait emporter une partie de leur être, comme si quelque chose de sonore se fût échappé de leur cerveau même et dilaté jusqu'à remplir toute la campagne.

Hélène se redressa.

— Partons, dit-elle. J'ai soif. Où pourrait-on avoir de l'eau ?

Ils se dirigèrent vers l'auberge, au delà du pont. Des charretiers dételaient leurs chevaux, avec des imprécations bruyantes. Le soleil couchant frappait d'un coup de lumière le groupe des bêtes et des hommes.

A leur entrée, les gens de l'auberge n'eurent aucun mouvement de surprise. Trois ou quatre individus grelottants de fièvre étaient autour d'un brasero carré, taciturnes et jaunes. Un bouvier au poil roux somnolait dans un coin, tenant encore entre les dents sa pipe éteinte. Deux jeunes garçons, hâves et louches, jouaient aux cartes et se guettaient pendant les pauses avec un regard d'une ardeur bestiale. L'hôtesse, une femme obèse, avait sur les bras un bambin qu'elle berçait lourdement.

Tandis qu'Hélène buvait dans un verre grossier, la femme se lamentait en lui montrant le bambin :

— Regardez, madame! Regardez, madame!

Tous les membres de la pauvre créature étaient d'une maigreur pitoyable; ses lèvres violacées étaient parsemées de points blanchâtres; l'intérieur de sa bouche était couvert de grumeaux laiteux. Il semblait que la vie eût déjà quitté ce petit corps, ne laissant qu'une matière sur laquelle végétaient les moisissures.

— Tâtez, madame, comme ses mains sont froides. Il ne peut plus boire, il ne peut plus avaler, il ne peut plus dormir...

La femme sanglotait. Les fiévreux regardaient avec des yeux pleins d'une prostration infinie. Les sanglots de l'enfant donnèrent aux deux garçons un mouvement d'impatience.

— Viens, viens! dit André à Hélène en lui saisissant le bras, après avoir jeté sur la table une pièce de monnaie.

Et il l'entraîna dehors. Ils revinrent ensemble vers le pont. Maintenant, le cours de l'Anio allait s'embra-

sant des feux du soir. Une ligne scintillante traversait l'arche; et, dans le lointain, les eaux prenaient une couleur roussie plus luisante, comme s'il y eût flotté des taches d'huile ou de bitume. La campagne accidentée, semblable à un océan de ruines, avait une teinte violette uniforme. Vers la ville, le ciel devenait plus rouge.

— Pauvre créature! murmura Hélène avec un accent de compassion profonde.

Et elle se serra au bras d'André.

Le vent faisait rage; une troupe de corneilles passa dans l'air incendié, très haut, en croassant.

Alors, tout d'un coup, à l'aspect de cette solitude, une sorte d'exaltation passionnelle s'empara de leurs deux âmes. Quelque chose de tragique et d'héroïque parut entrer dans leur amour. Les cimes de leur passion flamboyèrent sous les reflets du couchant tumultueux. Hélène s'arrêta.

— Je n'en puis plus, dit-elle, haletante.

La voiture était loin, immobile à la place où ils l'avaient quittée.

— Encore un peu, Hélène! Encore un peu! Veux-tu que je te soutienne?

Emporté par un indomptable élan lyrique, il laissa libre cours à ses paroles.

« Pourquoi voulait-elle partir? Pourquoi voulait-elle rompre l'enchantement? Désormais, leurs destins n'étaient-ils pas liés d'une manière indissoluble? Il avait besoin d'elle pour vivre; il avait besoin de ses yeux, de sa voix, de sa pensée… Il était tout imprégné de cet amour; il avait tout le sang brûlé comme par un poison, sans remède. Pourquoi voulait-elle fuir? Il s'enlacerait à elle, il l'étoufferait d'abord sur son cœur. Non, cela ne pouvait pas être. Jamais! jamais! »

Hélène l'écoutait, tête basse, luttant contre le vent, sans répondre. Au bout de quelques minutes, elle leva le bras pour faire signe au cocher d'avancer. Les chevaux piaffèrent.

— Vous arrêterez à la Porte Pie, dit-elle en montant dans la voiture avec André.

Et, d'un mouvement subit, elle s'offrit au désir de son amant qui lui baisa la bouche, le front, les cheveux, les yeux, la gorge, avidement, rapidement, sans plus respirer.

— Hélène! Hélène!

Une vive lueur pénétra dans la voiture, reflétée par les maisons couleur de brique. Sur la route s'approchait le trot sonore de plusieurs chevaux.

Hélène, se pliant sur l'épaule de l'aimé avec une immense douceur de soumission, dit :

— Adieu, mon amour ! Adieu, adieu !

Comme elle se relevait, sur la droite et sur la gauche passèrent au grand trot dix ou douze cavaliers en habit rouge qui revenaient de la chasse au renard. Un d'eux, le duc de Beffi, en rasant la voiture, se pencha sur le pommeau de la selle pour regarder par la portière.

André ne parla plus. Il sentait maintenant tout son être défaillir dans un accablement infini. Une fois la première révolte apaisée, l'enfantine faiblesse de sa nature lui inspirait un besoin de larmes. Il aurait voulu se plier, s'humilier, prier, émouvoir par ses pleurs la pitié de cette femme. Il avait la sensation confuse et obtuse d'un vertige; et un froid subtil le prenait à la nuque, lui pénétrait la racine des cheveux.

— Adieu, répéta Hélène.

La voiture s'arrêtait sous l'arceau de la Porte Pie. Il lui fallut descendre.

VIII

Cet adieu au grand air, voulu par Hélène, ne résolut aucun des doutes qu'André avait dans l'âme. « Quelles pouvaient être les secrètes raisons de ce départ subit ? » Il cherchait vainement à pénétrer le mystère ; les doutes l'accablaient.

Pendant les premiers jours, les assauts de la douleur et du désir furent si cruels qu'il pensa mourir. La jalousie qui, après les premiers accès, s'était dissipée devant l'ardeur persistante d'Hélène, ressuscitait en lui, évoquée par les imaginations impures ; et le soupçon qu'il y eût un homme au fond de cette ténébreuse intrigue lui causait un tourment insupportable. Parfois, il se sentait envahi d'une basse colère contre l'absente, d'une rancœur amère, presque d'un besoin de vengeance, comme si elle l'eût mystifié et trahi pour se livrer à un autre amant. Parfois aussi, il croyait ne

plus la désirer, ne plus l'aimer, ne l'avoir jamais aimée. Ce n'était pas pour lui un phénomène nouveau, cette cessation passagère d'un sentiment, cette sorte de syncope spirituelle qui, au milieu d'un bal par exemple, lui rendait complètement étrangère la femme adorée, lui permettait de prendre part à un souper joyeux, une heure après en avoir bu les larmes. Mais ces oublis ne duraient pas. Le printemps romain fleurissait avec une allégresse inouïe; la ville de travertin et de briques absorbait la lumière comme une forêt avide; les fontaines papales se dressaient dans un ciel plus limpide qu'une pierre précieuse; la place d'Espagne était embaumée comme une roseraie; et la Trinité des Monts, au sommet du grand escalier peuplé d'enfants, ressemblait à un dôme d'or.

Sous les excitations qui lui venaient de la nouvelle beauté de Rome, tout ce qui lui restait du philtre d'Hélène dans le sang et dans l'âme se ravivait, se rallumait. Et il était troublé jusqu'au fond par d'invincibles angoisses, par d'implacables tumultes, par d'indéfinissables langueurs, comme en un étrange renouveau de sa puberté. Un soir, chez les Dolcebuono, après le thé, comme il était resté le dernier dans le salon plein de fleurs où vibrait encore une *cachucha* de Raff, il parla d'amour à Blanche; et il n'eut pas lieu de s'en repentir, ni ce soir-là, ni plus tard.

Son aventure avec Hélène Muti lui avait immédiatement donné aux yeux des femmes un haut degré de prestige. Un souffle de faveur l'enveloppa; et bientôt, par un effet que produit souvent la contagion du désir, ses succès devinrent surprenants. D'ailleurs, sa réputation d'artiste mystérieux le servait; il avait écrit sur l'album de la princesse de Ferentino deux sonnets res-

tés célèbres, où, comme en un diptyque ambigu, il louait tour à tour une bouche diabolique et une bouche angélique, celle qui perd les âmes et celle qui dit : *Ave.*

Il répondit aux avances sans une minute d'hésitation. A cette sorte de recueillement opéré en lui par l'empire exclusif d'Hélène, succédait maintenant une sorte de dissolution. N'étant plus retenues par les liens de feu qui les serraient en un faisceau, ses énergies retournaient à leur désordre primitif. Ne pouvant plus se conformer, s'adapter, s'assimiler à une forme supérieure et dominatrice, son âme ondoyante, variable, fluide, virtuelle, se transformait, de déformait, prenait toutes les formes. Il passait d'un amour à un autre avec une incroyable légèreté ; il caressait plusieurs amours à la fois ; il tissait sans scrupule une grande trame de tromperies, d'artifices, de mensonges, pour y prendre autant de proies que possible. L'habitude de la fausseté lui émoussait la conscience. Mais en lui persistait un instanct vivace, impitoyablement vivace : le dégoût de tout ce qui l'attirait sans le captiver. Sa volonté, inutile comme une épée de mauvaise trempe, était une arme pendue au flanc d'un homme ivre ou inerte.

Parfois cependant le souvenir d'Hélène, reparu à l'improviste, lui remplissait le cœur ; et alors, ou bien il essayait de se soustraire aux mélancolies du regret, ou bien au contraire il se faisait un plaisir de revivre, en son imagination viciée, l'outrance de cette vie et d'y trouver un stimulant pour de nouvelles amours. Il se répétait volontiers à lui-même les paroles du *Lied* : « Rappelle-toi les jours éteints ! Et pose sur les lèvres de la *seconde* des baisers aussi doux que ceux donnés à la *première*, il n'y a pas longtemps ! » Mais déjà la *seconde* lui était sortie de l'âme. Au début, il avait

parlé d'amour à Blanche Dolcebuono presque sans y penser, parce qu'il subissait, d'instinct, le charme d'un reflet, parce que cette femme était l'amie d'Hélène. Peut-être aussi germait en son cœur la petite graine de sympathie semée par les paroles de la comtesse florentine, au dîner chez les Doria. Qui saurait dire par quel mystérieux progrès un contact quelconque, spirituel ou matériel, même insignifiant, entre un homme et une femme, peut engendrer et nourrir chez tous deux un sentiment latent, inaperçu, insoupçonné, que, longtemps après, tout d'un coup, les circonstances feront surgir ?

Blanche était le type idéal de la beauté florentine, telle que l'a rendue Ghirlandajo dans le portrait de Jeanne Tornabuoni qui est à Sainte-Marie-Nouvelle. Elle avait un clair visage ovale, le front large, haut et candide, la bouche affable, le nez un peu relevé, les yeux de cette couleur d'un bistre sombre louée par Firenzuola. Elle aimait à disposer ses cheveux en bandeaux débordant sur les tempes jusqu'au milieu des joues, selon la mode ancienne. Son nom lui convenait bien : elle apportait dans la vie mondaine une bonté native, une grande indulgence, une courtoisie égale pour tous, un parler mélodieux. En somme, c'était une de ces femmes aimables, sans profondeur ni d'intelligence ni d'âme, un peu indolentes, qui semblent nées pour vivre en gaieté, pour se bercer en de discrètes amours comme les oiseaux sur les branches fleuries.

Lorsqu'elle entendit les phrases d'André, elle s'écria, avec une gracieuse surprise :

— Oubliez-vous si vite Hélène ?

Puis, après quelques jours de gracieuses hésitations, il lui plut de céder ; et souvent elle parlait d'Hélène au jeune infidèle, sans jalousie, avec candeur.

— Mais comment se fait-il qu'elle soit partie cette année plus tôt que d'habitude ? lui demanda-t-elle un jour, en souriant.

— Je l'ignore, répondit André, qui ne put dissimuler un peu d'impatience et d'amertume.

— Alors, tout est fini, bien fini ?

— Je vous en prie, Blanche, parlons de nous-mêmes ! interrompit-il d'une voix altérée.

Ces discours le troublaient et l'irritaient.

Elle resta un moment songeuse, comme si elle eût cherché à deviner une énigme ; puis elle sourit en secouant la tête, comme quelqu'un qui renonce, avec une ombre fugitive de mélancolie dans les yeux.

— C'est l'amour ! dit-elle.

Et elle rendit à André ses caresses.

André, la possédant, possédait avec elle toutes les gentilles dames florentines du xve siècle, celles pour qui le Magnifique chantait :

E'si vede in ogni lato
Che'l proverbio dice il vero,
Che ciascun muta pensiero
Come l'occhio è separato.
Vedesi cambiare amore ;
Come l'occhio sta di lunge,
Così sta di lunge il core :
Perchè appresso un altro il punge,
Col qual tosto e'si congiunge
Con piacere et con diletto... [1]

1. « On voit bien partout la vérité du proverbe : que toujours la pensée change quand l'œil n'est plus à portée. On voit l'inconstance en amour, et, dès que l'œil s'éloigne, le cœur aussi s'éloigne ; car ensuite un autre objet le frappe, auquel bientôt il s'attache avec plaisir et délice... »

L'été venu, lorsqu'elle fut sur le point de quitter Rome, à l'heure des adieux, elle lui dit, sans cacher sa douce émotion :

— Quand nous nous reverrons, vous ne m'aimerez plus, je le sais. C'est l'amour. Mais souvenez-vous d'une amie !

Il ne l'aimait pas. Cependant, par les journées chaudes et lourdes d'ennui, certaines cadences molles de cette voix lui revenaient dans l'âme comme la magie d'une rime et lui suggéraient la vision d'un jardin rafraîchi par des fontaines, où Blanche, en compagnie d'autres femmes, se serait promenée en jouant de la viole et en chantant, comme dans une vignette du *Songe de Polyphile*.

Et Blanche disparut. Et d'autres lui succédèrent, parfois deux ensemble : Barbarella Viti, la *mascula*, une superbe tête d'éphèbe, telle que l'aurait peinte Euphronios au fond d'une coupe ; la comtesse de Lucoli, la dame aux turquoises, une Circé de Dosso Dossi, avec de très larges yeux pleins de perfidie, changeants comme les mers d'automne, gris, bleus, verts, indéfinissables ; Liliane Theed, une lady de vingt-deux ans, resplendissante de cette prodigieuse carnation faite de lumière, de roses et de lait que possèdent seuls les babies des grandes familles anglaises peints par Reynolds et Gainsborough ; la marquise de Chauny, une beauté du Directoire, une Récamier au long et pur ovale, au cou de cygne, aux seins droits, aux bras de bacchante ; Donna Isotta Cellesi, la dame aux émeraudes, qui tournait avec une lente majesté bovine sa tête d'impératrice parmi la scintillation des énormes gemmes héréditaires ; la princesse Kalliwoda, la dame sans joyaux, qui, sous la fragilité de ses

formes, avait des nerfs d'acier pour le plaisir et, dans la délicatesse de ses traits de cire, ouvrait des yeux voraces de lionne.

Chacun de ces amours lui apporta une dégradation nouvelle ; chacun l'enivra d'une mauvaise ivresse, sans le satisfaire ; chacun lui enseigna quelque particularité, quelque subtilité du vice qui lui était encore inconnue. Il avait en lui-même les germes de toutes les infections. Corrupteur, il se corrompait. Le mensonge engluait son âme comme d'une matière visqueuse et froide qui chaque jour devenait plus tenace ; la perversion des sens lui faisait rechercher et cultiver chez ses maîtresses tout ce qu'elles avaient de moins noble et de moins pur. Une basse curiosité le poussait à choisir les femmes qui avaient la pire réputation ; un goût cruel de souillure le poussait à séduire les femmes réputées les plus honnêtes. Entre les bras de l'une, il se rappelait une caresse de l'autre. Et parfois, — ce fut surtout lorsque l'annonce du second mariage d'Hélène avec lord Humphrey Heathfield eut rouvert pour quelque temps sa blessure, — il lui plaisait de substituer à la nudité présente la nudité rêvée d'Hélène, de donner la forme tangible pour support à la volupté idéale ; et il entretenait cette image avec un effort si intense qu'à la fin son imagination parvenait presque à posséder l'ombre comme une réalité.

Cependant, il n'avait aucun culte pour les souvenirs de son ancien bonheur ; et ces souvenirs lui fournissaient même des prétextes pour quelque nouvelle aventure. Par exemple, ce fut à la galerie Borghèse, dans la mémorable salle des miroirs, qu'il obtint de Liliane Theed la première promesse ; ce fut à la villa

Médicis, dans le mémorable escalier vert qui conduit au Belvédère, qu'il entrelaça ses doigts aux longs doigts d'Angélique de Chauny ; et ce fut le petit crâne d'ivoire ayant appartenu au cardinal Immenraet, le joyau funèbre marqué au nom d'une Hippolyta inconnue, qui éveilla en lui le caprice de tenter Donna Hippolyta Albonico.

IX

Donna Hippolyta Albonico avait dans toute sa personne un grand air de noblesse et ressemblait un peu à Marie-Madeleine d'Autriche, femme de Cosme II de Médicis, dont le portrait par Juste Suttermans est à Florence, chez les Corsini. Elle aimait les vêtements somptueux, les brocarts, les velours, les dentelles. Les larges fraises médicéennes semblaient être la mode la plus propre à faire valoir la beauté de sa tête royale.

Un jour de courses, dans la tribune, André Sperelli voulait obtenir de Donna Hippolyta qu'elle vînt le lendemain au palais Zuccari prendre le mystérieux ivoire marqué à son nom. Elle s'en défendait, partagée entre la prudence et la curiosité. A chaque phrase un peu hardie du jeune homme, elle fronçait les sourcils; mais, en même temps, un sourire involontaire lui forçait la bouche. Et le chapeau orné de plumes blanches

le fond de l'ombrelle ornée de dentelles blanches, faisaient à sa tête un cadre d'une harmonie singulière.

— *Tibi, Hippolyta !* Donc, vous viendrez ? Je vous attendrai toute l'après-midi, depuis deux heures jusqu'au soir. C'est entendu ?

— Mais vous êtes fou !

— Qu'avez-vous à craindre ? Je jure à Votre Majesté de ne pas seulement lui dérober un gant. Selon sa royale coutume, Elle demeurera assise comme sur un trône ; et, même en prenant une tasse de thé, Elle pourra, s'il Lui plaît, ne pas déposer le sceptre invisible qu'Elle porte toujours en son impérieuse main. A ces conditions, daigne-t-Elle m'octroyer cette grâce ?

— Non.

Mais elle souriait : car elle se complaisait à entendre exalter cet air majestueux qui était sa gloire. Et Sperelli continuait de la tenter, toujours sur un ton de badinage ou de prière, en joignant à la séduction de la parole l'obsession d'un regard obstiné, subtil, pénétrant, de ce regard indéfinissable qui semble déshabiller les femmes, les voir nues à travers les vêtements, toucher leur peau vive.

— Je ne veux pas que vous me regardiez ainsi, fit Donna Hippolyta presque offensée, avec une rougeur légère.

Il restait peu de monde dans la tribune. Dames et messieurs se promenaient sur l'herbe, le long de la barrière, ou entouraient le cheval vainqueur, ou pariaient aux guichets des bookmakers hurlants, sous le soleil incertain qui apparaissait et disparaissait entre les clairs archipels des nuages.

— Descendons, dit-elle, sans remarquer les yeux

vigilants de Jean Rutolo, qui se tenait appuyé à la rampe de l'escalier.

Lorsque, pour descendre, ils passèrent devant lui, André lui dit :

— Au revoir, Rutolo, à bientôt ! Nous allons courir, n'est-ce pas ?

Rutolo s'inclina profondément devant Donna Hippolyta, et une flamme soudaine lui colora le visage. Il avait cru sentir dans le salut du comte une nuance de dérision. Accoudé à la rampe, il continuait de suivre des yeux le couple à travers l'enceinte. Il souffrait visiblement.

— Rutolo, prenez garde à vous ! lui dit avec un sourire méchant la comtesse de Lucoli, qui descendait l'escalier de fer au bras de Philippe del Monte.

Il reçut le coup en plein cœur.

Donna Hippolyta et le comte d'Ugenta, après avoir poussé jusque sous la plate-forme des juges, revenaient vers la tribune. Hippolyta tenait le manche de son ombrelle sur l'épaule, en le faisant virer entre ses doigts ; et la coupole blanche lui tournait derrière la tête comme une auréole, le flot des dentelles s'agitait et se soulevait incessamment. Au centre de ce cercle mobile, elle riait, par instants, de ce que lui disait le jeune homme ; et une rougeur légère colorait encore la noble pâleur de son visage. De temps à autre, ils s'arrêtaient tous les deux.

Jean Rutolo, sous prétexte d'examiner les chevaux qui entraient dans la piste, dirigea vers eux sa lorgnette. Ses mains tremblaient. Chaque sourire, chaque geste, chaque attitude d'Hippolyta lui donnait une atroce douleur. Lorsqu'il abaissa la lorgnette, il était blême. Dans les yeux que son aimée fixait maintenant sur André,

il avait surpris ces regards qu'il connaissait bien, ceux qui jadis l'avaient illuminé d'espérance. Il lui sembla que tout s'effondrait autour de lui. Un long amour, tranché par ce regard, finissait irréparablement. Le soleil n'était plus le soleil ; la vie n'était plus la vie.

On allait donner le signal de la troisième course, et la tribune se repeuplait avec rapidité. Les dames montaient debout sur les banquettes. Un murmure courait le long des gradins, semblable à une brise sur un jardin en pente. La cloche sonna. Les chevaux partirent comme une volée de flèches.

— Je courrai en votre honneur, Donna Hyppolyta, lui dit André lorsqu'il prit congé d'elle pour se préparer à la course suivante, celle des « gentlemen ». *Tibi, Hippolyta, semper.*

Elle lui serra la main fortement, en manière de bon augure, sans songer que Rutolo devait courir aussi. Un peu plus tard, lorsqu'elle aperçut son amant qui, tout pâle, descendait seul, la cruauté ingénue de l'indifférence régnait dans ses beaux yeux sombres. Sous l'invasion du nouvel amour, le vieil amour lui tombait de l'âme comme une dépouille inerte. Elle n'appartenait plus à cet homme ; elle ne lui était plus liée par aucun lien, puisqu'elle avait cessé de l'aimer.

« Il me l'a prise », pensait Rutolo en s'acheminant vers la tribune du Jockey-Club, dans l'herbe qui lui semblait s'enfoncer sous ses pieds comme du sable. Devant lui, à peu de distance, l'autre marchait d'un pas ferme et dégagé. Dans la longue redingote grise, sa personne haute et souple avait cette élégance spéciale et inimitable que seule peut donner la race. Il fumait. Rutolo, venant par derrière, sentait à chaque bouffée l'odeur de la cigarette ; et c'était pour lui une répu-

gnance insupportable, un dégoût qui lui faisait lever le cœur, comme si cette odeur eût été un poison.

Le duc de Beffi et Paul Caligaro étaient à la porte du pesage, déjà en tenue de course. Le duc, pour éprouver l'élasticité de sa culotte de peau ou la force de ses jarrets, se penchait, avec un mouvement de gymnaste, sur ses jambes écartées. Le petit Caligaro maudissait la pluie nocturne qui avait alourdi le terrain.

— Avec *Mallecho,* dit-il à Sperelli, tu as beaucoup de chances.

Jean Rutolo entendit ce présage, et son cœur se serra. Il fondait sur la victoire une vague espérance. Il se représentait l'avantage que lui donneraient sur son ennemi une course gagnée et un duel heureux. Tandis qu'il changeait de vêtements, chacun de ses gestes trahissait la préoccupation.

— Voici un homme qui, avant de monter à cheval, voit le tombeau ouvert, dit le duc de Beffi en lui posant la main sur l'épaule avec un geste comique. *Ecce homo novus.*

André Sperelli avait en ce moment-là l'esprit gai, et il poussa un de ces francs éclats de rire qui étaient la plus séduisante effusion de sa jeunesse.

— Pourquoi riez-vous? lui demanda Rutolo, blême, hors de lui, en le fixant de dessous ses sourcils froncés.

— Il me semble, répliqua Sperelli sans s'émouvoir, que vous me parlez sur un ton un peu vif, mon cher.

— Eh bien?

— Pensez de mon rire ce qu'il vous plaira.

— Je pense qu'il est sot.

Sperelli bondit en avant, la cravache levée. Par

miracle, Caligaro put lui retenir le bras. D'autres paroles violentes éclatèrent. Don Marc-Antoine Spada survint et entendit l'altercation.

— Assez, mes enfants, dit-il. Vous savez tous les deux ce que vous aurez à faire demain. Pour l'instant, il s'agit de courir.

Les deux adversaires finirent de s'habiller en silence. Puis ils sortirent. Déjà le bruit de la querelle s'était répandu dans l'enceinte et montait dans les tribunes; et l'on attendait la course avec d'autant plus d'impatience. La comtesse de Lucoli, par une perfidie raffinée, annonça la chose à Donna Hippolyta Albonico. Celle-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, répondit :

— C'est dommage. Ils paraissaient bons amis.

La nouvelle volait sur les jolies bouches féminines, en se transformant. La foule s'agitait autour des bookmakers. *Mallecho,* le cheval du comte d'Ugenta, et *Brummel,* le cheval du marquis Rutolo, étaient favoris; venaient ensuite *Satirist,* au duc de Beffi, et *Carbonilla,* au comte Caligaro. Cependant, les fins connaisseurs avaient peu de confiance dans les deux premiers, convaincus que l'excitation nerveuse de leurs cavaliers serait inévitablement nuisible à la course.

Mais André Sperelli était calme, presque joyeux. Le sentiment de la supériorité qu'il avait sur son adversaire lui donnait de l'assurance. D'ailleurs, son goût chevaleresque pour les aventures périlleuses, hérité d'un père byronien, lui faisait voir la situation sous un jour glorieux; et la générosité native de son sang juvénile s'éveillait en face du danger. Tout d'un coup, Donna Hippolyta Albonico s'était dressée à la cime de son âme, plus désirable et plus

Le cœur palpitant, il vint au devant de son cheval comme au devant d'un ami qui lui aurait apporté la nouvelle attendue d'un bonheur. Il lui caressa doucement les naseaux; et l'œil de l'animal, cet œil où la noblesse de la race allumait une flamme inextinguible, l'enivra comme un magnétique regard de femme.

— C'est une grande journée, *Mallecho,* murmurait-il en le flattant. Il faut vaincre!

Son entraîneur, un petit homme roux qui fixait au passage des regards aigus sur les autres chevaux tenus en main par les palefreniers, dit d'une voix rauque :

— *No doubt.*

Mallecho était un bai magnifique, provenant des écuries du baron de Schickler. Il unissait à l'élégance élancée des formes une extraordinaire puissance de reins. Son poil luisant et fin, sous lequel apparaissaient, au poitrail et aux flancs, les réseaux des veines, semblait exhaler du feu, tant était grande l'ardeur de sa vitalité. Très bon sauteur, il avait souvent porté son maître dans les chasses par-dessus tous les obstacles de la campagne romaine, sur n'importe quel terrain, sans se dérober jamais ni devant une triple barrière ni devant un mur, toujours à la queue des chiens, intrépidement. Un « hop ! » de son cavalier l'excitait plus qu'un coup d'éperon, et une caresse le faisait frémir.

Avant de monter à cheval, André examina soigneusement la bride et les étrivières, vérifia chaque boucle et chaque sangle; puis il sauta en selle, souriant. L'entraîneur témoigna sa confiance par un geste expressif, en regardant s'éloigner son maître.

Auprès des tableaux de la cote, la foule des parieurs persistait. André sentit tous les yeux fixés sur sa personne. Il se tourna vers la tribune de droite pour voir

Hippolyta Albonico; mais, dans cette multitude de femmes il ne put rien distinguer. Il salua au passage Liliane Theed, qui connaissait bien les galops de *Mallecho* derrière les renards et derrière les chimères. La marquise d'Ateleta, informée de l'altercation, lui fit un signe de reproche.

— Quelle est la cote de *Mallecho*? demanda-t-il à Ludovic Barbarisi.

Tandis qu'il gagnait le poteau du départ, il réfléchissait froidement à la méthode qu'il suivrait pour vaincre; et il considérait devant lui ses trois concurrents, calculait la force et la science de chacun. Paul Caligaro était un démon de malice, rompu comme un ockey à toutes les ruses du métier; mais, si *Carbonilla* avait de la vitesse, elle avait peu de résistance. Le duc de Beffi, cavalier de haute école qui avait gagné plus d'un match en Angleterre, montait un animal d'humeur difficile qui pouvait refuser l'obstacle. Jean Rutolo montait au contraire une bête excellente et bien dressée; mais, s'il était vigoureux, il avait trop de fougue; et puis, c'était la première fois qu'il prenait part à une course publique. De plus, il devait être dans un état de nervosité terrible, comme cela se voyait à de nombreux indices.

André pensait, en le regardant : « Sans doute, ma victoire d'aujourd'hui influera sur mon duel de demain. Ici et là, il perdra la tête. Il faut que je reste calme sur les deux terrains. » Puis il pensa encore : « Qu'est-ce qu'éprouvera dans l'âme Donna Hippolyta? » Il lui sembla qu'il y avait autour de lui un silence inaccoutumé. Il mesura de l'œil la distance qui le séparait de la première haie; il remarqua sur la piste un caillou luisant; il s'aperçut que Rutolo l'observait; il eut un frémissement par tout le corps.

La cloche donna le signal; mais *Brummel* avait pris son élan avant les autres et le départ fut jugé mauvais. La seconde fois, toujours par la faute de *Brummel*, il y eut encore faux départ. Sperelli et le duc de Beffi échangèrent un sourire furtif.

Le troisième départ fut bon. Immédiatement, *Brummel* se détacha du peloton, rasant la barrière. Les trois autres chevaux suivirent en ligne pendant un moment; ils sautèrent bien la première haie, puis la seconde. Chacun des trois cavaliers jouait un jeu différent. Le duc de Beffi tâchait de se maintenir dans le peloton, pour que, devant les obstacles, *Satirist* fût excité par l'exemple. Caligaro modérait la fougue de *Carbonilla*, afin d'en ménager les forces pour les derniers cinq cents mètres. Sperelli augmentait graduellement sa vitesse, avec l'intention de rattraper son ennemi à proximité de l'obstacle le plus difficile. En effet, *Mallecho* prit bientôt l'avance sur ses deux compagnons et se mit à serrer *Brummel* de très près.

Rutolo entendit derrière lui ce galop pressant, et il fut pris d'une telle anxiété que sa vue se brouilla. Tout se confondit à ses yeux, comme s'il eût été sur le point de perdre connaissance. Il faisait un immense effort pour tenir ses éperons piqués au ventre de sa monture, saisi de terreur à la pensée que ses forces pourraient le trahir. Il avait dans les oreilles un bourdonnement confus, et, parmi ce bourdonnement, il distinguait le cri bref et sec d'André Sperelli :

— Hop ! hop !

Mallecho, plus sensible à la voix qu'à toute autre excitation, dévorait l'espace intermédiaire ; il n'était plus qu'à deux ou trois longueurs de *Brummel* ; il allait le rejoindre et le dépasser.

— Hop !

Une haute barrière traversait la piste. Comme Rutolo avait perdu toute conscience et ne conservait qu'un furieux instinct de rester collé à son cheval et de le pousser en avant n'importe comment, il ne la vit point. *Brummel* sauta ; mais, mal secondé par son cavalier, il se heurta les jambes de derrière, et il retomba si mal de l'autre côté que son cavalier perdit les étriers, sans toutefois quitter la selle. Il n'en continua pas moins de courir. Maintenant, André Sperelli menait le train ; Jean Rutolo, sans avoir repris les étriers, venait second, suivi de près par Caligaro ; le duc de Beffi, retardé par un refus de *Satirist*, venait dernier. Ils passèrent dans cet ordre sous les tribunes ; ils entendirent une clameur confuse, qui se dissipa.

Dans les tribunes, tous les esprits étaient en suspens. Quelques spectateurs signalaient à haute voix les péripéties de la course. A chaque changement dans l'ordre des chevaux, de nombreuses exclamations s'élevaient au milieu d'un long murmure ; et les dames en avaient le frisson. Donna Hippolyta Albonico, montée droite sur une banquette, appuyée aux épaules de son mari debout devant elle, regardait sans la moindre émotion apparente, avec un merveilleux empire sur elle-même ; cependant, ses lèvres trop serrées et le plissement presque imperceptible de son front auraient pu révéler l'effort à un observateur. A un certain moment, elle retira ses mains de dessus les épaules de son mari : craignait de se trahir par quelque mouvement involontaire.

— Sperelli est tombé, annonça tout haut la comtesse de Lucoli.

En sautant, *Mallecho* avait posé le pied à faux dans

l'herbe humide et fléchi sur les genoux ; mais il s'était immédiatement relevé. André lui avait glissé sur le cou, sans accident, et, avec une promptitude foudroyante, s'était remis en selle, pendant que Rutolo et Caligaro le rejoignaient. *Brummel*, tout meurtri qu'il était aux membres postérieurs, faisait des prodiges et montrait sa générosité de pur sang. *Carbonilla* déployait enfin toute sa vitesse, conduite par son cavalier avec un art admirable. Il y avait encore huit cents mètres environ, avant le poteau d'arrivée.

Sperelli vit que la victoire allait lui échapper ; et, pour la ressaisir, il recueillit tous ses esprits. Dressé sur les étriers, courbé sur la crinière, il jetait d'instant en instant ce cri bref, sec, perçant, qui avait tant de pouvoir sur le noble animal. Tandis que *Brummel* et *Carbonilla*, fatigués par la lourdeur du terrain, perdaient de leur vigueur, *Mallecho* augmentait la véhémence de son élan, était sur le point de reconquérir sa place, effleurait déjà la victoire du feu de ses naseaux. Le dernier obstacle franchi, il dépassait *Brummel*, atteignait de la tête l'épaule de *Carbonilla*. A cent mètres environ du but, il rasait la barrière, filait, filait, et laissait la jument noire de Caligaro à dix longueurs en arrière. La cloche sonna ; un applaudissement retentit dans toutes les tribunes comme une sourde crépitation de grêle ; une clameur se propagea dans la foule, sur la pelouse inondée de soleil.

En rentrant au pesage, André pensait : « Aujourd'hui, la fortune est pour moi. Sera-t-elle encore pour moi demain ? » Et, sentant venir à lui le vent du triomphe, il eut contre l'obscur péril du lendemain un soulèvement de colère. Ce péril, c'était tout de suite qu'il aurait voulu l'affronter, le jour même, sur l'heure,

sans aucun délai, pour jouir d'une double victoire et mordre ensuite au fruit que lui offrirait la main d'Hippolyta. Tout son être s'enflammait d'un orgueil sauvage à la pensée de posséder par droit de conquête violente cette femme superbe. Son imagination lui représentait un bonheur nouveau pour lui, comme une volupté d'autres temps, alors que les chevaliers, dénouant les cheveux de leurs dames avec des mains homicides et caressantes, y plongeaient leur front encore mouillé par la fatigue du combat et leur bouche encore amère des injures proférées. Il était envahi de cette ivresse inexplicable que donnent à certains hommes intellectuels l'exercice de leur force physique, l'expérience de leur courage et la révélation de leur brutalité. Ce qui subsiste de la férocité originelle au fond de notre être remonte parfois à la surface avec une véhémence étrange, et, même sous la mesquine élégance de l'habit moderne, notre cœur se gonfle parfois de je ne sais quelle fureur sanguinaire et rêve de carnage. André Sperelli aspirait l'exhalaison chaude et âcre de son cheval, et, de tous les parfums délicats préférés par lui jusqu'alors, nul n'avait jamais donné à ses sens un plaisir plus aigu.

A peine eut-il quitté la selle, il fut entouré d'amies et d'amis qui le félicitaient. *Mallecho*, essoufflé, tout fumant et écumant, s'ébrouait en allongeant le cou et en secouant la bride. Ses flancs s'abaissaient et se soulevaient par un mouvement continu, si fort qu'ils semblaient éclater ; ses muscles tremblaient sous la peau comme la corde d'un arc après la détente ; ses yeux dilatés et injectés de sang avaient la cruauté des yeux de fauves ; son poil, tigré maintenant de larges taches plus sombres, s'ouvrait par endroits en épis sous les

ruisseaux de sueur ; l'incessante vibration de tout son corps faisait pitié et attendrissait, comme la souffrance d'une créature humaine.

— *Poor fellow !* murmura Liliane Theed.

André lui examina les genoux pour voir s'il s'était blessé dans sa chute. Les genoux étaient intacts. Alors, flattant lentement le cou de l'animal, il lui dit avec un indéfinissable accent de douceur :

— Va, *Mallecho,* va !

Et il le suivit des yeux pendant qu'il s'éloignait.

Puis, lorsqu'il eut changé de costume, il se mit en quête de Ludovic Barbarisi et du baron de Santa-Margherita.

Tous deux acceptèrent la mission de l'assister dans son affaire avec le marquis Rutolo. Il les pria de hâter les choses.

— Réglez tout d'ici à ce soir : demain, à une heure de l'après-midi, il faut que je sois libre. Mais vous me laisserez dormir au moins jusqu'à neuf heures. Je dînerai chez la princesse de Ferentino ; puis je passerai au palais Giustiniani ; puis j'irai au cercle, mais tard. Vous savez où me trouver. Merci, mes amis, et à bientôt.

Il monta dans la tribune, mais il évita de s'approcher immédiatement de Donna Hippolyta. Il souriait de se sentir enveloppé de regards féminins. Beaucoup de belles mains se tendaient vers lui ; beaucoup de belles voix l'appelaient « André », familièrement ; quelques-unes, même, y mettaient une certaine affectation. Les femmes qui avaient parié pour son cheval lui disaient le chiffre de leur gain : dix louis, vingt louis. D'autres lui demandèrent avec curiosité :

— Vous vous battez ?

Il lui semblait avoir atteint en un seul jour le sommet de la gloire mondaine. Il était sorti vainqueur d'une course héroïque ; il avait conquis une maîtresse nouvelle, magnifique et sereine comme une dogaresse ; il avait provoqué un homme en duel à mort ; et voici qu'il passait tranquille et courtois, ni plus ni moins que d'habitude, parmi les sourires de ces femmes dont il connaissait les grâces les plus secrètes. Ne voyait-il pas sur le flanc gauche d'Isotta Cellesi, à travers toute cette claire fraîcheur d'étoffes printanières, le signe blond, pareil à une petite pièce d'or ; et la poitrine incomparable de Julie Moceto, polie comme une double coupe d'ivoire, pure comme un torse antique ? N'entendait-il pas dans la voix sonore de Barbarella Viti une autre voix indéfinissable, qui répétait sans cesse une parole enivrante ; et dans le rire ingénu d'Aurore Seymour un autre son indéfinissable, rauque et guttural, qui rappelait un peu le ronronnement des chats près du foyer ou le roucoulement des tourterelles dans le bocage ? Ne savait-il pas les dépravations de la comtesse de Lucoli qui s'inspirait des livres galants et des pierres gravées ; et les invincibles pudeurs de Françoise Daddi qui, dans les pamoisons suprêmes, pareille à une agonisante, invoquait le nom de Dieu ? Elles étaient là, presque toutes les femmes qu'il avait trompées ou qui l'avaient trompé, et elles lui souriaient.

— Voici le héros ! dit le mari d'Hippolyta en lui tendant la main et en pressant la sienne d'une vigoureuse étreinte, avec une insolite amabilité.

— Oui, un vrai héros, ajouta Donna Hippolyta sur le ton insignifiant d'un compliment obligé, en affectant de ne pas connaître le drame.

Sperelli s'inclina et passa outre : il éprouvait je ne sais quel embarras devant cette étrange affabilité du mari. Il eut l'âme traversée du soupçon que ce mari lui était reconnaissant d'avoir cherché querelle à l'amant de sa femme, et la lâcheté de cet homme le fit sourire. Lorsqu'il se retourna, les regards d'Hippolyta se rencontrèrent, se mêlèrent avec les siens.

Au retour, monté sur le mail-coach du prince de Ferentino, il vit Rutolo s'enfuir vers Rome dans une petite voiture à deux roues, au trot serré d'un grand cheval rouan qu'il conduisait penché en avant, la tête basse et le cigare aux dents, sans faire attention aux agents de police qui lui criaient de prendre la file. Dans le fond, Rome se dessinait en noir sur une bande de lumière jaune soufre ; et, par-dessus cette bande de lumière, au sommet de la basilique de Saint-Jean, les statues se dressaient dans un ciel violet, agrandies. Alors, André se rendit bien compte de tout le mal qu'il faisait souffrir à cette âme.

X

Le soir, au palais Giustiniani, André dit à Hippolyta Albonico :

— Il est donc entendu que demain, de deux à cinq heures, je vous attendrai.

Elle aurait voulu lui demander :

— Comment? Vous ne vous battez pas demain? Mais elle n'osa pas.

— C'est promis, répondit-elle.

Quelques instants après, le mari s'approcha d'André et lui prit le bras, avec un empressement affectueux, pour lui demander des nouvelles de son duel. C'était un homme encore jeune, blond, élégant, aux cheveux très rares, à l'œil blanchâtre, avec deux canines en saillie hors des lèvres. Il avait un léger bégaiement.

— Eh bien? Eh bien? C'est pour demain?

André ne parvenait pas à vaincre sa répugnance ; et

il restait le bras pendant, pour signifier qu'il n'aimait pas cette familiarité. Lorsqu'il vit entrer le baron de Santa-Margherita, il se dégagea et dit :

— Excusez-moi, monsieur. J'ai besoin de parler à Santa-Margherita.

Le baron l'accueillit par cette phrase :

— Tout est réglé.

— Bien. Pour quelle heure ?

— Pour dix heures et demie, à la villa Sciarra Épée et gant de salle. A outrance.

— Qui sont les deux autres témoins ?

— Robert Casteldieri et Charles de Souza. Nous avons vite expédié l'affaire, en évitant les formalités. Rutolo avait déjà choisi ses témoins. Nous avons rédigé le procès-verbal au cercle, sans discussion. Tâche de ne pas te coucher trop tard, je t'en prie. Tu dois être fatigué.

Par insouciance, en sortant du palais Giustiniani, André alla au Cercle des Chasses et se mit à jouer avec les « sportsmen » napolitains. Vers deux heures du matin, Santa-Margherita vint le surprendre, le contraignit à quitter la salle de jeu et voulut le reconduire à pied jusqu'au palais Zuccari.

— Mon cher, lui remontrait-il en chemin, tu es trop téméraire. En ces occasions-là, une imprudence peut être fatale. Pour conserver sa vigueur intacte, un bon tireur doit prendre autant de soin de sa personne qu'en prend un bon ténor pour conserver sa voix. Le poignet est aussi délicat que le larynx ; les articulations des jambes sont aussi délicates que les cordes vocales. Le mécanisme se ressent du moindre désordre ; l'instrument se fausse et n'obéit plus. Après une nuit d'amour, de jeu ou de débauche, l'épée de Camille

Agrippa lui-même ne saurait plus aller droit au but, ses parades ne pourraient plus être exactes et rapides. Or, une erreur d'un millimètre suffit pour qu'on reçoive trois pouces de fer dans le corps.

Ils étaient à l'entrée de la rue des Condotti et ils voyaient, dans le fond, la place d'Espagne illuminée par la pleine lune, l'escalier inondé de blancheur, la Trinité des Monts dressée dans l'azur suave.

— Sans doute, continua le baron, tu as beaucoup d'avantages sur ton adversaire : entre autres, le sang-froid et la pratique du terrain. Je t'ai vu à Paris contre Gavaudan. Tu te souviens? Un grand et beau duel! Tu t'es battu comme un dieu.

André se mit à rire de satisfaction. L'éloge donné par cet insigne duelliste lui gonflait le cœur d'orgueil, lui mettait dans les nerfs une surabondance de force. Instinctivement, il serrait sa canne entre ses doigts et esquissait la répétition du coup fameux qui avait transpercé le bras du marquis de Gavaudan, le 12 décembre 1885.

— C'était, dit-il, une riposte droite après parade de contre de tierce.

Le baron reprit :

— Sur la planche, Rutolo est un tireur prudent; sur le terrain, il s'emballe. Il ne s'est battu qu'une seule fois, avec mon cousin Cassibile, et cela ne lui a pas réussi. En attaquant, il fait un grand abus de « une, deux », et de « une, deux, trois ». Les coups d'arrêt et les coups avec demi-volte[1] pourront te servir. Jus-

1. *Inquartata,* coup abandonné par l'escrime française et conservé par l'escrime italienne : on se jette de côté, en pivotant sur le pied droit, et on tend le fer.

tement, c'est par un coup avec demi-volte qu'à la seconde reprise mon cousin l'a touché. Et c'est ton fort, ces coups-là. Aie donc l'œil toujours ouvert, et tâche de garder ta distance. Tu feras bien de ne pas oublier que tu as en face de toi un homme à qui tu as pris, dit-on, sa maîtresse, et sur qui tu as levé la cravache.

Ils arrivaient à la place d'Espagne. La Barcaccia faisait un clapotement rauque et étouffé, luisante sous la lune qui s'y réflétait du haut de la colonne chrétienne. Quatre ou cinq voitures publiques stationnaient à la file, avec leurs lanternes allumées. De la rue du Babuino venaient un tintement de clochettes et une sourde rumeur de pas, comme d'un troupeau qui chemine.

Au bas de l'escalier, le baron prit congé :

— Adieu. A demain. Je viendrai avec Ludovic quelques minutes avant neuf heures. Tu feras un petit assaut pour te dérouiller. Je me charge du médecin. Va ; dors un bon somme.

André se mit à monter l'escalier. Au premier terre-plein, il s'arrêta pour écouter le tintement de clochettes qui s'approchait. A vrai dire, il se sentait un peu las et même un peu triste, au fond du cœur. Après la surexcitation que lui avaient mise dans le sang cette conversation d'escrime et ce rappel de sa bravoure, une sorte d'inquiétude l'envahissait, confuse encore, mêlée de doute et de mécontentement. Ses nerfs, trop tendus pendant cette journée violente et fiévreuse, se relâchaient enfin sous la clémence de la nuit printanière. « Pourquoi, sans passion, par simple caprice, par pure vanité, par pure arrogance, avait-il pris plaisir à éveiller une haine et à meurtrir un cœur d'homme ? » La pensée de l'horrible douleur qui

devait torturer son ennemi lui inspira une sorte de pitié, dans cette nuit si douce. L'image d'Hélène lui traversa l'âme comme un éclair; sa mémoire lui représenta les angoisses endurées un an auparavant, lorsqu'il l'avait perdue, et les jalousies, et les colères, et les découragements indicibles. — Alors aussi les nuits étaient limpides, tranquilles, sillonnées de parfums; et pourtant, comme elles lui pesaient! — Il aspira l'air, où montaient les haleines des roses fleuries dans les petits jardins latéraux; et il regarda en bas, sur la place, le troupeau qui passait.

L'épaisse toison blanchâtre des brebis serrées s'avançait avec une fluctuation continue, en une seule masse mobile, pareille à une eau fangeuse qui aurait inondé le pavé. Quelques bêlements grêles se mêlaient au tintement des clochettes; d'autres bêlements, plus grêles, plus timides, leur répondaient; de temps à autre les bergers, chevauchant par derrière et sur les flancs, jetaient un cri et allongeaient leur gaule. Et la lune donnait à ce passage de moutons au milieu de la grande cité endormie un mystère de chose vue en rêve.

André se rappela une nuit sereine de février, où, en sortant d'un bal à l'ambassade d'Angleterre, Hélène et lui avaient rencontré, dans la rue du Vingt-Septembre, un troupeau qui avait obligé leur voiture à s'arrêter. Hélène, penchée à la glace, regardait les brebis passer contre les roues et montrait du doigt les petits agneaux, avec une allégresse enfantine; et il tenait son visage à côté du visage d'Hélène, les yeux à demi fermés, attentif au piétinement, aux bêlements, au tintement des clochettes.

Pourquoi tous ces souvenirs d'Hélène lui revenaient ils maintenant à l'esprit? — Il se remit à monter

lentement. La montée lui fit mieux sentir le poids de sa lassitude ; ses genoux pliaient sous lui. Soudain, l'idée de la mort jaillit dans son âme comme un éclair. « Si j'étais tué? Si je recevais une mauvaise blessure qui me rendrait infirme pour la vie? » Son avidité de vivre et de jouir s'insurgea contre cette pensée lugubre. Il se dit à lui-même : « Il faut vaincre. » Et il vit tous les avantages que lui procurerait cette seconde victoire : le prestige du succès, la gloire de la prouesse, les baisers d'Hippolyta, de nouvelles amours, de nouveaux plaisirs, de nouveaux caprices.

Alors, maîtrisant toute agitation, il se rappela ce que réclamait l'hygiène de sa force. Il dormit jusqu'au moment où il fut réveillé par l'arrivée de ses témoins ; il prit sa douche habituelle ; il fit étendre sur le plancher la bande de linoleum ; et il invita Santa-Margherita à lui servir un moment de plastron, puis Barbarisi à faire un court assaut, pendant lequel il exécuta avec précision plusieurs coups d'arrêt.

— Excellent poignet, dit le baron en le félicitant.

Après l'assaut, Sperelli prit deux tasses de thé et quelques biscuits. Il choisit un pantalon très large, une paire de chaussures commodes à talons très bas, une chemise peu empesée ; il prépara son gant, le mouillant légèrement sur la paume et le parsemant de résine pulvérisée ; il y adapta une courroie de cuir pour attacher la garde au poignet ; il examina la lame et la pointe des deux épées ; il n'oublia aucune précaution, aucune minutie.

Quand il fut prêt :

— Partons, dit-il. Il serait bon d'arriver au rendez-vous avant les autres. Et le médecin ?

— Il nous attend là-bas.

Dans l'escalier, André rencontra le duc de Grimiti, venu de la part de la marquise d'Ateleta.

— Je vous suivrai jusqu'à la villa, dit le duc, et je rapporterai immédiatement les nouvelles à Françoise.

Ils descendirent tous ensemble. Le duc monta dans son buggy en saluant. Les autres montèrent dans une voiture fermée. André n'affectait pas la bonne humeur : faire des mots avant un duel grave lui semblait d'un goût détestable ; mais il était fort tranquille. Il fumait en écoutant Santa-Margherita et Barbarisi discuter, à propos d'un cas récent, s'il était licite ou non d'user de la main gauche contre l'adversaire. De temps à autre, il se penchait à la portière pour regarder dans la rue.

Rome, en cette matinée de mai, resplendissait sous la caresse du soleil. Le long du trajet, une fontaine illuminait de son rire argentin une petite place encore plongée dans l'ombre ; la grande porte d'un palais laissait voir le fond d'une cour ornée de portiques et de statues ; aux architraves baroques d'une église en travertin pendaient les tentures du mois de Marie. Sur le pont, le Tibre apparut, miroitant, fuyant parmi les maisons verdâtres vers l'île de Saint-Bartholomée Après une montée courte, toute la ville se découvrit immense, auguste, radieuse, hérissée de campaniles de colonnes et d'obélisques, couronnée de coupoles et de rotondes, nettement gravée en plein azur comme une citadelle.

— *Ave, Roma, moriturus te salutat !* fit André Sperelli, en jetant le bout de sa cigarette.

Et il ajouta :

— En vérité, mes chers amis. un coup d'épée m'ennuierait fort ce matin.

Ils étaient dans la villa Sciarra, déjà déshonorée à demi par les constructeurs de maisons neuves ; et ils suivaient une avenue de lauriers hauts et sveltes, entre deux haies de roses. Santa-Margherita, mettant la tête à la portière, vit une autre voiture arrêtée devant la villa, sur l'esplanade, et dit :

— Ils nous attendent.

Il regarda sa montre. Ils étaient de dix minutes en avance sur l'heure fixée. Santa-Margherita fit arrêter la voiture et se dirigea vers les adversaires avec le second témoin et le chirurgien. André attendit dans l'avenue. Mentalement, il se mit à détailler certains moyens d'attaque et de défense dont il espérait le succès ; mais les merveilles errantes de la lumière et de l'ombre dans l'entrelacement des lauriers lui donnaient des distractions. Tandis que son âme méditait la blessure à faire, ses regards s'attachaient à l'aspect des rameaux agités par la brise matinale ; et les arbres, suaves comme dans les amoureuses allégories de Pétrarque, soupiraient sur cette tête préoccupée du coup mortel.

Barbarisi vint l'appeler en disant :

— Tout est préparé. Le gardien a ouvert la villa. Nous avons à notre disposition les chambres du rez-de-chaussée ; ce sera très commode. Viens te déshabiller.

André le suivit. Pendant qu'il se déshabillait, les deux médecins ouvraient leurs trousses, où reluisaient les petits instruments d'acier. L'un, jeune encore, était pâle, chauve, avec des mains féminines, une bouche un peu dure, une contraction continuelle et très visible dans la mâchoire inférieure extraordinairement développée L'autre était un homme déjà

mûr, membru, avec une face tachetée de lentilles, une barbe roussâtre, un cou de taureau. Le premier semblait l'antithèse physique du second ; et cette diversité sollicitait l'attention curieuse de Sperelli. Ils préparaient sur une table les bandages et l'eau phéniquée pour désinfecter les lames. L'odeur de l'acide se répandait dans la chambre.

Quand Sperelli se fut apprêté, il sortit sur l'esplanade avec son témoin et les médecins. Encore une fois, le spectacle de Rome à travers les lauriers attira ses regards et lui fit palpiter le cœur. L'impatience l'envahit. Il aurait voulu être déjà en garde et entendre le commandement de l'attaque. Il lui semblait avoir dans la main le coup décisif, la victoire.

— Tu es prêt ? lui demanda Santa-Margherita en venant à sa rencontre.

— Oui, prêt.

Le terrain choisi, sur le flanc de la villa, était à l'ombre, semé de sable fin et battu. Déjà Rutolo se tenait à l'autre extrémité, avec Robert Casteldieri et Charles de Souza. Chacun avait pris un air grave, presque solennel. Les deux adversaires furent placés en face l'un de l'autre. Ils se regardèrent. Santa-Margherita, qui avait la direction du combat, s'aperçut que la chemise de Rutolo était fortement empesée, trop raide, avec un col trop haut ; et il en fit l'observation au témoin Casteldieri. Casteldieri échangea quelques mots avec son client ; et Sperelli vit soudain le feu monter au visage de Rutolo, qui enleva sa chemise d'un geste résolu. Lui-même, avec une tranquillité froide, suivit cet exemple ; il releva son pantalon ; il prit des mains de Santa-Margherita le gant, la courroie et l'épée ; il s'arma très soigneusenent, puis agita

son arme pour s'assurer qu'il l'avait bien en main. Dans ce mouvement, son biceps saillit, très visible, dénotant un long exercice du bras et la vigueur acquise.

Quand les deux adversaires allongèrent leurs épées pour prendre la distance, celle de Rutolo oscillait dans sa main convulsée. Après les paroles d'usage sur la loyauté du combat, le baron de Santa-Margherita commanda d'une voix vibrante et virile ·

— Messieurs, en garde !

Les deux adversaires tombèrent en garde simultanément, Rutolo en battant du pied, Sperelli en fléchissant avec légèreté. Rutolo était de stature moyenne, très fluet, tout nerfs, avec une figure olivâtre à laquelle donnaient de la hardiesse les moustaches relevées en croc et la petite mouche pointue sur le menton, à la manière de Charles I[er] dans les portraits de Van Dyck. Sperelli était plus haut de taille, plus élancé, plus correct, très beau d'attitude, tranquille et bien d'aplomb dans un équilibre de grâce et de force ; et toute sa personne exprimait un dédain de grand seigneur. Ils se regardaient l'un l'autre dans les yeux ; et chacun éprouvait intérieurement un indéfinissable frisson à la vue de cette chair nue contre laquelle il pointait sa lame fine. Dans le silence, on entendait le frais murmure de la fontaine mêlé au frôlement de la brise sur les rosiers grimpants, où tremblotaient d'innombrables roses blanches et jaunes.

— Allez ! commanda le baron.

André Sperelli attendait de Rutolo une attaque impétueuse ; mais celui-ci ne bougea pas. Pendant une minute, ils restèrent tous deux à s'étudier, sans prendre le contact du fer, presque immobiles. Sperelli,

fléchissant plus encore sur les jarrets, en garde basse, se découvrit tout à fait pour mettre l'épée en tierce, et provoqua son adversaire par l'insolence de ses yeux et par un appel du pied. Rutolo fit un pas en avant, avec une feinte de coup droit qu'il accompagna d'un cri, à la manière de certains tireurs siciliens, et le combat commença.

Sperelli n'engageait aucune action décisive, se contentant presque toujours de parer, contraignant son adversaire à découvrir toutes ses intentions, à épuiser tous ses moyens, à déployer toutes les variétés de son jeu. Ses parades nettes et rapides, sans rompre, avaient une admirable précision, comme s'il eût été sur la planche, dans une séance d'escrime, en face d'un fleuret moucheté. Rutolo attaquait au contraire avec ardeur, accompagnant chaque coup d'un cri étouffé semblable à celui des bûcherons qui manient la hache.

— Halte ! commanda Santa-Margherita, dont les yeux attentifs ne perdaient aucun mouvement des deux épées.

Et il s'approcha de Rutolo.

— Vous êtes touché, dit-il, si je ne me trompe.

En effet, Rutolo avait une éraflure à l'avant-bras, mais si légère qu'il n'y eut pas même besoin de taffetas. Cependant il haletait ; et sa pâleur extrême, mate jusqu'à la lividité, manifestait sa colère contenue. Sperelli, souriant, dit tout bas à Barbarisi :

— Maintenant, je connais mon homme. Je lui mettrai un œillet sous le sein droit. Regarde bien la seconde reprise.

Sans y faire attention, il avait posé à terre la pointe de son épée. Le docteur chauve, l'homme à la grande mâchoire, s'approcha avec une éponge imbibée d'eau phéniquée et désinfecta de nouveau la lame.

— Par Dieu! murmura André à Barbarisi. Il m'a tout l'air d'un jeteur de sorts. Ma lame va se casser.

Un merle siffla dans les arbres. Çà et là, sur les rosiers, une rose s'effeuillait et se dispersait à la brise. Quelques nuages bas montaient à la rencontre du soleil, légers, pareils à des toisons, et se dissolvaient en flocons, et se dissipaient doucement.

— En garde!

Rutolo, conscient de son infériorité, résolut désespérément de gêner le jeu de son adversaire en l'attaquant de très près, en raccourcissant la distance jusqu'au corps-à-corps, et en lui coupant ainsi toute continuité d'action. Pour cela, il avait l'avantage de la petite taille, d'un corps agile, mince, flexible, qui offrait très peu de cible aux coups.

— Allez!

Sperelli prévoyait déjà que Rutolo avancerait de cette façon, avec ses feintes ordinaires. Il se tenait en garde, arqué comme une arbalète prête à la détente, guettant le moment.

— Halte! cria Santa-Margherita.

La poitrine de Rutolo saignait un peu. L'épée avait pénétré sous le sein droit, presque jusqu'à la côte. Les médecins accoururent. Mais le blessé, d'une voix rude où l'on sentait un tremblement de colère, dit aussitôt à Casteldieri :

— Ce n'est rien. Je veux continuer.

Il refusa d'entrer dans la villa pour le pansement. Le docteur chauve, après avoir pressé le petit trou à peine saignant et y avoir fait un lavage antiseptique, appliqua un simple morceau de sparadrap et dit :

— Vous pouvez continuer.

Sur l'invitation de Casteldieri, le baron commanda sans tarder la troisième reprise.

— En garde !

Sperelli s'aperçut du péril. Devànt lui son adversaire, tout ramassé sur les jarrets, pour ainsi dire masqué derrière la pointe de sa lame, paraissait résolu à un suprême effort. Ses yeux avaient un éclat singulier, et, par l'excessive tension des muscles, sa cuisse gauche tremblait fortement. Cette fois, pour éviter le choc, André se préparait à se jeter de côté et à répéter le coup décisif qui avait réussi à Cassibile ; le disque blanc de sparadrap sur la poitrine de son adversaire lui servait de cible. C'était là qu'il voulait toucher encore, mais pour rencontrer l'espace intercostal et non plus la côte. Aux alentours, le silence semblait plus profond ; tous les assistants comprenaient la volonté homicide qui animait ces deux hommes ; et ils étaient pris d'angoisse, ils avaient le cœur serré, à la pensée qu'il leur faudrait peut-être rapporter chez lui un mort ou un mourant. Le soleil, voilé par les nuages moutonnants, épanchait une lumière presque laiteuse ; tour à tour, les plantes bruissaient et cessaient de bruire ; le merle continuait à siffler, invisible.

— Allez !

Rutolo chargea son adversaire, avec deux tours d'épée et un coup de seconde. Sperelli para et riposta, en rompant d'une semelle. Rutolo, furieux, avançait avec des coups très rapides, presque tous dans la ligne basse, sans plus les accompagner de cris. Devant cette furie, Sperelli ne se déconcertait point ; il tâchait d'éviter le corps-à-corps, parait vigoureusement et ripostait avec tant de rudesse qu'il aurait pu chaque fois traverser son ennemi de part en part. La cuisse de Rutolo saignait près de l'aine.

— Halte ! cria Santa-Margherita, dès qu'il s'en aperçut.

Mais, au même instant, Sperelli parait en quarte basse, ne trouvait plus le fer de Rutolo et recevait le coup en pleine poitrine. Il tomba défaillant dans les bras de Barbarisi.

— Plaie pénétrante de poitrine, au niveau du quatrième espace intercostal gauche, intéressant superficiellement le poumon, annonça le chirurgien à cou de taureau, dans la chambre où l'on avait transporté le blessé.

LIVRE DEUXIÈME

I

Après la terrible blessure, après une sorte d'agonie longue et lente, André renaissait enfin de corps et d'esprit, comme un homme neuf, comme une créature qui, d'un bain glacé dans la mort, sortirait oublieuse et vide. Le passé avait pour sa mémoire un éloignement sans perspective, comme pour les yeux le ciel étoilé s'étend sur un champ plat, quoique les astres soient à des distances inégales. Les tumultes se pacifiaient, la fange tombait au fond, son âme se purifiait. Il rentrait dans le sein de la nature mère et sentait qu'elle lui infusait maternellement la bonté et la force.

Hôte de sa cousine au château de Schifanoia, il revenait à l'existence en face de la mer. Il mesurait sa respiration sur la respiration large et tranquille des flots ; il rassérénait sa pensée à la sérénité des horizons. Peu à peu, dans ses loisirs attentifs et recueillis, son

esprit se détendait, se déployait, s'épanouissait, se relevait doucement, comme l'herbe foulée dans un sentier.

C'étaient les derniers jours d'août. Une quiétude extatique régnait sur la mer; les eaux étaient si transparentes qu'elles répétaient chaque image avec une exactitude parfaite, et leur ligne extrême se perdait si bien dans le ciel que les deux éléments paraissaient être un élément unique, impalpable, surnaturel. Le vaste amphithéâtre des collines, peuplé d'oliviers, d'orangers, de pins, de toutes les plus nobles formes de la végétation italique, plein d'un silence religieux, était, non plus une multitude de choses, mais une chose unique sous le soleil commun.

Le jeune homme, étendu à l'ombre, ou adossé à un tronc, ou assis sur une pierre, croyait sentir en lui-même couler le fleuve de la vie.

Qu'étaient devenus ses vanités et ses cruautés, ses artifices et ses mensonges? Qu'étaient devenus les amours, et les illusions, et les désillusions, et les dégoûts, et les incurables répugnances après le plaisir? Qu'étaient devenues ces immondes et éphémères amours qui lui laissaient dans la bouche comme l'étrange âcreté d'un fruit coupé avec un couteau d'acier? Il ne voulait plus se souvenir de rien. Son âme avait fait un grand renoncement; et, en cessant de désirer, elle avait trouvé le repos.

Die Sterne, die begehrt man nicht,
Man freut sich ihrer Pracht.

« Les étoiles, on ne les désire pas, mais on jouit de leur splendeur. » Alors, pour la première fois, le jeune homme connut toute l'harmonieuse poésie des ciels d'été.

C'étaient les dernières nuits d'août, sans lune. Innombrable, dans la coupole profonde, palpitait la vie ardente des constellations. Les Ourses, le Cygne, Hercule, le Bouvier, Cassiopée scintillaient avec un frémissement si rapide et si fort qu'ils semblaient presque s'être rapprochés de la terre, avoir pénétré dans l'atmosphère terrestre. La Voie lactée se déroulait comme un royal fleuve aérien, comme un confluent de rivières paradisiaques, comme une immense coulée silencieuse dont le « *miro gurge* » entraînerait une poussière de minéraux célestes roulés sur un lit de cristal entre des phalanges de fleurs. Par intervalles, de brillants météores sillonnaient l'air immobile, avec le glissement léger et muet d'une goutte d'eau sur une plaque de diamant. La respiration de la mer, lente et solennelle, suffisait pour mesurer la paix de la nuit sans la troubler, et les pauses en étaient plus douces que la musique.

Il se laissait aller ingénument aux rêveries et aux charmes fugitifs de la convalescence. Il retrouvait des sensations oubliées de sa jeunesse, cette impression de fraîcheur que donnent au sang jeune les haleines du vent salé, ces effets indicibles que font sur l'âme vierge les jeux de la lumière, les ombres, les couleurs, les odeurs des eaux. La mer était pour lui, non seulement un délice des yeux, mais encore une source intarissable de paix où s'abreuvaient ses pensées, une magique fontaine de jouvence où son corps reprenait la santé et son esprit la noblesse. La mer avait pour lui l'attraction mystérieuse d'une patrie ; et il s'abandonnait à elle avec une confiance filiale, comme un fils faible dans les bras d'une mère toute-puissante. Et il en recevait un réconfort : nul, en effet, n'a jamais

confié vainement à la mer sa douleur, son désir ou son rêve.

Pour lui, la mer avait toujours un langage profond, plein de révélations soudaines, d'illuminations imprévues, de significations inattendues. Elle lui faisait découvrir dans le secret de son âme une plaie encore vive, quoique latente, et elle la faisait saigner ; mais ensuite le baume était plus suave. Elle réveillait dans son cœur une chimère assoupie, et elle l'excitait si bien qu'il en sentait de nouveau les griffes ; mais ensuite elle la tuait et l'ensevelissait pour toujours dans son cœur. Elle évoquait dans sa mémoire une souvenance, et elle l'avivait si bien qu'il souffrait toute l'amertume du regret pour les choses irrémédiablement enfuies ; mais ensuite elle lui prodiguait la douceur d'un oubli sans fin. En face de la grande consolatrice, rien dans cette âme ne restait celé.

A certaines heures, sous l'empire continu d'une telle influence, sous la tyrannie persistante d'une telle fascination, le convalescent éprouvait une sorte d'égarement et presque d'effroi, comme si cet empire et cette tyrannie eussent été insupportables pour sa faiblesse. A certaines heures, le colloque incessant de son âme et de la mer lui donnait un vague sentiment de prostration, comme si ce verbe sublime eût fait trop de violence à l'étroitesse de son esprit avide de comprendre l'incompréhensible. Une tristesse des eaux le bouleversait comme un désastre.

Un jour, il se vit perdu. Des vapeurs sanglantes et malignes, flamboyant à l'horizon, jetaient des lueurs de sang et d'or sur les eaux sombres ; un enchevêtrement de nuages pourpres s'élevait de ces vapeurs, pareil à une mêlée de centaures monstrueux sur un

volcan en éruption ; et, dans cette lumière tragique, un funèbre cortège de voiles triangulaires se déroulait en noir à l'extrême limite des eaux. C'étaient des voiles d'une indescriptible teinte, sinistres comme des emblèmes de mort, marquées de croix et de figures ténébreuses : on aurait dit des voiles de navires qui auraient transporté des cadavres de pestiférés vers quelque île maudite peuplée de faméliques vautours. Un sentiment humain de terreur et de douleur pesait sur cette mer ; une lourdeur d'agonie écrasait cette atmosphère. Le flot ruisselant des blessures de ces monstres enlacés ne s'arrêtait pas ; il grossissait en torrents, il rougissait les eaux dans toute leur étendue jusqu'au rivage, il prenait çà et là des teintes violacées et verdâtres, comme de sang corrompu. De temps à autre, l'enchevêtrement s'écroulait, les corps se déformaient ou se déchiraient, des lambeaux sanglants pendaient au bord du cratère ou disparaissaient engloutis dans l'abîme. Puis, après ce grand écroulement, les géants régénérés se redressaient pour la lutte, plus atroces ; l'entassement se reformait, plus énorme ; le massacre recommençait, plus vermeil, jusqu'au moment où les combattants exsangues s'affaissaient dans la cendre du crépuscule, inanimés et mis en pièces, sur le volcan à demi éteint.

C'était comme un épisode de quelque titanomachie barbare, un spectacle héroïque vu à travers une longue suite de siècles dans un ciel fabuleux. André, l'âme en suspens, suivait toutes les péripéties de la lutte. Habitué aux tombées paisibles de l'ombre dans la sérénité de l'été déclinant, il sentait ce soir-là l'insolite discorde des choses le secouer, l'exalter, le bouleverser avec une violence étrange. D'abord, ce fut comme une

angoisse confuse, tumultueuse, pleine de palpitations sans cause connue. Fasciné par le couchant belliqueux, il n'arrivait pas encore à voir clair en lui-même. Mais, lorsque la pluie de cendre crépusculaire eut éteint la bataille et que la mer fut comme un immense marais couleur de plomb, il crut entendre dans l'ombre le cri de son âme, le cri d'autres âmes.

Et il y eut en lui comme un obscur naufrage dans les ténèbres. Mille voix appelaient à l'aide, imploraient du secours, maudissaient la mort : des voix connues, des voix qu'il avait écoutées jadis — voix de créatures humaines, ou voix de fantômes ? — il ne savait plus maintenant les distinguer l'une de l'autre ! Elles appelaient, elles imploraient, elles maudissaient en vain, se sentant périr ; étouffées par l'onde vorace, elles allaient s'affaiblissant ; elles devenaient débiles, lointaines, entrecoupées, méconnaissables ; elles devenaient un gémissement ; elles s'éteignaient ; elles ne remontaient plus.

Il restait seul. De toute sa jeunesse, de toute son existence antérieure, de toutes ses aspirations idéales, rien ne subsistait. La seule chose qui subsistât en lui, c'était un froid abîme vide, et, autour de lui, une nature impassible, source éternelle de douleur pour l'âme solitaire. Toute espérance était morte ; toute voix était muette ; toute ancre était rompue. A quoi bon vivre ?

Subitement, l'image d'Hélène ressuscita dans sa mémoire. Puis d'autres images de femmes se superposèrent à celle-là, se confondirent avec elle, la dispersèrent, se dispersèrent. Il ne réussit à en fixer aucune. Toutes, en se dissipant, semblaient sourire d'un sourire hostile ; et, en se dissipant, toutes semblaient

emporter avec elles quelque chose de lui. Quoi? Il ne savait. Une détresse indicible l'accabla ; il eut comme une sensation glacée de vieillesse; ses yeux se remplirent de larmes. Un avertissèment tragique lui résonna dans le cœur : « Trop tard ! »

Les récentes douceurs de la paix et de la mélancolie lui parurent une illusion enfuie et déjà lointaine; il se les représenta presque comme les jouissances d'un autre esprit, d'un esprit nouveau et étranger qui, après s'être introduit en lui; aurait déjà disparu. Il lui sembla que désormais son âme vieillie serait incapable de se renouveler et de se relever. « Trop tard ! Trop tard ! » Et, de ses yeux voilés, il regardait les étoiles s'allumant une à une sur sa pauvre tête, dans la nuit profonde.

Au point du jour, il eut un agréable réveil, un de ces réveils, frais et limpides que seule connaît l'Adolescence dans le triomphe de ses printemps. Le matin était merveilleux, et, rien que de le respirer, c'était une béatitude immense. Toutes les choses vivaient dans la félicité de la lumière; les collines semblaient voilées d'un argent diaphane et vibrantes d'un frisson alerte; la mer semblait traversée par des rivières de lait, par des fleuves de cristal, par des ruisseaux d'émeraude, par mille courants qui formaient comme le mobile réseau d'un labyrinthe liquide. Une sorte de joie nuptiale et de grâce religieuse émanait de la concorde de la mer, de la terre et du ciel.

Il respirait, il regardait, il écoutait, un peu étonné. Pendant son sommeil, sa fièvre s'était guérie. Dans la nuit, bercé par le chœur des eaux comme par une voix

amie et fidèle, il avait fermé les yeux. Quiconque s'endort au son de cette voix repose avec une tranquillité réparatrice. Même la voix berceuse d'une mère ne procure pas à l'enfant qui souffre un sommeil aussi pur et bienfaisant.

Il regardait, il écoutait, silencieux, recueilli, attendri, laissant pénétrer en lui-même ce flot de vie immortelle. Jamais la musique sacrée d'un grand maître, ni un offertoire de Haydn, ni un *Te Deum* de Mozart, ne lui avait donné l'émotion que lui donnaient maintenant les simples carillons des églises lointaines saluant l'ascension du jour dans les cieux du Seigneur. Il était jeune encore! Il sentait son âme se gonfler et déborder d'émotion. Quelque chose comme un rêve, vague mais sublime, planait sur son cœur : quelque chose qui ressemblait à un voile ondoyant au travers duquel aurait resplendi le mystérieux trésor du bonheur. Jusqu'alors, il avait toujours su ce qu'il désirait et n'avait presque jamais trouvé plaisir à désirer en vain. Maintenant, il n'aurait pas pu exprimer son désir : il ne savait pas. Mais, sans aucun doute, la chose désirée devait être infiniment suave, puisque c'était déjà une suavité de la désirer.

Les vers de la Chimère, dans le *Roi de Chypre,* des vers anciens, presque oubliés, lui revinrent à la mémoire, vibrèrent comme un appel caressant :

...Veux-tu combattre? — tuer? voir des fleuves de sang? — de grands monceaux d'or? des troupeaux de femmes — captives? des esclaves? d'autres, d'autres proies? Veux-tu — faire vivre un marbre? ériger un temple? — composer un hymne immortel? Veux-tu (écoute, — ô jeune homme, écoute!) veux-tu divinement — aimer?...

La Chimère lui répétait tout bas, dans le secret du cœur, avec des pauses obscures :

Écoute, — ô jeune homme, écoute ! Veux-tu divinement — aimer ?

Il eut un léger sourire, et il pensa : « Aimer qui ? l'Art ? Une femme ? Quelle femme ? » Hélène lui apparut lointaine, perdue, morte, étrangère ; les autres lui apparurent plus lointaines encore, mortes pour toujours. Donc, il était libre. Pourquoi s'attacher de nouveau à une poursuite inutile et périlleuse ? Ce qu'il désirait, au fond du cœur, c'était de se donner librement et par reconnaissance à un être plus haut et plus pur. Mais cet être, où le trouver ?

Il descendit dans le parc ; il chemina lentement sous les arbres, sans pensée précise. Une brise légère effleurait les cimes ; par moments, les feuilles froissées s'agitaient comme s'il eût passé au travers une troupe d'écureuils ; des lambeaux de ciel apparaissaient entre les branches comme des yeux d'azur sous des paupières vertes. Parvenu à sa retraite favorite, sorte de *lucus* minuscule où régnait un Hermès à quatre visages plongé dans une quadruple méditation, il fit halte et s'assit sur l'herbe, les épaules appuyées au socle de la statue, le visage tourné vers la mer. Devant lui, des troncs droits et inégaux comme les roseaux de la flûte de Pan coupaient l'outremer ; autour de lui, les acanthes déployaient avec une suprême élégance les touffes de leur feuillage, symétriquement taillées comme dans le chapiteau de Callimaque.

Les vers de Salmacis, dans la *Fable d'Hermaphrodite*, lui revinrent à la mémoire :

Nobles acanthes, ô vous qui, dans les terrestres — bocages, symbolisez la paix, hautes couronnes — de forme pure ; ô vous, souples corbeilles — que le Silence tresse d'une main légère — pour recueillir la fleur des Rêves — silvestres ! Quel obscur et doux charme avez-vous pu verser — de votre feuillage sur le bel éphèbe ? — Il dort, nu ; et son bras lui soutient la tête.

D'autres vers lui revinrent à la mémoire, d'autres encore, d'autres encore, tumultueusement. Son âme s'emplit toute d'une musique de rimes et de syllabes rythmées. Il était heureux : spontanée, imprévue, cette agitation poétique lui donnait un inexprimable délice. Il écoutait les sons en lui-même, se complaisant aux riches images, aux épithètes rares, aux métaphores lumineuses, aux harmonies recherchées, à tous les subtils raffinements qui variaient son style et sa métrique, à tous les mystérieux artifices de l'endécasyllabe appris des admirables poètes du xive siècle et surtout de Pétrarque. De nouveau, la magie des vers subjugua son esprit ; et la sentence d'un poète contemporain lui souriait singulièrement : — « Le Vers est tout. »

Le Vers est tout. Pour créer la beauté des rêves et dégager l'essence des choses, aucun instrument d'art n'est plus puissant, plus subtil, plus acéré, plus multiforme, plus exact, plus docile, plus fidèle. Le Vers est tout, le vers peut tout. Il peut rendre les plus secrets mouvements de la sensibilité humaine et révéler par le son d'une syllabe les plus profondes analogies ; il peut définir l'indéfinissable et exprimer l'inexprimable ; il peut embrasser l'illimité, sonder l'abîme, franchir les limites de l'être, descendre aux sources mêmes de la vie ; il peut enivrer comme le vin, ravir comme l'extase ; il peut posséder en même temps notre âme

et notre corps ; il peut enfin atteindre l'Absolu. Un vers parfait est absolu, immuable, immortel ; il retient en soi la parole avec la cohésion du diamant ; il enferme la pensée comme dans un cercle précis que nulle force ne pourra jamais rompre ; il devient indépendant de toute entrave et de toute sujétion ; il n'appartient plus à l'artiste, mais il est à tous et à personne, comme l'espace, comme la lumière, comme toutes les choses immanentes et perpétuelles. Une pensée exactement rendue dans un vers parfait est une pensée qui existait déjà, *préformée*, dans la profondeur obscure de la langue. Extraite par le poète, elle continue à exister dans la conscience des hommes. Le plus grand poète est donc celui qui sait découvrir, dégager, extraire le plus grand nombre de ces idéales préformations. Lorsque le poète est sur le point de découvrir un de ces vers éternels, il en est averti par un divin torrent de joie qui, soudain, envahit tout son être. Quelle joie serait plus forte ?

Dans la langueur de son sang, dans la faiblesse de sa chair, par la suggestion des paysages nobles et calmes André avait eu la vague illusion qu'une vie morale nouvelle s'éveillait peu à peu dans les profondeurs de son âme étonnée. Mais maintenant, guidé par le Vers magique, il reprenait conscience de lui-même et retrouvait le sentiment qui devait rester toujours son maître vrai et unique : le sentiment de la voluptueuse Beauté.

Il considéra l'Hermès comme un auditeur imaginaire et entreprit de composer des sonnets. Sur l'aspiration renaissante qui le ramenait à la Femme, flottait comme une vapeur mystique. Un rêve pieux de pureté voilait son désir obscur. Et, à l'ombre du simulacre païen, il se plut à évoquer une Madone rayonnante

de candeur, dans l'attitude solennelle de la communion.

En composant, il s'étudiait lui-même avec curiosité. Il n'avait pas fait de vers depuis fort longtemps. Cet intervalle de repos n'aurait-il pas nui à son habileté technique? Il lui semblait que les rimes, sortant une à une de son cerveau, avaient une grâce nouvelle. La consonance venait d'elle-même, sans qu'il l'eût cherchée ; et les pensées naissaient avec la rime. Puis tout à coup, un obstacle arrêtait le courant ; un vers résistait ; tout se disloquait comme une mosaïque désagrégée ; les syllabes luttaient contre la contrainte de la mesure ; un mot musical et lumineux, qu'il aimait, se trouvait exclu par la sévérité du rythme, en dépit de tous ses efforts ; une rime engendrait une idée nouvelle, inattendue, qui le séduisait, qui le détournait de l'idée primitive ; une épithète, quelque rare et exacte qu'elle fût, avait une sonorité trop faible ; et la strophe était comme une médaille mal venue par la faute d'un fondeur inexpérimenté qui n'aurait pas su calculer la quantité de métal en fusion nécessaire pour remplir le coin. Avec une patience ingénieuse, il remettait le métal au creuset, et recommençait tout. Enfin la strophe venait, pleine et précise ; çà et là, quelque vers avait une âpreté étrange, mais agréable ; à travers les ondoiements du rythme, la symétrie apparaissait très claire. Tout le sonnet, dans son unité, vivait et respirait comme une créature libre et parfaite.

Ainsi composait-il, tantôt rapidement et tantôt lentement, avec une jouissance jamais éprouvée ; et ce lieu recueilli semblait vraiment créé par la fantaisie d'un ægipan solitaire, subtil ouvrier d'églogues. A mesure que le jour grandissait, la mer dardait des éclairs entre

les troncs, comme entre les colonnes d'un portique de jaspe ; les acanthes corinthiennes étaient comme les chapiteaux rabattus de ces colonnes végétales ; dans l'air, glauque comme l'ombre d'un antre lacustre, le soleil jetait par moments des flèches, des anneaux et des disques d'or. Alma Tadéma y aurait sans doute imaginé une Sapho à la chevelure de violette, assise sous l'Hermès de marbre, poétisant sur la lyre à sept cordes, entourée d'un chœur de jeunes filles aux cheveux de flamme, pâles et attentives à boire dans le vers adonien la pure harmonie de chaque strophe.

Lorsqu'il eut achevé les quatre sonnets, il poussa un soupir et les récita sans parole, avec une emphase intérieure. Ensuite il les écrivit sur la base quadrangulaire de l'Hermès, un sur chaque face, dans cet ordre :

I

Hermès quadrangulaire, tes quatre fronts — savent-ils la nouvelle merveilleuse ? — Des esprits, en chantant, sortent des obscures — retraites de mon cœur, agiles et légers.

Toutes sources impures, mon cœur vaillant — les a fermées ; toutes choses impures, il les a chassées — loin de lui ; toutes flammes ignominieuses, il les a — étouffées ; devant l'Assiégeant, il a rompu tous les ponts.

Des esprits montent en chantant. J'entends bien — leur hymne ; et, de mon péril même — un rire me prend, inextinguible et triomphal.

Pâle, oui, mais comme un roi, je jouis — de sentir dans mon cœur mon âme riante, — tandis que je regarde le Mal désormais vaincu, fixement.

II

Mon âme rit de ses amours lointaines, — tandis que je regarde fixement le Mal, désormais vaincu, — qui m'avait poussé en ces dédales de feu — comme en des forêts nourries par des volcans.

A cette heure, dans le grand cercle des douleurs humaines — elle entre, novice, vêtue d'hyacinthe, — laissant derrière elle le labyrinthe fallacieux — où rugissaient les beaux montres païens.

Plus ne l'étreint aucun Sphinx aux griffes d'or, — plus ne la pétrifie aucune Gorgone, — plus ne l'ensorcelle aucune Sirène par son chant berceur.

Au sommet du cercle, très haute, toute blanche, — une Reine, dans l'attitude liturgique de la communion — tient entre ses doigts purs l'Hostie sainte.

III

Loin des embûches, loin des colères, — loin des atteintes, Elle demeure paisible et forte, — étant celle qui, jusqu'à la mort, peut — connaître le Mal sans le subir.

— « O vous qui parfumez tous les vents, — vous qui avez la seigneurie de toutes les portes, — je mets à vos pieds mon destin. — Daignez, ô reine, y consentir !

» Elle flamboie comme un soleil — dans votre main pure, cette Hostie désirée. — Ne verrai-je jamais le geste qui consent ? »

Et Elle, bénigne à qui se prosterne, — dit en me donnant la communion : — « C'est ton Bien que je t'offre ; le voici, prends-le. »

IV

Elle dit : « Je suis la Rose surnaturelle — éclose du sein de la Beauté. — Je suis celle qui verse l'ivresse suprême. — Je suis celle qui exalte et qui apaise.

» Laboure avec des larmes, Ame douloureuse, — pour moissonner avec des chants d'allégresse. — Après un long douloir, ma douceur — passera en douceur tout le reste. »

Ainsi soit-il, ô Reine ! Et puisse mon cœur dégorger — des fleuves de sang, et puissent ces fleuves inonder le monde, — et puisse la douleur immortelle le régénérer !

Et puissent ces vastes remous me rouler — et me submerger, pourvu que, du fond de l'abîme, — je voie sur mon âme invaincue pleuvoir ta lumière !

DIE XII SEPTEMBRIS MDCCCLXXXVI.

II

Schifanoia se dressait sur la hauteur, à l'endroit où la chaîne des collines, après avoir longé le littoral et embrassé la mer comme dans un amphithéâtre, se repliait vers l'intérieur et s'abaissait vers la plaine. Construit par le cardinal Alphonse Carafa d'Ateleta dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le château avait cependant une certaine pureté de style. Il formait un quadrilatère haut de deux étages, où les colonnades alternaient avec les appartements; et les baies de ces colonnades donnaient à l'édifice de la légèreté et de l'élégance : car les colonnes et les pilastres ioniques semblaient dessinés et mis en harmonie par Vignole. C'était un vrai palais d'été, ouvert aux vents de la mer. Du côté des jardins en pente, un vestibule menait sur un beau perron à double escalier, qui descendait vers une plate-forme entourée de balustres de pierre

comme une vaste terrasse et ornée de deux fontaines. A chaque bout de cette plate-forme, d'autres escaliers, interrompus par d'autres plates-formes, se prolongeaient jusqu'en bas de la pente, et venaient finir presque au bord de la mer ; et, du terre-plein inférieur, ils offraient à la vue les sept replis de leur serpentement, parmi la verdure superbe et les fourrés de roses. La merveille de Schifanoia, c'étaient les rosiers et les cyprès. Les rosiers, de toutes les espèces, de toutes les saisons, étaient suffisants « pour en tirer neuf ou dix muytz d'eaue rose », comme aurait dit le poète du *Vergier d'honneur*. Les cyprès, aigus et sombres, plus hiératiques que des pyramides, plus énigmatiques que des obélisques, ne le cédaient ni à ceux de la villa d'Este, ni à ceux de la villa Mondragone, ni à tant d'autres géants qui croissent dans les glorieuses villas romaines.

La marquise d'Ateleta avait coutume de passer à Schifanoia l'été et une partie de l'automne. Bien qu'elle fût des plus mondaines, elle aimait la campagne, la liberté champêtre; et elle aimait aussi à recevoir des amis. Elle avait eu pour André, pendant sa convalescence, des soins et des empressements de grande sœur, presque de mère, sans se lasser jamais. Une affection profonde la liait à son cousin. Elle était pour lui pleine d'indulgences et de pardons ; elle était une amie bonne et franche, capable de comprendre beaucoup de choses, vive, toujours gaie, toujours piquante; elle avait à la fois de l'esprit et de l'âme. Depuis près d'un an, elle avait dépassé la trentaine ; mais elle conservait une admirable vivacité juvénile et un grand charme; car elle possédait ce qui fut le secret de madame de Pompadour, cette « beauté sans

traits » qui s'avive de grâces imprévues. Elle possédait aussi une vertu rare, celle qu'on appelle communément « le tact ». Son délicat génie féminin lui servait de guide infaillible. Dans ses relations avec ses nombreuses connaissances, elle savait garder toujours et en toute occasion l'attitude qu'il fallait; jamais elle ne commettait d'erreur, jamais elle ne pesait sur la vie d'autrui, jamais elle n'était ni ne devenait importune; elle faisait toujours à propos chacune de ses actions, prononçait toujours à propos chacune de ses paroles. Son attitude envers André, pendant cette convalescence un peu étrange et inégale, n'aurait pu certainement être plus parfaite. Elle s'ingéniait de toutes les façons à ne pas le troubler et à obtenir que personne ne le troublât; elle lui laissait une liberté absolue; elle affectait de ne pas remarquer ses bizarreries et ses mélancolies; elle ne l'ennuyait jamais de questions indiscrètes; elle s'arrangeait de telle sorte que sa compagnie lui fût légère aux heures de réunion inévitable; elle allait même jusqu'à renoncer en sa présence aux mots d'esprit, pour lui épargner la fatigue d'un sourire forcé.

André comprenait cette finesse et lui en était reconnaissant.

Le 12 septembre, après les sonnets de l'Hermès, comme il rentrait au château avec une gaieté inaccoutumée, il rencontra Françoise sur le perron et il lui baisa les mains, en disant d'un ton de plaisanterie :

— Ma cousine j'ai trouvé la Vérité et la Voie.

— Alleluia ! fit Françoise en élevant ses beaux bras gracieux. Alleluia !

Et elle descendit au jardin, tandis qu'André remontait à son appartement, le cœur allégé.

Un peu plus tard, il entendit frapper doucement à sa porte; et la voix de Françoise demanda :

— Puis-je entrer?

Elle entra, portant dans le creux de sa jupe une grande botte de roses roses, blanches, jaunes, vermeilles, purpurines. Les unes, épanouies et claires comme celles de la villa Pamphili, très fraîches et tout emperlées, avaient au fond de leur calice je ne sais quoi de cristallin; d'autres avaient les pétales serrés et une richesse de couleur qui rappelait la magnificence fameuse des pourpres de Tyr et de Sidon; d'autres semblaient des boules de neige odorante et donnaient une étrange envie de les mordre et de les manger; d'autres étaient de chair, de chair véritable, voluptueuses comme les plus voluptueux contours d'un corps féminin, avec un subtil réseau de veines. Les gradations infinies du rouge, depuis le cramoisi violent jusqu'à la couleur passée de la fraise mûre, se mêlaient aux plus fines et presque insensibles variations du blanc, depuis la candeur de la neige immaculée jusqu'à la couleur indéfinissable du lait qu'on vient de traire, de l'hostie, de la moelle de roseau, de l'argent mat, de l'albâtre et de l'opale.

— C'est fête aujourd'hui, dit-elle en riant.

Et les fleurs lui couvraient la poitrine presque jusqu'à la gorge.

— Merci! merci! merci! répétait André en l'aidant à déposer la botte sur la table, sur les livres, sur les albums, sur les cartons à dessin. *Rosa rosarum!*

Lorsqu'elle fut débarrassée, elle rassembla tous les vases épars dans l'appartement et se mit à les emplir de roses, composant nombre de bouquets distincts, avec un choix qui révélait chez elle un goût rare. Tout en

faisant son choix et en composant les bouquets, elle parlait de mille choses avec un gai babil, comme si elle eût voulu se dédommager de l'économie de paroles et de rires dont elle avait usé jusqu'alors avec André, par égard pour la mélancolie taciturne de son cousin.

Entre autres choses, elle lui dit :

— Le 15, nous aurons une belle visiteuse : Marie Ferrès y Capdevila, la femme du ministre plénipotentiaire de Guatemala. Tu la connais ?

— Je ne crois pas.

— C'est vrai, tu ne peux pas la connaître. Elle est revenue en Italie depuis quelques mois seulement ; mais elle passera l'hiver à Rome, où son mari vient d'être nommé. C'est une de mes amies d'enfance, et je l'aime beaucoup. Pendant trois ans, nous avons été ensemble à Florence, chez les religieuses de l'Annonciation ; mais elle est plus jeune que moi.

— Elle est Américaine ?

— Non, Italienne, et, qui plus est, Siennoise. Née Bandinelli, elle a été baptisée avec l'eau de la Fontaine Gaie. Mais, par nature, elle est plutôt mélancolique ; et si douce ! L'histoire de son mariage n'est guère réjouissante. Ce Ferrès n'a rien de sympathique. Mais ils ont une fillette qui est un amour. Tu verras ; pâle, pâle, avec une masse de cheveux, des yeux démesurés. Elle ressemble beaucoup à sa mère... Regarde, André, si on ne dirait pas que cette rose est de velours ? Et cette autre ? Je la mangerais. Mais regarde donc : c'est tout à fait une crème idéale. Quel délice !

Elle continuait de choisir les roses et de parler avec grâce. Un flot de parfum, aussi enivrant qu'un vin de cent ans, montait des fleurs amassées ; quelques

corolles s'effeuillaient et se prenaient dans les plis de sa robe; devant la fenêtre, sous le soleil blond, la pointe sombre d'un cyprès se montrait à peine. Et dans la mémoire d'André chantait avec insistance, pareil à une phrase musicale, ce vers de Pétrarque :

Così partia le rose e le parole.

Le surlendemain, dans la matinée, pour payer sa dette, il offrit à la marquise d'Ateleta un sonnet curieusement façonné à la mode ancienne et manuscrit sur un vélin orné d'enluminures dans le goût de celles qui rient sur les missels d'Attavante et de Liberale de Vérone :

Schifanoia de Ferrare[1] (ô gloire d'Este !) — dans ses murs que Cossa et Cosme Tura couvrirent — à l'envi de triomphantes divinités, — n'a jamais vu d'aussi joyeuses fêtes.

Monna Francesca, dans le creux de sa robe, — a porté en pâture à son hôte autant de roses — que peut-être en eut jamais le Ciel — pour ceindre vos têtes, ô blancs angelets !

Elle parlait et elle choisissait les fleurs, — si charmante que je pensai : « N'est-ce point — une Grâce venue sans doute par les chemins du Soleil ? »

L'ivresse des parfums me donna le vertige. — Et un vers de Pétrarque prit son essor : — « Ainsi distribuait-elle les roses et les paroles. »

1. Il existe à Ferrare un palais Schifanoia *(Sans-Souci)* décoré de fresques du XVe siècle.

III

Le 15 septembre, un mercredi, la nouvelle visiteuse arrivait.

La marquise, avec Ferdinand son fils aîné et avec André, alla au devant d'elle jusqu'à la station de Rovigliano. Pendant que la voiture descendait la route ombragée de grands peupliers, la marquise parlait à André de son amie avec beaucoup de bienveillance.

— Je crois qu'elle te plaira, dit-elle en manière de conclusion.

Puis elle se mit à rire, comme si une pensée imprévue venait de lui traverser l'esprit.

— Pourquoi ris-tu? demanda André.

— Je fais un rapprochement.

— Quel rapprochement?

— Devine.

— Je ne sais pas.

— Eh bien ! je pensais à une autre présentation que je t'avais aussi annoncée en l'accompagnant d'une prophétie joyeuse, il y a tantôt deux ans. Tu te rappelles ?

— Ah !

— Je ris, parce que, cette fois encore, il s'agit d'une inconnue, et que, cette fois encore, je pourrais être... une involontaire providence.

— Oh !

— Mais le cas est bien différent ; ou plutôt ce qui est différent, c'est l'héroïne du drame possible.

— Tu veux dire...

— Marie est une *turris eburnea.*

— Et moi, je suis maintenant un *vas spirituale.*

— Vois donc ! j'oubliais que tu as enfin trouvé la Vérité et la Voie ! « Mon âme rit de ses amours lointaines... »

— Tu cites mes vers?

— Je les sais par cœur.

— Que cela est aimable !

— D'ailleurs, cher cousin, cette « blanche Reine » qui tient l'Hostie entre ses doigts purs m'est suspecte. Elle m'a tout l'air d'une forme creuse, d'une robe sans corps, à la merci de l'âme quelconque, âme d'ange ou de démon, qui aurait l'intention d'y entrer, de te donner la communion et de faire « le geste qui consent ».

— Quel sacrilège ! quel sacrilège !

— Prends garde à toi, surveille bien la robe et fais quantité d'exorcismes... Mais je retombe dans les prophéties ! Vraiment, prophétiser est une de mes faiblesses.

— Nous sommes arrivés, ma cousine.

Ils riaient tous les deux. Ils étaient en avance de quelques minutes sur l'heure du train. Ferdinand, un enfant de douze ans, souffreteux, apportait un bouquet de roses pour l'offrir à Donna Marie. Après l'entretien précédent, André se sentait allègre, léger, très alerte, comme s'il fût rentré tout d'un coup dans sa première existence de frivolité et de folie; et c'était une sensation inexplicable. Il lui semblait qu'un souffle féminin, une tentation vague, venait de lui traverser le cerveau. Il choisit dans le bouquet de Ferdinand une rose-thé et la mit à sa boutonnière; il donna un rapide coup d'œil à son vêtement d'été; il regarda avec complaisance ses mains très soignées, que la maladie avait rendues plus fines et plus blanches. Il fit tout cela sans réflexion, par un instinct de vanité tout à coup réveillé en lui.

— Voici le train, dit Ferdinand.

La marquise s'avança pour souhaiter la bienvenue à l'arrivante qui, penchée à la portière, saluait déjà de la main et faisait des signes de tête, tout enveloppée d'un grand voile gris perle sous lequel disparaissait à moitié son chapeau de paille noire.

— Françoise! Françoise! s'écriait-elle avec une tendre effusion de joie.

Le timbre de cette voix fit sur André une impression singulière; il lui rappela vaguement une voix connue. Laquelle?

Marie Ferrès descendit d'un saut rapide et agile; et, d'un geste plein de grâce, elle releva son voile épais et se découvrit la bouche pour embrasser son amie. Subitement, cette femme élancée et ondulante sous le manteau de voyage, cette femme voilée dont il n'apercevait que la bouche et le menton, eut pour

André une séduction profonde. Tout son être, abusé en ces derniers temps par une apparence de liberté reconquise, était prêt à subir la fascination féminine. A peine ranimées au souffle d'une femme, les cendres redevenaient des étincelles.

— Marie, je te présente mon cousin, le comte André Sperelli-Fieschi d'Ugenta.

André s'inclina. La bouche de la jeune femme s'ouvrit pour un sourire qui parut mystérieux, parce que la gaze lustrée du voile cachait le reste de la face.

Ensuite la marquise présenta André à Don Manuel Ferrès y Capdevila. Puis elle dit, en caressant les cheveux de la fillette qui regardait le jeune homme avec de doux yeux étonnés :

— Voici Delphine.

Dans la voiture, André prit place en face de Marie, à côté de Manuel Ferrès. Elle n'avait pas encore enlevé son voile; elle tenait sur ses genoux le bouquet de Ferdinand, et, de temps à autre, elle en respirait le parfum, tout en répondant aux questions de la marquise. André ne s'était pas trompé : il y avait dans cette voix quelques notes de la voix d'Hélène Muti, plus exquises. Une curiosité impatiente l'envahit de voir ce visage caché, d'en connaître la couleur et l'expression.

Elle disait :

— Manuel partira vendredi. Il viendra me reprendre plus tard.

— Très tard, espérons-le ! souhaita cordialement Françoise. Dans un mois et plus, n'est-ce pas, Don Manuel? Et le mieux ne serait-il pas de quitter la campagne tous ensemble, le même jour? Nous resterons à Schifanoia jusqu'au 1er novembre, pas davantage.

— Si ma mère ne m'attendait point, je resterais volontiers avec toi. Mais j'ai promis absolument d'être à Sienne pour le 17 octobre, anniversaire de la naissance de Delphine.

-- Quel malheur! Le 20 octobre, c'est la fête des Donations à Rovigliano; une fête si belle et si étrange!

— Comment faire? Si je manquais à ma promesse, ce serait certainement un grand chagrin pour ma mère. Elle adore Delphine...

Le mari se taisait; il devait être taciturne de nature. C'était un homme de taille moyenne, un peu obèse, un peu chauve, avec une peau de couleur singulière, d'une pâleur intermédiaire entre le verdâtre et le violacé, sur laquelle le blanc de l'œil brillait dans les mouvements du regard comme celui d'un œil d'émail sur certaines têtes antiques en bronze. Ses moustaches noires, dures, taillées également comme les poils d'une brosse, abritaient une bouche brutale et sardonique. Cet homme paraissait tout imprégné de bile. Il pouvait avoir quarante ans ou un peu plus. Il avait en sa personne quelque chose d'équivoque et de sournois qui n'échappait pas à un observateur: cet indéfinissable aspect de vice qu'ont les générations produites par un mélange de races abâtardies et grandissant dans le désordre.

— Delphine, regarde les orangers couverts de fleurs! s'écria Marie en allongeant la main au passage pour cueillir une brindille.

Dans le voisinage de Schifanoia, la route montait entre deux bois d'orangers; et les branches étaient si hautes qu'elles donnaient de l'ombre. Sous cette ombre soupirait l'haleine d'un vent marin, lourd d'un parfum qu'on aurait pu boire à pleines gorgées comme une eau rafraîchissante.

Delphine s'était agenouillée sur le coussin et se penchait hors de la voiture pour saisir les branches. Sa mère l'entourait d'un bras pour la soutenir.

— Prends garde ! dit-elle. Prends garde ! Tu pourrais tomber. Attends un peu que j'ôte mon voile. S'il te plaît, Françoise, aide-moi.

Et elle inclina la tête vers son amie, pour que celle-ci détachât le voile du chapeau. Dans ce mouvement, le bouquet de roses tomba. André s'empressa de le ramasser ; et, lorsqu'il se releva pour l'offrir, il vit enfin à découvert tout le visage de Marie.

— Merci, dit-elle.

Elle avait le visage ovale, peut-être allongé un peu trop, mais si peu que rien, de cet aristocratique allongement qu'exagéraient volontiers au XVe siècle les artistes chercheurs d'élégance. Les traits délicats avaient cette subtile expression de souffrance et de lassitude qui donne aux Vierges leur charme humain dans les *tondi* florentins du temps de Cosme. Une ombre morbide, suave, pareille à la fusion de deux teintes diaphanes, d'un violet et d'un azur idéalement tendres, environnait ses yeux où s'épanouissait un fauve iris d'ange brun. Ses cheveux lui chargeaient le front et les tempes comme une lourde couronne, accumulés et tordus sur la nuque. Par devant, les boucles avaient l'épaisseur et la disposition de celles qui forment une sorte de casque à l'Antinoüs Farnèse. Rien ne surpassait en grâce cette tête si fine, qui semblait peiner sous le fardeau comme sous un châtiment divin.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en essayant d'alléger avec ses mains le poids des tresses ramassées et comprimées sous la paille du chapeau. J'ai toute la tête endolorie comme si j'étais restée une heure suspendue

par les cheveux. Je ne puis être longtemps sans les dénouer ; ils me fatiguent trop. C'est une véritable servitude.

— Tu te rappelles, demanda Françoise, en pension, quand nous étions toutes à vouloir te les peigner? Cela amenait chaque jour de grandes disputes. Figure-toi, André, qu'à la fin il y eut même du sang répandu. Ah ! je n'oublierai jamais la scène entre Charlotte Fiordelise et Gabrielle Vanni. C'était un délire. Peigner Marie Bandinelli, c'était l'ambition de toutes les pensionnaires, grandes et petites. L'épidémie avait gagné tout le pensionnat; et il s'ensuivit des interdictions, des réprimandes, des rigueurs, jusqu'à des menaces de couper les cheveux. Tu te rappelles, Marie? Toutes nos âmes étaient enlacées par ce beau serpent noir qui te pendait jusqu'aux talons. Et le coup de ciseaux que Gabrielle Vanni, jalouse, te donna par trahison ! Vrai, Gabrielle avait perdu la tête. Tu te souviens?

Donna Marie souriait, du sourire mélancolique et comme enchanté d'une personne qui rêve. Elle avait la bouche mi-close, avec la lèvre supérieure dépassant un peu la lèvre inférieure, mais si peu que cela se voyait à peine; et les angles s'abaissaient douloureusement, et le pli était noyé dans l'ombre. Et tout cela lui donnait une expression de tristesse et de bonté, mais avec un mélange de cette fierté où se révèle l'élévation morale de ceux qui ont beaucoup souffert et qui ont su souffrir.

André songea que nulle de ses amies ne lui avait livré une semblable chevelure, une forêt si vaste et si ténébreuse pour s'y perdre. L'histoire de toutes ces jeunes filles éprises d'une tresse, enflammées de passion et de jalousie, folles de mettre le peigne et les doigts dans le vivant trésor, lui parut un aimable et poétique épi

sode de la vie de couvent ; et, dans son imagination, la femme aux opulents cheveux s'illumina vaguement comme l'héroïne d'un conte ou d'une légende chrétienne qui décrirait l'enfance d'une sainte destinée au martyre et à la glorification future. En même temps, une idée d'art se levait dans son esprit. Quelle richesse et quelle variété de lignes pourraient fournir au dessin d'une figure de femme les divers enroulements de ces noirs cheveux massifs !

Noirs, ils ne l'étaient pas véritablement. Le lendemain, à table, André les observa en un point où ils étaient touchés par la réverbération du soleil. Ils avaient des reflets sombres de violette, de ces reflets qu'a l'acier éprouvé par la flamme, ou parfois encore une certaine espèce de palissandre poli ; et ils n'étaient point compactes : au contraire, jusque dans leur épaisseur, ils restaient détachés l'un de l'autre, pénétrés d'air et comme respirants. Les trois lumineuses et mélodieuses épithètes d'Alcée allaient naturellement à Marie : « ἰόπλοκ' ἄγνὰ μειλιχόμειδε… » Elle parlait avec finesse, révélant un esprit délicat et enclin aux choses de l'intelligence, aux raffinements du goût, au plaisir esthétique. Elle avait une culture abondande et variée, l'imagination riche, la parole colorée de ceux qui ont vu beaucoup de pays, vécu sous divers climats, connu des peuples différents. Et André sentait comme une brise exotique autour d'elle ; il sentait émaner d'elle une séduction étrange, un charme composé du vague fantôme des choses lointaines qu'elle avait regardées des spectacles qu'elle conservait encore dans les yeux, des souvenirs qui lui remplissaient l'âme. C'était un charme indéfinissable, inexprimable ; c'était comme si elle eût porté en sa personne une trace de la lumière

où elle s'était baignée, des parfums qu'elle avait respirés, des idiomes qu'elle avait entendus ; c'était comme si elle eût porté en elle-même, confuses, vaporeuses, indistinctes, toutes les magies de ces pays du soleil.

Le soir, dans le grand salon qui donnait sur le vestibule, elle s'approcha du piano et, l'ouvrant pour l'essayer, dit :

— Joues-tu encore, toi, Françoise ?

— Oh ! non, répondit la marquise. Voilà des années que je n'étudie plus. Écouter, tout simplement, me paraît un plaisir préférable. Cependant, je me donne l'air de protéger l'art ; et, pendant l'hiver, chez moi, je préside volontiers à l'exécution d'un peu de bonne musique. N'est-ce pas, André ?

— Ma cousine est trop modeste, madame. Elle est quelque chose de plus qu'une protectrice ; elle restaure le bon goût. Cette année même, en février, chez elle, par ses soins, ont été exécutés deux quintettes, un quatuor et un trio de Boccherini, et, de plus, un quatuor de Cherubini : de la musique presque entièrement oubliée, mais admirable et toujours jeune. Les Adagios et les Menuets de Boccherini sont d'une fraîcheur délicieuse ; les Finales seuls me semblent un peu vieillis. Vous connaissez certainement quelque chose de ce maître...

— Je me souviens d'avoir, il y a quatre ou cinq ans, entendu un quintette de lui au Conservatoire de Bruxelles ; et il m'a semblé magnifique, très neuf, plein d'épisodes inattendus. Je me rappelle fort bien qu'en certains passages le quintette était ramené au duo par l'emploi de l'unisson ; mais les effets produits par la différence des timbres étaient d'une finesse extraordinaire. Je n'ai rien retrouvé de semblable dans aucune autre composition instrumentale.

Elle parlait musique avec la délicatesse d'une connaisseuse ; et, pour traduire le sentiment que suscitait en elle soit un certain morceau, soit l'œuvre entière d'un certain maître, elle trouvait des expressions ingénieuses et des images hardies.

— J'ai exécuté et entendu beaucoup de musique, dit-elle ; et, de chaque symphonie, de chaque sonate, de chaque nocturne, de chaque morceau pris à part, je garde une image visible, une impression de forme et de couleur, une figure, un groupe de figures, un paysage ; si bien que tous mes morceaux préférés portent un nom en rapport avec l'image. J'ai, par exemple, la *Sonate des quarante brus de Priam*, le *Nocturne de la Belle au Bois dormant*, la *Gavotte des Dames jaunes*, la *Gigue du Moulin*, le *Prélude de la Goutte d'eau*, et ainsi de suite.

Elle se mit à rire d'un rire faible qui, sur cette bouche dolente, avait une indicible grâce et surprenait comme un éclair imprévu.

— Tu te rappelles, Françoise, à la pension, tous les commentaires dont nous affligions les marges de la musique du pauvre Chopin, de *notre* divin Frédéric ? Tu étais ma complice. Un jour, après de graves discussions, nous changeâmes tous les titres de Schumann, et chaque titre nouveau avait une longue note explicative. Je conserve encore ces papiers en souvenir. Maintenant, lorsque je joue les *Myrtes* et les *Feuilles d'Album*, toutes ces annotations mystérieuses me sont incompréhensibles : mon émotion et ma vision sont devenues très différentes ; et c'est un plaisir délicat de comparer le sentiment actuel au sentiment passé, la nouvelle image à l'ancienne. Ce plaisir ressemble à celui qu'on éprouve quand on relit son propre journal ;

mais il est peut-être plus mélancolique et plus intense. Généralement, le journal donne la description des événements réels, la chronique des jours heureux et des jours tristes, la trace grise ou rose laissée par la vie qui s'enfuit; au contraire, les notes prises en marge d'un livre de musique pendant la jeunesse sont les fragments du poème secret d'une âme qui éclôt, les effusions lyriques de notre idéal intact, l'histoire de nos rêves. Quel langage! Quelles paroles! Tu te rappelles, Françoise?

Elle parlait avec une entière confiance, peut-être avec un peu d'exaltation d'esprit, comme une femme qui, longtemps obsédée par la fréquentation forcée de gens inférieurs ou par des spectacles vulgaires, aurait l'irrésistible besoin d'ouvrir son intelligence et son cœur à un souffle de vie plus pure. André, en l'écoutant, éprouvait pour elle un sentiment très doux qui ressemblait à de la gratitude. Il lui semblait qu'en parlant devant lui et avec lui de telles choses, elle lui donnait une aimable preuve de bienveillance et lui permettait presque de s'approcher d'elle. Il croyait entrevoir des coins de ce monde intérieur, moins encore par le sens des paroles prononcées que par les sons et les modulations de cette voix. De nouveau, il reconnaissait les accents de l'*autre*.

C'était une voix ambiguë, double, pour ainsi dire bissexuelle; une voix à deux timbres, une voix d'androgyne. Le timbre viril, bas et un peu voilé, s'amollissait, s'éclaircissait, se féminisait par moments, avec des transitions si harmonieusese que l'oreille de l'auditeur en était à la fois surprise, caressée et inquiétée. Comme une musique qui passe du ton mineur au ton majeur ou qui, s'étant échappée en douloureuses

dissonances, revient après plusieurs mesures au ton fondamental, telle cette voix, par intervalles, opérait son changement. Et c'était le timbre féminin qui rappelait l'*autre*.

Ce phénomène était si singulier qu'il suffisait à lui seul pour occuper l'âme de l'auditeur, indépendamment du sens attaché aux paroles. Or, plus les paroles, par le rythme ou par la modulation, gagnent en valeur musicale, plus elles perdent en valeur symbolique. De fait, après quelques minutes d'attention, l'âme cédait au mystérieux enchantement et restait suspendue dans l'attente et dans le désir de la douce cadence, comme à l'audition d'une mélodie exécutée sur un instrument.

— Vous chantez? demanda André à Marie, avec une sorte de timidité.

— Un peu, répondit-elle.

— Chante donc quelque chose, pria Françoise.

Elle consentit.

— Mais, dit-elle, j'indiquerai seulement ; car, depuis plus d'un an, j'ai perdu toute ma force.

Dans la pièce voisine, Don Manuel jouait avec le marquis d'Ateleta, sans un bruit, sans un mot. Dans le salon, la lumière se répandait à travers un grand abat-jour japonais, tamisée et rouge. L'air de la mer passait entre les colonnes du vestibule et agitait par instants les hautes portières de Karamanie, apportant d'en bas le parfum des jardins. Par les entre-colonnements, on voyait les cimes des cyprès, massives, noires comme l'ébène, sur un ciel diaphane tout palpitant d'étoiles.

Marie dit en se mettant au piano :

— Puisque nous en sommes à la vieille musique, je fredonnerai une mélodie de Paisiello dans *Nina Pazza*, une chose divine.

Elle chantait en s'accompagnant. Dans le feu du chant, les deux timbres de sa voix se fondaient comme deux métaux précieux et composaient un unique métal, sonore, chaud, flexible, vibrant. La mélodie de Paisiello, simple, pure, spontanée, pleine de délicieuse langueur et de tristesse ailée, sur un accompagnement très clair, s'épanchait de cette belle bouche dolente et s'élevait avec une telle flamme de passion que le convalescent, troublé jusqu'au fond de l'être, sentait passer le long de ses veines les notes une à une, comme si dans son corps le sang se fût arrêté pour écouter. Un froid subtil gagnait la racine de ses cheveux ; des ombres rapides et épaisses lui tombaient sur les prunelles ; il haletait d'anxiété. Dans ses nerfs encore malades, la sensation devint si poignante qu'il dut faire un effort pour retenir des larmes prêtes à jaillir.

— Oh ! ma chère Marie ! s'écria Françoise en posant un tendre baiser sur les cheveux de la chanteuse, lorsqu'elle se tut.

André resta sans parole, assis dans son fauteuil, les épaules tournées à la lumière, le visage dans l'ombre.

— Encore ! reprit Françoise.

Et elle chanta encore une Ariette d'Antoine Salieri. Ensuite elle joua une Toccata de Léonard Leo, une Gavotte de Rameau et une Gigue de Sébastien Bach. Sous ses doigts revivait merveilleusement la musique du XVIIIe siècle, si mélancolique dans les airs de danse, ces airs qui semblent faits pour être dansés en une languissante après-midi de l'été de la Saint-Martin, dans un parc abandonné, au milieu de fontaines devenues muettes et de piédestaux sans statues, sur un tapis de roses mortes, par des couples d'amants tout près de n'aimer plus.

IV

— Jetez-moi une de vos tresses, pour que je monte ! cria Sperelli en riant, debout sur le perron, à Donna Marie qui se trouvait dans la loggia contiguë à son appartement, entre deux colonnes.

C'était le matin. Elle se tenait au soleil pour faire sécher ses cheveux mouillés, qui l'enveloppaient toute comme un velours d'un beau violet profond, où transparaissait la pâleur mate de son visage. Le store de toile, relevé à demi, d'une vive couleur orangée, lui mettait au-dessus de la tête la belle frise noire de sa bordure, dans le style des frises qui décorent les antiques vases grecs de la Campanie ; et, si elle avait eu autour des tempes une couronne de narcisses, si elle avait eu près d'elle une de ces grandes lyres à neuf cordes où l'on voit peintes à l'encaustique les figures d'Apollon et d'un lévrier, elle aurait ressemblé à une

élève de l'école de Mytilène ou à une musicienne au repos, mais telle qu'aurait pu l'imaginer un préraphaélite.

Elle répondit en plaisantant, non sans se retirer un peu :

— Vous, jetez-moi un madrigal.

— Je vais l'écrire en votre honneur sur le marbre d'un balustre, à la dernière terrasse. Vous viendrez le lire plus tard, quand vous serez prête.

André se mit à descendre lentement les escaliers qui menaient jusqu'à la dernière terrasse. En cette matinée de septembre, son âme se dilatait avec ses poumons. Le jour avait une sorte de sainteté ; la mer semblait resplendir d'une lumière qui lui fût propre, comme si, dans les profondeurs, eussent vécu des sources magiques de rayons ; toutes les choses étaient pénétrées de soleil.

Il descendait en s'arrêtant de temps à autre. La pensée que la Siennoise le regardait peut-être encore du haut de la loggia, lui causait un trouble indéfini, lui mettait dans la poitrine une violente palpitation, le rendait timide comme un adolescent qui aime pour la première fois. Il goûtait une béatitude ineffable à respirer cette atmosphère chaude et limpide qu'elle respirait aussi et où son corps se baignait. Une onde immense de tendresse lui jaillissait du cœur, se dispersait au loin sur les arbres, sur les pierres, sur la mer, comme sur des êtres amis et confidents. Il était poussé comme par un besoin d'adoration soumise, humble, pure ; comme par un besoin de plier les genoux, de joindre les mains et d'offrir cet amour vague et muet dont lui-même n'aurait pu dire ce que c'était au juste. Il croyait sentir que la bonté des choses venait à lui et se mêlait. débordante, à sa propre bonté.

« Je l'aime donc? » se demanda-t-il. Mais il n'osa pas regarder en son âme et réfléchir : il avait peur que cet enchantement subtil ne se dissipât, ne s'effaçât comme un rêve à l'aube.

« Je l'aime? Et que pense-t-elle? Et, si elle vient seule, lui dirai-je que je l'aime? » Il se complaisait à s'interroger, et à ne pas répondre, et à interrompre la réponse de son cœur par une demande nouvelle, et à prolonger cette incertitude, torturante et délicieuse en même temps. « Non, non; je ne lui dirai pas que je l'aime. Elle est au-dessus de toutes les autres. »

Il se retourna; et, là-haut, dans la loggia, en plein soleil, il aperçut encore la forme féminine, indistincte. Peut-être l'avait-elle suivi des yeux et de la pensée, jusqu'en bas, longuement. Une curiosité enfantine lui fit prononcer le nom à haute voix, sur la terrasse solitaire ; il le répéta deux ou trois fois, en s'écoutant · « Marie! Marie! » Jamais aucun mot, jamais aucun nom ne lui avait paru plus suave, plus mélodieux, plus caressant. Et il pensa qu'il serait heureux si elle lui permettait de l'appeler simplement Marie, comme une sœur.

Cette créature d'élite, qui avait tant d'âme, lui inspirait un très haut sentiment de dévotion et de soumission. Si on lui eût demandé quelle serait pour lui la plus douce des choses, il aurait répondu, en toute sincérité : « Lui obéir ». Rien ne lui aurait causé autant de douleur que d'être jugé par elle un homme vulgaire. De nulle autre femme autant que d'elle il n'aurait voulu être admiré, loué, compris dans son intelligence, dans son goût, dans ses recherches, dans ses aspirations d'artiste, dans son idéal, dans ses rêves, dans la partie la plus noble de son esprit et de sa vie. Son ambition la plus ardente était de lui remplir le cœur.

Depuis déjà dix jours elle vivait à Schifanoia; et, dans ces dix jours, comme elle l'avait entièrement conquis! Leurs entretiens sur les terrasses, ou sur les bancs épars à l'ombre, ou le long des allées bordées de rosiers, duraient parfois des heures et des heures, tandis que Delphine courait comme une petite gazelle par le dédale des orangers. Elle avait dans la causerie une abondance admirable; elle répandait un trésor d'observations délicates et pénétrantes. Quelquefois, elle se révélait elle-même avec une candeur pleine de grâce; quelquefois, à propos de ses voyages, par une seule phrase pittoresque, elle évoquait chez André de larges visions de pays et d'océans lointains. Et, de son côté, il mettait un soin continuel à lui montrer sa valeur, l'étendue de sa culture, le raffinement de son éducation, la rare délicatesse de sa sensibilité; et un orgueil immense souleva tout son être lorsqu'elle lui dit avec un accent de sincérité, après la lecture de la *Fable d'Hermaphrodite* :

— Aucune musique ne m'a enivrée comme ce poème, et aucune statue ne m'a donné de la beauté une impression plus harmonique. Certains vers me poursuivent sans trêve et me poursuivront très longtemps sans doute. Ils sont si intenses!

Maintenant, assis sur la balustrade, il repensait à ces paroles. Marie n'était plus dans la loggia, et le store cachait tout l'intervalle entre les colonnes.

Elle allait peut-être descendre. Devait-il, selon sa promesse, lui écrire un madrigal? Mais le petit supplice de faire des vers à la hâte lui parut insupportable, dans ce jardin grandiose et voluptueux où le soleil de septembre faisait éclore une sorte de printemps surnaturel. Pourquoi dissiper cette rare émotion dans un jeu

hâtif de rimes? Pourquoi rétrécir ce vaste sentiment dans un bref soupir rythmé? Il résolut de manquer à sa promesse, et, toujours assis, se mit à regarder sur l'horizon des eaux les voiles qui flamboyaient comme des torches éclipsant le soleil.

Mais, à mesure que le temps fuyait, son anxiété devenait plus forte; et il se retournait toutes les minutes pour voir si, au sommet de l'escalier, entre les colonnes du vestibule, n'apparaissait pas une forme féminine. « Était-ce donc un rendez-vous d'amour? La Siennoise venait-elle le rejoindre pour un entretien secret? Supposait-elle chez lui cette anxiété? »

Son cœur lui dit: « La voilà! » C'était elle.

C'était elle qui descendait lentement, seule. Sur la première terrasse, près d'une des fontaines, elle s'arrêta. André la suivait des yeux, en suspens; et chacun de ses gestes, chacun de ses pas, chacune de ses attitudes lui donnait une palpitation, comme si ce mouvement, ce pas, cette démarche eussent été des signes, eussent été un langage.

Elle s'engagea dans la succession d'allées et de terrasses entrecoupées d'arbres et de buissons. Sa personne apparaissait et disparaissait, tantôt complètement, tantôt de la ceinture jusqu'en haut; ou bien encore elle émergeait de la tête au-dessus d'un rosier. Parfois, le fouillis des rameaux la cachait pour un instant; aux endroits les moins touffus, on voyait passer sa robe sombre ou briller la paille claire de son chapeau. Plus elle approchait, plus elle allait avec lenteur, s'attardant parmi les haies de verdure, s'arrêtant à regarder les cyprès, se penchant pour ramasser une poignée de feuilles tombées. De l'avant-dernière terrasse, elle salua de la main André qui l'attendait debout sur la dernière

marche ; et elle lui jeta les feuilles ramassées qui s'éparpillèrent comme un vol de papillons et qui, tremblotant, flottant l'une plus et l'autre moins, se posèrent enfin sur la pierre avec une mollesse de neige.

— Eh bien ? demanda-t-elle, du milieu de la rampe.

André plia les genoux sur la marche en élevant les mains.

— Rien ! confessa-t-il. Je vous demande pardon ; mais vous et le soleil, ce matin, remplissez les cieux de trop de douceur. *Adoremus*.

La confession était sincère et l'adoration aussi, malgré le tour plaisant donné à l'une et à l'autre. Et certainement la Siennoise comprit cette sincérité ; car elle rougit un peu et dit avec une vivacité singulière :

— Levez-vous ! levez-vous !

Il se leva. Elle lui tendit la main.

— Je vous pardonne, ajouta-t-elle, parce que vous êtes un convalescent.

Elle portait un vêtement d'une étrange couleur de rouille, d'une couleur de safran passée, indéfinissable, d'une de ces couleurs dites esthétiques qu'on trouve dans les paysages du divin Automne, dans ceux des Primitifs et dans ceux de Dante-Gabriel Rossetti. La jupe était disposée en larges plis, droits et réguliers, qui partaient de dessous les bras. Un large ruban vert de mer, pâle comme une turquoise malade, attaché en guise de ceinture par un seul grand nœud, lui retombait le long du flanc. Les manches, très amples, très souples, plissées de plis nombreux à l'entournure, se resserraient au poignet. Un autre ruban vert de mer, très étroit, lui ceignait le col, attaché à gauche par un petit nœud. Un ruban pareil liait l'extrémité de la prodigieuse tresse tombant de dessous un chapeau de

paille où s'enroulait une couronne de jacinthes semblable à celle de la Pandore d'Alma Tadéma. Un seul bijou, une grosse turquoise de Perse, en forme de scarabée, avec des caractères gravés comme sur un talisman, fermait le col sous le menton.

Elle dit :

— Attendons Delphine. Puis, nous irons jusqu'à la grille de la Cybèle. Voulez-vous ?

Elle avait pour le convalescent des égards délicats. André était encore très pâle, très amaigri ; et cette maigreur lui avait extraordinairement agrandi les yeux, de sorte que l'expression sensuelle de sa bouche un peu saillante faisait un contraste bizarre et attirant avec le reste de son visage.

— Oui, répondit-il. Et je vous en suis même reconnaissant.

Puis, après une courte hésitation :

— Ce matin, vous me permettrez quelques silences ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il me semble que j'ai perdu la parole et que je ne sais rien dire. Mais, parfois, les silences peuvent devenir lourds, ennuyeux et même troublants, s'ils se prolongent. Voilà pourquoi je vous demande si, pendant notre promenade, vous me permettrez de me taire et de vous écouter.

— Alors, nous nous tairons ensemble, dit-elle avec un faible sourire.

Et elle regarda vers le château, visiblement impatiente.

— Comme Delphine est longue à venir !

André demanda :

— Françoise était-elle déjà levée, quand vous êtes descendue ?

— On! non. Elle est d'une paresse incroyable.-- Voici Delphine. La voyez-vous?

La fillette arrivait rapidement, suivie de sa gouvernante. Invisible sur la pente des escaliers, elle réapparaissait sur les terrasses qu'elle traversait en courant. Dans le vent de la course, ses cheveux dénoués lui ondoyaient aux épaules, sous un large chapeau de paille couronné de pavots. Lorsqu'elle fut à la dernière marche, elle ouvrit les bras à sa mère et l'embrassa vingt fois sur les joues. Puis elle dit :

— Bonjour, André!

Et elle lui tendit le front, dans une attitude enfantine d'une adorable grâce.

C'était une créature fragile et vibrante comme un instrument qui serait formé d'une substance sensible. Sa chair, trop délicate, semblait presque ne pas réussir à cacher ni même à voiler la splendeur de l'esprit qui, comme une flamme dans une lampe précieuse, y vivait d'une vie active et douce.

— Mon amour! murmura la mère en l'enveloppant d'un regard où s'exhalait toute la tendresse d'une âme possédée par cette unique affection.

Et cette parole, ce regard, cette expression, cette caresse donnèrent à André une sorte de jalousie, une sorte de découragement, comme s'il eût senti que l'âme de cette femme s'éloignait, se dérobait à lui pour toujours, lui devenait inaccessible.

La gouvernante demanda la permission de remonter au château. Ils prirent l'allée des orangers. Delphine poussait son cerceau en courant devant eux; et ses jambes droites, serrées dans les bas noirs, un peu longues, de cette longueur effilée des statuettes de Tanagra, se mouvaient avec une agilité rythmique.

— Vous me semblez un peu triste maintenant, dit la Siennoise au jeune homme; et pourtant vous étiez gai, tout à l'heure, lorsque vous êtes descendu. Quelque pensée vous tourmente peut-être? Ou peut-être ne vous sentez-vous pas bien?

Elle faisait ces questions d'une manière presque fraternelle, grave et suave, qui invitait à la confiance. Le convalescent eut l'envie timide, comme la vague tentation, de mettre son bras sous le bras de cette sœur et de se laisser conduire par elle en silence, à travers cette ombre et ce parfum, sur ce sol parsemé de fleurs d'oranger, dans ce sentier que mesuraient les vieux Termes revêtus de mousse. Il lui semblait qu'il était revenu aux premiers jours après la maladie, à ces jours inoubliables de langueur, de bonheur, d'inconscience; et qu'il avait besoin d'un appui amical, d'un guide affectueux, d'un bras familier. Ce désir devint si fort que les mots lui montaient spontanément aux lèvres pour l'exprimer. Mais, au contraire, il répondit :

— Non, madame; je me sens très bien. Merci. C'est septembre qui m'étourdit un peu...

Elle le regarda comme si elle eût douté que cette réponse fût sincère. Puis, pour éviter le silence après la phrase évasive, elle demanda encore :

— Parmi les mois tempérés, lequel préférez-vous, d'avril ou de septembre?

— Je préfère septembre. Il est plus féminin, plus discret, plus mystérieux, Il ressemble à un printemps vu en rêve. Alors les plantes, perdant lentement leurs forces, perdent aussi quelque chose de leur réalité. Regardez la mer, là-bas. N'offre-t-elle pas l'image d'une atmosphère plutôt que d'un amas d'eau? Jamais les alliances de la mer et du ciel ne sont aussi poé-

tiques et profondes qu'en septembre. Et la terre? Lorsqu'en cette saison je regarde la campagne, je pense toujours, sans savoir pourquoi, à une belle femme qui vient d'enfanter, qui repose dans un lit blanc et qui sourit d'un sourire étonné, pâle, inextinguible. Est-ce une impression juste? Il y a, ce me semble, quelque chose de la stupeur et de la béatitude puerpérales, dans un paysage de septembre.

Ils étaient presque au bout du sentier. Certaines gaines adhéraient si étroitement aux souches des orangers qu'elles formaient avec eux un seul tronc, végétal et marmoréen; et les fruits innombrables, les uns déjà tout dorés, d'autres tachés d'or et de vert, d'autres entièrement verts, pendaient sur les têtes des Termes qui semblaient être les gardiens et les génies tutélaires d'arbres sacrés et intangibles. — Pourquoi André fut-il assailli d'une inquiétude et d'une anxiété inattendue en approchant du lieu où, quinze jours auparavant, il avait écrit les sonnets de la délivrance? Pourquoi fut-il partagé entre la crainte et l'espoir qu'elle les découvrît et les déchiffrât? Pourquoi certains de ces vers lui revinrent-ils à l'esprit détachés des autres, comme l'expression de son sentiment actuel, de son aspiration actuelle, du nouveau rêve qu'enfermait son cœur?

O vous qui parfumez tous les vents, — vous qui avez la seigneurie de toutes les portes, — je mets à vos pieds mon destin. — Daignez, ô Reine, y consentir !

C'était vrai ! c'était vrai ! Il l'aimait; il mettait toute son âme aux pieds de cette femme; il n'avait qu'un seul désir, humble et immense : être la terre sous ses pas.

— Que c'est beau ici ! s'écria la Siennoise en pénétrant

dans le domaine de l'Hermès à quatre visages, dans le paradis des acanthes. Quelle odeur étrange !

En effet, l'air était imprégné d'une odeur de musc ; et on aurait pu croire à l'invisible présence d'un insecte ou d'un reptile musqué. L'ombre était mystérieuse, et les lignes de lumière qui traversaient le feuillage déjà touché par le mal d'automne étaient pareilles à des rayons de lune qui traverseraient les vitraux historiés d'une cathédrale. Un sentiment mixte, païen et chrétien, émanait de cette retraite, comme d'un tableau mythologique peint par un primitif pieux.

— Regardez, regardez Delphine ! ajouta-t-elle.

Et sa voix exprimait l'émotion que donne un spectacle de beauté.

Delphine avait tressé adroitement une guirlande avec des brindilles d'oranger en fleur ; et, par une soudaine fantaisie d'enfant, elle voulait enguirlander la divinité de pierre. Mais, comme elle n'atteignait pas jusqu'au sommet, elle s'efforçait de réussir dans son entreprise en se haussant sur la pointe des pieds, en élevant le bras, en s'allongeant le plus qu'elle pouvait ; et sa forme grêle, élégante et vive, contrastait avec la forme rigide, carrée et solennelle de la statue : telle une tige de lis au pied d'un chêne. Tous ses efforts étaient vains.

Alors la mère souriante lui vint en aide. Elle lui prit des mains la guirlande, qu'elle posa sur les quatre fronts pensifs. Involontairement, son regard tomba sur les inscriptions.

— Qui a écrit ces vers ? demanda-t-elle à André, surprise et joyeuse. C'est vous ? Oui, je reconnais votre écriture.

Et, pour lire, elle se mit vite à genoux dans l'herbe,

curieuse, presque avide. Par imitation, Delphine se pencha derrière sa mère en lui entourant le cou de ses bras et en avançant son visage contre la joue maternelle. Marie lisait tout bas. Et ces deux figures féminines, penchées au pied de la haute pierre enguirlandée, dans la lumière incertaine, entre les acanthes symboliques, formaient un groupe si harmonieux de lignes et de couleurs que le poète resta quelques instants dominé par le seul plaisir esthétique et par la pure admiration.

Mais bientôt l'obscure jalousie vint le tourmenter encore. Cette créature fragile, enlacée si étroitement à sa mère, si intimement confondue avec l'âme de sa mère, lui apparut comme une ennemie. Il lui sembla qu'un obstacle insurmontable se dressait contre son amour, contre son désir, contre son espérance. Il n'était pas jaloux du mari, mais il était jaloux de la fille. Ce qu'il voulait de cette femme, c'était moins en posséder la chair qu'en posséder l'âme ; et posséder cette âme tout entière, en posséder toutes les tendresses, toutes les joies, toutes les craintes, toutes les angoisses, tous les rêves ; bref, posséder la vie totale de cette âme, et pouvoir dire : « Je suis la vie de sa vie. »

Et au contraire, c'était la fille, qui possédait tout cela, incontestablement, absolument, continuellement. Lorsque l'adorée s'éloignait pour quelques minutes, il semblait qu'alors manquât à la mère un élément essentiel de sa propre existence. Une transfiguration subite et manifeste advenait en elle, lorsque après une courte absence de la fillette elle entendait de nouveau la voix enfantine. Quelquefois, involontairement, par une correspondance secrète et comme par la loi d'un commun rythme vital, elle répétait un geste de sa fille,

un sourire, une attitude, un air de tête. Quelquefois, lorsque sa fille reposait ou dormait, elle avait des moments de contemplation si profonde qu'elle semblait perdre conscience de tout le reste pour s'identifier à l'être qu'elle contemplait. Quand elle adressait la parole à son adorée, sa parole était une caresse et sa bouche n'avait plus aucune marque de douleur. Quand elle en recevait les baisers, un tremblement agitait ses lèvres, et ses yeux aux cils palpitants se remplissaient d'une indescriptible joie, comme les yeux d'une bienheureuse en extase. Quand elle causait avec d'autres personnes ou quand elle écoutait, il semblait qu'elle eût par instants comme une suspension soudaine de pensée, comme une absence momentanée d'esprit ; et c'était pour sa fille, pour elle, toujours pour elle.

André souffrait comme d'une perte irréparable, comme d'une espérance éteinte. « Qui pourrait jamais rompre cette chaîne? Qui pourrait conquérir une part, la moindre part de ce cœur? A cette heure, à cette heure même, la fille ne lui ravissait-elle pas quelque chose ? »

En effet, par jeu, Delphine voulait contraindre sa mère à demeurer agenouillée. Elle s'abandonnait et s'attachait de tout son poids au cou de Marie, en criant parmi les rires :

— Non, non, non ! Tu ne te relèveras pas !

Et, lorsque la mère ouvrait la bouche pour parler, elle lui mettait ses petites mains sur la bouche pour l'empêcher de parler, et elle la faisait rire, et puis elle lui bandait les yeux avec la tresse ; et, s'échauffant, s'enivrant à ce jeu, elle ne voulait pas finir.

André la regardait, avec l'impression que, par tout ce remuement, elle chassait loin de sa mère, et dévas-

tait et dispersait tout ce que la lecture des vers avait peut-être fait fleurir.

Lorsque enfin la jeune femme eut réussi à se délivrer de ce doux tyran, elle dit à son compagnon, sur le visage de qui elle lisait la contrariété :

— Pardonnez-moi, André. Il y a des jours où Delphine a de ces folies.

Puis, d'une main légère, elle remit en ordre les plis de sa robe. Elle avait sous les yeux une flamme subtile; elle avait aussi la respiration un peu haletante. Elle reprit, en souriant d'un sourire auquel cette insolite animation du sang donnait un singulier éclat :

— Et pardonnez-lui, en récompense de son inconscient présage. N'a-t-elle pas eu tout à l'heure l'inspiration de poser une couronne nuptiale sur votre poésie qui célèbre une communion nuptiale? Ce symbole est le sceau de l'alliance.

— Je vous remercie toutes les deux, répondit André, qu'elle venait pour la première fois d'appeler par son simple prénom.

Cette familiarité inattendue et ces bonnes paroles ramenaient la confiance dans son âme. Delphine s'était éloignée par une des allées, en courant.

— Ces vers sont un document moral, n'est-ce pas? Vous me les donnerez, pour que je les conserve.

Il aurait voulu dire :

— Ils vont à vous naturellement, aujourd'hui. Ils sont vôtres, ils parlent de vous, ils vous implorent.

Mais il dit simplement :

— Je vous les donnerai.

Ils reprirent leur chemin vers la statue de la Cybèle. Avant de quitter le bosquet, Marie se retourna vers l'Hermès, comme si quelqu'un l'eût rappelée : et son

front paraissait lourd de pensées. André lui demanda humblement :

— A quoi pensez-vous ?

Elle répondit :

— Je pense à vous.

— Et que pensez-vous de moi ?

— Je pense à votre vie passée, que je ne connais point. Vous avez beaucoup souffert?

— J'ai beaucoup péché.

— Et beaucoup aimé aussi?

— Je ne sais pas. Peut-être l'amour n'est-il point ce que j'ai senti. Peut-être suis-je destiné à aimer encore. Vraiment, je ne sais pas.

Elle se tut. Ils marchèrent à côté l'un de l'autre un bout de chemin. Sur la droite, le sentier était bordé de grands lauriers interrompus à intervalles égaux par un cyprès ; et la mer riante apparaissait et disparaissait dans le fond, entre les feuillages légers, bleue comme la fleur du lin. Sur la gauche, il y avait un talus avec une sorte de paroi semblable au dossier d'un très long banc de pierre et qui portait sur la crête, répétés dans toute la longueur, l'écu des Ateleta et un alérion, alternativement. Au-dessous de chacun des écus et de chacun des alérions, il y avait un mascaron sculpté dont la bouche, par un petit tuyau saillant, versait de l'eau dans une série de vasques en forme de sarcophages et ornées de bas-reliefs mythologiques. Ces bouches devaient être au nombre de cent, puisqu'on disait : « l'allée des Cent Fontaines » ; mais quelques-unes obstruées par le temps, ne coulaient plus, et d'autres coulaient à peine. Beaucoup d'écus étaient brisés, et la mousse en avait recouvert les armoiries ; beaucoup d'alérions étaient décapités, et les figures des bas-reliefs

apparaissaient parmi la mousse comme des pièces d'argenterie mal cachées sous un vieux velours en lambeaux. Dans les vasques, sur l'eau plus limpide et plus verte qu'une émeraude, tremblaient des cheveux de Vénus où voguaient des feuilles de roses tombées des buissons d'en haut; et les tuyaux survivants produisaient un chant rauque et suave qui courait sur la rumeur de la mer comme une mélodie sur un accompagnement.

— Entendez-vous? demanda Marie qui s'était arrêtée et prêtait l'oreille, prise à l'enchantement de ce murmure. La musique de l'onde amère et la musique de l'eau douce!

Elle était au milieu du sentier, un peu penchée vers les fontaines, séduite surtout par la mélodie, le doigt levé vers la bouche, dans l'attitude involontaire de celui qui écoute en ayant peur d'être troublé. André, plus rapproché des vasques, la voyait se dresser sur un fond de verdure frêle et mystique, le fond de verdure ombrien d'une Annonciation ou d'une Nativité.

— Marie! murmura le convalescent, qui avait le cœur gonflé de tendresse. Marie, Marie...

C'était pour lui une volupté ineffable, de mêler ce nom à cette musique des eaux. Sans le regarder, elle mit son doigt sur sa bouche, pour lui faire signe de se taire.

— Pardonnez-moi, dit-il, vaincu par l'émotion; mais je ne puis plus résister. C'est mon âme qui vous appelle!

Une étrange exaltation sentimentale s'était emparée de lui; les cimes lyriques de son âme s'étaient allumées et flamboyaient; l'heure, la lumière, le lieu, toutes les choses environnantes lui suggéraient l'a-

mour ; depuis les limites extrêmes de la mer jusqu'aux humbles capillaires des fontaines, tout lui paraissait enserré dans un même cercle magique ; et le centre du cercle, c'était cette femme.

— Vous ne saurez jamais, reprit-il à voix basse, comme s'il eût craint de l'offenser, vous ne saurez jamais à quel point mon âme est vôtre.

Elle devint encore plus pâle, comme si tout le sang de ses veines eût reflué vers son cœur. Elle ne dit rien ; elle évita de le regarder. D'une voix un peu altérée, elle appela :

— Delphine !

L'enfant ne répondit pas : elle s'était sans doute avancée entre les arbres jusqu'au bout du sentier.

— Delphine ! répéta-t-elle plus fort, avec une sorte d'effroi.

Durant l'attente qui suivit le cri, on entendait chanter les eaux dans le silence qui semblait s'élargir.

— Delphine !

Un frôlement vint d'entre les feuilles, comme au passage d'une chevrette ; et l'enfant déboucha du fourré, lestement, tenant de ses deux mains son chapeau de paille plein jusqu'au bord des petits fruits rouges qu'elle avait cueillis sur un arbousier. La fatigue et la course l'empourpraient ; des ronces restaient accrochées à la laine de son vêtement, et quelques feuilles s'embarrassaient dans ses cheveux rebelles.

— Oh ! maman, viens, viens avec moi !

Elle voulait entraîner sa mère pour cueillir d'autres fruits.

— Là-bas, il y en a une forêt ; des quantités, des quantités ! Viens avec moi, maman ; viens !

— Non, mon amour ; je t'en prie. Il est tard.

— Viens !

— Il est trop tard.

— Viens ! Viens !

Cette insistance obligea la mère à céder et à se laisser conduire par la main.

— Il y a un chemin pour aller au bois d'arbousiers sans passer par le fourré, dit Sperelli.

— Tu entends, Delphine ? Il y a un chemin meilleur.

— Non, maman. Viens avec moi !

Delphine l'entraîna du côté de la mer, entre les lauriers sauvages. André suivait ; et il était heureux de pouvoir regarder librement devant lui la personne de l'aimée, de pouvoir la boire avec les yeux, de pouvoir surprendre tous les mouvements divers et tous les rythmes interrompus de cette marche sur une pente inégale, parmi les obstacles des troncs, parmi les enchevêtrements des cépées, parmi les résistances des branches. Mais, tandis que ses yeux se repaissaient de toutes ces choses, son âme se préoccupait surtout d'une attitude et d'une expression. — Oh ! cette pâleur, cette paleur soudaine, lorsqu'il avait dit tout bas les graves paroles ! Oh ! le son indéfinissable de cette voix appelant Delphine !

— Est-ce loin encore ? demanda Marie.

— Non, non, maman. C'est ici ; nous y sommes.

Lorsqu'ils furent arrivés, une sorte de timidité s'empara du jeune homme. Depuis qu'il avait parlé, ses yeux n'avaient pas encore rencontré les yeux de Marie. Que pensait-elle ? Qu'éprouvait-elle ? De quel regard le regarderait-elle ?

— Nous y voici ! cria la fillette.

En effet, les lauriers allaient s'éclaircissant et la mer

apparaissait plus libre. Tout à coup, le bois d'arbousiers rougeoya comme une forêt de coraux terrestres qui, à l'extrémité de leurs branches, auraient porté de larges touffes de fleurs.

Marie murmura :

— Quelle merveille !

Le bois merveilleux fleurissait et fructifiait dans une anse recourbée comme un hippodrome, profonde et ensoleillée, où toute la douceur de ce rivage se recueillait délicieusement. Les troncs des arbousiers, élancés et sveltes, vermeils pour la plupart, quelques-uns jaunâtres, portaient de grandes feuilles luisantes, vertes par-dessus et glauques par-dessous, immobiles dans l'air calme. Les grappes fleuries, pareilles à des bouquets de muguet, blanches et rosées, innombrables, pendaient aux cimes des jeunes branches ; et, aux cimes des vieilles branches, pendaient les baies rouges et orangées. Chaque pied en avait une charge ; et la magnificence fastueuse des fleurs, des fruits, des feuilles et des tiges s'étalait sur le vif azur de la mer avec l'invraisemblable intensité d'un rêve, comme un reste de quelque jardin fabuleux.

— Quelle merveille !

Marie avançait lentement ; elle ne tenait plus la main de Delphine, qui courait folle de joie, avec le seul désir de dépouiller tout le bois. André osa dire :

— Me pardonnez-vous ? Je ne voulais pas vous offenser. Même, en vous voyant si haute, si loin de moi, si pure, je croyais que jamais, jamais, je ne vous parlerais de mon secret, que je ne vous demanderais jamais un consentement, que je ne me mettrais jamais en travers de votre chemin. Depuis que je vous connais, j'ai beaucoup songé à vous, le jour et la nuit, mais

sans espoir et sans but. Je sais que vous ne m'aimez pas et que vous ne pouvez pas m'aimer. Et néanmoins, croyez-moi, je renoncerais à toutes les promesses de la vie pour vivre dans un petit coin de votre cœur...

Elle continuait de cheminer lentement, sous les arbres pailletés de lumière, qui étendaient sur sa tête leurs bouquets pendants, leurs jolies grappes blanches et rosées.

— Croyez-moi ; Marie, croyez-moi. Si l'on me disait maintenant d'abandonner toute vanité et tout orgueil, tout désir et toute ambition, le plus cher souvenir du passé, la plus douce flatterie de l'avenir, et de vivre uniquement en vous et pour vous, sans demain et sans hier, sans aucune autre attache, sans aucune autre préférence, hors du monde, entièrement perdu dans votre être, pour toujours, jusqu'à la mort, je n'hésiterais pas, non, je n'hésiterais pas! Croyez-moi. Vous m'avez regardé et parlé, souri et répondu ; vous vous êtes assise à côté de moi, et vous êtes restée muette et pensive ; vous avez, à côté de moi, vécu de votre existence intérieure, de cette invisible et inaccessible existence que je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais ; et votre âme a pris la mienne jusqu'au fond, sans se troubler, sans se douter de rien, comme la mer boit un fleuve... Que vous fait mon amour? Que vous fait l'amour? C'est une parole trop souvent profanée, un sentiment trop souvent falsifié. Je ne vous offre pas l'amour. Mais refuserez-vous d'accepter l'humble tribut, le tribut de dévotion qu'offre mon esprit à un être plus noble et plus haut?

Elle continuait de cheminer, lentement, la tête basse, très pâle, exsangue, vers un banc placé à la limite du

bois, en face de la mer. En y arrivant, elle s'y laissa tomber avec une sorte d'abandon, silencieuse; et André s'assit près d'elle, lui parlant toujours.

Le banc formait un large hémicycle de marbre blanc, muni d'un dossier dans toute sa longueur, lisse, luisant, sans autre ornement qu'une patte de lion sculptée à chaque bout en manière de support; et il rappelait ces bancs antiques sur lesquels, dans les îles de l'Archipel, dans la Grande Grèce et à Pompéi, les femmes passaient le temps à écouter les lectures des poètes, à l'ombre des lauriers roses, devant l'infini de la mer. Les arbousiers y mettaient l'ombre de leurs fleurs et de leurs fruits, plus encore que de leurs feuilles; et le contraste du marbre y avivait le corail des tiges.

— J'aime tout ce que vous aimez; vous possédez tout ce que je cherche. La pitié qui me viendrait de vous me serait plus précieuse que la passion de toute autre femme. Je sens que votre main sur mon cœur y ferait germer une seconde jeunesse, beaucoup plus pure que la première, et beaucoup plus forte. L'éternel ondoiement qu'est ma vie intérieure se reposerait en vous, trouverait en vous le calme et la sécurité. Mon esprit inquiet et mécontent, travaillé par une continuelle discorde d'attractions et de répulsions, de goûts et de dégoûts, éternellement et irrémédiablement seul, trouverait dans le vôtre un refuge contre le doute qui souille toute idéalité, qui abat tout vouloir, qui affaiblit toute force. D'autres sont plus malheureux; mais je ne sais pas s'il y eut jamais au monde un homme moins heureux que moi.

Il faisait siennes les paroles d'Obermann. Dans cette sorte d'ivresse sentimentale, toutes ses mélancolies lui

remontaient aux lèvres ; et le son même de sa voix, humble et un peu tremblant, augmentait son émotion.

— Je n'ose pas dire mes pensées. Près de vous, pendant ce peu de jours, depuis que je vous connais, j'ai eu des moments d'oubli si complet que j'ai cru presque revenir aux tout premiers temps de ma convalescence, alors que vivait en moi le sentiment profond d'une autre vie. Le passé, l'avenir n'étaient plus : c'était même comme si le premier n'eût jamais été, comme si le second ne dût jamais être. Le monde n'était pour moi qu'une illusion informe et obscure. Quelque chose comme un rêve s'élevait sur mon âme, quelque chose de vague et de grand, un voile qui ondoyait, tantôt opaque et tantôt diaphane, à travers lequel resplendissait ou cessait de resplendir un mystérieux trésor. En ces moments, que saviez-vous de moi ? Sans doute alors votre âme était loin, bien loin, très loin ! Cependant, votre seule présence visible suffisait à me donner l'ivresse ; et je la sentais couler comme du sang dans mes veines, envahir mon esprit comme un sentiment surhumain.

Elle se taisait, immobile, la tête droite, le buste dressé, les mains posées sur les genoux, dans l'attitude de quelqu'un dont le courage se raidit par un suprême effort contre une langueur envahissante. Mais sa bouche, l'expression de sa bouche vainement serrée avec violence, trahissait une sorte de volupté douloureuse.

— Je n'ose pas dire mes pensées. Marie, Marie, me pardonnez-vous ? N'est-ce pas que vous me pardonnez ?

De derrière le siège, deux petites mains s'allongèrent pour aveugler les yeux maternels ; et une voix cria, palpitante d'allégresse :

— Devine ! devine !

Elle sourit en s'abandonnant sur le dossier : Delphine l'attirait de ses mains qui lui pressaient les paupières. Et aussitôt, avec une étrange clarté, André vit ce léger sourire dissiper sur cette bouche tout le trouble obscur de l'expression première, effacer toute trace qui aurait pu lui paraître l'indice d'un consentement ou d'un aveu, mettre en fuite toute ombre incertaine qui aurait pu se convertir dans son âme en lueur d'espérance. Et il resta comme un homme trompé par une coupe qu'il aurait crue pleine et qui n'offrirait que de l'air à ses lèvres altérées.

— Devine !

La fillette couvrait la tête maternelle de baisers forts et rapides, avec une sorte de frénésie, en lui faisant peut-être un peu mal.

— Je sais qui c'est, je sais qui c'est, disait la mère aveuglée. Lâche-moi !

— Et que me donneras-tu, si je te lâche ?

— Ce que tu voudras.

— Je veux un cheval pour rapporter mes arbouses à la maison. Viens voir ce que j'en ai !

Elle fit le tour du banc et prit sa mère par la main. Celle-ci se leva, non sans quelque peine, et, lorsqu'elle fut debout, battit plusieurs fois des paupières comme pour ôter de ses yeux un éblouissement. André se leva aussi. Tous les deux suivirent Delphine.

L'enfant terrible avait dépouillé de ses fruits presque la moitié du bois. Sur les branches basses, il ne restait pas une baie. A l'aide d'un roseau trouvé je ne sais où, elle avait fait une prodigieuse récolte, puis ramassé toutes les arbouses en un seul tas qui, par l'intensité de ses teintes, ressemblait sur le sol brun à un tas de

charbons ardents. Mais les touffes de fleurs ne l'avaient pas séduite : elles pendaient, blanches, rosées, nuancées de jaune, presque diaphanes, plus délicates que des grappes d'acacia, plus jolies que du muguet, baignées dans la lumière diffuse comme dans la transparence d'un lait ambré.

— Oh ! Delphine, Delphine ! qu'as-tu fait? s'écria Marie en regardant cette dévastation.

La fillette riait, heureuse, devant la pyramide vermeille.

— Il faudra laisser tout ici.

— Non, non...

D'abord, elle ne voulait pas. Puis elle réfléchit ; et elle dit comme pour elle-même avec des yeux brillants :

— La biche viendra les manger.

Peut-être venait-elle d'apercevoir le bel animal errant en liberté dans le parc ; et la pensée d'avoir amoncelé pour lui cette nourriture la satisfit, en allumant son imagination déjà pleine de fables où les biches sont des fées bonnes et puissantes qui reposent sur des coussins de velours et boivent dans des coupes de saphir. Elle se tut, songeuse, voyant déjà peut-être le bel animal fauve se repaître d'arbouses sous les arbustes en fleur.

— Allons-nous-en, dit la mère : il est tard.

Elle tenait Delphine par la main et cheminait sous les arbustes en fleur. A la limite du bois, elle s'arrêta pour contempler la mer.

Les eaux, recueillant les reflets des nuages, avaient l'apparence d'une immense étoffe de soie, morbide, fluide, chatoyante, ondulée de larges plis ; et les nuages blanc et or, isolés les uns des autres mais émergeant tous d'une même zone, ressemblaient à des statues

chryséléphantines enveloppées de voiles ténus et dressées sur un pont sans arches.

Silencieux, André détacha d'un arbousier une touffe de fleurs si fournie qu'elle faisait plier le rameau sous son poids, et il l'offrit à Marie. Elle, en la recevant, le regarda, mais n'ouvrit point la bouche.

Ils reprirent les sentiers. Maintenant Delphine parlait, parlait avec abondance, répétant cent fois les mêmes choses, entêtée de la biche, mélangeant les fantaisies les plus étranges, inventant de longues histoires monotones, confondant un conte avec un autre, embrouillant des aventures où elle se perdait elle-même. Elle parlait, parlait avec une sorte d'inconscience, comme si l'air du matin l'eût grisée; autour de sa biche elle faisait venir des fils et des filles de roi, des cendrillons, de petites reines, des mages, des monstres, tous les personnages des royaumes imaginaires, en foule, tumultueusement, comme dans la métamorphose continuelle d'un rêve. Elle parlait de la même façon qu'un oiseau gazouille, avec des modulations mélodieuses, parfois avec des suites de sons qui n'étaient pas des paroles et où s'épanchait l'onde musicale déjà commencée, — tel le frémissement d'une corde pendant la pause, — lorsqu'en cet esprit enfantin la liaison de l'idée et du signe verbal venait à s'interrompre.

Marie et André ne parlaient ni n'écoutaient. Mais il leur semblait que la cantilène de la fillette couvrait le murmure de leurs pensées : car, en pensant, ils avaient l'impression que je ne sais quoi de sonore s'échappait de leur cerveau, quelque chose que, dans le silence, on aurait pu percevoir physiquement ; et, si Delphine se taisait une seconde, ils éprouvaient une étrange sensation d'inquiétude et d'appréhension, comme si ce

silence eût menacé de dévoiler, de mettre à nu leur âme.

L'allée des Cent Fontaines apparut dans une perspective fuyante où les jets et les miroirs de l'eau mettaient une fine scintillation de cristal, une mobile transparence de jade. Un paon perché sur un des écus prit son vol, en faisant tomber au-dessous de lui dans une vasque des roses effeuillées. Quelques pas plus loin, André reconnut la vasque devant laquelle Marie lui avait dit :

— Entendez-vous?

Dans le domaine de l'Hermès, l'odeur de musc s'était dissipée. L'Hermès, pensif sous sa guirlande, était constellé par les rayons qui s'insinuaient dans les interstices du feuillage. Les merles chantaient, se répondant. Delphine, prise d'un nouveau caprice, demanda .

— Maman, rends-moi la guirlande.

— Non. Laissons-la. Pourquoi veux-tu la reprendre?

— Rends-la-moi, pour que je la porte à Murielle.

— Murielle la gâterait.

— Rends-la-moi, je t'en prie!

La mère regarda André. Il s'approcha de la statue et enleva la guirlande, qu'il rendit à Delphine. Dans leurs esprits exaltés, la superstition, — un des troubles obscurs que l'amour suscite même chez les êtres intellectuels, — prêta tout de suite à cet insignifiant épisode le mystère d'une allégorie. Il leur sembla que, dans ce fait si simple, un symbole était caché. Ils ne savaient pas bien lequel, mais ils s'en préoccupaient. Un vers tourmentait André :

Ne verrai-je jamais le geste qui consent?

A mesure que le bout du sentier se rapprochait,

une angoisse plus cruelle opprimait son cœur ; et il aurait donné la moitié de son sang pour une parole de cette femme. Elle fut cent fois sur le point de parler, mais elle ne parla pas.

— Regarde là-bas, maman ! Vois-tu Ferdinand Murielle, Richard ? dit Delphine, qui venait d'apercevoir au bout du sentier les enfants de la marquise.

Et elle se mit à courir, en agitant la couronne :

— Murielle ! Murielle ! Murielle !

V

Marie Ferrès était restée fidèle à l'habitude juvénile de noter quotidiennement dans son Journal intime les pensées, les joies, les tristesses, les rêves, les agitations, les aspirations, les regrets, les espérances, toutes les vicissitudes de sa vie intérieure, tous les épisodes de sa vie extérieure, composant ainsi une sorte d'Itinéraire de l'Ame qu'elle aimait parfois à relire pour en tirer des indications sur la route à suivre et pour y retrouver la trace des choses mortes depuis longtemps.

Contrainte par les circonstances à se replier continuellement sur elle-même, toujours close en sa pureté comme en une tour d'ivoire incorruptible et inaccessible, elle trouvait un soulagement et un réconfort dans cette espèce de confession quotidienne confiée à la page blanche du livre secret. Là, elle se lamentait de ses peines, s'abandonnait aux larmes, cherchait à

pénétrer les énigmes de son cœur, interrogeait sa conscience, reprenait courage par la prière, se retrempait dans la méditation, éloignait d'elle toute faiblesse et toute vaine image, remettait son esprit entre les mains du Seigneur. Et toutes les pages resplendissaient de la même lumière, d'une lumière de Vérité.

***

15 SEPTEMBRE (SCHIFANOIA). — Comme je me sens lasse ! Le voyage m'a un peu fatiguée ; l'air de la mer et de la campagne m'a un peu étourdie. J'ai besoin de repos , et déjà il me semble que je savoure d'avance la bonté du sommeil et la douceur du réveil de demain. Je m'éveillerai dans la maison amie et hospitalière de Françoise, dans cette Schifanoia qui a des roses si belles et des cyprès si grands ; et je m'éveillerai avec plusieurs semaines de paix devant moi, vingt jours d'existence spirituelle, davantage peut-être. Je suis très reconnaissante à Françoise de son invitation. En la revoyant, c'est une sœur que j'ai revue. Que de changements en moi, et combien profonds, depuis les belles années florentines !

Aujourd'hui, à propos de mes cheveux, Françoise rappelait les passions et les mélancolies de ce temps-là, et Charlotte Fiordelise, et Gabrielle Vanni, et toute cette lointaine histoire qu'il me semble maintenant, non pas avoir vécue, mais lue dans un vieux livre oublié, ou vue en rêve. Mes cheveux ne sont pas tombés, mais il est tombé de moi bien d'autres choses plus vivantes. Autant de cheveux sur ma tête, autant de gerbes de douleur dans ma destinée.

Mais pourquoi la tristesse me reprend-elle ? Pourquoi les souvenirs me font-ils si mal ? Pourquoi, de temps à autre, ma résignation est-elle ébranlée ? Il ne sert à rien de se lamenter sur une tombe, et le passé est comme une tombe qui ne rend plus ses morts. Mon Dieu ! faites que je me le rappelle une fois pour toujours !

Françoise est jeune encore ; et elle conserve cette belle et franche gaieté qui, chez les religieuses de l'Annonciation, fascinait si étrangement mon esprit un peu sombre. Elle a une grande et rare vertu : elle est enjouée, mais elle sait comprendre les douleurs d'autrui, et elle sait aussi les adoucir par sa pitié sympathique. Elle est surtout une femme d'intelligence, de goûts élevés, une parfaite maîtresse de maison, une amie qui n'est jamais à charge. Peut-être se complaît-elle un peu trop à lancer des mots et des phrases acérées ; mais ses flèches ont toujours une pointe d'or et sont décochées avec une grâce inimitable. Certes, de toutes les grandes mondaines que j'ai connues, c'est la plus fine ; et, de toutes mes amies, c'est la préférée.

Ses enfants ne lui ressemblent guère ; ils ne sont pas beaux. Mais la fillette, Murielle, est très gentille : elle a un rire limpide et les yeux de sa mère. Elle a fait à Delphine les honneurs de la maison avec une amabilité accomplie de petite dame. Elle héritera certainement des nobles manières maternelles.

Delphine semble heureuse. Elle a déjà exploré la plus grande partie du jardin ; elle est descendue jusqu'à la mer, elle a dévalé par tous les escaliers ; et elle est venue me raconter des merveilles, haletante, dévorant les mots, avec une sorte d'éblouissement dans les

yeux. Elle répétait souvent le nom de sa nouvelle amie, Murielle. C'est un nom gracieux qui, sur sa bouche, devient plus gracieux encore.

Elle dort, et profondément. Quand ses yeux sont fermés, les cils lui font au haut des joues une ombre longue, longue. Ce soir, le cousin de Françoise s'en émerveillait, et il répétait un vers de Shakespeare dans *la Tempête,* un très beau vers sur les cils de Miranda.

Le parfum est trop fort dans cette chambre. Avant de s'endormir, Delphine a voulu garder près de son lit le bouquet de roses. Mais, à présent qu'elle dort, je vais l'enlever et le mettre au frais dans la loggia.

Je suis lasse ; et j'ai pourtant écrit trois ou quatre pages. J'ai sommeil ; et je voudrais pourtant prolonger encore cette langueur indéfinie de mon âme ondoyant en je ne sais quelle tendresse diffuse hors de moi et autour de moi. Depuis si longtemps, si longtemps, je ne m'étais pas sentie entourée d'un peu de bienveillance !

Françoise est très bonne, et je lui suis très reconnaissante.

Je viens de porter le vase de roses dans la loggia ; et j'y suis restée quelques minutes à écouter la nuit, retenue par le regret de perdre dans l'aveuglement du sommeil des heures qui s'écoulent sous un si beau ciel. La voix des fontaines et la voix de la mer font un accord étrange. Les cyprès, devant moi, semblaient être les colonnes du firmament ; les étoiles brillaient juste sur leurs cimes et y mettaient une flamme.

Pourquoi, la nuit, l'onde des parfums a-t-elle quelque chose qui parle, a-t-elle une signification, un langage ?

Non ; la nuit, les fleurs ne dorment pas.

*
* *

16 SEPTEMBRE. — Après-midi délicieuse, passée presque toute en conversations avec Françoise, dans la loggia, sur les terrasses, le long des avenues, en tous les lieux découverts de ce château qui semble édifié par un prince poète pour oublier un chagrin. Le nom du palais de Ferrare est un nom qui lui convient à merveille.

Françoise m'a fait lire un sonnet du comte Sperelli écrit sur vélin : un rien, d'une rare finesse. Ce Sperelli est un esprit d'élite, et très intense. A table, ce matin, il a dit deux ou trois choses très belles. Il est convalescent d'une terrible blessure reçue en duel, à Rome, au mois de mai dernier. Dans les actes, dans les paroles, dans le regard, il a cette espèce d'abandon affectueux et tendre qui est propre aux convalescents, à ceux qui sortent des mains de la mort. Il doit être fort jeune ; mais il doit avoir beaucoup vécu, et d'une vie inquiète. Il porte les marques de la lutte.

Soirée délicieuse, de conversation intime, de musique intime, après le dîner. Peut-être ai-je parlé trop ; ou, du moins, avec trop de chaleur. Mais Françoise m'écoutait, me secondait ; et aussi le comte Sperelli. Dans une conversation qui n'est pas vulgaire, un des plaisirs les plus hauts consiste justement à sentir que le même degré de chaleur anime toutes les intelligences présentes. Alors seulement les paroles prennent un son de sincérité et donnent une jouissance suprême à qui les prononce et à qui les écoute.

En musique, le cousin de Françoise est un connais-

seur raffiné. Il aime beaucoup les maîtres du XVIIIe siècle et spécialement, parmi les compositeurs pour clavecin, Dominique Scarlatti. Mais son plus ardent amour est Sébastien Bach. Chopin lui plaît peu; Beethoven le pénètre trop profondément et le trouble trop. Pour la musique sacrée, après le Beethoven de la *Missa solemnis*, il ne trouve que Mozart qui puisse être comparé à Bach. « En aucune messe peut-être, a-t-il dit, la voix du surnaturel n'atteint à la religieuse terreur qui éclate dans le *Tuba mirum* et dans le *Requiem*. Non, ce n'était pas un Grec, un platonicien, un pur chercheur de la grâce, de la beauté et de la sérénité, celui qui eut du surnaturel un sentiment assez profond pour créer musicalement le fantôme du Commandeur... »

Il a dit ces paroles et d'autres encore avec ce singulier accent que prennent en parlant d'art les hommes qui s'absorbent continuellement dans la recherche de choses élevées et difficiles.

Et puis, en m'écoutant, il avait une étrange expression, comme de stupeur et quelquefois d'anxiété. Presque toujours je m'adressais des yeux à Françoise; et, cependant, je sentais qu'il avait le regard fixé sur moi avec une insistance qui me donnait de la gêne, mais qui ne m'offensait point. Il doit encore être malade, faible, en proie à sa sensibilité. Enfin il m'a demandé : « Vous chantez? » du même ton dont il m'aurait demandé : « Vous m'aimez? »

J'ai chanté un air de Paisiello et un autre de Salieri. J'ai joué un peu de musique du XVIIIe siècle. J'avais la voix chaude et la main heureuse.

Il ne m'a fait aucun éloge. Il est resté silencieux. Pourquoi?

Delphine dormait déjà, en haut, dans sa chambre.

Lorsque je suis montée pour la voir, je l'ai trouvée endormie, mais avec les cils humides comme si elle eût pleuré. Pauvre amour ! Dorothy m'a dit que ma voix arrivait distinctement jusqu'ici, et que Delphine s'est réveillée de son premier sommeil, et qu'elle s'est mise à sangloter, et qu'elle voulait descendre.

Toujours, quand je chante, elle pleure.

Maintenant, elle dort. Mais, de temps à autre, sa respiration devient plus rapide, ressemble à un sanglot contenu et met dans ma propre respiration une oppression vague, comme un besoin de répondre à ce sanglot inconscient, à ce chagrin que le sommeil n'a pas apaisé. Pauvre amour !

Qui joue du piano en bas ? Quelqu'un, avec la sourdine, cherche la gavotte de Rameau, une gavotte pleine de fascinante mélancolie, celle que je jouais tout à l'heure. Qui cela peut-il bien être ? Françoise est remontée avec moi ; il est tard.

Je me suis accoudée dans la loggia. Le vestibule est obscur ; il ne reste de lumière que dans la salle voisine, celle où le marquis et Manuel jouent encore.

La gavotte cesse. Quelqu'un descend au jardin par le perron.

Mon Dieu ! pourquoi suis-je si attentive, si vigilante, si curieuse ? Pourquoi, cette nuit, les bruits me donnent-ils une secousse intérieure ?

Delphine s'éveille, m'appelle.

***

17 SEPTEMBRE. — Manuel est parti ce matin. Nous l'avons accompagné jusqu'à la station de Rovigliano. Il reviendra me prendre vers le 10 octobre,

et nous irons à Sienne, chez ma mère. Je resterai probablement à Sienne avec Delphine jusqu'au nouvel an : deux ou trois mois. Je reverrai la Loge du Pape, et la Fontaine Gaie, et mon beau Dôme blanc et noir, cette chère demeure de la Sainte Vierge où une partie de mon âme est encore à prier, près de la chapelle Chigi, en un endroit que connaissent bien mes genoux.

J'ai toujours l'image de cet endroit claire dans la mémoire. A mon retour, je m'agenouillerai au point précis où j'avais coutume de le faire, exactement, mieux que s'il y était resté deux trous profonds. Et là, je retrouverai cette partie de mon âme occupée encore à prier, sous l'azur constellé de la voûte qui se mire dans le marbre comme un ciel nocturne dans une eau tranquille.

Certainement, rien n'est changé. Dans la chapelle précieuse, pleine d'une ombre palpitante, d'une obscurité animée par les reflets des pierres fines, les lampes brûlaient ; et la lumière semblait se recueillir toute dans l'étroit cercle d'huile où se nourrissait leur petite flamme, comme dans une limpide topaze. Peu à peu, sous mon regard attentif, le marbre historié prenait une pâleur moins froide et comme une tiédeur d'ivoire blond ; peu à peu entrait dans le marbre la vie pâle des créatures célestes et se répandait dans les formes marmoréennes la vague transparence d'une chair angélique.

Combien ardente et spontanée était ma prière ! Si je lisais la *Philothée* de saint François, il me semblait que les mots descendaient sur mon cœur comme des larmes de miel, comme des gouttes de lait. Si je me mettais en méditation, il me semblait que je cheminais dans

les voies secrètes de mon âme comme dans un jardin de délice où les rossignols auraient chanté sur les arbres en fleurs et où les colombes auraient roucoulé au bord des ruisseaux de la Grâce divine. La dévotion versait en moi un calme plein de fraîcheur et de parfums, m'épanouissait dans l'âme les saintes primevères des *Fioretti*, m'enguirlandait de roses mystiques et de lis surnaturels. Et, dans ma vieille Sienne, dans la vieille cité de la Vierge, ce que j'entendais par-dessus toutes les voix, c'étaient les appels des cloches.



18 SEPTEMBRE. — Heure d'indéfinissable torture. Il me semble que je suis condamnée à rassembler, à rapprocher, à rajuster, à recomposer les fragments d'un rêve dont une partie serait sur le point de se réaliser confusément hors de moi, tandis que l'autre partie s'agiterait confusément au fond de mon cœur. Et je peine, je peine, sans réussir jamais à le recomposer tout entier.



19 SEPTEMBRE. — Autre torture. Il y a bien longtemps, quelqu'un m'a chanté une chanson, mais sans la finir. Aujourd'hui, quelqu'un reprend cette chanson au point où elle avait été interrompue; mais, depuis bien longtemps, j'ai oublié le commencement. Et, tandis que je cherche à m'en souvenir pour le rattacher à ce qui suit, mon âme s'égare : elle ne retrouve pas les anciens accents et ne jouit pas des nouveaux.

***

20 SEPTEMBRE. — Après déjeuner, André Sperelli nous a invitées, Françoise et moi, à venir voir dans son appartement les dessins qui lui sont arrivés hier de Rome.

On peut dire que, cet après-midi, un art tout entier nous a passé sous les yeux, un art étudié et analysé par le crayon d'un dessinateur. J'ai eu une des jouissances les plus fortes de ma vie.

Ces dessins, tous de la main de Sperelli, sont ses études, ses croquis, ses notes, les souvenirs qu'il a recueillis çà et là dans toutes les galeries de l'Europe; c'est, pourrais-je dire, son bréviaire, un merveilleux bréviaire où chaque vieux maître a sa page suprême, la page qui résume sa manière, qui met en évidence les beautés les plus hautes et les plus originales de son œuvre.

Il me semble que je suis enivrée d'art; j'ai le cerveau plein de lignes et de figures; et, dans la confusion de ce tumulte, ce que je *vois* toujours, ce sont les femmes créées par les Primitifs, les inoubliables têtes de Saintes et de Vierges, celles qui, dans la vieille Sienne, souriaient à mon enfance religieuse du haut des fresques de Taddeo et de Simone. Toutes ces attitudes nobles et graves pour recevoir une fleur offerte par un ange, pour poser les doigts sur un livre ouvert, pour se pencher vers l'Enfant, pour soutenir sur les genoux le corps de Jésus, pour bénir, pour agoniser, pour monter au Paradis, toutes ces choses pures, sincères et profondes attendrissent et apitoient jusqu'au fond de l'âme; et elles s'impriment pour toujours dans la mémoire,

comme un spectacle d'humaine tristesse vu dans la réalité de la vie, dans la réalité de la mort.

Aujourd'hui, une à une, les femmes des Primitifs défilaient devant nos yeux. Françoise et moi, nous étions assises sur un divan bas, avec un grand pupitre en face de nous, et, sur le pupitre, le portefeuille de cuir contenant les dessins que l'auteur, assis du côté opposé, passait en revue lentement et commentait au fur et à mesure. Chaque fois, je voyais sa main prendre le feuillet et le remettre sur l'autre plat du portefeuille avec une délicatesse singulière; et, chaque fois, je sentais en moi-même un commencement de frisson, comme si cette main allait me toucher. Pourquoi?

A un certain moment, son siège lui parut sans doute incommode. et il s'agenouilla sur le tapis, en continuant de tourner les feuillets. Lorsqu'il parlait, il s'adressait presque toujours à moi, et il avait l'air, non pas de me donner une leçon, mais de raisonner avec une personne qui s'y connaîtrait aussi bien que lui-même; et, au fond de mon être, je sentais un contentement mêlé de reconnaissance. Lorsque je poussais un cri d'admiration, il me regardait avec un sourire que j'ai encore présent, mais que je ne sais pas définir. Deux ou trois fois, Françoise appuya familièrement le bras sur son épaule, sans faire attention. En voyant la tête du premier-né de Moïse copiée sur la fresque de Sandro Botticelli, à la chapelle Sixtine, elle dit :

— Cette tête a un peu de ton expression, quand tu es mélancolique.

En voyant la tête de l'archange Michel, un morceau de la Madone de Pavie peinte par le Pérugin, elle dit :

— Julie Moceto lui ressemble, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre, il a tourné le feuillet un peu plus vite. Alors elle a reprit en riant :

— Loin d'ici les images du péché !

Cette Julie Moceto ne serait-elle pas une femme qu'il aurait aimée autrefois? Le feuillet tourné, un désir incompréhensible m'a prise de revoir l'archange Michel, de l'examiner avec plus d'attention. N'était-ce que de la curiosité?

Je ne sais. Je n'ose regarder dans le secret de mon cœur. J'aime mieux temporiser, me tromper moi-même. Le courage me manque pour affronter la lutte. Je suis pusillanime.

Cependant, l'heure est douce. J'ai une excitation d'esprit, une ardeur d'imagination, comme si j'avais bu beaucoup de tasses de thé très fort. Je n'ai aucune envie de me coucher. La nuit est tiède comme en août; le ciel est clair mais voilé, pareil à un tissu de perles; la mer a une respiration lente et basse, mais les fontaines remplissent les pauses. La loggia m'attire. Rêvons un peu. A quoi rêver?

Non, sois prudente. Prie, couche-toi et dors.

*
* *

21 SEPTEMBRE. — Hélas! il faut donc recommencer toujours le pénible labeur et remonter la pente déjà gravie!

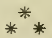
*
* *

22 SEPTEMBRE. — Il m'a donné un volume de ses poésies, *la Fable d'Hermaprodite* : le vingt et unième des vingt-cinq exemplaires, imprimé sur vélin, avec deux épreuves du frontispice avant la lettre.

C'est une œuvre singulière où se cache un sens mystérieux et profond, bien que l'élément musical y prédomine, emportant l'âme dans une magie de sons inouïe, et enveloppant les pensées qui scintillent comme une poudre d'or et de diamant dans un fleuve limpide.

Les chœurs des Centaures, des Sirènes et des Sphinx causent un trouble indéfinissable, éveillent dans l'oreille et dans l'esprit une inquiétude et une curiosité non satisfaites, qui résultent du continuel contraste d'un sentiment double, d'une aspiration double, d'une nature double, humaine et bestiale. Mais avec quelle pureté, pour ainsi dire *visible,* la forme idéale de l'Androgyne se dessine parmi les chœurs tumultueux des monstres ! Nulle musique ne m'a enivrée comme ce poème, nulle statue ne m'a donné de la beauté une impression plus harmonique. Certains vers me poursuivent sans trêve, et me poursuivront très longtemps peut-être. Ils sont si intenses !

De jour en jour, d'heure en heure, sans trêve, il conquiert davantage mon intelligence et mon âme, en dépit de ma volonté, en dépit de ma résistance. Ses paroles, ses regards, ses gestes, ses moindres mouvements m'entrent dans le cœur.



23 SEPTEMBRE. — Lorsque nous causons ensemble, je sens parfois que sa parole est comme un écho de mon esprit.

Parfois, il m'arrive de sentir qu'une subite fascination, une attraction aveugle, une violence déraisonnable, me poussent à dire une phrase, à prononcer un

mot qui pourrait révéler ma faiblesse. Je ne me sauve que par miracle; et alors succède un intervalle de silence pendant lequel je suis agitée d'un terrible tremblement intérieur. Lorsque je reprends la parole, je dis une chose frivole et insignifiante, sur un ton léger; mais il me semble qu'une flamme court sous la peau de mon visage, comme si j'allais rougir. S'il saisissait cette seconde pour me regarder résolument dans les yeux, je serais perdue.

Ce soir, j'ai fait beaucoup de musique, du Bach et du Schumann. Comme l'autre soir, il était assis à ma droite, un peu en arrière, dans le fauteuil de cuir. De temps en temps, à la fin de chaque morceau, il se levait et, penché sur mon épaule, feuilletait le livre pour m'indiquer une autre Fugue, un autre Intermezzo, une autre Improvisation. Ensuite il se rasseyait et il écoutait, immobile, profondément absorbé, les yeux fixés sur moi, me faisant *sentir* sa présence.

Comprenait-il combien de moi-même, de ma pensée, de ma tristesse, de mon être intime, passait dans cette musique d'autrui?

« Musique, clef d'argent qui ouvre la fontaine des pleurs où l'esprit boit jusqu'à ce que la raison s'égare; délicieux tombeau de tant d'alarmes où leur mère, l'Inquiétude, pareille à un enfant qui dort, repose assoupie parmi les fleurs... » (SHELLEY).

La nuit est menaçante. Un vent chaud et humide souffle dans le jardin, et ses sombres gémissements se prolongent dans l'obscurité, puis tombent, puis recommencent plus forts. Les cimes des cyprès oscillent

sous un ciel presque noir, où les étoiles semblent à demi éteintes. Une bande de nuages traverse l'espace de l'un à l'autre horizon, tailladée, contournée, plus noire que le ciel, semblable à la chevelure tragique d'une Méduse. Dans l'obscurité, la mer est invisible ; mais elle sanglote comme une immense et inconsolable douleur, seule.

Quelle est donc cette épouvante ? Il me semble que la nuit me présage un malheur prochain, et qu'à ce présage répond dans le fond de moi-même un remords indéfini. Le Prélude de Bach m'obsède encore ; il se mêle dans mon âme au frémissement du vent et au sanglot de la mer.

N'était-ce pas quelque chose de moi-même qui, tout à l'heure, pleurait dans la nuit ?

Une âme pleurait et gémissait, oppressée par l'angoisse ; une âme pleurait, gémissait, appelait Dieu, demandait son pardon, implorait un secours, poussait une prière qui montait vers le ciel comme une flamme. Elle appelait et elle était écoutée ; elle priait et elle était exaucée ; elle recevait la lumière d'en haut, jetait des cris d'allégresse, saisissait enfin la Paix et la Vérité, se reposait dans la clémence du Seigneur.

Toujours ma fille me réconforte. Elle me guérit de mes fièvres comme un baume sublime.

Elle dort, dans l'ombre éclaircie par la lampe aussi douce que la lune. Sa figure, blanche de la blanche fraîcheur d'une rose blanche, semble s'abîmer dans l'abondance des cheveux bruns. On dirait qu'à peine le fin tissu de ses paupières réussit à voiler la lumière de ses yeux. Je me penche sur elle, je la regarde ; et toutes les voix de la nuit meurent pour moi ; et, pour

moi, le silence n'est plus mesuré que par la respiration rythmique de sa vie.

Elle sent le voisinage de sa mère. Elle soulève un bras, et le laisse retomber ; elle sourit d'une bouche qui s'épanouit comme une fleur perlière ; et, pendant un instant, apparaît entre ses cils une splendeur pareille à l'humide splendeur argentée de la pulpe d'un asphodèle. Plus je la contemple et plus elle prend à mes yeux l'aspect d'une créature immatérielle, d'un être formé de l'élément *as dreams are made on*.

D'où vient que, pour donner une idée de sa beauté et de sa spiritualité, ce qui monte spontanément à la mémoire, ce sont des images et des expressions de Shakespeare, de ce poète puissant, sauvage et atroce, dont les lèvres versent un miel si doux ?

Elle grandira, nourrie et enveloppée de la flamme de mon amour, de mon grand, de mon *unique* amour...

O Desdémone, Ophélie, Cordelia, Juliette ! O Titania ! O Miranda !

*
* *

24 SEPTEMBRE. — Je ne sais pas prendre une résolution ; je ne sais pas arrêter un projet. Je m'abandonne un peu à ce sentiment si nouveau, les yeux fermés sur le péril lointain, les oreilles fermées aux sages avertissements de la conscience, avec la témérité palpitante de celui qui, pour cueillir des violettes, s'aventure sur le bord d'un gouffre au fond duquel rugit un torrent vorace.

Il ne saura rien de ma bouche ; je ne saurai rien de la sienne. Pendant un court moment, nos âmes

monteront ensemble sur les collines de l'Idéal, boiront ensemble aux intarissables fontaines ; puis chacune reprendra sa voie avec plus de confiance, avec une soif moins ardente.

Comme l'air est tranquille, cet après-midi ! La mer a la blancheur bleuâtre et laiteuse d'une opale, d'un verre de Murano ; et, çà et là, elle est comme un cristal terni par une haleine.

Je lis Shelley, un poète qu'il aime, le divin Ariel qui se nourrit de lumière et parle la langue des esprits. Il est nuit. Cette allégorie se dresse devant moi, visible :

« Une porte de sombre diamant s'ouvre sur le grand chemin de la vie, que nous suivons tous : un souterrain immense et ravagé. Autour de nous fait furie une perpétuelle mêlée d'ombres semblables aux nuages inquiets qui se pressent dans une crevasse de quelque montagne escarpée, se perdant au sommet dans les tourbillons du ciel supérieur. Et beaucoup de gens passent d'un pas insoucieux devant ce portique, sans savoir qu'une ombre suit les traces de chaque passant jusqu'au lieu où les morts attendent en paix leur nouveau compagnon. Mais d'autres, que pousse une pensée plus curieuse, s'arrêtent pour regarder. Ces derniers sont en très petit nombre ; et ils apprennent là bien peu de chose, sinon que des ombres les suivent partout où ils vont. »

L'Ombre est derrière moi, si près qu'elle me touche presque. Je la sens qui me regarde... C'est comme hier, en faisant de la musique : je sentais son regard, mais je ne le voyais pas.



25 SEPTEMBRE. — Mon Dieu, mon Dieu ! Avec quelle voix il m'a appelée, avec quel tremblement ! J'ai cru que mon cœur se brisait dans ma poitrine et que j'allais m'évanouir.

— Vous ne saurez jamais, m'a-t-il dit, vous ne saurez jamais à quel point mon âme est vôtre.

Nous étions dans l'allée des Fontaines. J'écoutais les eaux. Je n'ai plus rien vu, rien entendu ; il m'a semblé que les choses s'éloignaient, que le sol s'enfonçait et que ma vie se dissipait avec tout le reste. J'ai fait un effort surhumain ; et le nom de Delphine m'est venu aux lèvres, et une envie folle m'a prise de courir vers elle, de fuir, de me sauver. Ce nom, je l'ai crié trois fois. Dans les intervalles, mon cœur ne palpitait plus, mes poignets ne battaient plus, ma bouche n'avait plus d'haleine...



26 SEPTEMBRE. — Est-ce vrai ? N'est-ce pas une illusion de mon esprit dévoyé ? Mais pourquoi l'heure d'hier me paraît-elle si lointaine, si *irréelle* ?

Il m'a parlé une seconde fois, longuement, à mon côté pendant que je cheminais sous les arbres, prise de vertige. Sous quels arbres ? C'était comme si j'eusse cheminé dans les chemins secrets de mon âme, parmi les fleurs nées de mon âme, en écoutant les paroles d'un esprit invisible qui se serait autrefois nourri de mon âme.

J'entends encore les paroles délicieuses et terribles.

Il disait :

— Je renoncerais à toutes les promesses de la vie pour vivre dans un petit coin de votre cœur...

Il disait :

— ... Hors du monde, entièrement perdu dans votre être, pour toujours, jusqu'à la mort...

Il disait :

— La pitié qui me viendrait de vous me serait plus chère que la passion de toute autre femme... Votre seule présence suffisait pour me donner l'ivresse. Je la sentais couler comme du sang dans mes veines, envahir mon esprit comme un sentiment surhumain...

*
* *

27 SEPTEMBRE. — A la lisière du bois, quand il a cueilli cette fleur et me l'a offerte, ne l'ai-je pas appelé *Vie de ma vie*?

Quand nous avons repassé par l'allée des Fontaines, devant cette fontaine où il m'avait parlé d'abord, ne l'ai-je pas appelé *Vie de ma vie*?

Quand il a enlevé la couronne de l'Hermès et l'a rendue à ma fille, ne m'a-t-il pas fait entendre que la femme exaltée dans ces vers était déjà déchue, et que moi, moi seule, j'étais son espérance? Et alors, ne l'ai-je pas appelé *Vie de ma vie*?

*
* *

28 SEPTEMBRE. — Comme le recueillement a été long à venir!... Depuis cette heure-là, que d'heures j'ai employées à lutter et à peiner pour rentrer dans ma vraie conscience, pour voir les choses sous leur vrai

jour, pour juger l'événement avec un jugement ferme et calme, pour démêler, pour décider, pour reconnaître mon devoir! Je m'échappais à moi-même ; mon esprit se perdait ; ma volonté se dérobait ; tous mes efforts étaient vains. Par une sorte d'instinct, j'évitais de rester seule avec lui ; je me tenais toujours près de Françoise et de ma fille, ou je restais dans cette chambre comme dans un refuge. Lorsque mes yeux rencontraient les siens, il me semblait lire dans les siens une profonde et suppliante tristesse. Ne sait-il pas combien, combien, combien je l'aime?

Il ne le sait pas ; il ne le saura jamais. Telle est ma volonté. Tel est mon devoir. Courage!

Mon Dieu, venez-moi en aide!

*
* *

29 SEPTEMBRE. — Pourquoi a-t-il parlé? Pourquoi a-t-il voulu rompre le silencieux enchantement où mon âme se berçait, presque sans remords, presque sans peur? Pourquoi a-t-il voulu déchirer les voiles flottants de l'incertitude et me mettre en face de son amour dévoilé? Désormais, je ne puis plus temporiser, je ne puis plus ni me faire illusion, ni me permettre une faiblesse, ni m'abandonner à une langueur. Le péril est là, certain, découvert, manifeste ; et il m'attire, me donne le vertige comme un abîme. Une seconde de langueur, de faiblesse, et je suis perdue.

Je me demande : — Est-ce une douleur sincère, est-ce un regret sincère que me cause cette révélation inattendue? D'où vient que je pense toujours à ces paroles? D'où vient que, si je me les répète à moi-

même, un flot ineffable de volupté me traverse l'âme? Pourquoi un frisson me court-il dans les moelles, quand j'imagine que je pourrais entendre d'autres paroles, d'autres paroles encore?

Un vers de Shakespeare dans *As you like it :*

Who ever lov'd, that lov'd not at first sight?

Nuit. — Les mouvements de mon âme prennent une forme d'interrogations, d'énigmes. Je m'interroge sans cesse, et je ne réponds jamais. Je n'ai pas eu le courage de me regarder jusqu'au fond, de reconnaître exactement mon état, de prendre une résolution vraiment forte et loyale. Je suis pusillanime, je suis lâche; j'ai peur de la douleur; je veux souffrir le moins possible. Je veux ondoyer encore, temporiser, déguiser, chercher mon salut dans des subterfuges, me cacher, au lieu d'affronter à visage découvert la bataille décisive.

Voici le fait: je *crains* de rester seule avec lui, d'avoir avec lui un entretien grave; et ma vie à Schifanoia n'est plus qu'une suite de petites ruses, de petits détours, de petits prétextes pour éviter sa compagnie. Il faut que je choisisse : ou bien je renoncerai absolument à cet amour, et il entendra ma parole triste mais ferme; ou bien je l'accepterai en ce qu'il a de pur, et il recevra mon consentement spirituel.

A cette heure, je me demande : « Qu'est-ce que je veux? De ces deux routes, laquelle choisir? Le renoncement? Le consentement? »

Mon Dieu, mon Dieu! répondez pour moi, illuminez-moi!

Renoncer, c'est maintenant comme arracher avec

mes ongles une partie vive de mon cœur. Mon angoisse sera immense, mon supplice dépassera les limites de toute torture. Mais, avec la grâce de Dieu, cet héroïsme sera couronné par la résignation, sera récompensé par la divine douceur qui suit chaque énergique essor, chaque relèvement moral, chaque triomphe de l'âme sur la peur de souffrir.

Je renoncerai. Ma fille gardera la possession de tout, tout mon être, de toute, toute ma vie. Là est le devoir.

Laboure avec des larmes, Ame douloureuse, — pour moissonner avec des chants d'allégresse !



30 SEPTEMBRE. — En écrivant ces pages, je me sens un peu plus calme ; je reconquiers, momentanément du moins, un peu d'équilibre ; j'envisage avec plus de lucidité mon infortune, et il me semble que mon cœur s'allège comme après une confession.

Oh ! si je pouvais me confesser ! Si je pouvais demander conseil et aide à mon vieil ami, à mon vieux consolateur !

Dans mes tribulations, ce qui me soutient plus que tout le reste, c'est la pensée que je reverrai bientôt Dom Louis, que je lui parlerai, que je lui montrerai toutes mes blessures, que je lui découvrirai toutes mes terreurs, que je lui demanderai un baume pour tous mes maux, comme autrefois, comme au temps où sa parole clémente et profonde appelait des larmes de tendresse dans mes yeux qui ne connaissaient pas encore l'amertume d'autres larmes ni la brûlure bien plus terrible de la sécheresse.

Me comprendra-t-il encore ? Comprendra-t-il les obscures angoisses de la femme aussi bien qu'il comprenait les mélancolies vagues et fugitives de la jeune fille ? Reverrai-je se pencher vers moi, dans l'attitude de la miséricorde et de la compassion, ce beau front couronné de cheveux blancs, illuminé de sainteté, pur comme l'hostie dans le ciboire, béni par la main du Seigneur ?

Dans la chapelle, après la messe, j'ai joué sur l'orgue de la musique de Bach et de Chérubini. J'ai joué le même prélude que l'autre soir.

Une âme pleurait et gémissait, oppressée par l'angoisse ; une âme pleurait, gémissait, appelait Dieu, demandait son pardon, implorait un secours, poussait une prière qui montait vers le ciel comme une flamme. Elle appelait et elle était écoutée ; elle priait et elle était exaucée ; elle recevait la lumière d'en haut, jetait des cris d'allégresse, saisissait enfin la Paix et la Vérité, se reposait dans la clémence du Seigneur.

L'orgue n'est pas grand ; la chapelle n'est pas grande ; et, néanmoins, mon âme s'est dilatée comme dans une basilique, s'est élevée comme dans une immense coupole, a touché le sommet idéal où resplendit le signe des signes, dans l'azur paradisiaque, dans le sublime éther.

Nuit. — Hélas ! hélas ! Rien ne me calme ; rien ne me donne une heure, une minute, une seconde d'oubli. Rien ne pourra me guérir ; nul rêve de mon intelligence n'effacera le rêve de mon cœur. Hélas !

Mon angoisse est mortelle. Je sens que ma blessure est incurable ; le cœur me fait mal comme si on me le serrait, me le comprimait, me le déchirait pour

toujours. Ma douleur morale est si forte qu'elle se change en une douleur physique, en une torture atroce, intolérable. Je sais bien que je suis exaltée, que je suis en proie à une sorte de folie ; mais je ne peux pas me vaincre, je ne peux pas me contenir, je ne peux pas reprendre ma raison. Non, je ne peux pas, je ne peux pas !

C'est donc cela, l'amour ?

Il est parti ce matin à cheval, accompagné d'un domestique, sans que je l'aie vu. J'ai passé toute ma matinée dans la chapelle. A l'heure du déjeuner, il n'était pas encore revenu. Son absence me faisait souffrir à tel point que j'étais stupéfaite de l'acuité de ma souffrance. Je suis rentrée dans ma chambre ; pour adoucir ma peine, j'ai écrit une page de mon Journal, une page religieuse, en me réchauffant au souvenir de ma foi de jeune fille ; ensuite j'ai lu quelques passages de l'*Epipsychidion* de Shelley ; ensuite je suis descendue dans le parc pour chercher Delphine. En faisant tout cela, je pensais à lui ; et cette pensée maîtresse me dominait, me tyrannisait, me tourmentait sans trêve.

Quand j'ai de nouveau entendu sa voix, je me trouvais sur la première terrasse. Il parlait avec Françoise dans le vestibule. Françoise s'était avancée sur le seuil pour m'appeler d'en haut :

— Viens donc !

En remontant l'escalier, je sentais mes genoux fléchir. Il m'a saluée, m'a tendu la main ; et peut-être a-t-il remarqué le tremblement de la mienne, car j'ai vu quelque chose qui passait dans ses yeux, rapidement. Nous nous sommes assis sur les chaises-longues de paille, dans le vestibule, en face de la mer. Il a dit

qu'il était très fatigué, et il s'est mis à fumer en racontant sa promenade.

Il était allé jusqu'à Vicomile, où il avait fait une halte.

— Vicomile, a-t-il dit, possède trois merveilles : un bois de pins, une tour et un ostensoir du XVe siècle. Figurez-vous, entre la mer et la colline, un bois de pins tout plein d'étangs qui multiplient les arbres à l'infini ; et un campanile de vieux style lombard qui remonte certainement au XIe siècle, un tronc de pierre chargé de sirènes, de paons, de serpents, de chimères, d'hippogriffes, de mille monstres et de mille fleurs ; et un ostensoir d'argent doré, émaillé, gravé et ciselé, de forme gothico-byzantine, avec un pressentiment de la Renaissance, une œuvre de Gallucci, cet artiste presque ignoré qui est un grand précurseur de Benvenuto...

En parlant, il s'adressait à moi. C'est étrange, comme je me rappelle avec exactitude toutes ses paroles. Je pourrais transcrire sa conversation d'un bout à l'autre, avec les menues particularités les plus insignifiantes ; s'il y avait un moyen, je pourrais reproduire chaque modulation de sa voix.

Il nous a montré deux ou trois petits dessins au crayon, sur son carnet. Puis il s'est remis à parler des merveilles de Vicomile, avec cette chaleur qu'il a lorsqu'il parle de choses belles, avec cet enthousiasme pour l'art qui est une de ses plus puissantes séductions.

— J'ai promis au chanoine de revenir demain. Nous irons, n'est-ce pas, Françoise ? Il faut que Donna Marie connaisse Vicomile.

Oh ! mon nom sur sa bouche ! S'il y avait un moyen, je pourrais reproduire le mouvement exact,

l'ouverture de ses lèvres, lorsqu'il a proféré chaque syllabe des deux mots : « Donna Marie ». Mais, ce que je ne pourrais jamais exprimer, c'est ma propre émotion ; ce que je ne pourrais jamais redire, c'est le foisonnement de choses inconnues, inopinées, insoupçonnées que réveille en mon être la présence de cet homme.

Nous sommes restés assis jusqu'à l'heure du dîner. Françoise, contre son habitude, avait l'air un peu mélancolique. A un certain moment, le silence est tombé sur nous, très lourd. Mais, entre lui et moi, s'est engagé un de ces *colloques de silence* où l'âme exhale l'Indicible et entend le murmure des pensées. Il me disait des choses qui me faisaient languir de douceur sur le coussin, des choses que jamais plus sa bouche ne pourra me répéter, que jamais plus ne pourront ouïr mes oreilles.

Devant nous, les cyprès immobiles, légers à la vue, comme sublimés dans un bain d'éther, incendiés par le soleil, semblaient porter une flamme à leur sommet, ainsi que des cierges votifs. La mer avait la couleur verte d'une feuille d'aloès, et, par endroits, la couleur bleu clair d'une turquoise liquéfiée : c'était une indescriptible délicatesse de pâleurs, une diffusion de lumière angélique, où chaque voile offrait l'image d'un ange qui aurait nagé. Et l'harmonie des parfums alanguis par l'Automne était l'âme de ce jour déclinant.

Oh ! la mort sereine de septembre !

Encore un mois fini, perdu, tombé dans l'abîme. Adieu !

Une tristesse immense m'accable. Elle est si grande, la partie de moi-même qu'emporte avec soi cette partie du temps ! J'ai vécu plus en quinze jours qu'en quinze

années ; et il me semble que jamais une de mes longues semaines de douleur n'a égalé en torture poignante cette courte semaine de passion. Le cœur me fait mal ; ma tête s'égare ; je sens au fond de moi une chose obscure et brûlante, une chose qui s'est révélée soudain comme une infection morbide et qui commence à me corrompre le sang et l'âme, malgré toute volonté, malgré tout remède : le Désir.

J'en ai honte et horreur, comme d'une ignominie, comme d'un sacrilège, comme d'une profanation ; j'en ai une frayeur folle et désespérée, comme d'un ennemi perfide qui, pour pénétrer dans la citadelle, connaîtrait des voies inconnues de moi-même.

Et voici que je veille dans la nuit ; et, en écrivant cette page avec la fièvre qu'ont les amants lorsqu'ils écrivent leurs lettres d'amour, je n'entends point la respiration de ma fille qui dort. Elle dort en paix ; elle ne sait pas combien l'âme de sa mère est loin d'elle...

***

1er OCTOBRE. — Mes yeux voient en lui ce qu'ils ne voyaient pas auparavant. Lorsqu'il parle, je regarde sa bouche ; et le jeu, la couleur de ses lèvres m'occupent plus que le son et le sens de ses paroles.

***

2 OCTOBRE. — C'est aujourd'hui samedi ; c'est aujourd'hui le huitième jour depuis le jour inoubliable : 25 septembre 1886.

Par un hasard singulier, quoique je n'évite plus de

me trouver seule avec lui, quoique je désire même la venue du moment redoutable et héroïque, ce moment, par un hasard singulier, n'est pas venu encore.

Aujourd'hui, Françoise ne m'a pas quittée un instant. Nous avons fait le matin une promenade à cheval sur la route de Rovigliano ; et nous avons passé au piano presque tout l'après-midi. Elle a voulu que je lui joue des danses du XVIe siècle, puis la Sonate en *fa dièse mineur* et la célèbre *Toccata* de Muzio Clementi, puis deux ou trois *Caprices* de Dominique Scarlatti ; et elle a voulu que je lui chante certains morceaux des *Frauenliebe* de Schumann. Quels contrastes !

Françoise n'est plus gaie comme autrefois, comme elle l'était encore aux jours qui ont suivi mon arrivée. Souvent elle devient pensive ; et quand elle rit, quand elle plaisante, sa gaieté me paraît artificielle. Je lui ai demandé :

— As-tu quelque préoccupation qui te tourmente ?

Elle m'a répondu, en affectant la surprise :

— Pourquoi ?

J'ai ajouté :

— Je te vois un peu triste.

Et elle :

— Triste ? Oh ! non. Tu te trompes.

Puis elle s'est mise à rire, mais d'un rire involontairement amer.

Cela m'afflige et me donne une inquiétude vague.

Nous irons à Vicomile demain, dans l'après-midi. Il m'a demandé :

— Auriez-vous la force de venir à cheval ? A cheval, nous pourrions traverser tout le bois de pins...

Puis il m'a dit encore :

— Relisez, dans les Odes de Shelley à Jane, la *Recollection*.

Nous irons donc à cheval ; et c'est à cheval aussi que viendra Françoise. Les autres, y compris Delphine, viendront en mail-coach.

Dans quelle étrange disposition d'esprit je me trouve ce soir ! J'ai comme une colère sourde et âpre au fond du cœur, sans savoir pourquoi ; j'ai comme une impatience de moi-même, de ma vie, de tout. Mon irritation nerveuse est si forte que, de temps à autre, je suis prise d'une folle envie de crier, de m'enfoncer les ongles dans la chair, de me briser les doigts contre la muraille, de provoquer une souffrance matérielle quelconque pour me soustraire à cet insupportable malaise intérieur, à cette insupportable détresse. Il me semble que j'ai le haut de la poitrine serré par un nœud de feu, la gorge étranglée par un sanglot qui ne veut pas sortir, la tête vide, tour à tour glacée et brûlante ; et, de temps à autre, je sens passer en moi une sorte d'angoisse subite, une terreur irréfléchie que je ne parviens ni à repousser ni à dominer. Et, quelquefois, à travers mon cerveau, jaillissent des images et des pensées involontaires qui montent de je ne sais quelles profondeurs de mon être : des images et des pensées indignes. Et je languis, je défaille, comme une femme plongée dans un amour enlaçant. Et néanmoins, non, non ! ce n'est pas une volupté.

***

3 OCTOBRE. — Comme notre âme est faible et misérable ! Comme elle est sans défense contre les réveils et

les assauts de tous les instincts les moins nobles et les moins purs assoupis dans l'obscurité de notre vie inconsciente, dans l'abîme inexploré où les rêves aveugles naissent des aveugles sensations !

Un rêve peut empoisonner une âme; une seule pensée involontaire peut corrompre une volonté.

Nous partons pour Vicomile. Delphine est dans la joie. C'est un jour religieux : c'est la fête de Notre-Dame du Rosaire. Courage, mon cœur !

*
* *

4 OCTOBRE. — Aucun courage.

Ma journée d'hier a été si pleine de petits incidents et de grandes émotions, si joyeuse et si triste, si étrangement agitée que je me perds quand j'essaie de m'en souvenir. Et déjà, devant un seul souvenir, tous les autres pâlissent et se dissipent. Tous !

Après avoir visité la tour et admiré l'ostensoir, nous nous préparâmes à repartir de Vicomile vers cinq heures et demie. Françoise était fatiguée; et, plutôt que de remonter à cheval, elle préféra revenir avec le mail-coach. Nous suivîmes le mail un bout de chemin, tantôt derrière et tantôt à côté. Du haut de la voiture, Delphine et Murielle agitaient vers nous de longs roseaux fleuris et riaient en nous menaçant avec leurs beaux panaches violâtres.

C'était une soirée très tranquille, sans brise. Le soleil allait descendre derrière la colline de Rovigliano, dans un ciel aussi rosé qu'un ciel de l'extrême Orient. Il pleuvait partout des roses, des roses, des roses, si lentes, si épaisses, si molles qu'on aurait dit une tombée de

neige dans une aurore. Lorsque le soleil disparut, les roses, plus abondantes, se répandirent jusqu'à l'horizon opposé, se dispersant, s'effeuillant dans un azur très clair, argentin, indéfinissable, pareil à celui qui s'arrondit sur les sommets des montagnes couvertes de glace.

Il me disait de temps à autre :

— Regardez la tour de Vicomile... Regardez la coupole de Saint-Gonzalve...

Quand les pins furent en vue, il me demanda :

— Traversons-nous?

La grande route côtoyait le bois en décrivant une large courbe et en se rapprochant de la mer, de sorte qu'au sommet de l'arc elle atteignait presque le rivage. Déjà le bois était sombre, d'un vert ténébreux, comme si l'ombre se fût amassée sur les cimes des arbres sans obscurcir encore la limpidité de l'air supérieur. Mais, sous bois, les étangs resplendissaient d'une lumière intense et profonde, comme des lambeaux d'un ciel beaucoup plus pur que le ciel déployé sur nos têtes.

Sans attendre ma réponse, il dit à Françoise :

— Nous allons traverser le bois. Nous vous retrouverons sur la route, de l'autre côté, au pont de l'Évêque.

Et il retint son cheval.

Pourquoi ai-je consenti? Pourquoi l'ai-je suivi? J'avais dans les yeux une sorte d'éblouissement; il me semblait que j'étais sous l'influence d'une fascination confuse; il me semblait que ce paysage, cette lumière, cet incident, tout ce concours de circonstances étaient pour moi, non pas des choses nouvelles, mais des choses qui déjà me seraient arrivées jadis, dans une autre existence, et qui maintenant m'arriveraient pour la seconde fois... Cette impression ne peut se traduire. Il me semblait donc que cette heure, que ces instants déjà vécus

n'étaient point indépendants de moi, mais qu'ils appartenaient à mon être et qu'ils avaient avec ma personne un lien si naturel et si indissoluble que je n'aurais pas pu m'empêcher de les revivre précisément de cette façon et que c'était pour moi une nécessité de les revivre ainsi. Cette nécessité, j'en avais la sensation très claire. L'inertie de mon vouloir était absolue. C'était comme lorsqu'un fait de la vie reparaît en songe avec des détails qui s'ajoutent à la vérité et qui diffèrent de la vérité. Je ne réussis pas à décrire même une faible partie de ce phénomène étrange.

Entre mon âme et le paysage, il y avait une secrète correspondance, une affinité mystérieuse. Il semblait que l'image du bois dans l'eau des étangs fût vraiment l'image *rêvée* de la scène réelle. Comme dans le poème de Shelley, chaque étang paraissait un ciel étroit qui se serait enfoncé dans un monde souterrain, un firmament de lumière rosée étendu sur la terre obscure, plus profond que la nuit profonde, plus pur que le jour, et où les arbres se seraient développé de la même façon que dans l'air supérieur, mais avec des formes et des teintes plus parfaites que tous ceux qui ondoyaient en cet endroit. Et des vues délicieuses, comme on n'en vit jamais à la surface de notre monde, y étaient peintes par l'amour de l'eau pour la belle forêt; et, dans toute leur profondeur, elles étaient pénétrées d'une clarté élyséenne, d'une atmosphère sans variations, d'un crépuscule plus doux que le nôtre.

De quel lointain des âges nous revenait cette heure-là?

Nous allions au pas, silencieusement. Les cris rares des pies, l'allure et le souffle des chevaux ne troublaient point la paix environnante qui, de minute en minute, semblait devenir plus large et plus magique.

Pourquoi voulut-il rompre cette magie dont nous étions les créateurs ?

Il parla ; il versa sur mon âme un flot de paroles ardentes, folles, presque insensées, qui dans le silence de ces arbres me faisaient peur, parce qu'elles y prenaient quelque chose de surhumain, quelque chose d'indéfinissablement étrange et fascinant. Il ne fut pas humble et soumis comme dans le parc ; il ne me dit pas ses espérances timides et découragées, ses aspirations presque mystiques, ses incurables tristesses ; il ne supplia pas, il n'implora pas. Il avait la voix de la passion, audacieuse et forte : une voix que je ne lui connaissais point.

— Vous m'aimez, vous m'aimez ! *Vous ne pouvez pas ne pas m'aimer !* Dites-moi que vous m'aimez !

Son cheval marchait tout près du mien. Et je le sentais m'effleurer ; et je croyais aussi sentir sur ma joue son haleine, l'ardeur de ses paroles ; et je craignais de défaillir d'angoisse et de tomber dans ses bras.

— Dites-moi que vous m'aimez, répétait-il obstinément, impitoyablement. Dites-moi que vous m'aimez !

Dans l'exaspération terrible que me donnait sa voix pressante, je crois que je lui dis (fut-ce dans un cri ou dans un sanglot ?) éperdue :

— Je vous aime ! je vous aime ! je vous aime !

Et je lançai mon cheval à bride abattue, dans le chemin à peine frayé, parmi le fourré des pins, sans savoir ce que je faisais.

Il me suivait en criant :

— Marie ! Marie ! arrêtez-vous ! Vous vous ferez du mal…

Je ne m'arrêtai pas. Je ne sais comment mon cheval

évita les troncs ; je ne sais comment je ne tombai point. Je suis incapable de redire l'impression que me donnait pendant cette course la forêt sombre entrecoupée par les larges flaques luisantes des étangs. Lorsque enfin je débouchai sur la route, du côté opposé, près du pont, il me sembla que je sortais d'une hallucination.

Il me dit, avec une sorte de violence :

— Vous vouliez donc vous tuer?

Nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'approchait, et nous allâmes au-devant d'elle. Il voulait me parler encore.

— Taisez-vous, je vous en supplie, par pitié ! implorai-je, car je sentais mes forces défaillir.

Il se tut. Puis, avec une assurance qui me stupéfia, il dit à Françoise :

— Quel malheur que tu ne sois pas venue ! C'était un enchantement...

Et il continua de parler, sans embarras, d'une façon naturelle, comme s'il n'était rien survenu ; même, avec une certaine gaieté. Et je lui étais reconnaissante de cette dissimulation qui me sauvait, sans doute : car, si j'avais dû parler moi-même, je me serais certainement trahie ; et, si nous avions gardé le silence tous les deux, cela aurait probablement éveillé les soupçons de Françoise.

Un peu plus loin commença la montée vers Schifanoia. Oh ! l'immense mélancolie du soir ! Le premier quartier de la lune brillait dans un ciel tendre, un peu vert, où mes yeux, mes yeux seulement peut-être, distinguaient encore une légère nuance de rose, de ce rose qui éclairait les étangs, là-bas, dans la forêt.

*
* *

5 octobre. — Il sait maintenant que je l'aime; il le sait de ma bouche. Je n'ai plus d'autre ressource que la fuite. Voilà où j'en suis arrivée!

Lorsqu'il me regarde, il a au fond des yeux une lueur singulière qu'il n'avait pas d'abord. Aujourd'hui, pendant une courte absence de Françoise, il m'a pris la main en faisant le geste de la baiser. J'ai réussi à la retirer, et j'ai surpris sur ses lèvres émues un petit tremblement, comme l'image du baiser non donné; et ce geste m'est resté dans la mémoire, et il m'obsède, il m'obsède!

*
* *

6 octobre. — Le 25 septembre, sur le banc de marbre, dans le bois d'arbousiers, il m'a dit : « Je sais que vous ne m'aimez pas et que *vous ne pouvez pas m'aimer.* » Le 3 octobre, il m'a dit : « Vous m'aimez, vous m'aimez, *vous ne pouvez pas ne pas m'aimer.* »

En présence de Françoise, il m'a demandé si je lui permettrais de faire une étude de mes mains. J'ai consenti. Il commencera aujourd'hui.

Et je suis palpitante et anxieuse, comme si je devais prêter mes mains à une torture inconnue.

Nuit. — Elle a commencé, la lente, la suave, l'indéfinissable torture.

Il dessinait au crayon et à la sanguine. Ma main

droite était posée sur un morceau de velours. Il y avait sur la table un vase de Corée, jaunâtre et tacheté comme une peau de python; et, dans le vase, il y avait un bouquet d'orchidées, de ces plantes grotesques et multiformes pour lesquelles Françoise a un goût curieux. Les unes, vertes de ce vert *animal* qu'ont certaines sauterelles, pendaient en forme de petites urnes étrusques, le couvercle un peu soulevé. D'autres, au bout d'une tige d'argent, portaient une fleur à cinq pétales, avec un petit calice jaune dedans et blanc dehors. D'autres portaient une petite ampoule violacée, et, sur les flancs de l'ampoule, deux longs filaments; et elles faisaient penser à quelque minuscule roi des contes de fées, très goitreux, avec une barbe partagée en deux tresses selon la mode orientale. D'autres enfin portaient une quantité de fleurs jaunes, pareilles à des angelets en robe longue qui planeraient les bras levés et l'auréole derrière la tête.

Lorsqu'il me semblait impossible de supporter plus longtemps mon supplice, je les regardais; et leurs formes rares m'occupaient un instant, éveillaient en moi un souvenir fugitif de leur pays d'origine, me mettaient dans l'esprit je ne sais quel égarement passager. Il dessinait, sans rien dire; ses yeux allaient continuellement du papier à mes mains; deux ou trois fois, ils se sont détournés vers le vase. A un certain moment, il s'est levé et a dit :

— Pardon!

Et il a pris le vase, l'a porté sur une autre table. Pourquoi? Je l'ignore. Ensuite, il s'est remis à dessiner plus franchement, comme débarrassé d'une chose gênante.

Je ne saurais dire ce que ses yeux me faisaient

éprouver. Il me semblait que j'offrais à son exploration, non pas ma main nue, mais une partie nue de mon âme ; et que son regard la pénétrait jusqu'au fond, qu'il en découvrait les recoins les plus secrets. Jamais ma main ne m'avait donné une pareille sensation; jamais elle ne m'avait paru aussi vivante, aussi expressive, aussi intimement liée à mon cœur, aussi dépendante de mon existence interne, aussi révélatrice. Sous l'influence de son regard, je la sentais agitée d'une vibration imperceptible mais continue; et cette vibration se propageait jusqu'au centre de mon être. Parfois, ce frisson devenait plus fort et plus visible; et, si son regard était trop intense, une envie instinctive me prenait de retirer ma main; et cette envie, c'était de la pudeur.

Parfois, il restait les yeux fixes, longuement, sans dessiner; et j'avais l'impression qu'il buvait par les pupilles quelque chose de moi, ou qu'il me faisait une caresse plus molle que le velours où reposait ma main. De temps à autre, tandis qu'il se tenait penché sur la feuille, peut-être pour transfuser dans la ligne ce qu'il avait bu de moi, un sourire léger lui passait sur la bouche, mais si léger que je pouvais à peine le surprendre. Et, je ne sais pourquoi, ce sourire me donnait au haut de la poitrine un tremblement de plaisir. Deux ou trois fois encore, j'ai vu reparaître sur ses lèvres l'image d'un baiser.

De temps à autre, la curiosité prenait le dessus, et je lui demandais :

— Eh bien?

Françoise était assise au piano, nous tournant les épaules ; et elle promenait les doigts sur les touches, cherchant à retrouver la gavotte de Rameau, la *Gavotte*

des Dames jaunes, celle que j'ai tant jouée et qui demeurera le souvenir musical de ma villégiature à Schifanoia. Elle étouffait les notes avec la pédale et s'interrompait souvent. Et ces interruptions de l'air et de la cadence, dont mon oreille habituée comblait par avance les lacunes, me donnaient une autre inquiétude. Brusquement, elle a frappé une touche très fort, à plusieurs reprises, comme sous le heurt d'une impatience nerveuse; et elle s'est levée, elle est allée se pencher sur le dessin.

Je l'ai regardée. J'ai compris.

Il me manquait encore cette amertume. Dieu me réservait cette dernière épreuve, la plus cruelle. Que sa volonté soit faite !

*
* *

7 OCTOBRE. — Je n'ai qu'une seule pensée, qu'un seul désir, qu'un seul projet : partir, partir, partir.

Je suis à bout de forces. Je languis, je meurs de mon amour ; et cette découverte inattendue multiplie mes affreuses tristesses. Que pense-t-elle de moi ? Que croit-elle ? Elle l'aime donc ? Et depuis quand ? Et le sait-il ? Ou bien au contraire n'en a-t-il aucun soupçon ?...

Mon Dieu, mon Dieu ! Ma raison s'égare, mes forces m'abandonnent ; le sentiment de la réalité me fuit. Par intervalles, ma douleur a une pause, comme la tempête lorsque les furies des ouragans s'équilibrent en une immobilité muette, pour se déchaîner ensuite avec plus de violence. Je reste dans une sorte de stupeur, la tête lourde, les membres las et rompus comme si l'on m'eût rouée de coups ; et, tandis que

ma douleur se recueille pour me donner un nouvel assaut, je ne parviens pas à recueillir ma volonté.

Que pense-t-elle de moi? Que pense-t-elle? Que croit-elle?

Oh! être méconnue par elle, par ma meilleure amie, par celle qui m'est la plus chère, par celle à qui j'ai toujours ouvert mon cœur! C'est la suprême amertume; c'est l'épreuve la plus cruelle que Dieu puisse réserver à qui a fait du sacrifice la loi de sa vie.

Il faut que je lui parle avant mon départ. Il faut qu'elle sache tout de moi et que je sache tout d'elle. C'est le devoir.

Nuit. — Vers cinq heures, elle m'a proposé une promenade en voiture sur la route de Rovigliano. Nous sommes allées seules, en voiture découverte. Je pensais, toute tremblante: « Je vais lui parler. » Mais mon tremblement intérieur m'ôtait tout courage. S'attendait-elle à recevoir mes confidences? Je n'en sais rien.

Nous sommes restées longtemps muettes, écoutant le trot égal des deux chevaux, regardant les arbres et les haies qui bordaient la route. De temps à autre, par une phrase brève ou par un signe, elle me faisait remarquer une particularité du paysage automnal.

Cette heure était imprégnée de tous les enchantements humains de l'automne. Sur la colline, les rayons obliques du crépuscule embrasaient la sourde et harmonieuse richesse des feuillages près de mourir. Sous le souffle persistant du vent grec pendant la nouvelle lune, une agonie précoce envahit les arbres des régions côtières. Et l'or, l'ambre, le safran, l'amaranthe, le mauve, le pourpre, les teintes les plus passées, les

touches les plus violentes et les plus délicates se mêlaient en un accord profond dont aucune mélodie de printemps ne surpassera jamais la douceur.

Elle m'indiqua des acacias en disant :

— Regarde ! Ne dirait-on pas qu'ils sont fleuris ?

Déjà secs, les acacias, s'argentaient d'un blanc un peu rose, comme les amandiers en mars, sur un ciel turquoise qui se rapprochait du cendré.

Pour commencer, après un intervalle de silence, je dis :

— Manuel arrivera sûrement samedi. J'attends demain sa dépêche. Et nous partirons dimanche par le train du matin. Tu as été très bonne pour moi, pendant mon séjour ; je te suis très reconnaissante...

Ma voix tremblait un peu ; une immense tendresse me gonflait le cœur. Elle m'a pris une main et l'a conservée dans la sienne, sans me parler, sans me regarder. Et nous sommes restées un long moment taciturnes, nous tenant par la main.

Puis elle m'a demandé :

— Combien de temps comptes-tu rester chez ta mère ?

Je lui ai répondu :

— Jusqu'au nouvel an, j'espère, et peut-être davantage.

— Si longtemps ?

Nous avons recommencé à nous taire. Je sentais déjà que je n'aurais point le courage d'affronter l'explication, et je sentais aussi que cette explication était moins nécessaire maintenant. Il me semblait qu'enfin Françoise se rapprochait, me comprenait, me reconnaissait, redevenait pour moi une bonne sœur. Ma tristesse attirait sa tristesse, comme la lune attire les eaux de la mer.

— Écoute ! me dit-elle.

Un chant venait jusqu'à nous, un chant de paysannes, large, déployé, religieux comme un chant grégorien.

Plus loin, nous avons vu les chanteuses. Elles sortaient d'un champ de tournesols desséchés, cheminant à la file comme une théorie religieuse. Et les tournesols, au sommet des longues tiges soufrées et dégarnies de feuilles, portaient leurs grands disques sans couronnes de pétales et sans charge de graine, mais pareils dans leur nudité à des emblèmes liturgiques, à de pâles ostensoirs d'or.

Mon émotion s'est accrue. Derrière nous, le chant s'affaiblissait dans le crépuscule. Nous avons traversé Rovigliano, où s'allumaient déjà les lumières ; puis nous sommes revenues sur la grande route. Le son des cloches se perdait derrière nous. Un vent humide courait dans les cimes des arbres, qui répandaient sur la route blanche une ombre bleuâtre et dans l'air une ombre liquide comme de l'eau.

— Tu n'as pas froid ? m'a-t-elle demandé.

Et elle a ordonné au valet de pied d'étendre un plaid et au cocher de retourner vers la maison.

Dans le campanile de Rovigliano, une cloche tintait encore, à larges tintements, comme pour une solennité religieuse ; et il semblait que l'onde des sons propageât dans le vent une onde de froid. Un même sentiment fit que nous nous serrâmes l'une contre l'autre, en remontant la couverture sur nos genoux et en nous communiquant l'une à l'autre un frisson. La voiture entrait dans le bourg, au pas.

— Que signifie cette cloche ? a-t-elle murmuré d'une voix qui ne paraissait plus être la sienne.

J'ai répondu :

— C'est, si je ne me trompe, pour le Viatique...

En effet, un peu plus loin, nous avons vu le prêtre entrer par une porte, tandis qu'un clerc tenait l'ombrelle haute et que deux autres clercs tenaient les lanternes allumées, droits contre les chambranles, sur le seuil. Dans cette maison, une seule fenêtre était éclairée, celle du chrétien qui agonisait en attendant les Saintes Huiles. Des ombres ténues apparaissaient sur la clarté ; dans le rectangle jaune, comme agrandi par le silence, se dessinait légèrement tout le drame mystérieux de la mort.

Le valet de pied, se penchant un peu du haut du siège, a demandé tout bas :

— Qui va mourir ?

L'interpellé a répondu un nom de femme, dans son dialecte.

J'aurais voulu étouffer le bruit des roues sur les pierres, j'aurais voulu rendre muet notre passage en ce lieu où allait passer le souffle d'un esprit. Certainement, Françoise éprouvait la même émotion.

La voiture rejoignit la route de Schifanoia et reprit le trot. La lune, cerclée d'un halo, resplendissait comme une opale dans un lait diaphane. Une traînée de nuages montait de la mer et se développait peu à peu en forme de spirale, comme une fumée qui s'enroule. La mer agitée couvrait de son grondement tous les autres bruits. Non, jamais, je crois, tristesse plus lourde n'étreignit deux âmes.

J'ai senti sur mes joues froides une tiédeur, et je me suis retournée vers Françoise pour voir si elle s'était aperçue que je pleurais. J'ai rencontré ses yeux pleins de larmes. Et nous sommes restées muettes, l'une près de l'autre, la bouche serrée, les

mains enlacées, sachant que nous pleurions pour lui : et nos larmes descendaient goutte à goutte, silencieusement.

En approchant de Schifanoia, j'ai essuyé les miennes, elle a essuyé les siennes. Chacune de nous cachait sa propre faiblesse.

Il était à nous attendre dans le vestibule avec Delphine, Murielle et Ferdinand. Pourquoi, dans le fond de mon cœur, ai-je éprouvé contre lui un sentiment vague de méfiance, comme si un instinct m'eût avertie d'un obscur danger ? Quelles douleurs me réserve l'avenir ? Pourrai-je me soustraire à la passion qui m'attire et m'aveugle ?

Pourtant, que de bien m'ont fait ces quelques larmes ! Je me sens moins accablée, moins embrasée, plus confiante. Et j'éprouve un attendrissement indicible à repasser pour moi seule la dernière promenade, tandis que Delphine dort heureuse des baisers fous dont je lui ai couvert le visage, et tandis que sourient sur les vitres les mélancolies de la lune qui tout à l'heure m'a vue pleurer.

*
* *

8 octobre. — Ai-je dormi, cette nuit ? Ai-je veillé ? Je ne saurais le dire.

Obscurément, à travers mon cerveau, pareilles à des ombres épaisses, des pensées terrifiantes passaient, d'insupportables images de supplices ; et mon cœur avait des heurts et des sursauts imprévus, et je me retrouvais avec les yeux grands ouverts dans les ténèbres, sans savoir si je sortais d'un rêve, ou si jusqu'alors j'étais restée sans dormir, à penser et à imaginer.

Et cette sorte de demi-sommeil, beaucoup plus torturant que l'insomnie, se prolongeait, se prolongeait.

Néanmoins, lorsque j'ai entendu l'appel matinal de ma fille, je n'ai pas répondu ; j'ai fait semblant de dormir profondément, pour ne pas me lever, pour rester quelques minutes de plus dans mon lit, pour gagner du temps, pour retarder un peu l'inexorable certitude des réalités nécessaires. Les tortures de la pensée et de l'imagination me paraissaient encore moins cruelles que les tortures impossibles à prévoir qui m'attendent en ces deux dernières journées.

Peu après, Delphine est venue sur la pointe des pieds, retenant sa respiration ; elle m'a regardée, et elle a dit à Dorothy, d'une voix qui tremblait de gentille émotion :

— Comme elle dort ! Ne la réveillons pas.

Nuit. — Je crois que je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. En montant l'escalier, il me semblait qu'à chaque effort pour gravir une marche mon sang et ma vie s'enfuyaient par toutes mes veines ouvertes. Je suis aussi faible qu'une mourante...

Courage, courage ! Encore quelques heures à passer. Manuel arrivera demain matin ; nous partirons dimanche ; lundi, nous serons chez ma mère.

Je lui ai rendu tout à l'heure deux ou trois livres qu'il m'avait prêtés. Dans le volume de Shelley, à la fin d'une strophe, j'ai marqué deux vers d'un trait d'ongle, et j'ai mis à la page un signet visible. Les vers disent :

And forget me, for I *can never*
Be thine !

« Et oublie-moi : car je ne pourrai jamais être tienne. »

*
* *

9 OCTOBRE, *nuit*. — Tout le jour, tout le jour, il a cherché une occasion de me parler. Sa souffrance était manifeste. Et moi, tout le jour, j'ai cherché à lui échapper, par crainte qu'il ne me jetât dans l'âme d'autres semences de douleur, de désir, de regret, de remords. J'ai triomphé ; j'ai été forte et héroïque. Je vous en remercie, mon Dieu !

Cette nuit est la dernière. Demain matin, nous partirons. Tout sera fini.

Tout sera fini ? Une voix me parle, tout au fond ; et je ne la comprends pas, mais je sais qu'elle me parle de désastres lointains, inconnus mais inévitables, mystérieux mais inéluctables comme la mort. L'avenir est aussi lugubre qu'un cimetière plein de fosses déjà creusées et prêtes à recevoir des cadavres ; et sur ce cimetière, çà et là, brûlent des fanaux pâles que je distingue à peine ; et j'ignore s'ils brûlent pour m'attirer vers le péril ou pour m'indiquer une voie de salut.

J'ai relu mon Journal attentivement, lentement, depuis le 15 septembre, jour de mon arrivée. Quelle différence entre cette première nuit et cette dernière !

J'écrivais : « Je m'éveillerai dans la maison amie et hospitalière de Françoise, dans cette Schifanoia qui a des roses si belles et des cyprès si grands ; et je m'éveillerai avec plusieurs semaines de paix devant moi, vingt jours d'existence spirituelle, davantage peut-être... » Hélas ! Où la paix s'en est-elle allée ? Et ces roses si belles, pourquoi ont-elles été si perfides ? Peut-être, à partir de cette nuit-là, dans la loggia, ai-je trop ouvert mon cœur aux parfums, tandis que Delphine

dormait. Maintenant la lune d'octobre inonde le ciel ; et je vois à travers les vitres, noires et immuables, les pointes des cyprès qui, cette nuit-là, touchaient les étoiles.

De ce prélude, je ne puis répéter qu'une seule phrase en cette triste fin : « Autant de cheveux sur ma tête, autant de gerbes de douleur dans ma destinée. » Les gerbes se multiplient, grandissent, ondoient comme une mer ; et il n'est pas encore extrait de la mine, le fer dont on forgera la faux pour les faucher.

Je pars. Qu'adviendra-t-il de lui quand je serai absente ? Qu'adviendra-t-il de Françoise ?

Le changement de Françoise reste toujours incompréhensible, inexplicable. C'est une énigme qui me torture et me confond. Elle l'aime ! Et *depuis quand* ? Et le sait-il ?

Confesse, ô mon âme, ta nouvelle misère. Une autre infection t'empoisonne : tu es jalouse.

Mais je suis prête aux plus atroces souffrances ; je sais le martyre qui m'attend ; je sais que les supplices d'aujourd'hui ne sont rien en comparaison des supplices prochains, de la terrible croix où mes pensées attacheront mon âme pour la dévorer. Je suis prête. Ce que je demande, ô mon Dieu, c'est seulement une trêve, une courte trêve pour les heures qui restent. Demain, j'aurai besoin de toute ma force.

Avec quelle étrangeté, parfois, dans les vicissitudes de la vie, les circonstances extérieures se ressemblent, se reproduisent ! Ce soir, dans le salon, il me semblait que j'étais revenue à la soirée du 16 septembre, lorsque j'ai joué et chanté, lorsque j'ai commencé à me préoccuper de lui. Ce soir encore, j'étais assise au piano ; et la même lumière sombre éclairait le salon ;

et Manuel et le marquis étaient au jeu dans la chambre contiguë; et j'ai joué la *Gavotte des Dames jaunes*, celle qui plaît tant à Françoise et que cherchait quelqu'un, le 16 septembre, tandis que je veillais dans mes premières inquiétudes nocturnes.

Des dames blondes, qui ne sont plus tout à fait jeunes mais qui sortent à peine de la jeunesse. vêtues d'une soie passée couleur de chrysanthème jaune, la dansent avec des cavaliers adolescents vêtus de rose, un peu ennuyés, qui portent dans leur cœur l'image d'autres femmes plus belles, la flamme d'un désir nouveau. Et elles la dansent en un salon trop vaste, dont tous les murs sont couverts de miroirs; elles la dansent sur un plancher marqueté d'amarante et de cèdre, sous un grand lustre de cristal dont les bougies sont près de se consumer et ne se consument jamais. Et, sur leurs bouches un peu fanées, les dames ont un sourire faible mais inextinguible; et les cavaliers ont dans les yeux un immense ennui. Et une horloge à pendule marque toujours la même heure; et les miroirs répètent, répètent toujours les mêmes attitudes; et la gavotte continue, continue, toujours douce, toujours lente, toujours égale, éternellement, comme un supplice d'amour.

Cette mélancolie m'attire.

Je ne sais pourquoi, mon âme se porte vers ce genre de souffrance; elle est séduite par la perpétuité, par l'uniformité, par la monotonie d'une douleur unique. Elle accepterait volontiers pour la vie entière un fardeau énorme, mais défini et immuable, au lieu de l'instabilité, des vicissitudes imprévues, des alternatives imprévues. Tout habituée qu'elle est à souffrir, elle s'effraie de l'incertain, elle redoute les surprises, elle redoute

les heurts brusques. Cette nuit, sans une seconde d'hésitation, elle accepterait d'être condamnée à la plus atroce douleur, sous condition d'être garantie contre les embûches inconnues de l'avenir.

Mon Dieu, mon Dieu, d'où me vient cette aveugle terreur? Prenez-moi sous votre garde! Je remets mon âme entre vos mains.

Mais c'est assez. Ce triste et vain bavardage, au lieu d'alléger mon angoisse, la rend plus écrasante. Les yeux me font mal; et je sais bien pourtant que je ne les fermerai pas.

Je suis sûre qu'il ne dort point, lui. Lorsque je suis remontée dans ma chambre, il allait prendre la place du marquis à la table de jeu, en face de mon mari. Jouent-ils encore? Sans doute, en jouant, il pense et il souffre. Quelles peuvent être ses pensées? Quelle peut être sa souffrance?

Non, je n'ai pas sommeil. Je vais dans la loggia. Je veux savoir s'ils jouent encore ou s'il est rentré dans son appartement. Ses fenêtres sont à l'angle du second étage.

La nuit est claire et humide. La salle où l'on joue est illuminée. Je suis restée dans la loggia, longtemps, les yeux fixés sur cette clarté qui se reflétait contre un cyprès en se mêlant à la clarté de la lune. Je tremble toute. Je ne saurais redire l'impression presque tragique que me font ces fenêtres illuminées, derrière lesquelles ces deux hommes jouent, l'un en face de l'autre, dans le grand silence de la nuit à peine interrompu par les sanglots étouffés de la mer. Et ils joueront peut-être jusqu'à l'aube, s'il veut être complaisant pour la terrible passion de mon mari. Jusqu'à l'aube, nous

serons trois à veiller, sans repos, en proie à notre passion.

Mais que pense-t-il? Quelle est sa torture? Je ne sais ce que je donnerais en ce moment pour le voir, pour pouvoir le regarder jusqu'à l'aube, même à travers les vitres, dans l'humidité de la nuit, tremblant comme je tremble. Les pensées les plus folles passent en moi comme des éclairs et m'éblouissent, rapides, confuses. J'ai un commencement de mauvaise ivresse; j'éprouve comme une incitation sourde à faire quelque chose d'audacieux et d'irréparable; je sens le vertige de la perdition. Oui, je sens que je m'ôterais du cœur ce poids énorme, que je m'arracherais de la gorge ce nœud qui m'étouffe, si maintenant, dans la nuit, dans le silence, je me mettais à crier de toutes les forces de mon âme: « Je t'aime! je t'aime! je t'aime! »

. . . .

LIVRE TROISIÈME

I

Quelques jours après le départ des Ferrès, les Ateleta et André repartirent aussi pour Rome. Françoise, contrairement à son habitude, avait voulu abréger sa villégiature à Schifanoia.

André, après un petit séjour à Naples, arriva à Rome le 24 octobre, un dimanche, par la première grande pluie matinale d'automne. Lorsqu'il rentra dans son appartement du palais Zuccari, dans le *home* précieux et délicieux, il éprouva un plaisir extraordinaire. Il crut y retrouver une partie de lui-même, quelque chose qui lui manquait. Presque rien n'y était changé. Chaque chose y conservait encore à ses yeux cette inexprimable apparence de vie que revêtent les objets matériels au milieu desquels on a longuement aimé, rêvé, joui et souflert. La vieille Jenny et Térence avaient pris soin des moindres détails; Stéphane avait

préparé, avec un raffinement exquis, tout le confort pour le retour du maître.

Il pleuvait. André resta quelque temps à la fenêtre, le front contre les vitres, regardant Rome, la grande ville chérie, qui apparaissait au fond toute cendrée, avec des taches d'argent çà et là, selon les rapides alternatives de la pluie poussée et repoussée par le vent capricieux dans une atmosphère d'un gris uniforme où se répandait par intervalles une clarté vite éteinte, comme un sourire fugitif. Contemplée par son obélisque solitaire, la place de la Trinité des Monts était déserte. Le long du mur qui joint l'église à la villa Médicis, les arbres de l'avenue s'agitaient, déjà dépouillés à demi, noirâtres et rougeâtres sous la pluie et sous le vent. Le Pincio verdoyait encore, comme une île dans un lac brumeux.

En regardant, André avait, non pas une pensée précise, mais un pêle-mêle confus de pensées; et le sentiment qui, dans son âme, dominait tous les autres, c'était le réveil soudain et puissant de son vieil amour pour Rome, pour cette Rome si douce, pour cette Rome immense, auguste, unique, pour la cité des cités, toujours jeune et toujours nouvelle et toujours mystérieuse, comme la mer.

Il pleuvait, il pleuvait. Sur le mont Mario, le ciel s'embrumait, les nuages s'amoncelaient, prenaient la couleur bleu sombre d'une eau profonde, s'étendaient vers le Janicule, s'abaissaient sur le Vatican. La coupole de Saint-Pierre touchait par le sommet et semblait supporter cet entassement énorme, pareille à une gigantesque pile de plomb. Entre les innombrables raies obliques de la pluie, un brouillard s'avançait lentement, comparable à un voile très fin qui passerait à

travers des cordes d'acier tendues et sans cesse vibrantes. Aucun bruit plus fort n'interrompait le bruit monotone de l'averse.

— Quelle heure est-il? demanda André à Stéphane, en se retournant.

Il était environ neuf heures. Comme il se sentait un peu fatigué, il résolut de dormir. Il résolut aussi de ne voir personne ce jour-là et de passer la soirée chez lui, dans le recueillement. Puisqu'il allait rentrer dans la grande vie romaine, il voulait, avant de reprendre ce vieil exercice, se livrer à une petite méditation et à une petite préparation, se fixer une règle, discuter avec lui-même le plan de sa conduite future.

Il dit à Stéphane :

— Si on vient me demander, répondez que je ne suis pas encore revenu. Avertissez le concierge. Avertissez James que je n'ai pas besoin de lui pendant la journée, mais qu'il vienne prendre les ordres ce soir. Faites-moi préparer pour trois heures un déjeuner très léger, et le dîner pour neuf heures. C'est tout.

Il s'endormit presque immédiatement. A deux heures, son domestique l'éveilla et lui annonça que le duc de Grimiti s'était présenté dans la matinée, ayant su de madame la marquise d'Ateleta que monsieur le comte était de retour.

— Eh bien ?

— Monsieur le duc a dit qu'il reviendrait avant ce soir.

— Pleut-il encore? Ouvrez les volets tout grands.

Il ne pleuvait plus. Le ciel s'était éclairci. Une bande de soleil pâle entra dans la chambre et inonda la tapisserie de *la Vierge avec l'enfant Jésus et Étienne Sperelli,* tapisserie que Juste avait rapportée de

Flandre en 1508. Et les yeux d'André parcoururent les murailles avec lenteur, regardant les tapisseries fines, les teintes harmonieuses, les pieux personnages qui avaient été les témoins de tant de plaisirs, qui avaient souri aux joyeux réveils, qui avaient rendu aussi moins tristes les insomnies du blessé. Toutes ces choses familières et chères semblaient lui souhaiter la bienvenue. Il les regardait avec un contentement singulier. L'image de Marie Ferrès lui monta dans l'âme.

Il se souleva un peu sur les oreillers, alluma une cigarette et s'abandonna au cours de ses pensées avec une nonchalance voluptueuse. Un bien-être inaccoutumé lui envahissait les membres, et son esprit se trouvait dans une heureuse disposition. Ses fantaisies s'entrelaçaient aux spirales de la fumée, dans cette lumière adoucie où les couleurs et les formes prenaient une incertitude plus suave.

Au lieu de retourner vers le passé, son imagination se portait spontanément vers l'avenir. — Il reverrait Marie dans deux mois, dans trois mois... qui sait? beaucoup plus tôt peut-être ; et alors il renouerait cet amour, qui avait pour lui tant d'obscures promesses et tant de secrètes attractions. Ce serait son véritable *second amour*, avec la profondeur, la douceur et la tristesse d'un second amour. Pour un homme intellectuel, Marie paraissait être l'Amante Idéale, l'*Amie avec des hanches*, selon l'expression de Baudelaire, la parfaite *Consolatrix*, celle qui réconforte, et qui pardonne, et qui sait pardonner. A coup sûr, lorsqu'elle avait marqué dans le volume de Shelley ces deux vers douloureux, elle avait dû répéter en son cœur d'autres paroles ; et, en lisant le poème tout entier, elle avait

dû pleurer comme la Dame magnétique et penser longuement à la cure de pitié, à la miraculeuse guérison. « *I can never be thine !* » Pourquoi *jamais* ? Ce jour-là, dans le bois de Vicomile, elle lui avait répondu avec trop d'angoisse passionnée : « Je vous aime ! je vous aime ! je vous aime ! »

Il entendait encore la voix de Marie, l'inoubliable voix... Évoquée par cette voix, Hélène Muti réapparut à sa pensée, se rapprocha de l'autre, se confondit avec l'autre, lui tourna peu à peu l'esprit vers des images de volupté. Le lit où il reposait, les choses qui l'entouraient, témoins et complices des anciennes amours, tout allait lui suggérant peu à peu des images de volupté. Dans sa rêverie curieuse, il se mit à dévêtir la Siennoise, à l'envelopper de son désir, à lui prêter des attitudes d'abandon, à se la figurer entre ses bras. Et la possession réelle de cette femme si chaste et si pure lui sembla être l'ivresse la plus haute, la plus neuve, la plus rare à laquelle il pût atteindre ; et cette chambre lui parut être le lieu le plus digne d'abriter cette ivresse, car il donnerait au doux secret une singulière saveur de profanation et de sacrilège.

La chambre était religieuse comme une chapelle. André y avait réuni presque toutes les étoffes d'église qu'il possédait et presque toutes ses tapisseries à sujets sacrés. Le lit se dressait sur une estrade de trois marches, dans l'ombre d'un baldaquin en velours ciselé du XVIe siècle, de fabrication vénitienne, avec un fond d'argent doré et des ornements d'un rouge éteint, à reliefs en cannetille d'or ; et ce velours devait avoir servi jadis au culte, car le dessin portait des inscriptions latines et les fruits du Sacrifice : le raisin et les épis. Une petite tapisserie flamande, très fine, brochée

d'or de Chypre, représentant une Annonciation, garnissait le chevet du lit. D'autres tapisseries, aux armes des Sperelli, tendaient les murs, encadrées par le haut et par le bas de bandes en manière de bordures, où étaient brodés des épisodes de la vie de la sainte Vierge et des histoires de martyrs, d'apôtres, de prophètes. Un devant d'autel représentant la parabole des vierges sages et des vierges folles, avec deux morceaux de pluvial, revêtait la cheminée. Quelques précieux meubles de sacristie, en bois sculpté, du XV[e] siècle, complétaient le pieux ameublement, joints à quelques majoliques de Luca della Robbia et à de grands fauteuils dont le dossier et le siège étaient recouverts de morceaux de dalmatiques représentant les scènes de la Création. Partout, avec un goût ingénieux, on avait utilisé pour la décoration ou pour le confort diverses étoffes liturgiques : bourses de calices, voiles, manipules, étoles, chasubles, légiles. Sur la tablette de la cheminée, comme sur un autel, resplendissait un grand triptyque d'Hans Memling, une *Adoration des Mages*, qui mettait dans la chambre une irradiation de chef-d'œuvre.

Certaines inscriptions brochées reproduisaient, parmi les paroles de la Salutation angélique, le nom de Marie ; le grand sigle *M* était répété plusieurs fois, et il était même exécuté une fois en broderie de perles et de grenats. « Lorsqu'elle entrera dans ce lieu, pensait l'organisateur exquis de toutes ces choses, ne croira-t-elle point qu'elle entre dans sa Gloire ? » Et il se complut longuement à imaginer l'aventure profane au milieu des scènes sacrées ; et, une fois de plus, le sens esthétique et le raffinement de la sensualité dominèrent et faussèrent en lui le sentiment simple et humain de l'amour.

Stéphane frappa en disant :

— Je me permets d'avertir monsieur le comte qu'il est déjà trois heures.

André se leva et passa pour s'habiller dans la pièce octogone. Le soleil, perçant les petits rideaux de dentelle, faisait scintiller les carreaux de faïence hispano-mauresque, les mille objets d'argent et de cristal, les bas-reliefs du sarcophage antique. Ces reflets chatoyants mettaient dans l'air une mobilité gaie. André se sentait allègre, parfaitement guéri, plein de vitalité. Il éprouvait une joie inexprimable à se retrouver dans son *home*. Tout ce qu'il y avait en lui de plus capricieux, de plus frivole, de plus mondain, se réveillait à l'improviste. On aurait dit que les choses environnantes avaient le pouvoir de ressusciter en lui l'homme d'autrefois. Sa curiosité, son élasticité, son ubiquité spirituelles reparaissaient. Déjà il commençait à éprouver le besoin de se répandre, de revoir des amis et des amies, de se donner des jouissances. Il remarqua qu'il avait beaucoup d'appétit ; et il ordonna au domestique de lui servir le déjeuner.

Il dînait rarement à la maison ; mais, pour les cas extraordinaires, pour quelque fin lunch d'amour ou pour quelque petit souper galant, il avait une salle à manger décorée des tapisseries napolitaines de haute lice, que Charles Sperelli avait commandées en 1766 au Romain Pierre Duranti, tapissier du roi, sur les dessins de Jérôme Storace. Les sept panneaux des murailles représentaient des épisodes d'amour bachique, avec une copieuse magnificence à la Rubens ; et les portières, les bandeaux des portes et ceux des fenêtres représentaient des fruits et des fleurs. Les ors pâles et fauves, prédominants, formaient avec les chairs perlées, les

cinabres et les bleus sombres, un accord à la fois doux et chaud.

— Quand le duc de Grimiti reviendra, vous le ferez entrer, dit-il au domestique.

Là aussi le soleil, déclinant vers le mont Mario, dardait ses rayons. On entendait le roulement des voitures sur la place de la Trinité. Après la pluie, toute la blondeur lumineuse de l'octobre romain semblait se répandre sur Rome.

— Ouvrez les croisées, dit-il au valet de chambre.

Le roulement devint plus fort; l'air tiède entra; les rideaux eurent une ondulation légère.

— Rome divine ! pensa-t-il en regardant le ciel par l'ouverture des grands rideaux.

Et une irrésistible curiosité l'attira vers la fenêtre.

Rome apparaissait, d'une couleur d'ardoise très claire, avec des lignes un peu indécises comme dans une peinture pâlie, sous un ciel de Claude Lorrain, humide et frais, semé de nuages diaphanes dont les nobles groupes donnaient aux intervalles libres une indescriptible finesse, comme les fleurs donnent à la verdure une grâce nouvelle. Dans les lointains, sur les hauteurs fuyantes, l'ardoise, insensiblement, se changeait en améthyste. De longues et subtiles traînées de vapeurs glissaient à travers les cyprès du mont Mario, pareilles à des chevelures coulant dans un peigne de bronze. Tout proches, les pins du Pincio dressaient leurs parasols dorés. Sur la place, l'obélisque de Pie VI ressemblait à une stèle d'agate. Dans cette riche lumière automnale, toutes les choses prenaient une apparence de trésors.

— Rome divine !

Il ne pouvait se rassasier de ce spectacle. Il regarda

passer, au bas de l'église, une troupe de clercs rouges; puis le carrosse d'un prélat, noir, avec deux chevaux noirs aux longues queues; puis d'autres voitures découvertes, où étaient des dames et de petits enfants. Il reconnut la princesse de Ferentino avec Barbarella Viti; puis, la comtesse de Lucoli conduisant deux poneys, suivie de son chien danois. Un souffle de son ancienne vie lui passa sur l'âme, le troubla, lui donna un remuement de désirs indéterminés.

Il se retira et se remit à table. Devant lui, le soleil allumait les cristaux; sur la muraille, il allumait une danse de satyres autour d'un Silène.

Le domestique annonça :

— Monsieur le duc avec deux messieurs.

Le duc de Grimiti, Ludovic Barbarisi et Jules Musellaro entrèrent, tandis qu'André se levait pour aller au devant d'eux. Ils l'embrassèrent tous les trois.

— Jules ! s'écria André, qui revoyait cet ami après deux ans et davantage. Depuis quand es-tu à Rome?

— Depuis une semaine. Je voulais t'écrire à Schifanoia; mais j'ai préféré attendre ton retour. Comment vas-tu? Bien, ce me semble; mais je te trouve un peu maigri. C'est à Rome seulement que j'ai su ton duel et ta blessure; sans quoi, je serais revenu de l'Inde pour t'offrir mes services. Au commencement de mai, j'étais à Padmavati, dans le Bahar... J'ai tant de choses à te raconter !

— Et moi donc !

Ils se serrèrent une seconde fois les mains, cordialement. Sperelli paraissait tout heureux. Nul ami ne lui était plus cher que ce Musellaro, d'une intelligence si noble, d'un esprit si pénétrant, d'une culture si fine.

— Roger, Ludovic, asseyez-vous. Et toi, Jules, prends cette chaise.

Il offrit des cigarettes, du thé, des liqueurs. La conversation devint très animée. Grimiti et Barbarisi donnaient des nouvelles de Rome, en débitaient la petite chronique. La fumée montait, colorée par les rayons presque horizontaux du soleil; les tapisseries s'harmonisaient en une couleur chaude et grasse; l'arome du thé se mêlait à l'odeur du tabac.

— Je t'ai rapporté un sac de thé, dit Musellaro à Sperelli; du thé bien meilleur que celui que buvait ton fameux Kien-Loung.

— Ah! tu te souviens, à Londres, quand nous faisions le thé selon la méthode poétique du grand empereur?

— Tu sais, dit Grimiti, la blonde Clara Green est à Rome. Je l'ai vue dimanche à la villa Borghèse. Elle m'a reconnu, elle m'a salué, elle a fait arrêter sa voiture. Toujours aussi belle. Tu te souviens de sa passion pour toi et de ses persécutions lorsque tu étais amoureux de Constance Landbrooke? Tout de suite elle m'a demandé de tes nouvelles, avant même de m'en demander des miennes...

— Je la reverrai volontiers. Mais s'habille-t-elle encore en vert et met-elle des tournesols sur son chapeau?

— Non, non. Elle a pour toujours abjuré l'esthéticisme, à ce qu'il paraît. Elle est devenue folle des plumes. Dimanche, elle portait un grand chapeau à la Montpensier, avec une plume fabuleuse.

— Cette année, dit Barbarisi, nous avons une extraordinaire abondance de demi-mondaines. Sans compter Clara Green, il y en a trois ou quatre qui ne

manquent pas d'agrément. Julie Arici a le corps très beau et les extrémités suffisamment aristocratiques. Revenue aussi, la Silva, dont avant-hier notre ami Musellaro a fait la conquête avec une peau de panthère. Revenue, Marie Fortune, mais brouillée avec Charles de Souza, que Roger remplace pour le moment...

— La saison est donc déjà en pleine fleur?

— Oui, l'année est plus précoce que jamais, pour les pécheresses et pour les impeccables.

— Et quelles sont les impeccables déjà rentrées à Rome?

— Presque toutes : la Moceto, la Viti, les deux sœurs Daddi, la princesse de Micigliano, Laure Miano, la marquise Massa d'Albe, la comtesse Lucoli...

— La comtesse Lucoli, je l'ai vue tout à l'heure de ma fenêtre. J'ai vu aussi ta cousine avec Barbarella Viti.

— Ma cousine est ici jusqu'à demain. Demain, elle doit retourner à Frascati. Elle donnera mercredi une fête dans sa villa, une espèce de *garden-party* à la manière de la princesse de Sagan. Le costume n'est pas de rigueur ; mais toutes les dames porteront des chapeaux Louis XV ou Directoire. Nous y serons.

— Tu ne vas pas quitter Rome de si tôt, j'espère? demanda le duc de Grimiti à André.

— J'y resterai jusqu'aux premiers jours de novembre. Puis j'irai passer quinze jours en France pour remonter mon écurie ; et je rentrerai à Rome vers la fin du mois.

— A propos, Lionnet Lanza vend *Campomorto*, dit Ludovic. Tu connais ce cheval : une bête magnifique, un excellent sauteur. Cela ferait bien ton affaire.

— Et le prix?

— Quinze mille, je crois.

— C'est à voir.

— Lionnet se marie prochainement. Cet été, à Aix-les-Bains, il s'est fiancé avec la Ginosa.

— J'oubliais de te dire, fit Musellaro, que Galéas Secinaro t'envoie ses amitiés. Nous sommes revenus de l'Inde ensemble. Si je te contais les prouesses de Galéas pendant le voyage ! Il est maintenant à Palerme ; mais il viendra à Rome en janvier.

— Gino Bomminaco t'envoie aussi ses amitiés, ajouta Barbarisi.

— Ah ! ah ! s'écria le duc en riant. Il faut, André, que tu te fasses conter par Gino son aventure avec Julie Moceto... Tu serais, je crois, en mesure de nous fournir quelques renseignements sur Julie...

Ludovic aussi se mit à rire.

— Je sais, dit Musellaro, que tu as fait dans Rome de merveilleux ravages. Tous mes compliments !

— Dites-moi, dites-moi l'aventure ? interrogeait André avec une curiosité impatiente.

Ces discours l'excitaient. Stimulé par ses amis, il s'engagea dans un dialogue sur la beauté des femmes, beaucoup moins châtié que celui de Firenzuola. Après sa longue abstinence, il se faisait en lui un réveil des sensualités anciennes ; et il parlait avec une chaleur intime et profonde, en grand connaisseur du *nu*, se complaisant aux expressions les plus colorées, subtilisant comme un artiste et comme un libertin. Et, en effet, le dialogue de ces quatre jeunes seigneurs entre ces délicieuses tapisseries bachiques, si quelqu'un l'avait recueilli, aurait pu devenir le vrai *Breviarium arcanum* de la corruption élégante en ce XIXe siècle finissant.

Le jour mourait ; mais l'air, retenant la clarté comme une éponge retient l'eau, était encore imbibé de lumière. Par la fenêtre, on voyait à l'horizon une bande orangée sur laquelle se dessinaient les cyprès du mont Mario, nets comme les dents d'un grand râteau d'ébène. De temps à autre, on entendait croasser des vols de corneilles qui s'assemblaient sur les toits de la villa Médicis pour descendre ensuite à la villa Borghèse, dans l'étroite vallée du Sommeil.

— Que fais-tu ce soir ? demanda Barbarisi à André.

— Je n'en sais rien.

— Alors, accompagne-nous. A huit heures, nous dînons chez Doney, au Théâtre-National. Il s'agit d'inaugurer le nouveau restaurant, et même les cabinets particuliers du nouveau restaurant. Là, du moins, nous n'aurons pas à subir, après les huîtres, l'aphrodisiaque nudité de la *Judith* ou de la *Baigneuse,* comme au café de Rome. Poivre académique sur des huîtres artificielles...

— Viens avec nous, viens avec nous ! insista Musellaro.

— Avec nous trois, dit le duc, il y aura Julie Arici, la Silva et Marie Fortune... Tiens ! une bonne idée ! Amène Clara Green.

— Excellente, l'idée, reprit Ludovic.

— Mais où trouverai-je Clara Green ?

— A l'Hôtel de l'Europe, tout près, place d'Espagne. Un petit mot de toi fera son bonheur. Tu peux être sûr qu'elle lâchera tout autre engagement.

Le projet plut à André.

— Il vaut mieux, dit-il, que j'aille la voir. Elle doit être rentrée chez elle. Qu'en penses-tu, Roger ?

— Habille-toi et sortons vite.

Ils sortirent. Clara Green venait de rentrer à l'hôtel. Elle accueillit André avec une joie enfantine. Sans doute elle aurait préféré dîner en tête à tête avec lui ; mais elle accepta l'invitation sans se faire prier. Elle écrivit un billet pour se libérer d'un engagement antérieur ; elle envoya à une amie la clef d'une loge. Elle paraissait heureuse. Elle se mit à raconter une foule d'histoire sentimentales ; elle lui jura qu'elle n'avait jamais pu l'oublier. En parlant, elle prenait les mains d'André dans les siennes.

— *I love you more than any words can say, Andrew!...*

Elle était jeune encore. Avec son profil pur et droit, couronné de blonds cheveux qui se partageaient sur le front en lui faisant une coiffure très basse, elle avait l'air d'une beauté grecque de *Keepsake*. Une certaine affectation esthétique lui restait de son amour pour le poète-peintre Adolphus Jeckyll, lequel imitait en poésie la manière de Keats et en peinture celle d'Holman Hunt, ciselant des sonnets obscurs et peignant des sujets empruntés à la *Vita nuova*. Elle avait posé pour une *Sibylla palmifera* et pour une *Vierge au Lys*. Elle avait posé une fois aussi devant André pour une étude de tête qui devait servir à l'eau-forte d'*Isabetta* dans la nouvelle de Boccace. L'art l'avait donc ennoblie. Mais, au fond, elle ne possédait aucune qualité spirituelle ; et même, à la longue, elle devenait un peu ennuyeuse par suite de ce certain sentimentalisme romanesque assez fréquent chez les femmes galantes anglaises et qui fait un contraste étrange avec les dépravations de leur lasciveté.

— *Who would have thought we should stand again together, Andrew !*

Une heure après, André la quitta et revint au palais

Zuccari par le petit escalier qui mène de la place Mignanelli à la Trinité. En cette douce soirée d'octobre, le bruit de la ville arrivait jusqu'au petit escalier solitaire. Les étoiles scintillaient dans un ciel humide et pur. Au bas du palais Casteldelfino, à travers une petite grille, les arbustes, baignés d'une clarté mystérieuse, agitaient des ombres vagues, sans un frôlement, comme des plantes marines qui flotteraient au fond d'un aquarium. Du palais, par une fenêtre aux rideaux rouges éclairés, venait le son d'un piano. Les cloches de l'église tintèrent. André sentit soudain son cœur lui peser. Soudain, le souvenir de Marie Ferrès l'envahit et suscita en lui une émotion confuse de regret et presque de remords. « Que faisait-elle à cette heure? Pensait-elle? Souffrait-elle? » Avec l'image de la Siennoise surgit en sa mémoire la vieille cité toscane, le Dôme blanc et noir, la Loge, la Fontaine. Une lourde tristesse l'accabla. Il lui sembla que, du fond de son cœur, quelque chose s'était envolé ; et il ne savait pas bien ce que c'était, mais il en était affligé comme d'une perte irréparable.

Il repensa à son projet du matin : une soirée de solitude dans l'appartement où elle viendrait peut-être un jour ; une soirée mélancolique, mais douce, en compagnie des souvenirs et des rêves, en compagnie de l'âme de l'aimée ; une soirée de méditation et de recueillement ! — Comme il était resté fidèle à son projet ! Il dînerait tout à l'heure avec des amis et des femmes ; et, sans aucun doute, il s'en irait ensuite avec Clara Green.

Son remords lui fut si intolérable, lui devint une telle torture, qu'il s'habilla plus vite que d'habitude, sauta dans son coupé et se fit conduire à l'hôtel plus

tôt qu'il n'était convenu. Clara était déjà prête. Il lui offrit de faire un tour en voiture dans les rues de Rome, pour attendre huit heures.

Ils passèrent par la rue du Babuino, contournèrent l'obélisque de la place du Peuple, remontèrent le Corso et prirent à droite la rue de la Fontaine-Borghèse ; puis, par Montecitorio, ils revinrent au Corso qu'ils suivirent jusqu'à la place de Venise ; et, de là, ils gagnèrent le Théâtre-National. Clara babillait sans trêve et se penchait à chaque instant vers le jeune homme pour lui effleurer d'un baiser le coin de la bouche, dissimulant cette caresse furtive derrière un éventail de plumes blanches qui exhalait une très fine odeur de *white-rose*. Mais André paraissait ne pas entendre et ne répondait à cette caresse que par un vague sourire.

— *Che pensi*? demanda-t-elle en prononçant les mots italiens avec une légère incertitude d'accent qui était une grâce.

— A rien, dit-il en lui prenant une main qui n'avait pas de gant et dont il regarda les bagues.

— *Chi lo sa*? soupira-t-elle, en donnant une singulière expression à ces trois monosyllabes que les femmes étrangères apprennent tout de suite, parce qu'elles croient y trouver contenue toute la mélancolie de l'amour italien. *Chi lo sa*?

Et elle ajouta, sur un ton de prière :

— *Love me this evening, Andrew !*

André lui mit un baiser sur l'oreille, lui passa un bras autour de la taille, lui dit quantité de fadaises, changea d'humeur. Le Corso était populeux, les vitrines resplendissaient, les vendeurs de journaux glapissaient, les voitures publiques et les voitures de

maître croisaient leur coupé ; depuis la place Colonna jusqu'à la place de Venise s'épandait toute la vivante animation des soirées romaines.

Lorsqu'ils entrèrent chez Doney, il était huit heures dix minutes. Déjà les six autres convives étaient arrivés. André salua les personnes présentes et, conduisant Clara Green par la main :

— Voici, dit-il, miss Clara Green, *ancilla Domini, Sibylla palmifera, candida puella.*

— *Ora pro nobis !* répondirent en chœur Musellaro, Barbarisi et Grimiti.

Les femmes rirent, mais sans comprendre. Clara sourit ; elle venait d'ôter son manteau et apparaissait en robe blanche, simple, courte, la poitrine et le dos décolletés en pointe, avec un ruban vert de mer sur l'épaule gauche, et deux émeraudes aux oreilles ; nullement gênée par le triple examen de Julie Arici, de Bébé Silva et de Marie Fortune.

Musellaro et Grimiti la connaissaient. Barbarisi lui fut présenté.

André disait :

— Mercédès Silva, surnommée Bébé, *chica pero guapa.*

— Marie Fortune, la beauté talisman, véritable Fortune publique... pour notre Rome qui a la fortune de la posséder.

Puis, se tournant vers Barbarisi :

— Fais-nous l'honneur de nous présenter à cette dame, qui, si je ne me trompe, est la divine Julie Farnèse.

— Non : Julie Arici, interrompit-elle.

— Je vous demande pardon ; mais, pour le croire, j'ai besoin de recueillir toute ma bonne foi et de consulter le Pinturicchio dans la Cinquième Salle.

Il disait ces balivernes sans rire, s'amusant à combler de stupeur ou de colère la douce ignorance de ces jolies bécasses. Lorsqu'il était dans le « demimonde », il avait une manière et un style à lui. Pour éloigner l'ennui, il se mettait à faire des phrases grotesques, à lancer d'énormes paradoxes, de féroces impertinences dissimulées sous l'équivoque des expressions, des subtilités incompréhensibles, des madrigaux énigmatiques, le tout dans une langue originale, aussi mêlée qu'un argot, riche de mille saveurs diverses comme une *olla podrida* rabelaisienne, chargée de fortes épices et de morceaux succulents. Nul mieux que lui ne savait raconter une historiette grasse, une anecdote scandaleuse, une aventure à la Casanova. En matière de volupté, nul mieux que lui ne savait trouver le mot cru, mais précis et puissant, le vrai vocable de chair et d'os, la phrase pleine de moelle substantielle, la phrase qui vit, respire et palpite comme la chose dont elle représente la forme, capable de communiquer à l'auditeur bon juge un double plaisir, non seulement de l'esprit mais des sens, une joie ressemblant un peu à celle que donnent certaines peintures des grands maîtres coloristes, empâtées de pourpre et de lait, baignées comme dans la transparence d'un ambre liquide, imprégnées d'un or chaud et inextinguiblement lumineux comme un sang immortel.

— Qui est-ce, le Pinturicchio ? demanda Julie Arici à Barbarisi.

— Le Pinturicchio ! s'écria André. Un superficiel badigeonneur de murailles, qui eut naguère la fantaisie de vous peindre sur une porte dans les appartements du pape. N'y pensez plus. Il est mort.

— Mais comment?...

— Oh! d'une manière épouvantable! Sa femme était la maîtresse d'un soldat de Pérouse en garnison à Sienne... Demandez-en des nouvelles à Ludovic. Il sait tout; mais il ne vous en a jamais parlé, par crainte de vous faire de la peine. Bébé, je t'avertis qu'à table le prince de Galles ne commence à fumer qu'entre le deuxième et le troisième plat; jamais plus tôt. Toi, tu anticipes un peu.

Bébé avait allumé une cigarette; et elle avalait des huîtres pendant que la fumée lui sortait par les narines. Elle ressemblait à un collégien sans sexe, à un petit hermaphrodite vicieux : pâle, maigre, avec des yeux avivés par la fièvre et par le charbon, avec une bouche trop rouge, avec des cheveux courts, laineux, un peu frisés, qui lui couvraient la tête comme une toque d'astrakan. Elle tenait encastré dans l'orbite de l'œil gauche un carreau rond; elle portait un haut col empesé, une cravate blanche, un gilet ouvert, une jaquette noire de coupe masculine, un gardénia à la boutonnière; elle affectait des allures de dandy et parlait d'une voix rauque. Et ce qui séduisait en elle, ce qui tentait, c'était justement cette empreinte de vice, de dépravation, de monstruosité, qu'elle avait dans l'aspect, dans l'attitude, dans le langage. *Sal y pimienta*.

Marie Fortune, au contraire, avait le type un peu bovin; c'était une Madame de Parabère qui commençait à engraisser. Comme la belle maîtresse du Régent, elle avait la chair blanche, d'une blancheur mate et profonde, une de ces chairs infatigables et insatiables que le plaisir nourrit et épanouit. Ses yeux, tendres violettes, nageaient dans une ombre azurée; sa bouche, toujours

à demi déclose, montrait dans une ombre rosée une vague lueur de nacre, comme un coquillage qui s'entr'ouvre.

Julie Arici plaisait beaucoup à Sperelli par son teint doré où s'ouvraient deux grands yeux de velours, d'un moelleux velours châtain qui prenait parfois des reflets presque fauves. Son nez un peu charnu et ses lèvres grosses, fraîches, saignantes, très fermes, donnaient au bas de son visage une expression de douce bestialité. Les dents canines, trop fortes, lui relevaient les coins de la bouche; et comme ses lèvres, ainsi relevées, se séchaient et lui causaient sans doute une gêne légère, elle les mouillait à chaque instant avec la pointe de sa langue. Et on voyait à chaque instant cette pointe courir sur la barrière des dents, pareille à un pétale humide de rose grasse sur une rangée de petites amandes nues.

— Julie, dit André en lui regardant la bouche, saint Bernardin, dans un de ses sermons, a pour vous une épithète merveilleuse. Et cela non plus, je parie que vous ne le saviez pas!

Julie se mit à rire, d'un rire bête mais magnifique, qui lui découvrait un peu les gencives; et dans l'agitation de l'hilarité, il émanait d'elle un parfum plus aigu, comme d'un buisson fleuri que l'on secoue.

— Que me donnerez-vous, reprit André, si, de même qu'on extrairait du trésor d'une cathédrale une pierre aphrodisiaque, j'extrais du sermon sacré le voluptueux vocable, pour vous en faire l'offrande?

— Je ne sais pas, répondit-elle en riant toujours, avec un verre de chablis entre ses doigts assez fins et longuets. Tout ce que vous voudrez.

— Le substantif de l'adjectif.

— Vous dites ?

— Nous en reparlerons. Le mot est : *linguatica*. Messire Ludovic, ajoutez à vos litanies cette appellation : « *Rosa linguatica, oblecta nos !...* »

— Quel malheur, dit Musellaro, que tu ne sois point à la table d'un prince du XVIe siècle, entre une Violante et une Impéria, avec Jules Romain, l'Arétin et Marc Antoine !

II

L'année mourait doucement. Le soleil de la Saint Sylvestre épandait dans le ciel de Rome une tiédeur voilée, dorée, très molle, presque printanière. Les rues étaient populeuses comme pendant les dimanches de mai. Sur la place Barberini, sur la place d'Espagne, une multitude de voitures passaient, rapides; et, des deux places, une rumeur confuse et continue montait à la Trinité des Monts et à la rue Sixtine, arrivait jusqu'au palais Zuccari en s'amortissant.

Les chambres s'emplissaient peu à peu du parfum exhalé par les vases pleins de fleurs fraîches. Les roses, lourdes et épanouies, plongeaient dans des coupes de cristal qui s'élargissaient comme des lis de diamant à tige d'or, semblables à celles qui se dressent derrière la Vierge dans le *tondo* de Botticelli, à la galerie Borghèse. Nulle autre forme de coupe n'égale cette forme en élégance : dans leur prison diaphane, les fleurs sem-

blent se spiritualiser et donnent mieux l'image d'une religieuse ou d'une amoureuse offrande.

André attendait Hélène Muti.

Il l'avait rencontrée la veille au matin, dans la rue des Condotti, regardant les étalages. Elle était revenue à Rome depuis quelques jours seulement, après une longue absence. Cette rencontre imprévue leur avait causé à tous deux une vive émotion ; mais, en ce lieu public, ils avaient été contraints d'observer une réserve polie, cérémonieuse, presque froide. André lui avait dit, d'un air grave et un peu triste, en la regardant au fond des yeux :

— J'ai tant de choses à vous raconter ! Voulez-vous, Hélène, venir chez moi demain ? Rien n'est changé dans notre *home*.

Et elle avait répondu simplement :

— Oui ; je viendrai. Attendez-moi vers quatre heures. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire. Pour le moment, laissez-moi.

Elle avait accepté l'invitation tout de suite, sans hésiter une seconde, sans poser de conditions, sans avoir l'air d'attribuer à la chose aucune importance. Et cette promptitude même avait d'abord éveillé chez André une sorte de préoccupation vague. Viendrait-elle en amie ou en amante ? Viendrait-elle pour renouer le lien d'amour ou pour briser toute espérance ? Que s'était-il passé dans cette âme durant ces deux ans ? Il n'en savait rien ; mais il gardait encore la sensation que lui avait donnée le regard d'Hélène dans la rue, lorsqu'il s'était incliné pour la saluer. C'était toujours le même regard, si doux, si profond, si séduisant, entre les longs cils ; et le souvenir persistant de ce regard évoquait en lui la volupté de l'ancien amour.

Toutes les choses environnantes révélaient une amoureuse sollicitude. Le bois de genévrier flambait dans l'âtre ; la table à thé était prête, avec des tasses et des soucoupes en majolique de Castel-Durante décorées de petits sujets mythologiques peints par Luzio Dolci, modèles anciens d'une grâce inimitable où des hexamètres d'Ovide, écrits en caractères cursifs, se lisaient sous les figures. La lumière entrait, tempérée par les grands rideaux de brocatelle rouge semés de grenades d'argent, de feuillages et de devises. Comme le soleil déclinant frappait les vitres, la trame fleurie des petits rideaux de dentelle se dessinait sur le tapis.

L'horloge de la Trinité des Monts sonna trois heures et demie. Elle ne viendrait que dans une demi-heure.

André se leva du divan où il était étendu et alla ouvrir une fenêtre ; puis il se promena de long en large à travers la chambre ; puis il ouvrit un livre, en lut quelques lignes, le referma ; puis il chercha quelque chose autour de lui, d'un regard incertain. L'anxiété de l'attente était si douloureuse qu'il avait besoin de se mouvoir, d'agir, de distraire son malaise moral par un acte matériel. Il se pencha vers la cheminée, prit les pincettes pour attiser le feu, mit sur le brasier ardent une nouvelle bûche de genévrier. Le brasier s'écroula : les charbons lancèrent une gerbe d'étincelles et roulèrent jusque sur le garde-cendre de métal qui protégeait le tapis ; la flamme se divisa en quantité de petites langues bleuâtres qui disparaissaient et reparaissaient ; les tisons fumèrent.

Alors, dans l'esprit de l'amant impatient, un souvenir surgit. C'était là, devant cette cheminée, que jadis

Hélène aimait à s'attarder avant de se revêtir. Elle avait beaucoup d'art pour entasser de grandes bûches sur les chenets. Elle prenait à deux mains les lourdes pincettes et renversait légèrement la tête en arrière, pour éviter les étincelles. Dans cette attitude un peu gênante, les mouvements des muscles et l'ondoiement des ombres faisaient que son corps, sur le tapis, semblait sourire par toutes les jointures, par tous les plis, par toutes les fossettes, baigné d'une pâleur d'ambre qui rappelait la Danaé du Corrège. Et justement elle avait les extrémités un peu corrégiennes, les mains et les pieds petits, d'une souplesse pour ainsi dire végétale, comme la Daphné des statues au tout premier commencement de la mythique métamorphose.

Cette besogne à peine finie, le bois s'embrasait et jetait soudain de grandes lueurs. Dans la chambre, cette chaude lumière rougeâtre luttait un instant contre le glacial crépuscule qui pénétrait par les vitres. L'odeur du genévrier flambant donnait un léger vertige. Hélène, devant ce brasier ardent, semblait prise d'une folie enfantine. Elle avait l'habitude un peu cruelle d'effeuiller sur le tapis, à la fin de chaque entrevue d'amour, toutes les fleurs des vases. Et lorsque, rhabillée, elle revenait dans la chambre en mettant ses gants ou en attachant le fermoir d'un bracelet, elle souriait au milieu de cette dévastation ; et rien n'égalait la grâce du geste, chaque fois répété, par lequel elle relevait un peu sa jupe et avançait d'abord un pied, puis l'autre, pour que son amant agenouillé renouât les lacets de sa chaussure.

Le lieu n'était presque pas changé. De toutes ces choses qu'Hélène avaient vues et touchées, montaient en foule les souvenirs ; et les images du temps lointain

revivaient tumultueusement. Après deux années bientôt, Hélène allait franchir de nouveau le seuil de cette chambre. Dans une demi-heure elle s'assoirait sur ce fauteuil; elle ôterait son voile, un peu haletante comme autrefois, et elle parlerait. Toutes ces choses entendraient de nouveau sa voix, peut-être aussi son rire, après deux années !

« Quel geste ferai-je en l'accueillant? Quelles paroles lui dirai-je? »

Il éprouvait une anxiété sincère ; il s'était repris à aimer cette femme sincèrement. Mais chez lui, l'expression verbale et plastique des sentiments était toujours si artificielle, si distante de la simplicité et de la sincérité, que, par habitude, il recourait à la préparation, même lorsqu'il avait l'âme très profondément émue.

Il essaya d'imaginer la scène; il composa diverses phrases; il chercha des yeux l'endroit le plus propice pour l'entretien. Puis, se levant, il alla regarder dans un miroir s'il avait la pâleur qui était de mise en cette circonstance. Et, dans le miroir, son regard s'arrêta sur les tempes, à la naissance des cheveux, là où jadis Hélène avait coutume de mettre un baiser délicat. Il ouvrit les lèvres pour constater la pureté parfaite de ses dents et la fraîcheur de ses gencives, se souvenant qu'autrefois sa bouche plaisait par-dessus tout à Hélène. Jamais sa vanité de jeune homme corrompu et efféminé ne négligeait en amour aucun effet de grâce ou de toilette.

« Quel geste ferai-je en l'accueillant? Quelles paroles lui dirai-je? »

Les minutes fuyaient, et son esprit s'égarait.

Il était l'heure moins deux ou trois minutes. Son

anxiété devint si forte qu'elle le suffoquait presque. Il retourna près de la fenêtre et regarda l'escalier de la Trinité. C'était par cet escalier qu'autrefois Hélène arrivait au rendez-vous. Lorsqu'elle posait le pied sur la dernière marche, elle s'arrêtait un instant ; puis, rapide, elle traversait la place devant le palais Casteldelfino. Si la place était silencieuse, on entendait son pas un peu ondoyant résonner sur le pavé.

La pendule frappa quatre heures. De la place d'Espagne et du Pincio venait un bruit de voitures. Il y avait beaucoup de promeneurs sous les arbres, devant la villa Médicis. Au bas de l'église, deux femmes, assises sur le banc de pierre, surveillaient des enfants qui couraient autour de l'obélisque. L'obélisque, investi par le soleil couchant, était tout rose et projetait une ombre longue, oblique, bleuâtre. A mesure que le jour tombait, l'air fraîchissait. Dans le fond, la ville se peignait en or sur un ciel très pâle, où déjà les cyprès du mont Mario se dessinaient en noir.

André tressaillit. Il vit une ombre apparaître au sommet du petit escalier qui côtoie le palais Casteldelfino et descend sur la place Mignanelli. Mais ce n'était pas Hélène ; c'était une dame qui, d'un pas lent, tourna par la rue Grégorienne.

« Si elle ne venait point ? » se demanda-t-il en quittant la fenêtre. Et, comme il sortait de l'air froid, il sentit plus molle la tiédeur de la chambre, plus aigu le parfum des genévriers et des roses, plus mystérieuse la pénombre des rideaux et des portières. En ce moment précis, la chambre semblait toute prête à recevoir la femme désirée. Il pensa à la sensation qu'aurait Hélène en y entrant. Sans doute elle ne pourrait se défendre contre cette douceur si pleine de sou-

venances ; elle perdrait tout d'un coup la notion du temps et de la réalité ; elle croirait se trouver encore à un rendez-vous habituel, n'avoir jamais interrompu cette pratique de volupté, être toujours l'Hélène d'autrefois. Puisque rien n'était changé dans le théâtre de l'amour, pourquoi l'amour serait-il changé ? Certainement elle éprouverait la profonde séduction de ces choses aimées autrefois.

Alors l'attente suscita en lui une torture nouvelle. Les esprits affinés par l'habitude de la contemplation imaginaire et du songe poétique attribuent aux choses une âme sensible et variable comme l'âme humaine ; et, dans chaque chose, dans les formes, dans les couleurs, dans les sons, dans les parfums, ils croient reconnaître un symbole transparent, l'emblème d'une émotion ou d'une pensée ; et, dans chaque phénomène, dans chaque combinaison de phénomènes, ils croient deviner un état psychique, une signification morale. Quelquefois, la vision est si lucide qu'elle produit en ces esprits une angoisse : ils se sentent comme étouffés par le débordement de la vie qui se révèle à eux, et ils s'épouvantent des fantômes qu'ils ont créés.

Dans l'aspect des choses environnantes, André vit se refléter sa propre angoisse. Comme son désir se dissipait inutilement dans l'attente et que ses nerfs s'affaiblissaient, il lui parut de même que l'amoureuse essence des choses s'évaporait et se dissipait inutilement. A ses yeux, tous ces objets parmi lesquels il avait tant aimé, joui et souffert, avaient emprunté quelque chose de sa sensibilité propre. Ils n'étaient pas seulement les témoins de ses amours, de ses plaisirs, de ses tristesses : ils en prenaient aussi leur part. Dans son souvenir, chaque forme, chaque couleur s'harmo-

nisait avec une image féminine, était une note dans un accord de beauté, un élément dans une extase de passion. La nature même de ses goûts le portait à rechercher en amour des jouissances multiples : l'enivrement compliqué de tous les sens, les hautes émotions intellectuelles, les abandons du sentiment, les emportements de la brutalité. Et, comme il procédait à cette recherche avec art, en esthéticien, il tirait naturellement du monde des choses une grande partie de son ivresse. Cet histrion délicat ne comprenait point la comédie de l'amour sans les décors.

A cet égard, sa demeure était un théâtre parfait, et il était lui-même un très habile metteur en scène. Mais presque toujours, il entrait tout entier dans son artifice; il y dépensait avec prodigalité sa richesse ; il s'y oubliait si bien qu'il restait souvent trompé par sa tromperie, pris au piège qu'il avait tendu, blessé par ses propres armes : tel un enchanteur qui s'emprisonnerait dans le cercle de ses enchantements.

Autour d'André, tout avait revêtu cette inexprimable apparence de vie qu'acquièrent, par exemple, les objets sacrés, les emblèmes d'une religion, les instruments d'un culte, toutes les figures sur lesquelles s'accumule la méditation humaine, ou desquelles l'imagination humaine s'élance vers des hauteurs idéales. De même qu'après beaucoup d'années un flacon exhale encore le parfum de l'essence qu'il a contenue, de même certains objets conservaient pour lui quelque vague parcelle de l'amour dont les avait illuminés et imprégnés ce chimérique amant. Et ces objets lui causaient une excitation si forte qu'il en était troublé parfois comme de la présence d'un pouvoir surnaturel.

Réellement, on aurait dit qu'il percevait une aphro-

disiaque virtualité latente en chacune de ces choses, et qu'il la sentait par moments s'échapper, se répandre, palpiter autour de lui. Alors, s'il était entre les bras d'une maîtresse, il se donnait à lui-même, il donnait au corps et à l'âme de l'aimée une de ces fêtes suprêmes dont le seul souvenir suffit à éclairer une vie entière. Mais, s'il était seul, une angoisse lourde, un regret inexprimable l'oppressaient, à la pensée que ce grand et rare apprêt d'amour se perdait inutilement.

Inutilement ! Dans les hautes coupes florentines, les roses, attendant elles aussi, exhalaient toute leur intime douceur. Sur le divan, sur la muraille, les versets d'argent qui célébraient la femme et le vin, si harmonieusement mêlés aux couleurs indéfinissables de la soie dans le tapis persan du XVIe siècle, scintillaient sous les rayons du couchant, en un angle nettement dessiné par la fenêtre ; et ils rendaient plus diaphane l'ombre voisine, ils répandaient sur les coussins une lueur tombante. Partout alentour l'ombre était diaphane et riche, comme animée de cette vague palpitation lumineuse qu'ont les sanctuaires obscurs où un trésor est recélé. Le feu pétillait dans l'âtre ; et, selon l'image de Shelley, chacune de ses flammes était comme une gemme dissoute dans une lumière toujours mobile. Il semblait à André qu'en cet instant précis chaque forme, chaque couleur, chaque parfum rendît la fleur la plus délicate de son essence. Et *elle* ne venait pas, *elle* ne venait pas !

Alors, pour la première fois, le mari se présenta à sa pensée.

Hélène n'était plus libre. Quelques mois après son soudain départ de Rome, elle avait renoncé à la belle liberté du veuvage pour épouser en secondes noces un

gentilhomme anglais, lord Humphrey Heathfield. André avait appris ce mariage par une chronique mondaine, en octobre 1885; et, dans toutes les villégiatures de l'automne romain, il avait entendu faire sur la nouvelle lady Helen Heathfield une infinité de commentaires. Il se souvenait aussi d'avoir une dizaine de fois, l'hiver précédent, rencontré ce lord Humphrey aux samedis de la princesse Giustiniani-Bandini et aux ventes publiques. C'était un homme de quarante ans, d'un blond cendré, chauve sur les tempes, presque blême, avec des yeux clairs et perçants, avec un grand front saillant et sillonné de veines. Son nom, Heatfield, était bien celui du lieutenant général qui fut le héros de la défense de Gibraltar, immortalisé aussi par le pinceau de Reynolds.

Quelle part cet homme avait-il dans la vie d'Hélène? Quels liens, outre ceux du mariage, attachaient Hélène à cet homme? Quelles transformations le contact physique et moral de ce mari avait-il opérées en elle?

Ces énigmes se dressèrent dans son âme tout d'un coup, tumultueusement. Et, au milieu du tumulte, une image lui apparut, nette, précise... Et sa douleur fut si intolérable qu'il se leva, avec le bond instinctif d'un homme qui se sent blessé à l'improviste. Il traversa la pièce, sortit dans l'antichambre, tendit l'oreille par l'entre-bâillement de la porte. Cinq heures moins un quart allaient sonner.

Bientôt, il entendit dans l'escalier un bruit de pas, un froufrou de robe, une respiration essoufflée. Certainement une femme montait. Son sang courut avec tant de violence qu'énervé par la longue attente il avait peur de défaillir et de tomber. Il entendit pourtant un

pied féminin qui se posait sur les dernières marches; il entendit une respiration plus longue, puis un pas sur le palier, sur le seuil. Hélène entra.

— Hélène! Enfin!

Il y avait dans ce cri une si profonde expression de l'angoisse soufferte que sur les lèvres d'Hélène apparut un indéfinissable sourire où se mêlaient le plaisir et la pitié. Il lui prit la main droite, dégantée; il l'attira dans la chambre. Elle haletait encore; mais elle avait, sous le voile noir, diffuse par tout le visage, une légère flamme.

— Pardonnez-moi, André! Mais je n'ai pas pu me rendre libre plus tôt. Beaucoup de visites... beaucoup de lettres à répondre... Il y a des journées fatigantes. Je n'en puis plus. Comme il fait chaud ici! Quel parfum!

Elle était encore debout au milieu de la chambre, un peu indécise et préoccupée, bien que sa parole fût rapide et alerte. Un manteau de velours, dont les manches de style Empire, très bouffantes par en haut, se resserraient ensuite et se boutonnaient au poignet, avec un immense collet de renard bleu pour unique garniture, enveloppait toute sa personne sans lui ôter la grâce de la sveltesse. Elle regardait André avec des yeux pleins d'un vague sourire qui en voilait la vivacité pénétrante. Elle reprit :

— Vous êtes un peu changé. Je ne saurais dire en quoi. Par exemple, vous avez maintenant à la bouche un pli amer que je ne vous connaissais pas.

Elle prononça ces mots sur un ton de familiarité affectueuse. Sa voix, en résonnant dans la chambre, causait à André un plaisir si vif qu'il s'écria :

— Parlez, Hélène! Parlez encore!

Elle se mit à rire.

— Pourquoi? demanda-t-elle.

Il répondit en lui prenant la main :

— Vous le savez.

Elle retira sa main et regarda le jeune homme jusqu'au fond des yeux.

— Je ne sais plus rien, moi.

— Vous avez donc changé?

— Oui, beaucoup changé.

Ils devenaient graves. La réponse d'Hélène avait subitement éclairci le problème. André comprit; et, avec cette intuition rapide et nette qui n'est pas rare chez certains esprits exercés à l'analyse de l'être intérieur, il entrevit la disposition morale de la visiteuse et devina le développement de la scène qui allait suivre. D'ailleurs, il était déjà subjugué par la fascination de cette femme, comme autrefois; et, en outre, une curiosité le piquait fortement. Il dit :

— Vous ne vous asseyez pas?

— Je vais m'asseoir un moment.

— Là, sur ce fauteuil.

« Oui, *mon* fauteuil! » allait-elle dire, par un mouvement irréfléchi : car elle venait de le reconnaître; mais elle se retint.

C'était un siège large et profond, recouvert d'un cuir ancien semé de pâles chimères en relief, dans le goût de celui qui tapisse les parois d'une salle au palais Chigi. Le cuir avait pris cette teinte chaude et opulente qui rappelle certains fonds de portraits vénitiens, ou un beau bronze gardant à peine quelques traces de dorure, ou une fine écaille de tortue au travers de laquelle luirait une feuille d'or. Un grand coussin taillé dans une dalmatique de couleur très amortie, de cette

couleur que les marchands de soie florentins appelaient *rosa di gruogo*, rendait le dossier moelleux.

Hélène s'assit. Elle posa sur le bord de la table à thé son gant droit et son porte-cartes, mince fourreau d'argent poli où était gravée une devise. Puis elle ôta son voile, en élevant les bras pour défaire le nœud derrière la tête ; et cette gracieuse attitude éveilla des reflets de lumière dans le velours, aux aisselles, le long des manches, le long du buste. Le feu était très ardent. Pour se protéger, elle étendit sa main nue, qui s'éclaira comme un albâtre rose ; et, dans ce geste, ses bagues scintillèrent.

— Couvrez le feu, je vous prie, dit-elle. Il fait trop chaud.

— Vous n'aimez donc plus la flamme ? Vous qui jadis étiez une salamandre ! Ce foyer garde le souvenir..

— Ne remuez pas les souvenirs, interrompit-elle. Couvrez le feu et allumez les bougies. Moi, je vais faire le thé.

— Vous ne voulez pas ôter votre manteau ?

— Non : il faut que je m'en aille tout à l'heure. Il est déjà tard.

— Mais vous étoufferez.

Elle se leva, avec un petit mouvement d'impatience.

— Alors, aidez-moi.

André, en ôtant le manteau, sentit le parfum d'Hélène. Ce n'était plus celui d'autrefois ; mais il était si délicieux qu'il lui alla jusqu'au cœur.

— Vous avez changé de parfum, dit-il avec un accent singulier.

Elle répondit simplement :

— Oui. Celui-ci vous plaît-il ?

André tenait encore le manteau entre les mains. Il

enfonça son visage dans la fourrure du collet, plus parfumée par le contact de la peau et des cheveux. Puis il demanda :

— Comment le nommez-vous ?

— Il n'a pas de nom.

Elle se rassit sur le fauteuil, dans la clarté de la flamme. Elle avait une robe noire toute garnie de dentelles, où brillaient d'innombrables petites perles de jais et d'acier.

Le crépuscule expirait contre les vitres. Sur les candélabres de fer forgé, André alluma des bougies torses, d'une couleur orangée très vive. Puis il tira l'écran devant la cheminée.

Pendant cette pause, tous les deux, au fond de l'âme, étaient perplexes. Hélène n'avait ni l'exacte conscience de l'heure ni la maîtrise d'elle-même ; en dépit de son effort, elle ne parvenait pas à ressaisir le motif de sa démarche, à retrouver ses intentions, à reprendre sa volonté. Devant cet homme à qui l'avait jadis attachée une passion si forte, en ce lieu où elle avait vécu sa vie la plus ardente, elle sentait peu à peu ses idées vaciller, se dissoudre, s'anéantir. Elle était sur le point d'entrer dans cet état délicieux de fluidité sentimentale où l'âme reçoit des vicissitudes extérieures tous ses mouvements, toutes ses attitudes, toutes ses formes, comme une vapeur aérienne les reçoit des variations atmosphériques. Avant de s'y abandonner, elle hésitait.

André dit à voix basse, presque humblement :

— C'est bien comme cela ?

Elle sourit sans répondre : ces paroles lui avaient donné une indéfinissable joie, comme un tremblement de bonheur au haut de la poitrine. Elle entreprit sa

minutieuse besogne ; elle alluma la lampe sous la bouilloire ; elle ouvrit la boîte de laque où était le thé ; elle mit dans la théière la quantité voulue de feuilles aromatiques ; puis elle prépara deux tasses. Ses gestes étaient lents et un peu indécis, comme il arrive lorsqu'en agissant on a l'âme préoccupée d'autre chose ; ses mains, très blanches et très pures, avaient dans leurs mouvements une légèreté de papillons, et semblaient, non pas toucher, mais effleurer à peine les objets ; de ses gestes, de ses mains, de tout l'ondoiement souple de sa personne émanait je ne sais quel subtil effluve de volupté, qui enveloppait l'amant comme d'une caresse.

André, assis tout près, la regardait avec des yeux mi-clos, buvant par les pupilles la voluptueuse fascination qui lui venait d'elle. C'était comme si chacun des mouvements de cette femme lui fût devenu tangible idéalement. Quel amoureux n'a pas ressenti cette inexprimable jouissance, où il semble que le pouvoir sensitif du toucher s'affine jusqu'à recevoir la sensation sans l'immédiate matérialité du contact ?

Ils se taisaient l'un et l'autre. Hélène s'était abandonnée sur le coussin, et elle attendait que l'eau bouillît. Les yeux sur la flamme bleuâtre de la lampe, elle retirait et remettait alternativement ses bagues, perdue dans une apparence de rêve. Ce n'était pas un rêve ; c'était plutôt comme une réminiscence vague, ondoyante, confuse, fugitive. Tous les souvenirs de l'amour passé lui remontaient à l'esprit, mais brouillés ; et ils lui donnaient une impression indistincte, dont elle ne savait pas si c'était du plaisir ou de la douleur. Cela ressemblait à l'indéfinissable parfum d'un gros bouquet de fleurs fanées, où chaque fleur a perdu la vivacité propre de ses teintes et de sa fragrance. Elle

semblait porter en elle le dernier soupir des souvenances déjà évanouies, la dernière trace des joies déjà disparues, le dernier frisson de la félicité déjà morte, quelque chose de pareil à une brume incertaine d'où émergeraient des images sans nom, sans contour, mutilées. Elle ne savait pas si c'était du plaisir ou de la douleur ; mais, peu à peu, cette agitation mystérieuse, cette inquiétude indéfinissable grandissaient et lui gonflaient l'âme de délice et d'amertume. Les pressentiments obscurs, les émois occultes, les regrets inavoués, les craintes superstitieuses, les aspirations combattues, les douleurs réprimées, les rêves étouffés, les désirs non satisfaits, tous ces éléments troubles dont sa vie intérieure était composée, tout maintenant fermentait et se soulevait en tempête.

Elle se taisait, recueillie en elle-même. Et, alors que son cœur débordait presque, elle se plaisait à en accroître encore l'émotion par le silence. Cette émotion, la parole l'aurait dissipée.

L'eau se mit à bouillir en chantant doucement.

Lui, sur le siège bas, le coude appuyé au genou et le menton dans la main, regardait si fixement la belle créature qu'Hélène, sans se retourner, sentait sur sa personne ce regard fiévreux et en éprouvait une sorte de malaise physique. En la regardant, il pensait : « Cette femme, je l'ai possédée, un jour. » Et, pour s'en convaincre, il se répétait à lui-même cette affirmation ; et il faisait, pour s'en convaincre, un effort mental, rappelait à sa mémoire certaines caresses, essayait de la revoir dans ses bras. Mais la certitude de la possession lui échappait. Hélène lui paraissait une femme nouvelle, qui ne lui avait jamais appartenu, qu'il n'avait jamais étreinte.

En vérité, elle était plus désirable encore qu'autrefois. L'énigme plastique de sa beauté était plus obscure encore et plus attirante. Sa tête au front étroit, au nez droit, aux sourcils arqués, d'un dessin si pur, si ferme, si antique qu'elle semblait sortie du disque d'une médaille syracusaine, avait dans les yeux et dans la bouche un singulier contraste d'expression : cette expression passionnée, ambiguë, surhumaine, que seuls quelques maîtres imbus de toute la profonde corruption de l'art ont su donner à d'immortels types de femme comme Monna Lisa et Nelly O'Brien.

« Un autre, à présent, la possède, pensait-il en la regardant. D'autres mains la touchent, d'autres lèvres la baisent. » Et, tandis qu'il ne réussissait pas à former dans son esprit l'image de son bonheur passé, il revoyait au contraire l'autre image avec une précision implacable. Et une fureur l'envahissait de savoir, de découvrir, d'interroger : une fureur délirante.

La vapeur de l'eau chaude fuyait par la commissure du couvercle. Hélène se pencha vers la table pour verser sur le thé quelques gouttes d'eau ; puis elle mit deux morceaux de sucre dans une seule tasse ; puis elle versa encore de l'eau sur le thé ; puis elle éteignit la flamme bleuâtre. Elle fit tout cela avec un soin presque tendre, mais sans se tourner jamais vers André. Maintenant, le tumulte de son âme se résolvait en un si mol attendrissement qu'elle sentait sa gorge se serrer et ses yeux se mouiller, sans pouvoir s'en défendre. Toutes les pensées contradictoires, toutes les agitations et tous les troubles de son cœur se condensaient maintenant dans une larme.

En faisant un geste, elle heurta le porte-cartes d'argent, qui tomba sur le tapis. André le ramassa et y

lut la devise sentimentale : *From Dreamland — A stranger hither ;* Du Pays du Rêve — Étrangère ici.

Comme il levait les yeux, Hélène lui offrit la tasse fumante, avec un sourire que cette larme voilait un peu.

Il vit ce voile ; et, devant cette marque inattendue de tendresse, il fut saisi d'un tel élan d'amour et de reconnaissance qu'il reposa la tasse, s'agenouilla, prit la main d'Hélène, y imprima ses lèvres.

— Hélène ! Hélène !

Il lui parlait à voix basse, agenouillé, de très près, comme s'il eût voulu lui boire le souffle. Son ardeur était sincère, bien que ses paroles mentissent par instants. « Il l'aimait, il l'avait toujours aimée, il n'avait jamais pu l'oublier, jamais ! En la retrouvant, il avait senti toute sa passion s'insurger avec tant de violence que cela lui avait donné une sorte de terreur, d'épouvante anxieuse, comme s'il eût entrevu dans un éclair le bouleversement de toute sa vie. »

— Taisez-vous, taisez-vous ! dit Hélène très pâle, avec une expression de douleur.

André poursuivait, toujours à genoux, s'enflammant aux images évoquées de la passion. « Il avait senti que, dans sa fuite soudaine, elle emportait avec elle la majeure et la meilleure partie de lui-même. Depuis... Il ne saurait jamais dire la misère de ses jours, l'angoisse de ses regrets, la continuelle, l'implacable, la dévorante torture intérieure. Sa tristesse grandissait, rompait toutes les digues. Il était terrassé. Au fond de toutes choses, il n'y avait pour lui que le désespoir. Pour lui, la fuite du temps était un supplice intolérable. Il regrettait moins les jours heureux qu'il ne s'affligeait des jours écoulés sans profit pour le bonheur. Ceux-là lui avaient du

moins laissé un souvenir; ceux-ci ne lui laissaient qu'un regret profond, une sorte de remords... Sa vie se consumait elle-même, ravagée en secret par la flamme inextinguible d'un désir unique, par l'incurable dégoût de toute autre jouissance. Parfois, des emportements furieux de convoitise l'assaillaient, des ardeurs désespérées vers le plaisir; et c'était comme une rébellion violente de son cœur inassouvi, comme le sursaut de l'espérance qui ne se résignait pas à mourir. Parfois aussi, il éprouvait comme un anéantissement et frissonnait devant les grands abîmes vides de son être: de tout l'incendie de sa jeunesse, il ne lui restait qu'une poignée de cendres. Parfois aussi, à la façon d'un de ces rêves qui se dissipent vers l'aube, tout son passé, tout son présent se dissolvaient, se détachaient de sa conscience, tombaient comme une fragile dépouille, comme une enveloppe vaine: il ne se souvenait plus de rien, il ressemblait à un homme qui sort d'une longue maladie, à un convalescent plein de stupeur. Il oubliait, enfin; il sentait son âme entrer doucement dans la mort... Mais, tout à coup, du fond de cette tranquillité oublieuse, jaillissait une douleur nouvelle; et l'idole abattue se redressait plus haute, comme un rejeton indestructible. *Elle, elle!* voilà l'idole qui ensorcelait toutes les volontés de son cœur, qui brisait toutes les forces de son intelligence, qui occupait les voies les plus secrètes de son âme et les fermait à toute autre passion, à toute autre douleur, à tout autre rêve, pour toujours, pour toujours!... »

Il mentait; mais son éloquence était si chaude, sa voix si pénétrante, la caresse de ses mains si amoureuse qu'Hélène fut envahie d'une immense douceur.

— Tais-toi! dit-elle. Je ne dois point t'écouter; je

ne suis plus tienne; je ne pourrai plus être tienne, jamais. Tais-toi! Tais-toi!

— Écoute!

— Non, je ne le veux pas. Adieu. Il faut que je parte. Adieu, André. Il est tard; laisse-moi.

Elle dégagea sa main de l'étreinte du jeune homme; et, triomphant de toute sa langueur secrète, elle fit un mouvement pour se lever.

— Alors, pourquoi es-tu venue? demanda-t-il d'une voix un peu rauque, en l'empêchant de se mettre debout.

Quelque légère qu'eût été la violence, elle fronça les sourcils; et, avant de répondre, elle hésita.

— Je suis venue, reprit-elle avec une lenteur mesurée, en regardant son amant au fond des yeux, je suis venue parce que tu m'as appelée. Pour l'amour d'autrefois, pour la façon dont cet amour a été rompu, pour le long silence obscur de l'absence, je ne pouvais pas sans dureté opposer un refus à ton invitation. Et puis, je voulais te dire ce que je t'ai dit: que je ne suis plus tienne, que je ne pourrai plus être tienne, jamais. Voilà ce que je voulais te dire, loyalement, pour t'éviter et pour m'éviter toute illusion douloureuse, tout péril, toute amertume dans l'avenir. Comprends-tu?

André pencha la tête jusqu'à toucher presque les genoux d'Hélène, silencieusement. Elle lui caressa les cheveux d'un geste autrefois familier.

— Et puis, continua-t-elle, d'une voix qui mit un frisson dans toutes les veines d'André, et puis... je voulais te dire que je t'aime, que je t'aime autant que jadis, que tu es encore l'âme de mon âme, et que je veux être pour toi la plus chère des sœurs, la plus douce des amies. Comprends-tu?

André ne bougea pas. Elle lui prit les tempes dans

les deux mains, lui releva la tête, le contraignit à la regarder dans les yeux.

— Comprends-tu ? répéta-t-elle d'une voix encore plus tendre et plus basse.

Ses yeux, dans l'ombre des longs cils, semblaient comme baignés d'une huile très pure et très fluide. Sa bouche entr'ouverte avait un petit tremblement à la lèvre supérieure.

— Non, tu ne m'aimais pas ; non, tu ne m'aimes pas ! s'écria-t-il enfin, en écartant de ses tempes les mains d'Hélène et en se reculant ; car il sentait déjà couler dans ses veines le feu que ces prunelles exhalaient même involontairement, et il éprouvait une plus âpre douleur d'avoir perdu la possession physique de cette femme si belle. Non, tu ne m'aimais pas ! Jadis, tu as eu le cœur de tuer ton amour à l'improviste, comme par trahison, alors qu'il te donnait sa suprême ivresse. Tu t'es enfuie, tu m'as abandonné, tu m'as laissé seul, consterné, endolori, gisant, alors que j'étais encore aveuglé par tes promesses. Non, tu ne m'aimais pas ; non, tu ne m'aimes pas ! Après une si longue absence, si pleine de mystères, muette et inexorable ; après une si longue attente, où j'ai consumé la fleur de ma vie à nourrir une tristesse qui m'était chère parce qu'elle me venait de toi ; après tant de bonheur et après tant de détresse, vois ! tu reviens en ce lieu où chaque chose conserve pour nous un souvenir encore vivant, et tu me dis d'une voix suave : « Je ne suis plus tienne ; adieu. » Oh ! non, tu ne m'aimes pas !

— Ingrat, ingrat ! s'exclama-t-elle, émue par la voix presque courroucée du jeune homme. Que sais-tu des événements et que sais-tu de ma souffrance ? Qu'en sais-tu ?

— Je n'en sais rien et je n'en veux rien savoir, répliqua-t-il avec dureté, en l'enveloppant d'un regard un peu trouble, au fond duquel brillait la fièvre de ses désirs. Ce que je sais, c'est qu'un jour tu as été mienne, tout entière, avec un abandon sans réserve, avec une volupté sans mesure, plus complètement que jamais aucune autre femme ; et je sais encore que ni mon esprit ni ma chair n'oublieront jamais cette ivresse...

— Tais-toi !

— Que m'importe ta pitié de sœur ? En dépit de ta volonté, tu me l'offres avec des regards d'amante, et tes mains ne peuvent me toucher sans un tremblement. J'ai vu trop souvent tes yeux s'éteindre de volupté ; tes mains m'ont trop souvent senti frémir. J'ai le désir de toi !

Excité par ses propres paroles, il lui serra très fort les poignets et rapprocha tellement son visage qu'elle eut sur la bouche la chaleur de son haleine.

— J'ai le désir de toi, plus que jamais ! continua-t-il en cherchant à l'attirer vers le baiser, en lui passant un bras autour de la taille. Souviens-toi ! souviens-toi !

Elle se leva en le repoussant. Elle frissonnait toute.

— Non, je ne veux pas. Tu m'entends ?

Il n'entendait rien. Il se rapprochait encore, les bras allongés pour la saisir, très pâle, résolu.

— Souffrirais-tu, cria-t-elle d'une voix qui s'étranglait, révoltée de cette violence, souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre ?

Elle avait proféré cette question cruelle sans réfléchir. Et maintenant, elle regardait son amant, les yeux dilatés, anxieuse, presque éperdue, comme il arrive lorsque, pour se défendre, on a frappé sans mesurer la force du coup et que l'on craint d'avoir blessé trop profondément.

L'ardeur d'André tomba soudain, et son visage exprima une douleur si accablante qu'Hélène en eut le cœur percé.

Après un intervalle de silence, il dit :

— Adieu.

Dans cette seule parole, il y avait l'amertume de toutes les paroles qu'il s'était rentrées dans la gorge.

Elle répondit doucement :

— Adieu. Pardonne-moi.

Ils sentirent l'un et l'autre la nécessité de mettre fin, pour ce soir-là, au périlleux entretien. André affecta les formes d'une courtoisie presque exagérée. Hélène devint plus douce encore, presque humble ; un tremblement continuel l'agitait.

Elle prit son manteau sur la chaise. André l'aida, avec des façons empressées. Comme elle n'arrivait pas à mettre un bras dans une manche, il lui dirigea la main, en l'effleurant à peine. Puis il lui présenta son chapeau et son voile.

— Il y a une glace dans la chambre voisine. Si vous vouliez...

— Non, merci.

Sur la muraille, à côté de la cheminée, pendait un petit miroir ancien, dont le cadre était orné de figurines sculptées d'un style si alerte et si libre qu'elles semblaient modelées dans un or malléable plutôt que dans le bois. C'était une chose charmante, sortie sans nul doute des mains de quelque artiste délicat du XVe siècle pour refléter la grâce d'une princesse ou d'une courtisane. Maintes fois, au temps heureux, Hélène avait attaché son voile devant ce cristal terni et taché qui avait une apparence d'eau trouble, un peu

verdâtre... A présent, elle se ressouvenait... Elle se dirigea vers le miroir.

Lorsqu'elle vit son image apparaître au fond, elle eut une impression singulière. Un flot de tristesse plus lourde lui traversa l'esprit. Mais elle ne parla point.

André la regardait, les yeux tendus vers elle.

Quand elle fut prête, elle dit :

— Il doit être très tard.

— Très tard, non. Six heures, peut-être.

— J'ai renvoyé ma voiture. Je vous serais bien reconnaissante de me faire prendre une voiture fermée.

— Vous permettez que je vous laisse seule une minute? Je n'ai personne à la maison.

Elle consentit.

— Donnez vous-même l'adresse au cocher, s'il vous plaît : Hôtel du Quirinal.

Il sortit et referma la porte. Elle resta seule.

Rapidement, elle promena les yeux autour d'elle, embrassa toute la chambre d'un indéfinissable regard, s'arrêta aux coupes de fleurs. Les murs lui semblaient plus larges, la voûte lui semblait plus haute. En regardant, elle avait comme une sensation de vertige qui commence. Elle ne s'apercevait plus du parfum; mais l'air devait être brûlant et lourd comme celui d'une serre. L'image d'André lui apparaissait en une sorte d'éclair intermittent; elle avait dans les oreilles quelque vague écho de sa voix. Allait-elle se trouver mal? — Oh! quel délice ce serait de fermer les yeux et de s'abandonner à cette langueur!

Elle se secoua; elle alla ouvrir la fenêtre; elle respira le vent. Ranimée, elle se retourna vers la chambre. Les flammes pâles des bougies oscillaient en agitant sur les murailles des ombres légères. Le foyer ne flambait

plus, mais les tisons illuminaient en partie les figures sacrées de l'écran fait avec un morceau de vitrail d'église. La tasse de thé était restée sur le bord de la table, froide, intacte. Le coussin du fauteuil gardait encore l'empreinte du corps qui s'y était enfoncé. Toutes les choses d'alentour respiraient une mélancolie confuse, qui affluait et se concentrait dans le cœur d'Hélène. Ce faible cœur succombait sous le fardeau croissant, était écrasé par l'insupportable angoisse.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Elle aurait voulu fuir. Une bouffée de vent plus vive gonfla les rideaux, agita les flammes des bougies, souleva un bruit de frôlement. Elle tressaillit, frissonna ; et, presque sans le vouloir, elle appela :

— André !

Sa voix, ce nom dans le silence, lui donnèrent un étrange sursaut, comme si cette voix et ce nom ne fussent pas sortis de sa bouche. « Pourquoi André tardait-il ? » Elle se mit aux écoutes. On n'entendait que la rumeur sourde, profonde, indistincte de la vie urbaine, dans ce soir de la Saint-Sylvestre. Aucune voiture ne passait sur la place de la Trinité des Monts. Comme le vent, de temps à autre, soufflait par rafales, elle alla refermer la fenêtre ; et elle entrevit la cime de l'obélisque, noire sur le ciel étoilé.

Peut-être André n'avait-il pas trouvé tout de suite une voiture fermée sur la place Barberini. Pour attendre, elle s'assit sur le divan ; et elle tâchait d'apaiser sa folle agitation, elle évitait de regarder dans son âme, elle faisait effort pour attacher son attention aux choses extérieures. Ses yeux furent attirés par les figures de l'écran, que les tisons presque éteints éclairaient à peine. Plus haut, sur la saillie de la cheminée, une des coupes

de fleurs laissait tomber les pétales d'une grande rose blanche qui s'effeuillait peu à peu, alanguie, molle, avec quelque chose de féminin et de charnel. Les pétales concaves se posaient délicatement sur le marbre, pareils aux flocons d'une neige tombante.

« Comme *alors* elle était douce, cette neige odorante! pensa-t-elle. Les roses effeuillées parsemaient les tapis, les divans, les fauteuils. Et elle riait, heureuse, au milieu de cette dévastation; et son âmant, heureux, était à ses pieds. »

Mais elle entendit une voiture qui s'arrêtait dans la rue, devant la porte; et elle se leva en secouant sa tête endolorie, comme pour chasser cette sorte d'engourdissement qui la paralysait. Presque aussitôt, André rentra, haletant.

— Pardonnez-moi, dit-il. Mais je n'ai pas trouvé le concierge et je suis descendu jusqu'à la place d'Espagne. La voiture vous attend.

— Merci, dit Hélène, en le regardant timidement à travers son voile noir.

Il était sérieux et pâle, mais calme.

— Mumps arrivera sans doute demain, ajouta-t-elle d'une voix faible. Je vous écrirai un mot pour vous dire quand je pourrai vous revoir.

— Merci, dit André.

— Adieu donc, reprit-elle en lui tendant la main.

— Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'en bas dans la rue? Il n'y a personne.

— Oui, accompagnez-moi.

Elle regardait autour d'elle, un peu hésitante

— Vous avez oublié quelque chose? demanda André.

Elle regarda les fleurs; mais elle répondit :

— Ah! oui; mon porte-cartes...

André courut prendre le porte-cartes sur la table à thé. En le lui présentant, il dit :.

— *A stranger hither?*

— *No, my dear. A friend.*

Elle fit cette réponse vivement, d'une voix très animée. Puis, tout d'un coup, avec un sourire à elle, indécis entre la supplication et la séduction, mélangé de crainte et de tendresse, et sur lequel trembla le bord du voile qui descendait jusqu'à la lèvre supérieure en laissant libre toute la bouche :

— *Give me a rose?*

André alla d'un vase à l'autre, enleva toutes les roses, les serra en une grosse botte qu'il avait peine à tenir dans les mains. Quelques-unes tombèrent, d'autres s'effeuillèrent.

— Elles étaient pour vous, toutes, dit-il, sans regarder l'aimée.

Hélène sortit, la tête basse, silencieuse, suivie d'André.

Ils descendirent l'escalier, toujours en silence. André voyait sa nuque, si fraîche, si délicate, où, sous le nœud du voile, les petites boucles noires se mêlaient à la fourrure cendrée.

— Hélène ! appela-t-il tout bas, incapable de dominer plus longtemps la passion dévorante qui lui gonflait le cœur.

Elle se retourna en mettant son index sur ses lèvres pour lui faire signe de se taire, d'un geste douloureux qui priait ; mais elle avait dans les prunelles une lueur. Elle hâta le pas, monta en voiture, sentit qu'il lui posait les roses sur les genoux.

— Adieu ! adieu !

Et, lorsque la voiture partit, elle se laissa aller en arrière, épuisée, éclatant en sanglots, déchirant les roses de ses pauvres mains convulsées.

III

Elle était venue, elle était venue ! Elle était rentrée dans ce lieu où chaque chose gardait pour elle un souvenir, et elle avait dit : « Je ne suis plus tienne, je ne pourrai plus être tienne, jamais. » Elle lui avait jeté ce cri : « Souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre ? » Oui ! elle avait osé lui jeter cette phrase, en ce lieu, à l'aspect de ces choses !

Une douleur atroce, immense, faite de mille blessures distinctes l'une de l'autre et plus perçantes l'une que l'autre, s'empara de lui et l'exaspéra. De nouveau la passion l'enveloppa de mille feux, ralluma en lui une inextinguible ardeur pour cette femme qui n'était plus sienne, réveilla dans sa mémoire les moindres particularités des voluptés passées, les images de toutes les caresses, de toutes les outrances folles qui ne rassasiaient ni ne contentaient leur désir sans cesse re-

naissant. Et néanmoins, dans chacune de ses imaginations, persistait la même difficulté étrange à identifier l'Hélène d'autrefois avec l'Hélène d'aujourd'hui. Tandis que les souvenirs de la possession l'embrasaient et le torturaient, la certitude de la possession lui échappait; l'Hélène d'aujourd'hui lui paraissait une femme nouvelle, jamais possédée, jamais étreinte... Le désir lui causa de si violentes tortures qu'il crut en mourir. L'impureté l'infecta comme un poison.

L'impureté, qu'*alors* la flamme ailée de l'âme enveloppait d'un voile sacré, entourait d'un mystère presque divin, se montrait maintenant, sans le voile et sans le mystère de la flamme, comme une lasciveté exclusivement charnelle, comme une basse débauche. Et il sentait que son ardeur d'aujourd'hui n'était pas l'Amour, qu'elle n'avait plus rien de commun avec l'Amour... Non, ce n'était pas l'Amour. Car elle lui avait crié : « Souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre? » Eh bien! oui, il l'aurait souffert!

Il l'aurait prise sans répugnance, telle quelle, souillée par l'embrassement d'un autre; il aurait mis sa caresse sur la caresse d'un autre; il aurait imprimé son baiser sur le baiser d'un autre.

Rien en lui, non, rien ne demeurait intact. Le souvenir même de sa grande passion se corrompait misérablement, se salissait, s'avilissait. La dernière lueur d'espérance était éteinte. Il avait enfin touché le fond, pour ne plus remonter jamais.

Cependant une horrible fureur l'envahit d'abattre l'idole qui, malgré tout, se dressait encore, haute et énigmatique, devant sa pensée. Avec une cruauté cynique, il se mit à l'insulter, à la saper, à la mutiler. Cette analyse destructive dont il avait déjà fait sur lui-

même l'expérience, il en usa contre Hélène. Tous les problèmes obscurs auxquels il avait autrefois voulu se soustraire, il entreprit maintenant de les résoudre ; de tous les soupçons qui autrefois se présentaient et se dissipaient sans laisser de trace, il étudia maintenant l'origine, retrouva la justification, obtint la confirmation. Il s'imaginait que cette rageuse besogne lui apporterait un soulagement ; mais il ne faisait qu'accroître sa souffrance, irriter son mal, élargir ses plaies.

Quel avait été le motif réel du départ d'Hélène, en mars 1885 ? — Beaucoup de bruits divers avaient couru en ce temps-là, et aussi au moment où elle s'était remariée avec Humphrey Heathfield. Mais la vérité, la seule vérité, c'était ce que lui dit un soir Jules Musellaro à la sortie d'un théâtre, par hasard, entre autres bavardages en l'air ; et André fut immédiatement convaincu. Hélène Muti s'en était allée pour des raisons d'argent, pour combiner une « opération » qui devait la tirer d'embarras pécuniaires très graves où l'avait mise une excessive prodigalité. Son mariage avec lord Heathfield l'avait sauvée d'un désastre. Cet Heathfield, marquis de Mount Edgcumbe et comte de Bradford, possédait une fortune considérable et était allié à la plus haute noblesse anglaise. Hélène avait su arranger ses affaires avec beaucoup d'adresse, avait su détourner le péril avec une habileté prodigieuse. Certes, ses trois ans de veuvage ne semblaient pas avoir été un chaste intermède préparatoire aux secondes noces. Ni chaste, ni même prudent. Mais, sans aucun doute, Hélène était une femme supérieure...

— Oui, mon cher, une femme supérieure ! répéta Musellaro. Et tu le sais bien.

André se tut.

— Mais je ne te conseille pas de renouer avec elle, continua Musellaro en jetant sa cigarette, qui s'était éteinte pendant qu'il bavardait. Rallumer un amour, c'est comme rallumer une cigarette. Le tabac s'empoisonne, et l'amour aussi. Allons-nous prendre une tasse de thé chez la Moceto ? Elle m'a dit qu'on peut aller chez elle après le théâtre. Il n'est pas trop tard.

Ils se trouvaient sous le palais Borghèse.

— Vas-y, toi, dit André. Moi, je rentre à la maison pour dormir. La chasse d'aujourd'hui m'a un peu fatigué. Mes compliments à Donna Julie... Bonne chance !

Musellaro monta. André continua de descendre vers la Trinité, par la Fontaine Borghèse et par la rue des Condotti. C'était une nuit de janvier, froide et sereine, une de ces merveilleuses nuits hivernales qui font de Rome une ville d'argent fin enfermée dans une sphère de diamant. La lune pleine, au milieu du ciel, versait la triple pureté de la lumière, du froid et du silence.

Il cheminait sous la lune comme un somnambule, n'ayant conscience que de sa douleur. Le dernier coup était porté ; l'idole s'écroulait ; rien ne restait debout sur les ruines ; c'était la fin de tout, pour toujours. « Ainsi, c'était vrai : jamais elle ne l'avait aimé ! Sans hésiter, elle avait conclu un mariage d'intérêt. Et, à cette heure, elle prenait devant lui une attitude de martyre, elle s'enveloppait dans un voile d'épouse inviolable ! » Un rire amer lui montait du cœur. Ensuite, une colère sourde le poussa contre cette femme et l'aveugla. Les souvenirs de la passion furent impuissants. Tout le passé lui apparut comme une grande tromperie, comme un grand mensonge, énorme et cruel ; et cet homme qui s'était fait dans la vie une habitude de

la tromperie et du mensonge, cet homme qui avait trompé et menti tant de fois, sentit que la fraude d'autrui l'offensait, l'indignait, lui répugnait comme une faute impardonnable, comme une monstruosité inexcusable, et, de plus, inexplicable. Il ne parvenait pas à s'expliquer comment Hélène avait pu commettre un tel crime ; et, bien qu'il ne le comprît pas, il lui refusait toute possibilité de justification, il repoussait l'hypothèse qu'une cause secrète quelconque l'eût déterminée à cette fuite soudaine. Il ne réussissait à voir que le fait brutal, la bassesse, la vulgarité ; la vulgarité surtout, grossière, manifeste, odieuse, sans nulle circonstance atténuante. En somme, voici de quoi il s'agissait : une passion en apparence sincère, jurée profonde et inextinguible, avait été rompue pour une affaire d'argent, pour un intérêt matériel, pour un arrangement commercial.

« Ingrat ! ingrat ! Que sais-tu des événements et que sais-tu de ma souffrance ? Qu'en sais-tu ? » Ces paroles d'Hélène lui revinrent à la mémoire, précises ; toutes les paroles qu'elle avait dites, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'entretien devant la cheminée, lui revinrent à la mémoire : les paroles de tendresse, les offres de fraternité, toutes ces phrases sentimentales. Et il repensa aussi à la larme qui lui avait voilé les yeux, à ses changements de physionomie, à son tremblement, à sa voix s'étranglant dans l'adieu, lorsqu'il lui avait posé sur les genoux la botte de roses. « Pourquoi donc avait-elle consenti à venir ? Pourquoi avait-elle voulu jouer ce rôle, provoquer cette scène, ourdir ce nouveau drame ou cette nouvelle comédie ? Pourquoi ? »

Il était arrivé au haut de l'escalier, sur la place

déserte. Subitement, la beauté de la nuit lui donna une aspiration vague mais navrée vers un Bien inconnu ; l'image de la Siennoise lui traversa l'esprit ; il eut au cœur une palpitation forte, comme sous le heurt d'un désir ; il pensa au bonheur de tenir les mains de Marie dans les siennes, de courber son front sur le sein de Marie, de sentir qu'elle le consolait sans paroles, par sa seule pitié. Ce besoin de pitié, de refuge, de compassion, fut comme le dernier sursaut de son âme qui ne se résignait pas à périr. Il baissa la tête et rentra à la maison, sans plus se retourner pour regarder la nuit.

Térence, qui l'attendait dans l'antichambre, le suivit dans la chambre à coucher, où il y avait du feu. Il lui demanda :

— Monsieur le comte va se mettre au lit tout de suite ?

— Non, Térence. Apporte-moi du thé, répondit-il en s'asseyant devant le feu et en tendant les mains vers la flamme.

Il tremblait d'un petit tremblement nerveux. Il avait prononcé ces mots avec une étrange douceur ; il avait appelé le domestique par son prénom ; il l'avait tutoyé.

— Monsieur le comte a froid ? demanda Térence avec un affectueux empressement, encouragé par l'affabilité de son maître.

Et il se pencha sur les chenets pour raviver le feu, où il mit de nouvelles bûches. C'était un vieux serviteur de la maison Sperelli ; il avait été de longues années au service du père d'André, et son dévouement pour le jeune homme allait jusqu'à l'idolâtrie. Aucune créature humaine ne lui semblait plus belle, plus noble,

plus sacrée. Il appartenait réellement à cette race idéale qui fournissait les fidèles serviteurs aux romans d'autrefois. Mais, à la différence des serviteurs de roman, il parlait peu, ne donnait pas de conseils, ne s'occupait de rien que d'obéir.

— C'est bien comme cela, dit André en tâchant de vaincre son tremblement convulsif et en se rapprochant du feu.

A cette heure mauvaise, la présence du vieillard lui donnait une singulière émotion. C'était une émotion un peu semblable à la faiblesse qui, en présence d'une personne très bonne, gagne les hommes résolus au suicide. Jamais autant qu'à cette heure le vieillard n'avait évoqué en lui la pensée de son père, la mémoire du cher défunt, le deuil du grand ami perdu. Jamais autant qu'à cette heure il n'avait éprouvé le besoin d'un réconfort intime, de la voix et de la main paternelles. Le père, qu'aurait-il dit, s'il avait vu son fils terrassé par l'horrible détresse ? Comment l'aurait-il soulagé ? Qu'aurait-il pu faire pour lui ?

Sa pensée allait au mort avec un regret immense. Et il n'avait pas même l'ombre d'un soupçon que la cause lointaine de sa détresse fût dans l'ambiguïté des enseignements paternels.

Térence apporta le thé. Puis il se mit à préparer le lit, lentement, avec une sollicitude presque féminine, sans oublier aucune chose, comme s'il eût voulu assurer jusqu'au lendemain à son maître un repos parfait, un sommeil imperturbable. André suivait des yeux tous ses gestes, avec une émotion croissante, au fond de laquelle il y avait aussi comme un vague sentiment de pudeur. Cela lui faisait mal, de voir la peine que ce bon vieillard prenait autour de ce lit où

avaient passé tant d'amours immondes : il lui semblait que ces mains séniles en remuaient inconsciemment toutes les impuretés.

— Va dormir, Térence, lui dit-il. Je n'ai plus besoin de rien.

Il resta seul devant le feu, seul avec son cœur, seul avec sa tristesse. Agité par son tourment intérieur, il se leva, se promena de long en large. La vision de la tête d'Hélène sur l'oreiller découvert l'obsédait. Chaque fois qu'il se retournait en arrivant à la fenêtre, il croyait la voir et il avait un sursaut. L'extrême faiblesse de ses nerfs favorisait tous les désordres de son imagination. L'image hallucinante devenait plus intense. Il s'arrêta, cacha sa figure dans ses mains pour contenir son trouble. Ensuite il tira la courtepointe sur l'oreiller, et il alla se rasseoir.

Alors une autre image lui monta dans l'âme : Hélène entre les bras du mari ; — cette fois encore avec une implacable netteté.

Ce mari, André e connaissait mieux maintenant. Le soir même, au théâtre, dans une loge, Hélène les avait présentés l'un à l'autre ; et il avait pu l'observer attentivement, minutieusement, avec une curiosité aiguë, comme pour en tirer quelque révélation, comme pour lui arracher un secret. Il entendait encore la voix de cet homme, une voix d'un timbre bizarre, un peu criarde, qui donnait au début de chaque phrase une intonation interrogative ; et il revoyait ces yeux très clairs sous un grand front convexe, ces yeux qui prenaient parfois des reflets morts d'yeux de verre ou qui s'animaient d'un éclat indescriptible, rappelant un peu le regard d'un maniaque. Et il revoyait aussi ces mains blanchâtres, molles, semées d'un duvet très

blond, qui dans chacun de leurs mouvements, pour prendre le binocle, pour déployer le mouchoir, pour se poser sur le devant de la loge, pour feuilleter le livret de l'opéra, avaient quelque chose d'obscène : des mains empreintes de vice, des mains sadiques.

Il voyait ces mains toucher le corps nu d'Hélène, ce corps si beau, le profaner de leurs audacieuses caresses... Quelle horreur !

C'était un supplice intolérable. Il se leva de nouveau, alla ouvrir la fenêtre, frissonna sous la bise, se secoua. La Trinité des Monts resplendissait dans l'azur, profilée en traits nets, comme gravée dans un marbre à peine teinté de rose. Plus bas, Rome avait un éclat cristallin, comme une ville qui serait creusée dans un glacier.

Ce calme froid et limpide ramena son esprit vers la réalité, lui rendit la conscience vraie de son état. Il referma la fenêtre et retourna s'asseoir. De nouveau l'énigme d'Hélène l'attira ; les questions revinrent se poser en tumulte, l'obsédèrent. Mais il eut la force de les classer, de les coordonner, de les examiner une à une, avec une lucidité étrange. Plus il avançait dans l'analyse, plus sa lucidité croissait ; et il jouissait de son œuvre cruelle comme d'une vengeance. Enfin il lui semblait avoir mis une âme à nu, avoir pénétré un mystère. Il lui semblait enfin posséder Hélène plus intimement qu'il ne l'avait possédée aux jours de l'ivresse.

Qu'était-ce que cette femme ?

C'était un esprit sans équilibre dans un corps voluptueux. Comme toutes les créatures avides de plaisir, elle avait pour base de son être moral un égoïsme démesuré. Sa faculté dominante et, pour ainsi dire,

son *axe* intellectuel, c'était l'imagination : une imagination romanesque, nourrie de lectures très diverses, directement dépendante du sexe, continuellement stimulée par la névrose. Douée d'une certaine intelligence, élevée dans le luxe d'une princière maison romaine, dans ce luxe papal fait d'art et d'histoire, elle avait reçu une vague teinture esthétique, elle avait acquis un goût élégant ; et de plus, ayant bien compris le caractère de sa beauté, elle cherchait, avec d'adroites simulations et avec une mimique savante, à en rehausser la spiritualité par un nimbe captieux d'idéal.

Aussi apportait-elle dans la comédie humaine des éléments très dangereux ; et elle y était une occasion de ruine et de désordre plus que si elle eût fait profession publique d'impudicité.

Sous l'ardeur de l'imagination, chacun de ses caprices prenait une apparence pathétique. Elle était la femme des passions foudroyantes, des incendies soudains. Elle recouvrait de flammes éthérées les besoins de sa chair et savait transformer en noble sentiment un vulgaire appétit...

Tel était le jugement féroce porté par André sur la femme adorée jadis. Il poursuivait son impitoyable examen sans s'arrêter devant les plus beaux souvenirs. Au fond de tous les actes et de toutes les paroles d'Hélène, il trouvait l'artifice, l'étude, l'habileté, une admirable désinvolture pour exécuter un thème de fantaisie, pour réciter un rôle dramatique, pour combiner une scène extraordinaire. Il n'épargna aucun des plus mémorables épisodes : ni la première rencontre au dîner chez les Ateleta, ni la vente du cardinal Immenraet, ni le bal à l'ambassade de France, ni le don soudain

d'elle-même dans la chambre rouge du palais Barberini, ni l'adieu dans la campagne sabine, par cette soirée de mars. Le magique breuvage qui l'avait enivré autrefois lui paraissait maintenant une mixture perfide.

Néanmoins, quelquefois, il lui arrivait de rester perplexe, comme si, en pénétrant dans l'âme d'Hélène, il eût pénétré dans son âme propre, et comme s'il eût dans la fausseté de cette femme retrouvé sa propre fausseté. Il y avait tant d'affinités entre leurs deux natures ! Et, insensiblement, son mépris se changea en indulgence ironique : car il *comprenait*. Il comprenait tout ce qu'il retrouvait en lui-même.

Alors, avec une lucidité froide, il arrêta son plan de conduite.

Toutes les particularités de l'entretien qui avait eu lieu plus d'une semaine auparavant, le jour de la Saint-Sylvestre, lui revinrent à la mémoire ; et il se complut à reconstruire la scène avec une sorte de cynique sourire intérieur, mais sans aucune indignation, sans aucune agitation, en souriant d'Hélène et en souriant de lui-même. — Pourquoi elle était venue ? Elle était venue parce que ce rendez-vous impromptu avec un ancien amant, dans un lieu qu'elle connaissait, après un intervalle de deux années, lui avait paru *étrange*, avait tenté son esprit avide d'émotions rares, avait tenté sa fantaisie et sa curiosité. Ce qu'elle se proposait maintenant, c'était de voir à quelles situations neuves et à quelles intrigues neuves l'amènerait ce jeu hardi. Ce qui l'attirait, c'était peut-être la nouveauté d'un amour platonique avec le même personnage qui avait été déjà l'objet de sa passion sensuelle. Comme toujours elle avait mis une certaine ardeur à imaginer un tel sentiment ; et, d'ailleurs, il se pouvait aussi qu'elle crût

à sa propre sincérité, et que cette sincérité illusoire lui eût fourni ses accents de profonde tendresse, ses attitudes éplorées, ses larmes. Ce qui lui arrivait, c'était un phénomène bien connu : elle finissait par croire véritable et durable un mouvement artificiel et fugitif de son âme ; elle avait, pour ainsi dire, une hallucination sentimentale, comme d'autres ont une hallucination physique. Elle perdait la conscience de son mensonge; elle ne savait plus si elle était dans le vrai ou dans le faux, dans la sincérité ou dans la fiction.

Or, c'était précisément ce même phénomène moral qui se répétait sans cesse en lui. Par conséquent, il n'aurait pas pu l'accuser sans injustice. Mais, naturellement, cette découverte lui enlevait tout espoir de plaisirs qui ne fussent pas charnels. Désormais, la défiance lui interdisait toutes les douceurs de l'abandon, toutes les ivresses de l'esprit. Tromper une femme confiante et fidèle, se réchauffer à une grande flamme excitée par une feinte ardeur, dominer une âme par l'artifice, la posséder tout entière et la faire vibrer comme un instrument, *habere, non haberi,* cela peut être une haute jouissance ; mais tromper en sachant qu'on est trompé, c'est une sotte et stérile besogne, un jeu fastidieux et inutile.

Il devait donc obtenir qu'Hélène renonçât à l'idée d'être une sœur et lui revînt entre les bras comme jadis. Il devait reprendre possession de cette femme si belle, tirer de sa beauté la plus grande somme possible de plaisir, et s'affranchir pour jamais de cette passion par la satiété. Mais une telle entreprise exigeait de la prudence et de la patience. Déjà, dans le premier entretien, son ardeur violente lui avait mal réussi. Évidemment, elle fondait son projet d'impeccabilité sur la

fameuse phrase : « Souffrirais-tu de partager mon corps avec un autre? » Le ressort de la grande machination platonique, c'était cette sainte horreur des partages. Du reste, il se pouvait qu'au fond, tout au fond, cette horreur fût sincère. Presque toutes les femmes qui se sont adonnées à l'amour, si elles viennent à convoler en justes noces, affectent dans les premiers temps de leur mariage une pureté farouche et se mettent à faire profession d'honnêteté conjugale avec une franche résolution. Or, il se pouvait qu'Hélène aussi fût prise du commun scrupule. Et, en ce cas, rien ne serait pire que de l'attaquer de front et de heurter ouvertement sa nouvelle vertu. Il convenait, au contraire, de seconder ses aspirations spirituelles, de l'accepter comme « la plus chère des sœurs, la plus douce des amies », de l'enivrer d'idéal, de platoniser avec adresse ; puis, peu à peu, de l'amener d'une fraternité candide à une amitié voluptueuse, et d'une amitié voluptueuse au total abandon de sa personne. Vraisemblablement, les transitions seraient très rapides. Tout dépendait de l'occasion...

Ainsi raisonnait André Sperelli, devant le foyer qui avait illuminé son amante Hélène, toute nue, enveloppée dans le Zodiaque, riant parmi les roses éparses. Et sur lui pesait une lassitude immense, une lassitude qui n'appelait pas le sommeil, une lassitude si vide et si désolée qu'elle ressemblait à un besoin de mourir, tandis que le feu s'éteignait sur les landiers et que le breuvage se refroidissait dans la tasse.

IV

Les jours suivants, il attendit en vain le billet promis. « Je vous écrirai un mot pour vous dire quand je pourrai vous voir. » Hélène avait donc l'intention de lui donner un nouveau rendez-vous. Mais en quel endroit? Encore au palais Zuccari? Commettrait-elle cette seconde imprudence? L'incertitude lui causait d'indicibles tortures, et il passait toutes ses heures à chercher un moyen quelconque pour la rencontrer, pour la voir. Il alla plusieurs fois à l'Hôtel du Quirinal, dans l'espoir d'être reçu; mais elle était toujours absente. Un soir, au théâtre, il la revit avec son mari, avec « Mumps », comme elle disait. En causant de choses frivoles, de la musique, des chanteurs, des femmes qui étaient là, il mit dans son regard une tristesse suppliante. Elle se montra très occupée de son installation : — elle allait rentrer au palais Barberini, dans

son ancien appartement, qu'elle faisait agrandir; et elle était toujours avec les tapissiers à donner des ordres, à disposer les choses.

— Vous demeurerez longtemps à Rome? lui demanda André.

— Oui, répondit-elle. Rome sera notre résidence d'hiver.

Et elle ajouta, un instant après :

— Vous pourriez nous donner quelques bons conseils pour l'ameublement. Venez donc au palais, un de ces matins. J'y suis toujours de dix heures à midi.

Il profita d'un moment où lord Heathfield causait avec Jules Musellaro, qui venait d'entrer dans la loge; et il lui demanda, en la regardant au fond des yeux :

— Demain?

Elle répondit avec simplicité, comme si elle n'eût pas pris garde à l'accent de la demande :

— Oui, c'est cela.

Le lendemain matin, sur les onze heures, il vint à pied par la rue Sixtine, la place Barberini et la montée des Quatre-Fontaines. Ce chemin lui était bien connu. Il s'imagina qu'il retrouvait les impressions de jadis; il eut une illusion d'un instant; son cœur se dilata. La fontaine du Bernin brillait au soleil d'une façon singulière, comme si les dauphins, la conque et le triton, par une métamorphose interrompue, se fussent changés en un matière plus diaphane que la pierre, mais qui ne serait pas encore du cristal. L'activité laborieuse de la Rome nouvelle emplissait de bruit la place et les rues voisines. Au milieu des chariots et des chevaux, de sauvages enfants se démenaient pour offrir des violettes.

Lorsqu'il eut passé la grille et pénétré dans le jar-

din, il sentit qu'un tremblement le prenait, et il pensa : « Je *l'aime* donc encore? je *la rêve* donc encore? » Il croyait reconnaître son tremblement d'autrefois. Il regarda le grand palais radieux, et son esprit s'envola vers l'époque où cette demeure, par certaines aubes froides et brumeuses, prenait à ses yeux un aspect d'enchantement. C'était aux tout premiers temps de son bonheur ; il sortait chaud de baisers, plein de la récente ivresse ; les cloches de la Trinité des Monts, de Saint-Isidore, des Capucins, sonnaient l'*Angelus* dans le jour naissant, avec des carillons amortis, comme si elles eussent été beaucoup plus lointaines ; des feux rougeoyaient à l'angle de la rue, autour des chaudières d'asphalte ; une troupe de chèvres se tenait le long du mur blanchâtre, au pied d'une maison endormie ; les appels des marchands d'eau-de-vie se perdaient dans le brouillard...

Il sentit remonter du fond de son être ces sensations oubliées ; un moment, il sentit passer sur son âme une onde de l'ancien amour ; un moment, il essaya de se figurer qu'Hélène était l'Hélène de jadis, et que les choses tristes n'étaient pas vraies, et que son bonheur n'avait pas pris fin. Mais toute cette effervescence illusoire tomba dès qu'il eut franchi le seuil et aperçu le marquis de Mount Edgcumbe qui venait au-devant de lui, le sourire aux lèvres, ce sourire fin et un peu ambigu.

Alors, le supplice commença.

Hélène parut et lui tendit la main en présence de son mari, très cordialement.

— Bravo, André ! dit-elle. Vous allez nous aider...

Elle parlait, elle gesticulait avec beaucoup d'entrain. Elle avait l'air très juvénile. Elle portait une jaquette

de drap bleu sombre, dont les bords, le col droit et les manches étaient garnis d'astrakan noir ; et un cordonnet de laine, tressé sur l'astrakan, y faisait une délicate broderie. Elle tenait une main dans la poche, très gracieuse d'attitude ; et, de l'autre main, elle indiquait les tentures, les meubles, les tableaux. Elle demandait conseil.

— Où mettriez-vous ces deux coffres ? Regardez. Mumps les a trouvés à Lucques. Les peintures sont de *votre* Botticelli... Où mettriez-vous ces tapisseries ?...

André reconnut les quatre tapisseries de l'*Histoire de Narcisse*, qui étaient à la vente du cardinal Immenraet. Il regarda Hélène, mais il ne put rencontrer ses yeux. Une irritation sourde le prit, contre elle, contre le mari, contre toutes ces choses. Il aurait voulu s'en aller ; mais il dut mettre son bon goût au service des époux Heathfield ; il dut subir aussi l'érudition archéologique de « Mumps », qui était un collectionneur passionné et qui prétendit lui faire voir quelques-unes de ses trouvailles. Il reconnut dans une vitrine le heaume de Pollaiuolo et, dans une autre, la coupe de cristal de roche qui avait appartenu à Niccolò Niccoli. La présence de cette coupe en ce lieu lui causa un trouble étrange, lui fit passer dans l'esprit l'éclair de soupçons fous. Cette coupe était donc tombée entre les mains de lord Heathfield ?... Après la fameuse joute demeurée sans résultat, personne ne s'était plus occupé de l'objet rare, personne n'était revenu le lendemain à la vente ; ce zèle éphémère avait langui, avait passé, comme tout passe dans la vie mondaine ; et le cristal de roche avait été abandonné à la concurrence d'autres amateurs. La chose était toute naturelle ; mais, en ce moment, elle parut à André fort extraordinaire.

Avec intention, il s'arrêta devant la vitrine et regarda longuement la coupe précieuse où l'histoire de Vénus et d'Anchise scintillait, comme gravée dans un pur diamant.

— Niccolò Niccoli ! dit Hélène, en prononçant ce nom avec un accent indéfinissable, où le jeune homme crut sentir un peu de mélancolie.

Le mari venait de passer dans la chambre voisine pour ouvrir une armoire.

— Souvenez-vous ! Souvenez-vous ! murmura André en se tournant vers elle.

— Je me souviens.

— Quand pourrai-je donc vous voir ?

— Je ne sais pas.

— Vous m'avez promis...

Lord Heathfield revint. Ils passèrent dans une autre pièce, continuèrent la visite de l'appartement. Partout les tapissiers posaient des tentures, dressaient des rideaux, transportaient des meubles. André, chaque fois qu'Hélène lui demandait un conseil, avait un effort à faire pour répondre, pour vaincre sa mauvaise humeur, pour dompter son impatience. A un certain moment où le mari parlait avec un de ces hommes, il dit tout bas, sans plus dissimuler son ennui :

— Pourquoi m'avoir imposé cette torture ? J'espérais vous trouver seule.

Sur le seuil d'une porte, le chapeau d'Hélène heurta une portière mal posée et pencha tout d'un côté. Elle appela Mumps en riant, pour lui défaire le nœud de son voile. Et André vit ces mains odieuses défaire le nœud sur la nuque de la femme désirée, effleurer les petits frisons noirs, ces frisons vivants qui jadis exhalaient sous les baisers un parfum mystérieux,

ne ressemblant à aucun des parfums connus, mais plus suave, plus enivrant que tous les autres.

Il se hâta de prendre congé, sous prétexte qu'il était attendu à déjeuner.

— Nous viendrons nous installer ici définitivement le mardi 1er février, lui dit Hélène. Et j'espère qu'alors vous serez un de nos habitués.

André s'inclina.

Il aurait bien donné quelque chose pour ne pas toucher la main de lord Heathfield. En s'en allant, il était plein de rancune, de jalousie, de dégoût.

V

Le même soir, à une heure avancée, entrant par hasard au Cercle où depuis longtemps il ne montait plus, il aperçut à une table de jeu Don Manuel Ferrès y Capdevila, le ministre de Guatémala. Il s'empressa de le saluer, lui demanda des nouvelles de Donna Marie, de Delphine.

— Sont-elles encore à Sienne ? Quand viendront-elles ?

Le ministre, qui se souvenait d'avoir gagné quelques milliers de francs au jeune comte pendant la dernière soirée de Schifanoia, répondit à cet empressement avec beaucoup de courtoisie. Il avait reconnu en Sperelli un joueur admirable, de haut style, parfait.

— Elles sont ici toutes les deux depuis quelques jours ; elles sont arrivées lundi. Marie est bien fâchée de n'avoir pas trouvé la marquise d'Ateleta. Je crois

qu'une visite de vous lui ferait grand plaisir. Nous demeurons rue Nationale. Voici l'adresse exacte.

Et il donna une de ses cartes à André ; puis il se remit au jeu.

André fut appelé par le duc de Beffi, qui se trouvait dans un groupe de gentilshommes.

— Pourquoi n'es-tu pas venu ce matin à Cento Celle ? lui demanda le duc.

— J'avais un autre rendez-vous, répondit André sans réfléchir, en manière d'excuse banale.

Le duc se mit à ricaner, et ses amis firent chorus.

— Un rendez-vous rue des Quatre-Fontaines ?

— Cela se pourrait.

— Cela se pourrait? Ludovic t'a vu entrer au palais Barberini.

— Et toi, où étais-tu? demanda André à Barbarisi.

— Chez ma tante Saviano.

— Ah !

— Je ne sais, continua le duc de Beffi, si tu as fait meilleure chasse que nous ; mais nous avons eu un laisser-courre de quarante-deux minutes et nous avons pris deux renards. Jeudi, on chassera aux Trois-Fontaines.

— Et non pas aux Quatre-Fontaines, tu entends bien ? fit observer Bomminaco, avec son habituelle gravité comique.

Les amis rirent de la plaisanterie, et le rire gagna André lui-même. Cette malignité ne lui déplaisait pas. Bien plus, maintenant que c'était un bruit sans fondement, il était bien aise que ses amis crussent renouée sa relation avec Hélène. Il se détourna pour causer avec Musellaro, qui arrivait. Par quelques

paroles venues jusqu'à son oreille, il s'aperçut que dans le groupe on parlait de lord Heathfield.

— Je l'ai connu à Londres, il y a six ou sept ans, disait le duc de Beffi. Il était *lord of the Bedchamber* du prince de Galles, ce me semble...

Puis la voix s'abaissa. Le duc devait raconter des choses énormes. L'oreille d'André, parmi des lambeaux de phrases licencieuses, distingua deux ou trois fois le titre d'un journal fameux dans l'histoire des scandales de Londres, la *Pall Mall Gazette*. Il aurait voulu écouter : une curiosité terrible l'envahissait. Son imagination lui représenta les mains de lord Heathfield, ces mains pâles, si expressives, si significatives, si révélatrices, ces mains inoubliables. Mais Musellaro continuait de parler ; il dit :

— Sortons, je te raconterai...

Dans l'escalier, ils trouvèrent le comte Albonico qui montait. Le comte portait le deuil de Donna Hippolyta. André s'arrêta pour lui demander des détails sur le douloureux événement. Il avait appris le malheur en novembre, à Paris, par Guy Montelatici, cousin de Donna Hippolyta.

— Était-ce vraiment le typhus ?

Le veuf blondasse et terne cueillit au vol cette occasion d'épancher son chagrin. Il promenait maintenant ce chagrin comme il avait promené autrefois la beauté de sa femme. Le bégaiement rendait ses paroles larmoyantes ; et on aurait dit que, d'un moment à l'autre, ses yeux blanchâtres allaient se vider comme deux poches de pus.

Musellaro, qui voyait l'élégie du veuf traîner un peu en longueur, pressa André en disant :

— Fais attention ; nous allons être en retard.

André prit congé, renvoyant à une prochaine rencontre la suite de cette commémoration funèbre; et il sortit avec Musellaro.

Les paroles du comte Albonico avaient réveillé chez lui l'émotion singulière qui, à Paris, l'avait dominé pendant quelques jours après la nouvelle de cette mort: une émotion mêlée d'un désir douloureux et ensuite d'une sorte de complaisance. Pendant ces jours-là, l'image de Donna Hippolyta, presque perdue dans l'oubli, lui avait réapparu à travers la période de la maladie et de la convalescence, à travers tant d'autres vicissitudes, à travers l'amour de Marie Ferrès, très lointaine, mais enveloppée de je ne sais quelle idéalité. Il avait obtenu d'elle un consentement; et, bien qu'il ne l'eût pas possédée, il lui devait une des plus grandes ivresses humaines : l'ivresse de la victoire sur un rival, d'une victoire bruyante, en présence de la femme désirée. Pendant ces jours-là, le désir qu'il n'avait pu satisfaire avait ressuscité; et, sous l'empire de l'imagination, l'impossibilité de satisfaire jamais ce désir lui avait donné une inquiétude indicible, des heures de véritable supplice. Plus tard, entre le désir et le regret, un autre sentiment était né : le sentiment poétique de la beauté idéalisée par la mort. Il lui plaisait que son aventure se terminât ainsi, pour toujours. Cette femme non possédée, mais pour la conquête de laquelle il avait été sur le point de perdre la vie, cette femme à peine connue se dressait, unique et intacte, à la cime de sa pensée, dans une transfiguration divine. *Tibi, Hippolyta, semper !*

Musellaro racontait à André comment Julie Moceto s'était rendue.

— Elle est donc venue aujourd'hui, vers deux

heures, disait-il ; et, dans son enthousiasme, il donnait quantité de détails sur la rare et secrète beauté de la Pandore inféconde.

— Tu as raison : une merveilleuse coupe d'ivoire...

Quelques jours auparavant, dans la nuit de pleine lune, après le théâtre, lorsque son ami était monté seul au palais Borghèse, André avait éprouvé une piqûre légère. Cette piqûre presque imperceptible recommençait maintenant à se faire sentir ; et elle lui donnait une mauvaise humeur mal définie, mais au fond de laquelle, pêle-mêle avec les souvenirs, s'agitaient peut-être la jalousie, l'envie et cette suprême intolérance, égoïste et tyrannique, qui était dans sa nature et qui le poussait parfois à désirer presque la destruction d'une femme qu'il avait élue et possédée, pour qu'elle ne pût désormais appartenir à personne. Nul ne devait boire au verre où il avait bu. Le souvenir de son passage devait suffire à combler une vie entière. Ses maîtresses devaient rester éternellement fidèles à son infidélité. Tel était le rêve de son orgueil. D'ailleurs, il trouvait déplaisante la publication, la divulgation d'un secret de beauté. Certes, si le Discobole de Myron, ou le Doryphore de Polyclète, ou la Vénus de Cnide lui avait appartenu, son premier soin aurait été d'enfermer le chef-d'œuvre dans un lieu inaccessible et d'en réserver la jouissance pour lui seul, par crainte que la jouissance d'autrui ne diminuât la sienne propre. Mais alors, pourquoi avait-il concouru lui-même à la publication de ce secret ? Pourquoi avait-il stimulé lui-même la curiosité de son ami ? Pourquoi avait-il lui-même souhaité à cet ami bonne chance ? En outre, la facilité avec laquelle cette

femme s'était donnée lui inspirait de la colère et du dégoût, l'humiliait aussi un peu.

— Où allons-nous ? demanda Musellaro en s'arrêtant sur la place de Venise.

Au fond de ses émotions et de ses pensées diverses, André conservait dans l'âme le trouble suscité par sa rencontre avec Don Manuel et l'image éblouissante de la Siennoise. Et précisément, au milieu de ces perturbations passagères, une sorte d'anxiété l'attirait vers la maison de l'aimée.

— Je rentre chez moi, répondit-il. Passons par la rue Nationale. Fais-moi la conduite.

A partir de cet instant, il n'écouta plus ce que lui disait Musellaro. La pensée de Marie le domina tout entier. En arrivant devant le théâtre, il eut une seconde d'hésitation : il ne savait pas s'il devait choisir le trottoir de droite ou celui de gauche. Pour reconnaître la maison, il voulait lire les numéros sur les portes.

— Mais qu'as-tu donc ? lui demanda son ami.

— Rien. Je t'écoute.

Il regarda un numéro et calcula que la maison devait être à gauche, pas très loin, probablement dans le voisinage de la Villa Aldobrandini. Les grands pins de la villa apparurent, légers dans le ciel étoilé ; la nuit était glaciale, mais sereine ; la Tour des Milices dressait sa masse carrée, sombre parmi les étoiles ; les lauriers qui croissent sur la muraille de Servius dormaient à la lueur des lanternes, immobiles.

Quelques numéros encore, et ils arriveraient à celui indiqué sur la carte de Don Manuel. André tremblait comme si Marie eût dû venir à sa rencontre... Il passa au ras de la grande porte et ne put s'empêcher de regarder en l'air.

— Que regardes-tu donc? lui demanda Musellaro.

— Rien. Donne-moi une cigarette. Marchons plus vite : il fait froid.

Ils suivirent la rue Nationale jusqu'aux Quatre-Fontaines, en silence. La préoccupation d'André était manifeste. Musellaro lui dit :

— Tu as certainement quelque chose qui te tourmente.

André se sentait le cœur si gros qu'il fut sur le point de se laisser aller aux confidences. Mais il se maîtrisa. Il était encore sous l'impression des méchancetés entendues au Cercle, du récit de Jules, de toute cette indiscrétion étourdie qu'il avait provoquée lui-même, qu'il avait professée lui-même. L'absence complète de mystère dans la bonne fortune, la complaisance vaniteuse des amants qui acceptent les plaisanteries et les sourires d'autrui, l'indifférence cynique avec laquelle ceux d'hier vantent les qualités de leur maîtresse à ceux qui sont déjà en voie de la prendre, et l'affectation avec laquelle les premiers donnent aux seconds des conseils pour atteindre plus vite le but, et l'empressement avec lequel les seconds donnent aux premiers les plus minutieux détails sur le rendez-vous obtenu, afin de savoir si la *manière* dont cette femme vient de se livrer concorde avec celle dont elle s'était livrée d'autres fois, et les cessions, et les concessions, et les successions, bref, toutes les petites et grandes lâchetés qui font cortège aux doux adultères mondains, tout cela lui parut réduire l'amour à une promiscuité insipide et immonde, à une vulgarité ignoble, à une prostitution innommable. Les souvenirs de Schifanoia lui traversèrent l'âme comme des parfums vivifiants. L'image

de la Siennoise resplendissait en lui de clartés si fortes qu'il en était presque étonné ; et ce qu'il voyait plus distinctement, plus lumineusemen que tout le reste, c'était l'attitude qu'elle avait prise dans le bois de Vicomile en prononçant les brûlantes paroles. Ces paroles, les entendrait-il encore de cette bouche? Qu'avait fait Marie, qu'avait-elle pensé, comment avait-elle vécu, depuis le jour de la séparation?... Son trouble intérieur croissait à chaque pas. Semblables à des fantasmagories mobiles et fuyantes, des fragments de visions lui traversaient l'esprit : un coin de paysage, un lambeau de mer, un escalier dans les fourrés de roses, l'intérieur d'une chambre, tous les lieux où un sentiment était né, où une douceur s'était épanchée, où elle avait répandu le charme de sa personne. Et il éprouvait un frissonnement profond à penser qu'elle gardait peut-être encore dans son cœur la passion vivante, qu'elle avait peut-être souffert et pleuré, peut-être aussi rêvé et espéré. Qui sait?

— Eh bien? dit Jules Musellaro, comment vont tes affaires avec lady Heathfield?

Ils descendaient la rue des Quatre-Fontaines et se trouvaient devant le palais Barberini. A travers les grilles, entre les colonnes de pierre, le jardin apparaissait plongé dans l'ombre, animé par un faible murmure de jets d'eaux, dominé par la masse blanche de l'édifice où le portique seul avait encore de la lumière.

— Tu dis? demanda André.

— Comment vont tes affaires avec Hélène?

André regarda le palais. Il crut sentir en ce moment dans son cœur une grande indifférence, la mort vraie du désir, le renoncement final ; et, pour répondre, il trouva une phrase quelconque :

— Je suis ton conseil. Je ne rallume pas la cigarette...

— Et cependant, pour cette fois, cela en vaudrait peut-être la peine. L'as-tu bien regardée? Il me semble qu'elle est embellie; il me semble, comment dirai-je? qu'elle a quelque chose de nouveau... *Nouveau*, non; je m'explique mal. Elle est devenue plus intense, sans rien perdre du caractère de sa beauté; elle est, pourrait-on dire, *plus Hélène* que l'Hélène d'il y a deux ou trois ans; bref, elle s'est « quintessenciée ». Effet de son second printemps, sans doute: car je crois qu'elle frise de bien près la trentaine. Qu'en penses-tu?

André sentit que ces paroles l'aiguillonnaient et le rallumaient. Pour raviver et exaspérer le désir d'un homme, rien ne vaut l'éloge fait par un autre de la femme qu'il a trop longtemps possédée ou trop longtemps désirée. Il y a des amours agonisants qui se prolongent encore par l'effet de l'envie d'autrui, de l'admiration d'autrui; car l'amant dégoûté ou las redoute de renoncer à ce qu'il possède ou à ce qu'il assiège en faveur d'un rival possible.

— Qu'en penses-tu? Et puis, faire de cet Heathfield un Ménélas, ce doit être un plaisir extraordinaire.

— Je le crois aussi, dit André, en s'efforçant de prendre le ton frivole de son ami. Nous verrons.

LIVRE QUATRIÈME

I

— Marie, laissez à cette minute sa douceur! Laissez-moi exprimer tout ce que je pense!

Elle se leva. Doucement, sans colère, sans sévérité, avec une émotion manifeste dans la voix, elle dit:

— Pardon, je ne puis pas vous écouter. Vous me faites trop de mal.

— Je me tairai donc. Mais restez, Marie, je vous en conjure!

Elle se rassit. C'était comme au temps de Schifanoia. Rien ne surpassait la grâce de cette tête si fine, qui semblait peiner sous la masse profonde des cheveux comme sous un châtiment divin. Une ombre morbide, suave, pareille à la fusion de deux teintes diaphanes, d'un violet et d'un azur idéalement tendres, environnait ses yeux où s'épanouissait un fauve iris d'ange brun.

— Je ne voulais, reprit André humblement, je ne voulais que vous rappeler mes paroles de jadis, celles que vous avez écoutées un matin, dans le parc, sur le banc de marbre, à l'ombre des arbousiers, en une heure inoubliable que ma mémoire garde comme une chose sainte...

— Je me les rappelle.

— Eh bien! Marie, depuis ce jour-là, ma misère est devenue plus triste, plus sombre, plus cruelle. Je ne saurai jamais vous dire toutes mes souffrances, toutes mes abjections; je ne saurai jamais vous dire combien de fois mon âme vous a invoquée, comme dans les affres de la mort; je ne saurai jamais vous dire quel était le frisson de bonheur, l'élan de tout mon être vers l'espérance, s'il m'arrivait d'oser croire un moment que mon souvenir vivait peut-être encore dans votre cœur.

Il parlait avec le même accent qu'en cette matinée lointaine; il semblait repris de la même ivresse passionnée. Toutes ses mélancolies lui remontaient aux lèvres. Et elle l'écoutait la tête penchée, immobile, presque dans la même attitude que l'autre fois; et sa bouche, l'expression de sa bouche, qu'elle tenait en vain serrée avec violence, comme l'autre fois, trahissait une sorte de volupté douloureuse.

— Vous rappelez-vous Vicomile? Vous rappelez-vous le bois que nous avons traversé seuls, en cette soirée d'octobre?

Donna Marie fit un léger signe de tête, comme pour dire oui.

— Et aussi la réponse que vous m'avez faite? ajouta le jeune homme, d'une voix plus basse, mais avec une expression intense de passion contenue, en s'in-

clinant beaucoup vers elle comme pour regarder au fond de ses yeux, qu'elle tenait toujours à terre.

Enfin, elle les releva sur lui, ces bons yeux dolents pleins de pitié.

— Je me rappelle tout, tout, tout, dit-elle. Pourquoi devrais-je vous cacher mon âme? Vous êtes un esprit noble et grand, et j'ai foi en votre générosité. Pourquoi devrais-je me conduire avec vous comme une femme vulgaire? Ce soir-là, ne vous ai-je pas avoué que je vous aimais?,.. Votre question contient une autre question, je le comprends bien : vous voulez savoir si je vous aime encore.

Elle hésita une seconde. Ses lèvres tremblèrent.

— Je vous aime.

— Marie !

— Mais votre devoir est de renoncer pour jamais à mon amour et de vous éloigner de moi ; votre devoir est de vous montrer noble, grand, généreux, en m'épargnant une lutte qui m'effraie. J'ai beaucoup souffert, et j'ai su souffrir ; mais la pensée d'avoir à vous combattre, d'avoir à me défendre contre vous, me donne une terreur folle. Vous ne savez pas au prix de quels sacrifices j'avais réussi à obtenir le calme du cœur ; vous ne savez pas à quels rêves superbes et chers j'avais dû renoncer... Pauvres rêves ! Si je suis devenue une autre femme, c'est parce qu'il me fallait devenir une autre femme ; si je suis devenue une femme ordinaire, c'est parce que mon devoir l'exigeait.

Elle avait dans la voix une mélancolie grave et suave.

— En vous rencontrant, j'ai senti tout d'un coup renaître en moi les vieux rêves, j'ai senti revivre mon

âme de jadis; et, pendant les premiers jours, je me suis abandonnée à cette douceur en fermant les yeux sur le péril lointain. Je pensais : « Il ne saura rien de ma bouche ; je ne saurai rien de la sienne. » J'étais presque sans remords, presque sans crainte. Mais vous m'avez parlé; vous m'avez dit des paroles que je n'avais jamais entendues; vous m'avez arraché un aveu. Le péril m'apparut, certain, dévoilé, manifeste... Et je m'abandonnai à un nouveau rêve. Vos angoisses me serraient le cœur, me faisaient une peine profonde. Je pensais : « L'impureté l'a souillé. Oh ! si j'avais le pouvoir de le rendre pur ! Combien je serais heureuse d'être l'holocauste de sa régénération ! » Votre tristesse attirait la mienne. Je prévoyais bien que je serais peut-être impuissante à vous consoler; mais j'espérais que peut-être vous éprouveriez un soulagement à sentir une âme répondre un éternel *amen* aux exigences de votre douleur.

Elle prononça cette dernière phrase avec tant d'exaltation spirituelle sur tout le visage qu'André fut envahi par un flot de joie presque mystique ; et, en ce moment, son seul désir était de lui prendre les deux mains et d'exhaler sur ces chères mains immaculées son ivresse ineffable.

— Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! poursuivit-elle, branlant la tête en signe de regret. Nous devons renoncer pour toujours à toute espérance. La vie est implacable. Sans le vouloir, vous briseriez une existence entière, et plus d'une peut-être...

— Marie, Marie, ne dites point de pareilles choses ! interrompit le jeune homme en s'inclinant de nouveau vers elle et lui prenant une main, non pas avec impétuosité, mais avec une sorte de timidité suppliante

comme si, avant d'accomplir cet acte, il eût attendu une marque de consentement. Je ferai ce que vous voudrez ; je serai humble et soumis ; ma seule ambition est de vous obéir ; mon vœu unique est de mourir en invoquant votre nom. Renoncer à vous, c'est renoncer au salut, retomber pour toujours dans la ruine, s'abîmer irrémédiablement. Je vous aime comme nulle parole humaine ne pourra l'exprimer jamais. J'ai besoin de vous. Vous seule êtes *vraie ;* vous êtes la Vérité que cherche mon esprit. Tout le reste est vain ; tout le reste est néant. Renoncer à vous, c'est comme entrer dans la mort. Mais, si le sacrifice de moi-même peut vous conserver la paix, je vous dois ce sacrifice. N'ayez pas peur, Marie. Je ne vous ferai aucun mal.

Il lui tenait la main dans la sienne, mais ne la serrait pas. Sa voix n'avait point de flamme ; elle était humble, désolée, désolante, pleine d'une immense détresse. Et la pitié faisait si bien illusion à Marie, qu'elle ne retira pas sa main et s'abandonna pendant quelques minutes à la pure volupté de ce léger contact. C'était pour elle une volupté si subtile qu'elle semblait n'avoir pas de répercussion physique ; c'était comme si une essence fluide, partant du plus profond de son cœur, lui eût afflué le long du bras jusqu'aux doigts et se fût épanchée par le bout des doigts en une onde ineffablement harmonieuse. Et, lorsqu'il se tut, les paroles dites dans le parc, en cette matinée inoubliable, revinrent à la mémoire de Marie, ravivées par le son récent de la voix qu'elle venait d'entendre : « Votre seule présence visible suffisait à me donner l'ivresse ; et je la sentais couler comme du sang dans mes veines, envahir mon esprit comme un sentiment surhumain... »

Il y eut un intervalle de silence. De temps à autre,

on entendait le vent secouer les vitres des fenêtres. Avec le vent arrivait une clameur lointaine, mêlée au roulement des voitures. La lumière entrait, froide et limpide comme une eau de source; l'ombre se ramassait dans les angles et aux plis des rideaux faits d'étoffes orientales; çà et là, sur les meubles, luisaient des incrustations de jade, d'ivoire, de nacre; un grand Bouddha doré apparaissait dans le fond, sous un bananier paradisiaque. Ces formes exotiques prêtaient au salon un peu de leur mystère.

— A quoi pensez-vous maintenant? demanda André. Ne pensez-vous pas à la façon dont je dois finir?

Elle semblait absorbée dans une méditation perplexe. Elle avait un air irrésolu, comme si elle eût écouté deux voix intérieures.

— Je ne saurais vous dire, répondit-elle en se passant la main sur le front d'un geste rapide, je ne saurais vous dire quel pressentiment étrange m'accable depuis longtemps. Non, je ne saurais; mais *j'ai peur*.

Et, après une pause :

— Quand je pense que vous souffrez, que vous êtes malade, pauvre ami, et que je ne pourrai pas alléger votre peine, et que je vous manquerai à l'heure de votre angoisse, et que j'ignorerai même si vous m'avez appelée... Mon Dieu!

Il y avait dans sa voix défaillante un tremblement de pleurs, comme si sa gorge se fût étranglée. André tenait la tête basse, sans rien dire.

— Quand je pense que mon âme vous suivra toujours, toujours, et que jamais, jamais, elle ne pourra se confondre avec la vôtre, qu'elle ne pourra jamais être comprise de vous! Pauvre amour!

Elle avait la voix mouillée de larmes, la bouche contractée par la douleur.

— Ne m'abandonnez pas! Ne m'abandonnez pas! s'écria le jeune homme en lui saisissant les deux mains, presque agenouillé, en proie à une vive exaltation. Je ne vous demanderai rien; je ne veux de vous que la pitié. La pitié qui me viendrait de vous me serait plus précieuse que la passion de toute autre femme, vous le savez bien! Seules, vos mains pourront me guérir, pourront me ramener à la vie, me relever de ma bassesse, me rendre la foi, m'affranchir de toutes les choses mauvaises qui m'infectent et m'emplissent d'horreur. Oh! chères, chères mains!...

Il se courba pour les baiser; il y tint sa bouche pressée longuement. Les yeux mi-clos, en signe de suprême douceur, il disait tout bas, avec un accent indéfinissable:

— Je sens que vous tremblez.

Elle se leva, tremblante, éperdue, plus pâle qu'en cette matinée mémorable où elle cheminait sous les fleurs. Le vent secouait les vitres; une clameur arrivait, comme d'une foule mutinée. Les cris que le vent apportait du Quirinal accrurent son agitation.

— Adieu. Je vous en prie, André; ne demeurez pas ici plus longtemps. Vous me reverrez une autre fois, quand vous voudrez. Mais maintenant, adieu. Je vous en prie!

— Où vous reverrai-je?

— Demain, au concert. Adieu.

Elle était bouleversée comme si elle eût commis une faute. Elle le reconduisit jusqu'à la porte du salon. Restée seule, elle hésita, ne sachant que faire, dominée encore par la frayeur. Elle sentait le tour de ses yeux, ses joues et ses tempes brûler d'une violente ardeur, tandis que des frissons lui couraient par tout le corps.

Mais elle gardait sur les mains, persistante comme un sceau, l'impression de la bouche aimée, et cette impression était délicieuse, et elle l'aurait voulue indélébile comme un sceau divin.

Elle regarda autour d'elle. Dans le salon, la lumière diminuait, les formes se noyaient d'ombre, le grand Bouddha recueillait sur sa dorure une clarté étrange. Tour à tour, on entendait et on cessait d'entendre les cris. Elle alla vers une fenêtre, l'ouvrit, tendit le front. Un vent glacial soufflait sur la chaussée où déjà, vers la place des Termes, commençaient à s'allumer les lanternes. En face, les arbres de la Villa Aldobrandini se balançaient, à peine teintés d'un reflet rougeâtre. Sur la Tour des Milices pendait un énorme nuage cramoisi, solitaire dans le ciel.

La soirée lui parut lugubre. Elle se retira; elle alla s'asseoir à la même place où l'entretien avait eu lieu. — Pourquoi Delphine ne revenait-elle pas? — Elle aurait voulu se dérober à toute réflexion, à toute méditation; et, néanmoins, une faiblesse incompréhensible la retenait à cette place où, quelques minutes auparavant, André avait respiré, avait parlé, avait exhalé son amour et sa douleur. Les efforts, les résolutions, les contritions, les oraisons, les pénitences de quatre mois se dissipaient, s'effaçaient, devenaient inutiles, en une seconde. Elle retombait, plus lasse et plus défaite, sans volonté et sans pouvoir contre la crise morale qui la surprenait, contre les sentiments qui la bouleversaient; et tandis qu'elle s'abandonnait à l'angoisse et à la langueur d'une conscience où défaillait tout courage, elle avait la sensation que, dans l'ombre du salon, quelque chose de *lui* flottait encore et l'enveloppait toute d'une caresse infiniment suave.

II

Le lendemain, elle arriva au Palais des Sabini, le cœur palpitant sous un bouquet de violettes.

Déjà André l'attendait à la porte de la salle. En lui serrant la main, il lui dit :

— Merci.

Il la conduisit à un fauteuil et se plaça près d'elle. Il lui dit :

— Je croyais que l'attente me ferait mourir d'angoisse. J'avais si peur que vous ne vinssiez pas! Comme je vous suis reconnaissant!

Il lui dit :

— Hier, très tard, j'ai passé devant votre maison. J'ai vu de la lumière à une de vos fenêtres, à la troisième fenêtre vers le Quirinal. Je ne sais ce que j'aurais donné pour être certain que vous étiez là...

Il lui demanda encore :

— Qui vous a donné ces violettes ?

— C'est Delphine, répondit-elle.

— Delphine vous a-t-elle raconté notre rencontre de ce matin sur la place d'Espagne ?

— Oui, tout.

Le concert commença par un Quartetto de Mendelssohn. La salle était déjà presque entièrement occupée. L'auditoire se composait en grande partie de dames étrangères ; et c'était un auditoire de femmes blondes, pleines de modestie dans le costume, pleines de recueillement dans les attitudes, silencieuses et religieuses commes en un lieu sacré. L'onde de la musique, passant sur des têtes immobiles coiffées de chapeaux sombres, se dilatait dans une lumière d'or, dans une lumière qui coulait d'en haut, tamisée par les rideaux jaunes, éclaircie par les parois blanches et nues. Et la vieille salle sans ornement, cette salle où, sur la blancheur uniforme, restaient à peine quelques traces de frise et où les pauvres portières bleuâtres menaçaient de tomber, cette salle avait l'apparence d'un lieu qui, resté clos pendant un siècle, aurait été rouvert justement ce jour-là. Mais cette teinte de vieillesse, cet air de pauvreté, cette nudité des parois ajoutaient je ne sais quelle étrange saveur à la jouissance exquise de l'audition ; et, en raison du contraste, cette jouissance y paraissait plus intime, plus profonde, plus pure. C'était le mercredi 2 février ; à Montecitorio, le Parlement discutait sur le massacre de Dogali ; les rues et les places voisines regorgeaient de peuple et de soldats.

Les souvenirs musicaux de Schifanoia remontèrent à l'esprit des deux amants ; un reflet de cet automne

illumina leurs pensées. Le Menuet de Mendelssohn évoquait pour eux la vision de la villa au bord de la mer, des salons embaumés par les jardins en pente, du vestibule où se dressaient entre les colonnes les hautes cimes des cyprès et où les voiles de feu se détachaient sur une zone de mer sereine.

De temps à autre, André, se penchant un peu vers la Siennoise, lui demandait tout bas :

— A quoi pensez-vous ?

Elle répondait par un sourire si faible qu'à peine parvenait-il à le surprendre. Elle dit :

— Vous vous rappelez le 23 septembre ?

André n'avait pas ce souvenir bien distinct dans la mémoire ; néanmoins, de la tête, il fit signe que oui.

L'Andante, calme et solennel, dominé par une haute mélodie pathétique, avait abouti, après de larges développements, à une explosion de douleur. Le Finale s'attardait en un rythme monotone, plein de lassitude.

Elle dit :

— C'est le tour de votre Bach.

Et, quand la musique recommença, ils éprouvèrent tous deux un besoin instinctif de se rapprocher. Leurs coudes s'effleuraient. A la fin de chaque morceau, André se penchait vers elle pour lire sur le programme déployé qu'elle tenait à la main ; et, dans ce geste, il lui pressait le bras, respirait l'odeur de ses violettes, lui communiquait un frisson de délice. L'Adagio avait un chant d'un si puissant essor, il prenait une telle envolée vers les sommets de l'extase, il s'élargissait dans l'infini avec tant d'assurance, qu'il parut être la voix d'une créature surhumaine qui épancherait dans le rythme la joie d'une immortelle victoire. Le torrent irrésistible emportait tous les

esprits. Quand la musique eut cessé, le frisson des instruments persista quelques secondes encore dans les nerfs des auditeurs. Un murmure courut d'un bout à l'autre de la salle. Retardés, les applaudissements éclatèrent avec plus de véhémence.

Ils se regardèrent l'un l'autre, les yeux chargés de rêve. La musique continuait ; la lumière se faisait plus discrète ; une tiédeur délicieuse adoucissait l'air ; les violettes attiédies exhalaient un parfum plus fort. André avait presque l'illusion d'être *seul* avec elle, parce qu'il ne voyait autour de lui personne qu'il connût.

Il se trompait. S'étant retourné pendant une pause, il aperçut Hélène Muti debout au fond de la salle, en compagnie de la princesse de Ferentino. Immédiatement, leurs regards se rencontrèrent. Il la salua de loin. Et il lui sembla qu'il surprenait sur les lèvres d'Hélène un sourire singulier.

— Qui saluez-vous ? demanda Marie en se retournant à son tour. Qui sont ces dames ?

— Lady Heathfield et la princesse de Ferentino.

Elle crut sentir un trouble dans la voix d'André.

— Laquelle des deux est la princesse de Ferentino ?

— La blonde.

— L'autre est très belle.

André se tut.

— Mais est-ce une Anglaise ? demanda-t-elle encore.

— Non, c'est une Romaine ; elle est veuve du duc de Scerni et mariée en secondes noces à lord Heathfield.

— Elle est très belle.

André s'empressa de s'informer :

— Que va-t-on jouer maintenant ?

— Le Quatuor de Brahms, en *do mineur*.

— Vous le connaissez ?

— Non.

— La seconde partie est merveilleuse.

Il parlait pour cacher son inquiétude.

— Quand vous reverrai-je ?

— Je ne sais.

— Demain ?

Elle hésita. Il semblait qu'une ombre légère lui fût descendue sur le visage.

— Demain, s'il fait soleil, répondit-elle, je viendrai avec Delphine à la place d'Espagne, vers midi.

— Et s'il ne fait pas soleil ?

— Samedi soir, j'irai chez la comtesse Starnina...

La musique recommençait. La première partie exprimait un combat sombre et viril, plein de vigueur. Ensuite la romance exprima un ressouvenir passionné mais très triste, suivi d'un relèvement lent, indécis et débile, vers une aube très lointaine. Une claire phrase mélodique se développait en profondes modulations. C'était un sentiment très différent de celui qui animait l'Adagio de Bach ; c'était plus humain, plus terrestre, plus élégiaque. Dans cette musique passait un souffle de Beethoven.

André fut pris d'une anxiété si terrible qu'il craignit de se trahir. Toute la douceur d'auparavant se convertit pour lui en amertume. Il n'avait pas une conscience exacte de ce qu'était sa souffrance nouvelle ; il ne savait ni se recueillir ni se dominer ; il flottait, perdu, entre le charme de la musique et l'attraction exercée sur lui par les deux femmes ; mais aucune de ces trois forces ne le pénétrait jusqu'au fond ; il éprouvait une sensation indéfinissable, comme celle d'un vide où auraient résonné sans cesse de grands coups suivis d'un écho douloureux ; et sa pensée se

brisait en mille fragments, se désagrégeait, s'émiettait ; et les images des deux femmes se superposaient, se confondaient, se détruisaient l'une l'autre, sans qu'il lui fût possible d'arriver à les disjoindre, d'arriver à définir son sentiment pour l'une et son sentiment pour l'autre. Et, par-dessus ce douloureux trouble intime, s'agitait l'inquiétude produite par la réalité immédiate, par le souci des expédients pratiques. Il avait surpris un changement léger dans l'attitude de Marie Ferrès à son égard ; et il croyait sentir le regard d'Hélène, persistant et fixe ; et il ne réussissait pas à trouver la contenance qu'il devait prendre ; il ne savait pas s'il devait accompagner Marie lorsqu'elle sortirait de la salle ou s'il devait s'approcher d'Hélène ; il ne savait pas non plus si cet incident lui serait favorable ou nuisible près de l'une et près de l'autre.

A la fin du morceau, Marie se leva.

— Je m'en vais, dit-elle.

— Vous n'attendez pas la fin ?

— Non. Je dois être rentrée pour cinq heures.

— Rappelez-vous, demain matin...

Elle lui tendit la main. C'était peut-être la chaleur de la salle close qui avivait sa pâleur d'une faible flamme. Un manteau de velours, d'une sombre couleur de plomb, bordé d'une large garniture de chinchilla, enveloppait toute sa personne ; et, dans l'entre-bâillement de la fourrure cendrée, les violettes mouraient, exquises. En sortant, elle marchait avec une si souveraine élégance que plusieurs des dames assises se retournèrent pour la suivre des yeux. Et ce fut la première fois qu'André, dans cette créature spirituelle, dans cette pure madone de Sienne, vit la femme du monde.

C'était la troisième partie du quatuor. Déjà la lumière du jour décroissait, et l'on releva les rideaux jaunes comme dans une église. D'autres dames quittèrent la salle. Des chuchotements bourdonnaient çà et là. Dans l'auditoire commençaient la fatigue et l'inattention qui marquent toujours la fin d'un concert. Par un de ces bizarres et brusques phénomènes d'élasticité morale et de versatilité, Sperelli éprouva une sensation de soulagement presque gaie. Tout d'un coup, il oublia ses préoccupations sentimentales et passionnelles ; et la seule chose qui apparut clairement à sa vanité et à sa corruption, ce fut le côté galant de l'aventure. Il eut la pensée que la Siennoise, en lui accordant ces rendez-vous innocents, avait déjà mis le pied sur la douce pente au bas de laquelle est le péché, inévitable même pour les âmes les plus vigilantes ; il eut la pensée que peut-être un peu de jalousie pousserait Hélène à lui retomber entre les bras, et qu'ainsi l'une des deux intrigues pourrait seconder l'autre ; il eut la pensée que justement c'était peut-être une crainte vague, un pressentiment jaloux qui avaient pressé Marie de consentir si vite au rendez-vous prochain. Il se trouvait donc sur la voie d'une double conquête ; et il sourit en faisant réflexion que, dans les deux entreprises, la difficulté se présentait sous le même aspect : les deux femmes voulaient jouer près de lui le rôle de sœurs, et il s'agissait de les transformer en maîtresses. Il remarqua encore, non sans sourire, d'autres ressemblances entre les deux cas : « Oh ! cette voix ! Comme elles étaient étranges dans la voix de Marie, les intonations d'Hélène ! » L'éclair d'une pensée folle lui traversa l'esprit : cette voix pouvait être pour lui l'élément d'un travail d'imagination ; en vertu de cette

singulière affinité de timbre, il pouvait fondre les deux beautés en une seule et posséder ainsi une troisième beauté imaginaire, plus complexe, plus parfaite, plus *vraie*, parce qu'elle serait idéale...

La troisième partie, exécutée avec un style impeccable, finissait parmi les applaudissements. André se leva et s'approcha d'Hélène.

— Vous voici, Ugenta ! lui dit la princesse de Ferentino. Où étiez-vous donc jusqu'à présent ? Au pays du Tendre ?

— Et cette inconnue ? fit Hélène sur un ton léger, en respirant un bouquet de violettes retiré de son manchon de martre.

— C'est une grande amie de ma cousine : Donna Marie Ferrès y Capdevila, femme du nouveau ministre de Guatemala, répondit André sans se troubler. Une belle créature, très fine. Elle était chez Françoise à Schifanoia, en septembre.

— Et Françoise ? interrompit Hélène. Savez-vous quand elle doit revenir ?

— J'ai de ses nouvelles, toutes fraîches, de San Remo. Ferdinand va mieux. Mais je crains qu'elle ne doive prolonger là-bas son séjour pendant un mois encore, et peut-être davantage.

— Quel malheur !

Le Finale du quatuor commençait, très court. Hélène et la princesse avaient pris deux chaises, dans le fond, contre la muraille, sous la glace pâle qui reflétait la salle mélancolique. Hélène écoutait, la tête penchée, en faisant couler entre ses doigts les extrémités d'un luisant boa de martre. Quand le concert fut fini :

— Accompagnez-nous, dit-elle à André.

En montant dans sa voiture après la princesse, elle dit :

— Montez aussi. Nous laisserons Ève au palais Fiano. Ensuite, je vous déposerai où vous voudrez.

— Merci.

Il accepta. En arrivant au Corso, la voiture fut obligée de ralentir : la chaussée était encombrée d'une foule tumultueuse. De la place de Montecitorio et de la place Colonna venaient des clameurs qui se propageaient comme un bruit de houle, qui s'élevaient, tombaient, se relevaient, mêlées aux éclats des clairons. Dans le soir cendré et froid, l'émeute grandissait ; l'horreur du massacre lointain faisait hurler la populace ; des hommes fendaient la presse en courant et en agitant des paquets de journaux ; sur les clameurs, distinctement, se détachait le nom de l'Afrique.

André regarda par la portière.

— Pour quatre cents brutes, mortes en brutes ! murmura-t-il en se retirant.

— Que dites-vous là ! s'écria la princesse de Ferentino.

A l'angle du palais Chigi, le tumulte ressemblait à une bagarre. La voiture fut contrainte de s'arrêter. Hélène se pencha pour voir ; et son visage, sortant de l'ombre, s'illuminant à la lueur du gaz et aux reflets du crépuscule, apparut d'une blancheur presque funèbre, d'une blancheur glacée, un peu livide, qui réveilla chez André le souvenir d'une tête déjà vue — il ne savait plus quand, il ne savait plus où, — dans quelque musée, dans quelque chapelle.

— Nous sommes arrivés, dit la princesse, lorsque la voiture atteignit enfin le palais Fiano. Adieu, nous nous retrouverons ce soir chez la duchesse Angelieri. Adieu, Ugenta. Venez-vous demain déjeuner à la maison ? Vous y trouverez Hélène, Barbarella Viti et mon cousin.

— A quelle heure ?

— A midi et demi.

— C'est entendu.

La princesse descendit. Le valet de pied attendait un ordre.

— Où voulez-vous que je vous mène ? demanda Hélène à Sperelli, qui avait déjà pris auprès d'elle la place de la princesse.

— *Far, far away...*

— Allons, dites ! Chez vous ?

Et, sans attendre la réponse :

— A la Trinité des Monts, palais Zuccari.

Le valet de pied ferma la portière. La voiture repartit au trot et tourna par la rue Frattina, laissant en arrière la foule, les cris, les rumeurs.

— Oh ! Hélène, après si longtemps... s'écria-t-il en se penchant pour regarder celle qu'il convoitait.

Elle s'était retirée dans l'ombre, tout au fond, comme pour éviter un contact.

Au passage, la clarté d'une vitrine traversa l'ombre ; et il vit qu'Hélène, toute blanche, souriait d'un sourire attirant.

Toujours souriant du même sourire, elle ôta de son cou, avec un geste agile, le long boa de martre, et elle le jeta autour du cou d'André, en guise de lacet. On aurait dit que c'était un jeu. Mais, de ce moelleux lacet, parfumé du même parfum qu'il avait senti dans le renard bleu, elle attira le jeune homme et lui offrit ses lèvres, sans parler.

Leurs deux bouches se rappelèrent les délices d'autrefois, ces unions terribles et suaves qui duraient jusqu'à l'angoisse et donnaient au cœur la sensation d'un fruit fondant et humide de rosée. Pour en prolonger la

saveur, ils retenaient leur haleine. La voiture, quittant la rue des Deux-Boucheries, monta par la rue du Triton, tourna dans la rue Sixtine, s'arrêta devant le palais Zuccari.

Hélène repoussa vivement le jeune homme et lui dit d'une voix un peu voilée :

— Descends. Adieu.

— Quand viendras-tu ?

— Qui sait ?

Le domestique ouvrit la portière. André descendit. La voiture tourna de nouveau pour reprendre la rue Sixtine. André, tout vibrant encore, les yeux encore noyés dans un nuage de torpeur, regardait si derrière la glace n'apparaîtrait pas le visage d'Hélène ; mais il ne vit rien. La voiture s'éloigna.

En remontant l'escalier, il pensait : « Enfin, voilà qu'elle se convertit ! » Il lui restait dans la tête une vapeur d'ivresse ; il lui restait dans la bouche le goût du baiser ; il lui restait dans les pupilles l'éclair du sourire avec lequel Hélène lui avait jeté au cou cette sorte de serpent luisant et embaumé. — Et Marie Ferrès ? — Sans nul doute, il devait à la Siennoise cette volupté inattendue. Dans l'acte bizarre et capricieux d'Hélène, il y avait sûrement un peu de jalousie naissante. Peut-être, par crainte qu'il ne lui échappât, avait-elle voulu l'attacher, l'allécher, l'allumer d'une soif nouvelle. « M'aime-t-elle ? Ne m'aime-t-elle pas ? » Et que lui importait de le savoir ? A quoi cela pouvait-il lui servir ? Désormais, l'enchantement était rompu. Jamais aucun miracle ne pourrait ressusciter la moindre parcelle du bonheur défunt. L'unique chose à faire, c'était de s'occuper de la chair, qui était encore divine.

Il se complut longuement à méditer sur cette

aventure. Il goûta surtout la façon élégante et singulière dont Hélène avait donné de la saveur à sa fantaisie. Et l'image du boa évoqua l'image de la tresse de Marie, évoqua confusément tous les rêves d'amour qu'il avait rêvés sur cette ample chevelure virginale dont s'éprenaient jadis les élèves du couvent florentin. Il confondit de nouveau ses deux désirs ; il considéra fixement la double image ; il entrevit la troisième Amante, l'idéale.

Il avait l'esprit tourné à la réflexion. Tout en s'habillant pour le dîner, il se redisait : « Hier, grande scène de passion, où peu s'en est fallu qu'il y ait eu des larmes répandues ; aujourd'hui, petite scène muette de sensualité. Et il me semblait hier que j'étais sincère dans mon émotion, comme tout à l'heure j'étais sincère dans ma sensation. De plus, aujourd'hui même, une heure avant le baiser d'Hélène, j'avais eu un moment d'envolée lyrique auprès de Marie. De tout cela, il ne subsiste pas trace. Demain, c'est sûr, je recommencerai. Je suis chimérique, incohérent, inconsistant, caméléonesque !... Mes efforts vers l'unité, quels qu'ils fussent, resteraient toujours vains. Je n'ai plus qu'à me résigner. Ma loi est dans ce seul mot : *Nunc*. Que la volonté de la loi s'accomplisse ! »

Il se mit à rire de lui-même. Et, à partir de cette heure, il céda à sa nature sans aucune retenue.

Sans aucune retenue, sans aucun égard, sans aucun remords, il appliqua toutes ses facultés à mettre en œuvre ses imaginations malsaines. Pour vaincre les résistances de Marie Ferrès, il usa des plus subtils artifices, des ruses les plus raffinées, la trompant justement sur les choses de l'âme et sur la vie intime

du cœur. Pour mener de front les deux aventures, pour conquérir la nouvelle maîtresse et pour reconquérir l'ancienne, pour tirer parti de chaque circonstance dans l'une et l'autre entreprise, il se jeta dans une infinité de contretemps, d'embarras, de situations bizarres ; et, pour en sortir, il recourut à quantité de mensonges, de complications mesquines, de subterfuges dégradants, de basses supercheries. La bonté, la loyauté, la candeur de Marie ne le désarmaient pas. Il avait pris pour principe de son œuvre de séduction ce verset d'un psaume : *Asperges me hyssopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor*. La pauvre créature croyait sauver une âme, racheter une intelligence, purifier par sa propre pureté un homme souillé ; elle gardait une foi profonde aux paroles inoubliables entendues dans le parc, le jour de l'Épiphanie de l'Amour, en face de la mer, sous les arbres fleuris. Et justement c'était cette foi qui la réconfortait, qui la soutenait au milieu des luttes chrétiennes où sa conscience était déchirée, qui repoussait loin d'elle le soupçon, qui l'enivrait d'une sorte de mysticisme voluptueux où elle répandait les trésors de sa tendresse, le flot recueilli de ses langueurs, la fleur la plus douce de sa vie.

Pour la première fois, peut-être, André se trouvait en présence d'une *vraie* passion, d'un de ces grands sentiments féminins, si rares, qui illuminent d'un magnifique et terrible éclair le ciel gris et variable des amours humaines. Il ne s'en soucia point. Il se fit l'impitoyable bourreau de lui-même et de la pauvre créature.

III

Le jeudi 3 février, sur la place d'Espagne, comme il avait été convenu au concert, André la rencontra devant l'étalage d'un orfèvre antiquaire, avec Delphine. A peine eut-elle entendu son salut, qu'elle se retourna ; et une flamme colora sa pâleur. Ils regardèrent ensemble les joyaux du XVIII[e] siècle, les boucles et les diadèmes de strass, les épingles et les montres émaillées, les tabatières d'or, d'ivoire, d'écaille, tous ces jolis bibelots d'un siècle mort, qui, dans la limpide clarté matinale, avaient un aspect d'harmonieuse richesse. Autour d'eux, les marchands de fleurs, avec leurs paniers, allaient offrant les jonquilles jaunes et blanches, les violettes doubles, de longues branches d'amandier. Un souffle de printemps passait dans l'air. La colonne de l'Immaculée-Conception montait agile dans le soleil comme une tige, avec la *Rosa*

mystica au sommet ; la Barcaccia était chargée de diamants ; l'escalier de la Trinité ouvrait joyeusement ses bras vers l'église de Charles VIII, dont les deux tours se dressaient dans un azur ennobli par les nuages, dans un vieux ciel du Piranèse.

— Quelle merveille! s'écria la Siennoise. Comme vous avez raison d'être amoureux de Rome!

— Oh! vous ne la connaissez pas encore, répondit André. Je voudrais être votre guide...

Elle sourit.

— ... accomplir avec vous, ce printemps, un pèlerinage sentimental.

Elle souriait, et toute sa personne avait pris une apparence moins triste, moins grave. Son costume du matin avait une sobre élégance, mais il révélait la fine ingéniosité d'un goût expert aux choses de l'art, aux délicatesses de la couleur. Sa jaquette croisée, d'un drap gris tirant un peu sur le vert et garnie de loutre aux bords, s'ouvrait sur un gilet de loutre. Et, comme la coupe était d'un style exquis, l'accord de ces deux tons, de ce gris indescriptible et de ce fauve opulent, était une joie pour les yeux.

Elle demanda :

— Où êtes-vous allé, hier soir?

— Je suis sorti du concert quelques minutes après vous; je suis rentré à la maison; et j'y suis resté, parce que j'ai cru y sentir la présence de votre esprit. J'ai beaucoup pensé. N'avez-vous pas *senti* ma pensée?

— Non, je ne l'ai pas sentie. J'ai eu, moi, une soirée sombre, sans savoir pourquoi. Il me semblait que j'étais si seule!

La comtesse de Lucoli passa dans un dog-cart, conduisant un cheval rouan. Julie Moceto, à pied,

passa en compagnie de Jules Musellaro. Isotta Cellesi passa.

André saluait. Marie Ferrès lui demandait les noms de ces dames. Celui de la Moceto ne fut pas nouveau pour elle. Elle se rappela le jour où Françoise l'avait prononcé en voyant le Saint-Michel du Pérugin, lorsqu'André feuilletait ses dessins, à Schifanoia ; et elle suivit du regard l'ancienne aimée de son aimé. Une inquiétude l'étreignait. Tout ce qui rattachait André à sa vie antérieure lui donnait ombrage. Elle aurait voulu que cette vie, ignorée d'elle, n'eût jamais existé ; elle aurait voulu l'abolir toute de la mémoire de cet homme qui s'y était plongé si avidement, qui s'en était retiré avec tant de lassitude, tant de pertes, tant de blessures. « Vivre uniquement en vous et pour vous, sans hier et sans demain, sans aucune autre attache, sans aucune autre préférence, hors du monde... » Voilà ce qu'il avait dit. Oh ! quel rêve !

Et une inquiétude différente étreignait André : ce serait bientôt l'heure du déjeuner auquel l'avait invité la princesse de Ferentino.

— De quel côté vous dirigez-vous ? demanda-t-il.

— Delphine et moi, nous avons pris du thé et des sandwiches chez Nazzari, avec l'intention de profiter du soleil. Nous monterons au Pincio et nous visiterons la villa Médicis. Si vous voulez nous accompagner...

Il eut une pénible hésitation. « Le Pincio, la villa Médicis, par une après-midi de février, avec elle ! » Mais il ne pouvait pas manquer à l'invitation ; et, d'ailleurs, il éprouvait une anxieuse curiosité de revoir Hélène après la scène de la veille : car il était bien allé au palais Angelieri, mais elle n'y avait point paru. Il dit, avec un air désolé :

— Quelle malchance! je suis invité à déjeuner, et je ne puis disposer que d'un quart d'heure. J'ai accepté cette invitation la semaine dernière. Mais, si j'avais su, j'aurais trouvé un moyen pour me délier de tout engagement. Quelle malchance!

— Allez; ne perdez pas de temps. Vous vous feriez attendre...

Il regarda sa montre.

— Je puis encore vous accompagner un peu.

— Maman, dit Delphine, montons par l'escalier. J'y suis montée hier avec miss Dorothy. Si tu voyais!

Comme ils étaient dans le voisinage du Babuino, ils tournèrent pour traverser la place. Un enfant les suivait, s'entêtant à leur offrir une grande branche d'amandier, qu'André acheta et offrit à Delphine. Des dames blondes sortaient des hôtels avec le *Bædeker* rouge à la main; les pesantes voitures de louage à deux chevaux se croisaient avec un miroitement métallique sur leurs garnitures à la vieille mode; les marchands de fleurs tendaient vers les étrangères leurs paniers combles, en vociférant à l'envi.

— Faites-moi la promesse, dit-il à Marie en posant le pied sur la première marche, faites-moi la promesse que vous n'entrerez pas à la villa Médicis sans moi. Pour aujourd'hui, renoncez à cette visite. Je vous en prie!

Elle semblait préoccupée d'une pensée triste. Elle dit:

— J'y renoncerai.

— Merci!

Devant eux s'élevait l'escalier triomphal, dont la pierre échauffée exhalait une douce tiédeur; et cette pierre avait un ton d'argenterie ancienne, qui rappelait

celui des fontaines de Schifanoia. Delphine les précédait en courant avec la branche fleurie ; et, au vent de la course, quelques menus pétales rosés s'envolaient comme des papillons.

Un regret aigu perça le cœur du jeune homme. Il se figura toutes les douceurs d'une promenade sentimentale dans les sentiers des Médicis, sous les buis muets, à cette première heure de l'après-midi.

— Chez qui allez-vous ? demanda Marie après un intervalle de silence.

— Chez la vieille princesse Alberoni, répondit-il. Une table catholique.

Il mentait encore une fois ; car un instinct l'avertissait que, peut-être le nom de la Ferentino éveillerait un soupçon chez Marie.

— Alors, adieu ! ajouta-t-elle en lui tendant la main.

— Non, je vais jusqu'à la place. J'ai ma voiture qui m'y attend. Regardez : voici la maison que j'habite.

Et il désigna le palais Zuccari, la douce retraite inondée de soleil, qui faisait penser à une serre étrange, devenue opaque et brune par l'effet du temps.

Marie regarda.

— Maintenant que vous la connaissez, y viendrez-vous quelquefois... en esprit ?

— En esprit, toujours.

— Avant samedi, ne pourrai-je pas vous revoir ?

— Ce sera difficile.

Ils se quittèrent. Marie, avec Delphine, s'engagea dans l'avenue bordée d'arbres. André monta dans sa voiture et s'éloigna par la rue Grégorienne.

Il arriva chez la princesse de Ferentino avec quelques minutes de retard. Il présenta ses excuses. Hélène était là, en compagnie de son mari.

Le déjeuner fut servi dans une salle à manger très gaie, décorée de tapisseries barberines représentant des bambochades dans le style de Pierre Loar. Au milieu de ce beau décor grotesque du XVIIe siècle, commença un feu scintillant et pétillant de médisances. Les trois dames avaient l'esprit joyeux et prompt. Barbarella Viti riait de son vibrant rire masculin, renversant un peu en arrière sa belle tête d'éphèbe ; et ses yeux noirs se rencontraient trop souvent avec les yeux verts de la princesse. Hélène faisait des mots avec un entrain extraordinaire ; et elle semblait à André si distante, si étrangère, si insoucieuse, qu'il eut presque un doute : « Ai-je donc rêvé, hier soir ? » Ludovic Barbarisi et le prince de Ferentino excitaient les dames. Le marquis de Mount Edgcumbe se chargeait d'ennuyer son « jeune ami » en lui demandant des renseignements sur les ventes prochaines et en lui parlant d'une édition rarissime du *Métamorphoseon* d'Apulée, qu'il avait acquise quelques jours auparavant pour quinze cent vingt francs : l'édition de Rome, 1469, in-folio. Il s'interrompait de temps à autre pour observer un geste de Barbarella ; et alors passait dans ses yeux un regard de maniaque et dans ses mains odieuses un tremblement singulier.

L'irritation, le dégoût, l'agacement grandirent chez Sperelli à tel point qu'il ne réussissait plus à les dissimuler.

— Vous êtes de mauvaise humeur, Ugenta ! lui dit la princesse de Ferentino.

— Un peu. Mallecho est malade.

Alors Barbarisi l'importuna de mille questions sur la maladie du cheval. Et puis Mount Edgcumbe recommença son histoire du *Metcmorphoseon*. Et la Ferentino dit en riant :

— Tu sais, Ludovic ? Hier, au concert du Quintette, nous l'avons surpris flirtant avec une inconnue.

— C'est vrai, fit Hélène.

— Une inconnue ? s'écria Ludovic.

— Oui ; mais tu pourras, sans doute, nous donner des renseignements. C'est la femme du nouveau ministre de Guatemala.

— Ah ! je sais.

— Eh bien ?

— Pour le moment, je ne connais que le ministre. Je le vois jouer au cercle toutes les nuits.

— Dites, Ugenta, a-t-elle été déjà reçue par la reine ?

— Je l'ignore, princesse, repartit André avec un peu d'impatience dans la voix.

Ce caquetage lui devenait insupportable ; et la gaieté d'Hélène lui donnait une horrible torture ; et le voisinage du mari le dégoûtait plus que jamais. S'il était en colère, c'était moins contre ces gens-là que contre lui-même. Au fond de son irritation s'agitait un regret confus de la félicité qu'il avait refusée tout à l'heure. Son cœur, déçu et offensé par l'attitude cruelle d'Hélène, se retournait vers l'autre avec un repentir poignant ; et il la voyait pensive, dans l'allée solitaire, plus belle et plus noble que jamais.

La princesse se leva, tous se levèrent pour passer dans le salon voisin. Barbarella courut ouvrir le piano, qui disparaissait sous un vaste caparaçon ancien de velours rouge broché d'or mat ; et elle se mit à fredonner la *Tarentelle* de Bizet dédiée à Christine Nilsson. Hélène et Ève se penchaient sur elle pour lire la musique. En arrière, Ludovic se tenait debout, fumant une cigarette. Le prince avait disparu.

Mais lord Heathfield ne lâchait pas André. Il l'avait attiré dans l'embrasure d'une fenêtre et lui parlait de certaines petites coupes d'Urbania à sujets érotiques, dont il avait fait l'acquisition à la vente du chevalier Davila ; et cette voix criarde aux fastidieuses intonations interrogatives, et ces gestes qui indiquaient les dimensions des coupes, et ce regard tantôt mort et tantôt perçant sous un énorme front convexe, bref, tout cet extérieur odieux était pour André un supplice si intolérable qu'il en serrait les dents, comme un patient sous le couteau du chirurgien.

Il n'avait plus qu'un seul désir : s'en aller. Il rêvait de courir au Pincio ; il espérait y retrouver Marie et la mener à la villa Médicis. Il pouvait être deux heures. Par la fenêtre, il apercevait la corniche de la maison d'en face, resplendissante de soleil dans le ciel bleu. En se retournant, il voyait au piano le groupe des jeunes femmes, dans la lueur vermeille qu'un faisceau de rayons faisait jaillir du caparaçon de velours. A cette lueur se mêlait la fumée légère de la cigarette ; et les bavardages, les rires s'entremêlaient aux accords que les doigts de Barbarella Viti cherchaient au hasard sur les touches. Ludovic dit tout bas quelques mots à l'oreille de sa cousine ; et la cousine, sans doute, en fit part à ses amies, car il y eut de nouveau un brouhaha clair et sonore, comme d'un collier de perles qui se défileraient sur un bassin d'argent. Et Barbarella reprit l'Allegretto de Bizet, à mi-voix :

— *Tra la la... Le papillon s'est envole... Tra la la...*

André attendait le moment propice pour interrompre le discours de Mount Edgcumbe et se retirer. Mais le collectionneur débitait une série de périodes liées les

unes aux autres, sans intervalles, sans arrêts. Un arrêt aurait sauvé le martyr ; mais cet arrêt ne venait pas, et l'anxiété de la victime croissait de minute en minute.

— *Oui, le papillon s'est envolé... Oui !... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...*

André regarda sa montre.

— Déjà deux heures ! Excusez-moi, marquis ; il faut que je parte.

Et, s'approchant du groupe :

— Excusez-moi, princesse. A deux heures, j'ai dans mon écurie une consultation de vétérinaires.

Il prit congé en grande hâte. Hélène lui offrit le bout des doigts à serrer. Barbarella lui offrit un fondant et lui dit :

— Portez-le de ma part à ce pauvre Mallecho.

Ludovic voulait l'accompagner.

— Non. Reste.

André s'inclina et sortit. Il descendit l'escalier en un clin d'œil. Il sauta dans sa voiture, criant au cocher :

— Vite, au Pincio !

Il était envahi par un désir fou de rejoindre Marie Ferrès, de retrouver ce bonheur auquel il avait renoncé naguère. Le trot serré de ses chevaux ne lui semblait pas assez rapide. Il regardait anxieusement, pour voir apparaître enfin la Trinité des Monts, l'avenue bordée d'arbres, les grilles.

La voiture franchit les grilles. Il ordonna au cocher de modérer l'allure des chevaux et de parcourir toutes les allées. Son cœur tressautait chaque fois que, de loin, entre les arbres, apparaissait une figure de femme ; mais cette recherche fut vaine. Il descendit sur l'esplanade ; il s'engagea dans les petites allées

interdites aux voitures ; il explora tous les coins, sans succès. Les personnes assises sur les bancs le suivaient des yeux avec curiosité : car son inquiétude était manifeste.

Comme la villa Borghèse était ouverte, le Pincio reposait tranquille sous le sourire languissant de février. De rares voitures et de rares piétons interrompaient la paix de la colline. Les arbres encore nus, blanchâtres, parfois un peu violets, dressaient leurs rameaux dans un ciel délicat, parsemé de toiles d'araignées très fines que le vent déchirait et détruisait de son souffle. Les pins, les cyprès, tous les arbres verts prenaient un peu de la commune pâleur, se ternissaient, se décoloraient, se fondaient dans la monotonie commune. La diversité des troncs et la hachure des rameaux sur le ciel rendaient plus solennelle l'uniformité des hermès.

Ne flottait-il pas encore dans cette atmosphère quelque chose de la tristesse de Donna Marie ? Appuyé à la grille de la villa Médicis, André resta plusieurs minutes comme écrasé sous un poids énorme.

IV

Les jours suivants, la double poursuite continua avec les mêmes tortures, avec de pires tortures, avec de plus odieux mensonges. Par un phénomène qui n'est point rare dans la bassesse morale des hommes intellectuels, il avait maintenant une terrible lucidité de conscience, une lucidité sans interruptions, sans obscurcissements, sans éclipses. Il savait ce qu'il faisait, et il jugeait ensuite ce qu'il avait fait. Chez lui, le mépris de soi-même allait de pair avec l'inertie de la volonté.

Mais justement ses inégalités d'humeur, ses incertitudes, ses étranges silences et ses étranges effusions, bref, toutes les singularités d'allure que comportait un tel état d'âme, augmentaient et excitaient la compassion exaltée de la Siennoise. Elle le voyait souffrir, et cela lui inspirait du chagrin et de la tendresse. Elle

pensait : « Peu à peu, je le guérirai. » Mais, peu à peu, sans y prendre garde, elle perdait sa force et inclinait vers le désir du malade.

Elle inclinait doucement.

Dans le salon de la comtesse Starnina, elle eut un indicible frisson lorsqu'elle sentit le regard d'André sur ses épaules et sur ses bras nus. C'était la première fois qu'André la voyait en robe de bal. Il ne connaissait d'elle que le visage et les mains. Ce soir-là, les épaules lui parurent d'une forme exquise, et les bras aussi, bien qu'ils fussent peut-être un peu maigres.

Elle était habillée d'un brocart couleur d'ivoire, garni de zibeline. Une fine bande de zibeline, courant autour de l'échancrure du corsage, donnait à la chair une indescriptible finesse ; et, depuis l'attache du cou jusqu'au haut des bras, la ligne des épaules, un peu tombante, avait cette chute gracieuse qui est un signe d'aristocratie physique, très rare aujourd'hui. Sur les cheveux abondants, disposés de la façon que Verocchio préférait pour ses bustes, ne resplendissait ni une gemme ni une fleur.

En deux ou trois occasions propices, André lui murmura des paroles d'admiration et de passion.

— C'est la première fois que nous nous voyons « dans le monde », lui dit-il. Donnez-moi un gant, en souvenir.

— Non.

— Pourquoi, Marie ?

— Non, non. Taisez-vous.

— Oh ! vos mains ! Vous rappelez-vous quand je les dessinais, à Schifanoia ? Il me semble que j'ai un droit sur elles ; il me semble que vous devriez m'en

accorder la possession et que, de toute votre personne, elles sont ce qui est le plus intimement animé par votre âme, le plus spiritualisé, je dirais presque le plus pur... Mains de bonté, mains de pardon... Comme je serais heureux de posséder au moins un gant, une apparence, un fantôme de leur forme, une dépouille parfumée de leur parfum !... Vous me donnerez un gant avant de partir ?

Elle ne répondit plus. L'entretien tomba. Un peu plus tard, priée de se mettre au piano, elle y consentit, ôta ses gants, les posa sur le pupitre. Ses doigts, sortis des fines gaines, apparurent très blancs, fuselés, chargés de bagues. Sur l'annulaire de la main gauche brillaient les feux vifs d'une grande opale.

Elle joua les deux *Sonates-Fantaisies* de Beethoven (op. 27). L'une, dédiée à Juliette Guicciardi, exprimait un renoncement sans espoir, racontait le réveil après un rêve trop longtemps rêvé. L'autre, dès les premières mesures de l'andante, par son rythme plein et suave, indiquait un repos après la tempête ; puis, traversant les inquiétudes du second morceau, se dilatait en un adagio d'une sérénité lumineuse, et finissait par un allégro où il y avait un soulèvement de courage et comme une ardeur.

Au milieu de cet auditoire attentif, André sentit qu'elle jouait pour lui seul. De temps à autre, ses yeux allaient des doigts de la musicienne aux longs gants qui pendaient du pupitre, conservant l'empreinte de ces doigts, conservant une grâce inexprimable en cette petite ouverture du poignet où tout à l'heure se laissait entrevoir à peine, à peine. un peu de la peau féminine.

Marie se leva, dans un cercle d'éloges. Elle ne reprit

point ses gants ; elle s'éloigna. André eut alors la tentation de les dérober. « Ne les avait-elle pas, peut-être, laissés là pour lui ? » Mais il n'en voulait qu'un.

Ramenée une seconde fois au piano par l'insistance de la comtesse Starnina, Marie enleva ses gants du pupitre et les plaça à l'extrémité du clavier, dans l'ombre. Puis elle joua la gavotte de Rameau, la *Gavotte des dames jaunes*, l'inoubliable danse de l'Ennui et de l'Amour. « Des dames blondes, qui ne sont plus jeunes... »

André la regardait fixement, avec un peu de palpitation. Lorsqu'elle se leva, elle ne reprit qu'un des deux gants. Elle laissa l'autre dans l'ombre, sur le clavier, pour lui.

Trois jours après, alors que Rome stupéfaite s'était réveillée sous la neige, André trouva chez lui ce billet :

« *Mardi, 2 heures de l'après-midi.* — Ce soir, entre onze heures et minuit, vous m'attendrez dans une voiture en face du palais Barberini, hors de la grille. Si je ne suis pas venue à minuit, vous pourrez partir

A stranger. »

Le ton de ce billet était romanesque et mystérieux. N'était-ce pas en souvenir du 25 mars 1885 que la marquise de Mount Edgcumbe lui donnait ce rendez-vous en voiture ? N'avait-elle pas l'intention de reprendre l'aventure de la même façon qu'elle l'avait interrompue ? Et pourquoi ce mot : *stranger* ? André eut un sourire. Il revenait d'une visite faite à Marie, d'une très douce visite ; et son esprit inclinait plus vers la Siennoise que vers l'autre. Il avait encore dans l'oreille l'écho attardé des vagues et gentilles paroles que la

Siennoise avait dites en regardant avec lui au travers des vitres la neige qui tombait, suave comme la fleur du pêcher ou la fleur du pommier, sur les arbres de la villa Aldobrandini, déjà gagnés par un pressentiment de la saison nouvelle. Mais, avant de sortir pour dîner, il donna à Stéphane des ordres très précis.

A onze heures, il était devant le palais, dévoré d'anxiété et d'impatience. La nouveauté de l'aventure, le spectacle de la nuit neigeuse, le mystère, l'incertitude, enflammaient son imagination, l'emportaient hors du réel.

Sur Rome, en cette mémorable nuit de février, resplendissait une pleine lune fabuleuse, d'une clarté telle qu'on n'en avait jamais vue. Dans l'immense resplendissement, tous les objets semblaient exister d'une existence de rêve, semblaient des formes impalpables comme celles d'un météore, semblaient être visibles de loin par une fantastique irradiation de leurs contours. La neige recouvrait tous les barreaux des grilles, en cachait le fer, formait un ouvrage de broderie plus grêle et plus léger qu'un filigrane ; et les colosses vêtus de blanc le soutenaient comme les chênes soutiennent les toiles des araignées. Le parterre fleurissait, pareil à une immobile forêt de lis énormes et difformes, tout de glace ; c'était un jardin possédé par une incantation lunaire, un léthargique jardin de Sélénè. Muet, solonnel, profond, le palais Barberini s'élevait dans le ciel ; toutes ses parties saillantes grandissaient, radieuses de blancheur, répandant une ombre bleuâtre aussi diaphane qu'une lumière ; et ces blancheurs et ces ombres superposaient à l'architecture réelle de l'édifice le fantôme d'une prodigieuse architecture à la manière de l'Arioste.

Il attendait, penché pour voir : et, sous la fascination de cette merveille, il sentait que les fantômes caressés de l'amour se réveillaient en lui, que les sommets lyriques de son sentiment recommençaient à scintiller comme les lances glacées des grilles sous la lune. Mais il ne savait pas encore laquelle des deux femmes il aurait préférée dans ce décor fantastique : Hélène Heathfield vêtue de pourpre, ou Marie Ferrès vêtue d'hermine. Et, comme son esprit s'attardait complaisamment à l'incertitude de la préférence, il advenait que, dans l'anxiété de l'attente, se mêlaient et se confondaient étrangement deux anxiétés : la vraie pour Hélène, l'imaginaire pour Marie.

Dans le silence, une horloge voisine sonna, d'un son clair et vibrant ; et chaque coup semblait fendre dans l'air quelque chose de cristallin. L'horloge de la Trinité des Monts répondit à cet appel ; puis vint la réponse de l'horloge du Quirinal ; puis d'autres réponses d'horloges lointaines arrivèrent, affaiblies. Il était onze heures et quart.

André, braquant les yeux, regarda vers le portique. « Oserait-elle traverser à pied le jardin? » Il imagina la personne d'Hélène dans l'éblouissante blancheur. Et spontanément, la personne de la Siennoise reparut, obscurcit l'autre, triompha de la blancheur, *candida super nivem*. Cette nuit de lune et de neige était donc sous la domination de Marie, comme sous une invincible influence astrale. De la souveraine pureté des choses naissait l'image de l'amante pure, symboliquement. La force du symbole subjuguait l'esprit du poète.

Alors, regardant toujours si l'autre venait, il s'abandonna au rêve que lui suggéraient les apparences des choses.

C'était un rêve poétique, presque mystique. Il attendait Marie. Marie avait choisi cette nuit de surnaturelle blancheur pour immoler sa propre blancheur au désir de l'aimé. Toutes les choses blanches d'alentour se faisaient complices de la grande immolation, attendaient pour dire *amen* et *ave* au passage de la sœur. Le silence vivait.

« La voici qui vient : *incedit per lilia et super nivem*. Elle vient, enveloppée d'hermine ; elle porte les cheveux serrés et cachés sous des bandelettes ; son pas est plus léger que son ombre ; la lune et la neige sont moins pâles qu'elle. *Ave*.

» Une ombre, azurée comme une lumière qui se colore dans un saphir, l'accompagne. Les lis énormes et difformes ne s'inclinent pas : la gelée les a raidis, les a rendus pareils aux asphodèles qui illuminent les sentiers de l'Hadès. Et pourtant, comme ceux des paradis chrétiens, ils ont une voix ; et ils disent : *Amen*.

» L'adorée va s'immoler. Ainsi soit-il ! Déjà elle approche de celui qui l'attend : froide et muette, mais avec des yeux qui brûlent et qui parlent. Et lui, d'abord, sur les mains, sur les chères mains qui ferment les blessures et ouvrent les rêves, il met son baiser. Ainsi soit-il !

» De ci, de là, s'effacent les églises aux colonnes altières, dont la neige illustre les faîtes de volutes et d'acanthes magiques ; s'effacent les forums profonds, ensevelis sous la neige, noyés dans une lueur bleuâtre où se dressent vers la lune des ruines d'arcs et de portiques plus inconsistants que leurs propres ombres ; s'effacent les fontaines sculptées en des roches de cristal, qui versent, non de l'eau, mais de la lumière.

» Et puis, sur les lèvres, sur les chères lèvres qui ne connaissent pas les paroles fausses, il met son baiser. Hors des bandelettes dénouées, les cheveux se répandent comme un grand flot sombre où semblent ramassées toutes les ténèbres nocturnes mises en fuite par la neige et par la lune. *Comis suis obumbrabit tibi, et sub comis peccabit. Amen.* »

Et l'autre ne venait pas ! Dans le silence, dans la poésie, recommencèrent à tomber les heures des hommes, sonnées par les tours et les campaniles romains. Quelques voitures, sans aucun bruit, descendaient par les Quatre Fontaines vers la place ou montaient à Sainte-Marie-Majeure, péniblement ; et, dans la clarté, les lanternes étaient jaunes comme des topazes. Il semblait que, sous la nuit parvenue au milieu de sa course, la clarté grandît et devînt plus limpide. Les filigranes des grilles chatoyaient comme si leurs broderies d'argent se fussent couvertes de gemmes. Dans le palais, de larges cercles de lumière éblouissante resplendissaient sur les vitres, pareils à des écus de diamant.

André pensa : « Si elle ne venait point? »

L'étrange flot de lyrisme passé sur son âme au nom de Marie avait submergé l'anxiété de l'attente, avait apaisé son impatience, avait trompé son désir. Un moment, la pensée qu'elle ne viendrait pas lui sourit. Mais, ensuite, le tourment de l'incertitude recommença, plus fort; et il fut troublé par l'image du bonheur qu'il aurait eu dans cette voiture tiède où les roses exhalaient un parfum si doux. Et, comme au jour de la Saint-Sylvestre, sa souffrance était avivée pas une vanité : il regrettait surtout que ces délicats apprêts d'amour se perdissent inutilement.

Dans la voiture, le froid était tempéré par la chaleur continue que répandait la bouillotte de métal pleine d'eau chaude. Une botte de roses blanches, neigeuses, lunaires, était posée sur la tablette. Une peau d'ours blanc réchauffait les genoux. Tout révélait la recherche d'une sorte de symphonie en blanc majeur.

Et, pour la troisième fois, les heures sonnèrent. Il était minuit moins le quart. L'attente durait depuis trop longtemps ; André se fatiguait et s'irritait. Dans l'appartement d'Hélène, aux fenêtres de l'aile gauche, on ne voyait pas d'autre lumière que la lumière extérieure de la lune. « Viendrait-elle? Et de quelle façon? En cachette? Sous un prétexte? Lequel? Lord Heathfield était certainement à Rome. Comment pourrait-elle justifier son absence nocturne? » De nouveau s'exaspérèrent dans l'âme de l'ancien amant les âpres curiosités; de nouveau la jalousie le mordit et la convoitise l'enflamma. Il se rappelait le mot joyeux de Musellaro sur le mari; et il se proposait de reprendre Hélène à tout prix, par plaisir et par vengeance. — Oh ! si elle était venue !

Une voiture arriva et entra dans le jardin. Il se pencha pour regarder; il reconnut les chevaux d'Hélène; il entrevit à l'intérieur une figure de femme. La voiture disparut sous le portique. Il demeura perplexe. « Elle était donc sortie? Et elle rentrait seule? » Il braqua sur le portique un regard aigu. La voiture, traversant le jardin, ressortait sur la chaussée et s'engageait dans la rue Rasella; elle était vide.

Dans deux ou trois minutes, l'heure serait passée; et Hélène ne venait pas !

L'heure sonna. Une angoisse terrible étreignit son cœur déçu. Elle ne venait pas !

Ne pouvant comprendre les causes de cette inexactitude, il s'en prit à elle. Il eut un mouvement soudain de colère; il eut même le brusque soupçon qu'elle avait voulu lui infliger une humiliation, un châtiment, ou bien qu'elle avait voulu se passer un caprice, exaspérer un désir. Il ordonna au cocher, par le porte-voix :

— Place du Quirinal.

Il cédait à l'attraction de Marie Ferrès ; il s'abandonnait une fois encore au vague sentiment de tendresse qui, depuis sa visite de l'après-midi, lui avait laissé dans l'âme un parfum et suggéré des pensées, des images de poésie. La désillusion récente qui, à ses yeux, prouvait l'indifférence et la méchanceté d'Hélène, le poussait avec force vers l'amour et la bonté de la Siennoise. Son regret de la belle nuit perdue allait croissant, mais sous l'influence du rêve qu'il avait rêvé tout à l'heure. Et c'était, en vérité, une des nuits les plus belles que le ciel de Rome eût connues; c'était un de ces spectacles qui oppriment l'esprit humain d'une immense tristesse, parce qu'ils surpassent toute puissance d'admiration.

La place du Quirinal s'étalait toute blanche, élargie par la blancheur, solitaire, rayonnant comme une acropole olympienne sur la cité silencieuse. A l'entour, les édifices se dressaient, imposants, dans le ciel profond; au palais du Roi, la haute porte papale du Bernin, surmontée de la loggia, donnait à la vue l'illusion qu'elle se détachait des murs, qu'elle s'avançait, qu'elle s'isolait en sa magnificence monstrueuse, semblable à un mausolée sculpté dans une pierre sidérale; au palais de la Consulta, les riches architraves du Fuga, faisant saillie sur les colonnes, étaient transfi-

gurées par les étranges entassements de la neige. Divins, au milieu de la blancheur unie, les colosses semblaient dominer tout le reste. Les attitudes des Dioscures et des chevaux s'élargissaient dans la lumière; les amples croupes brillaient comme sous des caparaçons gemmés ; il y avait des brillants sur les épaules et sur le bas levé de chaque demi-dieu. Et, au-dessus entre les chevaux, s'élançait l'obélisque ; et, au-dessous s'ouvrait la vasque de la fontaine; et le jet d'eau et l'aiguille de pierre montaient vers la lune, pareils à une tige de diamant et à une tige de granit.

Une solennité auguste descendait du monument. En face, Rome s'abîmait comme dans un silence de mort, immobile, vide, pareille à une cité endormie par un pouvoir fatal. Les maisons, les églises, les tours, toutes les forêts confuses et mêlées des architectures païenne et chrétienne, se fondaient en une seule forêt informe, entre les hauteurs du Janicule et le mont Mario perdus dans une vapeur argentée, très lointains, d'une immatérialité inexprimable, ressemblant un peu à des horizons de paysage lunaire, évoquant dans l'esprit la vision de je ne sais quel astre à demi éteint qu'habiteraient des âmes. La coupole de Saint-Pierre, lumineuse d'un singulier bleu métallique dans le bleu de l'air, se dressait gigantesque et si voisine qu'elle paraissait tangible. Et les deux jeunes Héros, fils du Cygne, rayonnants de beauté dans cette immense blancheur comme dans une apothéose de leur origine, semblaient être les immortels Génies de Rome veillant sur le sommeil de la ville sacrée.

La voiture s'arrêta devant le palais royal et y resta longtemps. Le poète s'était remis à suivre son irréalisable rêve. Et Marie était toute proche; elle aussi,

peut-être, veillait et rêvait; elle aussi, peut-être, sentait peser sur son cœur l'immensité de la nuit et en mourait d'angoisse. Vainement!

La voiture, avec lenteur, passa devant la porte close de Marie Ferrès, tandis qu'en haut les vitres des fenêtres reflétaient la pleine lune regardant les jardins suspendus des Aldobrandini, où les arbres se dressaient, prodiges aériens. Et, devant la porte de Marie, en hommage, le poète jeta sur la neige la botte de roses blanches.

V

— J'ai vu ; j'ai deviné... J'étais derrière les vitres depuis bien longtemps. Je ne pouvais me résoudre à m'en aller. Toute cette blancheur m'attirait... J'ai vu la voiture passer lentement dans la neige. J'avais senti que c'était vous, avant de vous voir jeter les roses. Nulle parole ne saura jamais vous dire la tendresse de mes larmes. J'ai pleuré pour vous, d'amour; et j'ai pleuré pour les roses, de pitié. Pauvres roses ! Il me semblait que, sur cette neige, elles devaient vivre, souffrir et agoniser. Il me semblait, comment dire ? il me semblait qu'elles m'appelaient, qu'elles se lamentaient comme des créatures abandonnées. Quand votre voiture s'éloigna, je me mis à les regarder par la fenêtre. Je fus sur le point de descendre dans la rue, pour les prendre. Mais le domestique attendait encore dans l'antichambre. J'imaginai mille moyens,

sans réussir à en trouver un seul praticable. Cela me mit au désespoir... Vous souriez? C'est vrai : je ne sais quelle folie m'avait prise. J'épiais les passants avec une attention anxieuse, les yeux pleins de larmes. S'ils avaient piétiné les roses, ils m'auraient piétiné le cœur. Et, dans ce supplice, je me sentais heureuse ; j'étais heureuse de votre amour, de votre acte si délicat, si passionné, de votre douceur, de votre bonté... Quand je m'endormis, j'étais heureuse et triste ; les roses, elles, devaient être déjà mourantes. Après quelques heures de sommeil, le bruit des pelles sur le pavé me réveilla. On enlevait la neige, justement devant notre porte. Je restai aux écoutes ; et le bruit et les voix, qui continuèrent jusqu'après l'aube, me causaient tant de mélancolie !... Pauvres roses ! Mais elles demeureront toujours vivantes dans ma mémoire. Il y a des souvenirs qui suffisent à embaumer une âme pour toujours... M'aimez-vous beaucoup, André?

Et, après une hésitation :

— N'aimez-vous que moi? Avez-vous oublié tout le reste? Toutes vos pensées m'appartiennent-elles?

Elle palpitait et tremblait.

— Je souffre... de votre vie antérieure, de celle que je ne connais pas ; je souffre de vos souvenirs de toutes les empreintes que garde peut-être encore votre esprit, de tout ce qu'en vous je ne pourrai jamais comprendre et jamais posséder. Oh ! si je parvenais à vous donner l'oubli de tout ! J'entends sans cesse vos paroles, André, vos toutes premières paroles. Je crois que je les entendrai à l'instant de ma mort...

Elle palpitait et tremblait, sous le heurt de la passion victorieuse.

— Je vous aime chaque jour davantage, chaque jour davantage !

Il l'enivra de paroles suaves et profondes ; il fut plus ardent qu'elle ; il lui raconta le rêve de cette nuit de neige, et son désir désespéré, et l'utile histoire des roses, et cent autres imaginations lyriques. Il la croyait tout près de s'abandonner ; il lui voyait les yeux noyés dans un flot de langueur plus débordant ; il voyait apparaître sur sa bouche dolente cette contraction inexprimable qui est comme la dissimulation d'une instinctive tendance physique au baiser ; il voyait ses mains, des mains fines et fortes, des mains d'archange, frémir comme les cordes d'un instrument et exprimer toute l'angoisse de son âme. « Si je pouvais aujourd'hui lui ravir un seul baiser fugitif, pensait-il, je me serais beaucoup rapproché du terme après lequel je soupire. »

Mais elle, consciente du péril, se leva soudain, en s'excusant ; et elle tira la sonnette, demanda le thé au domestique, fit prier miss Dorothy d'amener Delphine au salon. Puis, se tournant vers André avec un peu d'agitation convulsive :

— Cela vaut mieux, dit-elle. Pardonnez-moi.

Et, depuis ce jour, elle évita de le recevoir aux jours où il n'y avait pas chez elle, comme le mardi et le samedi, réception ouverte.

Néanmoins, elle se laissa conduire par André en de longues pérégrinations à travers la Rome des empereurs et la Rome des papes, dans les villas, dans les musées, dans les églises, dans les ruines. Où Hélène Muti avait passé, passa Marie Ferrès. Bien souvent, les choses visitées suggéraient au poète les mêmes effusions d'éloquence qu'Hélène avait déjà entendues.

Bien souvent un souvenir l'emportait loin de la réalité présente et le troublait à l'improviste.

— A quoi pensez-vous en ce moment? lui demandait Marie en le regardant au fond des pupilles, avec une ombre de soupçon.

Et il répondait :

— A vous, toujours à vous. Il me prend comme une curiosité de regarder au dedans de moi pour voir s'il me reste encore quelque minime partie de mon âme qui ne soit point en la possession de votre âme, quelque minime repli que n'ait point pénétré votre lumière. C'est comme une exploration intérieure que je fais pour vous, puisque vous ne pouvez pas la faire. Eh bien! Marie, désormais, je n'ai plus rien à vous offrir. Vous avez sur tout mon être une domination absolue. Jamais, je crois, nulle créature humaine n'a été plus intimement possédée par une autre créature humaine, en esprit. Si ma bouche s'unissait à la vôtre, ma vie se transfuserait dans la vôtre; et je crois que j'en mourrais.

Elle avait foi en ces discours, parce que la voix de son amant leur prêtait la flamme de la vérité.

Un jour, ils étaient sur le Belvédère de la villa Médicis; et ils regardaient, sous les larges et sombres voûtes des buis, l'or du soleil mourir lentement et la villa Borghèse encore nue se submerger lentement dans une vapeur violacée. Envahie d'une tristesse soudaine, elle dit :

— Qui sait combien de fois vous êtes venu en ce lieu, pour vous sentir aimer!

Il répondit, avec l'accent d'un homme perdu dans un rêve :

— Je ne sais pas; je ne me souviens pas. Que dites-vous donc?

Elle se tut. Puis elle se leva pour lire les inscriptions sur les pilastres du petit temple. C'étaient, pour la plupart, des inscriptions d'amants, de jeunes époux, de contemplateurs solitaires. Toutes exprimaient un sentiment d'amour, triste ou joyeux; elles chantaient les louanges d'une belle ou pleuraient un bien perdu; elles racontaient un ardent baiser ou une extase languissante; elles remerciaient les vieux buis hospitaliers, indiquaient un asile secret aux heureux visiteurs de demain, notaient la singularité d'un crépuscule contemplé. Sous le charme féminin, tous, amants ou époux, avaient été saisis d'un enthousiasme lyrique, dans ce petit Belvédère isolé où conduit un escalier de pierre tapissé d'une mousse aussi riche que du velours. Les murs parlaient; et une mélancolie indéfinissable émanait de ces voix inconnues d'amours défunts, une mélancolie presque sépulcrale, comme celle des épitaphes d'une chapelle.

Tout à coup, Marie se tourna vers André :

— Vous y êtes venu, vous aussi, dit-elle.

Il répondit, en la regardant, avec le même accent que tout à l'heure :

— Je ne sais pas; je ne me souviens pas. Je ne me souviens plus de rien. Je vous aime.

Elle lut. C'était une épigramme de Gœthe écrite de la main d'André, un distique, celui qui commence par : « *Sage, wie lebst du*?... Dis, comment vis-tu? — Je vis! Et, s'il m'était donné de vivre cent et cent siècles, je me souhaiterais seulement que demain fût comme aujourd'hui. » Et, au-dessous, il y avait une date : *Die ultima februarii 1885;* puis un nom : *Helena Amyclæa.*

Elle dit :

— Allons-nous-en.

La voûte des buis faisait pleuvoir des ténèbres sur l'escalier de pierre tapissé de velours. Il demanda :

— Voulez-vous vous appuyer ?

— Non, merci, répondit-elle.

Ils descendirent en silence, lentement. Tous deux avaient le cœur lourd.

Après un intervalle, elle dit :

— Vous étiez heureux, il y a deux ans.

Et lui, avec une obstination préméditée :

— Je ne sais pas ; je ne me souviens pas.

En ce crépuscule vert, le bosquet était mystérieux. Les troncs et les branches s'élançaient avec des enlacements et des allongements serpentins. Çà et là, une feuille luisait comme un œil d'émeraude, dans l'ombre.

Après un intervalle, elle reprit :

— Qui était cette Hélène ?

— Je ne sais pas ; je ne me souviens pas. Je ne me souviens plus de rien. Je vous aime. Je n'aime que vous. Je ne pense qu'à vous. Je vis pour vous seule. Je ne sais plus rien ; je ne me souviens plus de rien ; je ne désire plus rien, excepté votre amour. Aucun fil ne me rattache à ma vie d'autrefois. Maintenant, je suis hors du monde, entièrement perdu dans votre être. Je suis dans votre sang et dans votre âme ; je *me sens* dans chaque palpitation de vos artères ; je ne vous touche pas, et cependant je me confonds avec vous comme si je vous tenais sans cesse entre mes bras, sur ma bouche, sur mon cœur. Je vous aime et vous m'aimez ; et cela dure depuis des siècles, durera pendant des siècles, toujours. Auprès de vous, pensant à vous, vivant de vous, j'ai la sensation de l'infini,

de l'éternel. Je vous aime et vous m'aimez. Je ne sais pas autre chose ; je ne me souviens pas d'autre chose...

Sur la tristesse, sur les soupçons, il versait une onde d'éloquence enflammée et douce. Et elle écoutait, droite devant les balustres de la large terrasse qui s'étend à la lisière du bosquet.

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? répétait-elle d'une voix éteinte, qui était comme l'écho affaibli d'un cri intérieur de son âme. Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai ; et cela seul est vrai. Tout le reste n'est qu'un rêve. Je vous aime et vous m'aimez. Et vous me possédez comme je vous possède. Je vous sais si profondément mienne que je ne vous demande pas de caresses ; je ne vous demande aucune preuve d'amour. J'attends. Ce qui m'est cher par-dessus toutes choses, c'est de vous obéir. Je ne vous demande pas de caresses ; mais je les sens dans votre voix, dans votre regard, dans vos attitudes, dans vos moindres gestes. Tout ce qui me vient de vous est pour moi aussi enivrant qu'un baiser ; et, quand j'effleure votre main, je ne saurais dire quelle est la plus forte, de la volupté de mes sens ou de l'exaltation de mon esprit.

Il lui posa la main sur la main, légèrement. Et elle trembla, séduite, prise d'un désir fou de se pencher vers lui, de lui offrir enfin ses lèvres, son baiser, toute sa personne. Il lui sembla — car elle ajoutait foi aux paroles d'André — il lui sembla qu'un tel acte le lierait à elle par le dernier nœud, par un nœud indissoluble. Elle croyait qu'elle allait s'évanouir, se dissoudre, mourir. C'était comme si tous les tumultes de la passion dont elle avait déjà souffert lui eussent gonflé le cœur, eussent accru le tumulte de la passion présente. C'était comme si, en cette seconde, se fussent réveillées

toutes les émotions ressenties depuis le jour où elle avait connu cet homme. Les roses de Schifanoia refleurissaient parmi les lauriers et les buis de la villa Médicis.

— J'attends, Marie. Je ne vous demande rien. Je reste fidèle à mes promesses. J'attends l'heure suprême. Cette heure viendra, je le sens ; car la force de l'amour est invincible. Et toutes vos craintes, toutes vos terreurs disparaîtront ; et la communion des corps vous semblera aussi pure que la communion des âmes : car toutes les flammes ont la même pureté...

De sa main sans gant, il pressait la main dégantée de Marie. Le jardin semblait désert. Du palais de l'Académie de France ne venait aucun bruit, aucune voix. On entendait, clair dans le silence, le murmure de la fontaine au milieu de l'esplanade ; les avenues s'allongeaient vers le Pincio, droites, comme enfermées entre deux murailles de bronze sur lesquelles ne mourait pas encore la dorure du soir ; l'immobilité de toutes les formes offrait l'image d'un labyrinthe pétrifié ; autour de la vasque, les cimes des roseaux n'étaient pas moins immobiles dans l'air que les statues.

— Il me semble, dit la Siennoise en fermant à demi les yeux, que je me trouve sur une des terrasses de Schifanoia, très loin, très loin de Rome, seule... avec toi. Je ferme les yeux, et je vois la mer.

De son amour et du silence, elle voyait naître un grand rêve qui se dilatait dans le couchant. Sous le regard d'André, elle se tut ; et elle sourit un peu. Elle avait dit : *avec toi !* En prononçant ces trois syllabes, elle avait fermé les yeux ; et sa bouche avait paru plus lumineuse, comme si se fût recueillie sur ses lèvres la splendeur voilée par les paupières et par les cils.

— Il me semble que toutes ces choses n'existent point hors de mon être, mais que tu les a créées dans mon âme, pour ma joie. Cette illusion profonde, je la retrouve chaque fois que je suis devant un spectacle de beauté et que tu es auprès de moi.

Elle parlait lentement, avec des pauses, comme si sa voix eût été l'écho tardif d'une autre voix insaisissable aux sens. Cela donnait à ses paroles un accent singulier, un son mystérieux, de sorte qu'elles semblaient venir des plus secrètes profondeurs de son être ; elles n'étaient plus le vulgaire symbole imparfait ; elles devenaient une expression intense, transcendante, plus frémissante de vie, d'une signification plus ample.

« De ses lèvres, comme d'une jacinthe pleine d'une rosée de miel, tombe goutte à goutte un murmure liquide qui fait mourir les sens de passion, doux, comme les pauses de la musique planétaire entendue dans l'extase. » Le poète se rappelait ces vers de Shelley. Il les redit à Marie, gagné par l'émotion de l'aimée, pénétré par le charme de l'heure, exalté par les apparences des choses. Un tremblement le prit, lorsqu'il voulut lui adresser à son tour le tutoiement mystique.

— Jamais, en aucun de mes plus hauts rêves spirituels, je n'étais parvenu à imaginer une telle hauteur. Tu t'élèves par-dessus toutes mes chimères, tu resplendis par-dessus toutes les splendeurs de ma pensée, tu m'illumines d'une lumière qui est presque insoutenable pour moi...

Elle se tenait droite devant les balustres, les mains posées sur la pierre, la tête haute, plus pâle qu'en ce matin mémorable où elle cheminait sous les fleurs.

Les larmes emplissaient ses yeux mi-clos, luisaient entre ses cils ; et, lorsqu'elle promenait ses regards autour d'elle, elle voyait le ciel devenir tout rose à travers le voile de ses pleurs.

Dans le ciel, il pleuvait des roses, comme en ce soir d'octobre où le soleil, mourant derrière la colline de Rovigliano, allumait les étangs sous les pins de Vicomile. « Il pleuvait partout des roses, des roses, des roses, si lentes, si épaisses, si molles, qu'on aurait dit une tombée de neige dans une aurore. » La villa Médicis, éternellement verte et sans fleurs, recevait sur les cimes de ses rigides murailles végétales cette douce pluie de pétales innombrables tombés des jardins célestes.

Elle se retourna pour descendre. André la suivit. Ils cheminèrent en silence vers l'escalier ; ils regardèrent le bois qui s'étendait entre la terrasse et le Belvédère. Il semblait que la clarté s'arrêtât sur la lisière, là où se dressaient les deux hermès gardiens, et qu'elle n'eût pas la puissance de rompre les ténèbres ; et ces arbres semblaient se ramifier dans une autre atmosphère ou dans une eau sombre, dans un fond marin, pareils à des végétations océaniques.

Elle fut prise d'une peur soudaine ; elle hâta le pas vers l'escalier, descendit cinq ou six marches ; et elle s'arrêta, éperdue, palpitante. Elle entendait dans le silence le battement de ses artères qui se dilatait comme un grondement énorme. La villa Médicis avait disparu maintenant ; l'escalier était resserré entre deux murailles, humide, gris, rompu par les herbes, triste comme celui d'une prison souterraine. Elle vit André se pencher vers elle, d'un mouvement imprévu, pour lui baiser la bouche.

— Non, non, André !... Non !

Il étendait les mains pour la retenir, pour la contraindre.

— Non !

Éperdument, elle lui saisit une main, la porta à ses lèvres ; et elle la baisa deux, trois fois éperdument. Puis elle se mit à courir jusqu'en bas de l'escalier, vers la porte, comme une folle.

— Marie ! Marie ! Arrêtez-vous !

Ils se rejoignirent devant la porte close, pâles, haletants, secoués d'un tremblement terrible, fixant l'un sur l'autre des yeux altérés, ayant dans les oreilles le bourdonnement de leur sang, ayant à la gorge la sensation d'étouffer. Et, en même temps, d'un même élan, ils s'étreignirent, s'embrassèrent.

Elle dit, craignant de s'évanouir, s'appuyant à la porte, avec un geste de prière suprême :

— Assez !... je meurs !

Ils restèrent une minute l'un en face de l'autre, sans se toucher. Il semblait que tout le silence de Rome s'appesantît sur eux, dans ce lieu étroit ceint de hautes murailles, semblable à une tombe découverte. On entendait, distinct, le croassement des corbeaux qui s'assemblaient sur les toits du palais ou traversaient le ciel. De nouveau, une peur étrange saisit le cœur de Marie. Elle jeta en l'air, vers le faîte des murailles, un regard épouvanté. Elle dit, faisant effort sur elle-même :

— Nous pouvons sortir, maintenant. Ouvrez, je vous prie.

Et, dans sa hâte furieuse, sa main rencontra celle d'André sur la poignée de la porte.

Et, lorsqu'elle passa au ras des deux colonnes de granit, sous le jasmin sans fleurs, André dit :

— Regarde! Le jasmin va fleurir!

Elle ne se retourna point, mais elle sourit; et ce sourire était infiniment triste, plein des ombres que jetait en son âme la réapparition subite du nom inscrit sur le Belvédère. Et, tandis qu'elle cheminait dans l'avenue mystérieuse, elle sentait que tout son sang gardait la flamme du baiser; et une implacable angoisse lui gravait ce nom, oh! ce nom! dans le cœur.

VI

Le marquis de Mount Edgcumbe, en ouvrant la grande armoire secrète, la bibliothèque clandestine, disait à Sperelli :

— Vous devriez me dessiner les fermoirs. Le volume est in-4°, daté de Lampsaque, 1734. Les gravures me semblent très fines. Jugez-en.

Il tendit à André le livre rare, orné de vignettes voluptueuses.

— Voici une figure très importante, ajouta-t-il en désignant du doigt une des vignettes. C'est une chose que je ne connaissais pas encore. Aucun de mes auteurs n'en fait mention...

Il ne cessait de parler, discutant chaque détail, suivant les lignes du dessin avec son doigt blanchâtre semé de poils sur la première phalange et terminé par un ongle pointu, luisant, un peu livide comme un

ongle de quadrumane. Ses paroles entraient dans l'oreille de Sperelli avec un grincement atroce.

— Voici une édition hollandaise de Pétrone, qui est magnifique. Et voici l'*Erotopægnion,* imprimé à Paris en 1798. Vous connaissez le poème attribué à John Wilkes, *An essay on woman* ? En voici une édition de 1763.

La collection était très riche. Elle comprenait tout ce que l'esprit humain, au cours des siècles, a produit de plus infâme et de plus raffiné pour servir de commentaire à l'hymne antique en l'honneur du dieu de Lampsaque.

Le collectionneur prenait les livres sur les rayons de l'armoire et les montrait à son jeune ami, en parlant sans interruption. Ses mains se faisaient caressantes pour toucher les livres reliés en peaux et en étoffes précieuses. A chaque instant, il avait un sourire subtil. Et, dans ses yeux gris, sous son énorme front convexe, un éclair de folie passait.

— Je possède aussi l'édition princeps des épigrammes de Martial, celle de Venise, imprimée par Vindelin de Spire, in-folio. Voyez... Les fermoirs sont d'un maître. Cette composition emblématique est de grand style.

Sperelli écoutait et regardait, avec une stupeur qui se changeait peu à peu en horreur et en douleur. Ses yeux étaient sans cesse attirés par un portrait d'Hélène, pendu à la muraille sur le damas rouge.

— C'est le portrait d'Hélène, peint par Frédéric Leighton... Mais regardez ce livre! Le frontispice, les titres, les initiales, les encadrements réunissent tout ce que nous connaissons de plus exquis en matière d'iconographie galante.. Regardez ces fermoirs!

La reliure était admirable. Une peau de requin, rugueuse et âpre comme celle qui garnit la garde des sabres japonais, couvrait les deux plats et le dos ; les fermoirs et les clous, d'un bronze très riche en argent, ciselés avec une rare élégance, rappelaient les plus beaux ouvrages en fer du XVI[e] siècle.

— L'auteur, Francis Redgrave, est mort dans un asile d'aliénés. C'était un jeune artiste de génie. Je possède toutes ses études. Je vais vous les montrer.

Le collectionneur s'animait. Il sortit pour aller prendre l'album dans la chambre voisine. Son pas était un peu sautillant et mal assuré, comme celui d'un homme qui porte déjà en soi un germe de paralysie, un commencement de maladie de la moelle épinière ; son buste demeurait rigide, sans seconder le mouvement des jambes, pareil à un buste d'automate.

André Sperelli le suivit du regard jusqu'au seuil, inquiet. Lorsqu'il fut seul, une affreuse angoisse le prit. La chambre, tapissée de damas rouge sombre, comme celle où Hélène s'était donnée à lui deux ans auparavant, lui apparut tragique et lugubre. C'étaient peut-être ces mêmes tapisseries qui avaient entendu les paroles d'Hélène : « Tu me plais ! » L'armoire ouverte laissait voir les files de livres obscènes, les reliures bizarres, estampées de symboles phalliques. A la muraille pendait le portrait de lady Heathfield, près d'une copie de la *Nelly O'Brien* de Reynolds. Du fond de la toile, les deux créatures regardaient avec la même intensité pénétrante, avec la même ardeur de passion, avec la même flamme de désir sensuel, avec la même éloquence prodigieuse ; toutes deux avaient la bouche ambiguë, énigmatique, sibylline, la bouche des infatigables et inexorables buveuses d'âmes ; et toutes deux

avaient le front marmoréen, immaculé, d'une pureté inaltérablement radieuse.

— Pauvre Redgrave ! dit lord Heathfield en rentrant avec le portefeuille des dessins. Assurément, c'était un génie. Jamais imagination érotique n'a surpassé la sienne. Regardez ! Regardez !... Quel style ! Regardez !...

Il s'éloigna un instant pour aller refermer la porte. Puis il revint vers la table, près de la fenêtre ; et il se remit à feuilleter le recueil sous les yeux de Sperelli, parlant sans cesse et indiquant de son doigt simiesque, effilé comme une arme, les particularités de chaque figure.

Il parlait dans sa langue, donnant à chaque commencement de phrase une intonation interrogative, et à chaque fin de phrase une chute monotone, fastidieuse. Certaines de ses paroles déchiraient l'oreille d'André comme un son aigre de fer qu'on racle, comme le grincement d'une lame d'acier sur une plaque de cristal.

Et les dessins défilaient, dessins épouvantables, où se révélait la terrible fièvre qui avait pris la main du dessinateur, la terrible démence qui avait pris son cerveau.

— Voici maintenant, dit lord Heathfield, l'ouvrage qui a inspiré ces chefs-d'œuvre... Un livre précieux ! Le plus rare des livres rarissimes !... Vous ne connaissez pas Daniel Maclisius ?...

Lord Heathfield tendit à Sperelli le traité introuvable. Il s'échauffait de plus en plus, à parler de plaisirs cruels. Ses tempes chauves s'empourpraient, les veines de son front se gonflaient ; à chaque moment, sa bouche se contractait, un peu convulsée. Et ses mains, ses mains odieuses, faisaient des gestes brefs,

mais rapides, tandis que ses coudes gardaient leur rigidité de paralysie. En lui, la bête immonde, laide et féroce, apparaissait sans voiles. Et, dans l'imagination d'André, se dressaient toutes les horreurs du libertinage anglais, les exploits de la « Noire Armée » sur les trottoirs de Londres, la chasse implacable aux « vierges vertes », les lupanars de West-End et de l'Halfousn Street, les maisons élégantes d'Anna Rosemberg et de la Jefferies, les boudoirs secrets qui, capitonnés du plancher au plafond, étouffent les cris perçants que la torture arrache aux victimes...

— Mumps ! Mumps ! Vous êtes seul ?

C'était la voix d'Hélène. Elle frappait doucement à l'une des portes.

— Mumps !

André tressaillit ; tout son sang lui fit un voile sur les yeux, lui alluma le front, lui mit un bourdonnement dans les oreilles, comme si un vertige brusque allait le saisir. Au milieu du trouble que lui avaient causé ces livres, ces figures, les discours de cet homme, un instinct furieux remontait des aveugles profondeurs de son être, la même impulsion qu'il avait déjà éprouvée un jour, sur le champ de courses, après la défaite de Rutolo, dans les âcres exhalaisons de son cheval fumant. Le fantôme d'un crime d'amour le tenta, puis se dissipa, rapide comme un éclair : tuer cet homme, prendre cette femme de force, satisfaire sa terrible convoitise, puis se tuer aussi.

— Non, je ne suis pas seul, répondit le mari sans ouvrir la porte. Dans quelques minutes, je vous amènerai au salon le comte Sperelli, qui est ici avec moi.

Il replaça le livre dans l'armoire; il referma le portefeuille et le reporta dans la chambre voisine.

André aurait donné n'importe quoi pour se soustraire au supplice qui l'attendait ; et, en même temps, ce supplice exerçait sur lui une attraction. Une fois encore son regard se leva sur la muraille rouge, vers le cadre sombre où brillait la face exsangue d'Hélène, cette face aux yeux qui suivaient, à la bouche sibylline. Une fascination pénétrante et continue émanait de cette immobilité impérieuse. Cette pâleur unique dominait tragiquement toute l'ombre rouge de la chambre. Et, une fois encore, il sentit que sa passion était inguérissable.

— Voulez-vous passer au salon? demanda le mari en reparaissant sur le seuil, parfaitement remis et tranquille. Ainsi, vous me dessinerez les fermoirs?...

André répondit :

— J'essayerai.

Il ne parvenait pas à réprimer son tremblement intérieur. Dans le salon, Hélène le regarda curieusement, avec un irritant sourire.

— Que faisiez-vous là-bas? lui demanda-t-elle, sans cesser de sourire de la même façon.

— Votre mari me montrait des bibelots précieux.

— Ah!

Elle avait la bouche sardonique, un certain air gouailleur, une moquerie manifeste dans la voix. Elle s'installa sur un large divan recouvert d'un tapis de Boukhara couleur amarante sur lequel languissaient de pâles coussins et, sur les coussins, des palmes d'or éteintes. Et elle se mit à parler de choses mondaines, mais d'une voix qui s'insinuait jusque dans les veines d'André comme un invisible feu.

Deux ou trois fois, il surprit le regard de lord Heathfield fixé sur sa femme ; et ce regard lui parut

chargé de toutes les infamies remuées tout à l'heure. De nouveau, la pensée criminelle traversa son esprit. Toutes ses fibres tremblaient. Il se dressa livide.

Lord Heathfield lui dit :

— Vous partez déjà ? Qu'avez-vous donc ?

Et il sourit d'un sourire étrange.

Sperelli s'inclinait. Hélène, sans se troubler, lui tendit la main. Le marquis l'accompagna jusqu'à la porte, en répétant tout bas :

— Je vous recommande mes fermoirs.

Lorsqu'André fut sous le portique, il vit une voiture qui s'avançait dans l'avenue. Un gentilhomme à grande barbe blonde mit la tête à la portière. C'était Galéas Secinaro.

Et, tout d'un coup, remonta dans son esprit le souvenir de la vente de Mai, avec l'épisode de la somme offerte par Galéas pour obtenir qu'Hélène Muti essuyât à cette barbe ses beaux doigts mouillés de champagne. Il hâta le pas, sortit dans la rue. Il avait la sensation obtuse et confuse d'un bruit assourdissant qui s'échappait du fond de son cerveau.

C'était une après-midi d'avril finissant, chaude et humide. Le soleil apparaissait et disparaissait entre les nuages floconneux et lents. La paresse du sirocco engourdissait Rome.

Sur le trottoir de la rue Sixtine, il aperçut devant lui une dame qui s'acheminait lentement vers la Trinité. Il reconnut Marie Ferrès. Il regarda sa montre : cinq heures allaient sonner ; dans quelques minutes, ce serait l'heure habituelle du rendez-vous. Marie se rendait certainement au palais Zuccari.

Il hâta le pas pour la rejoindre. Lorsqu'il fut près d'elle, il l'appela par son nom.

— Marie !

Elle eut un sursaut.

— Comment ? Tu es ici ? Je montais chez toi. Il est cinq heures.

— Moins quelques minutes. Je courais pour t'attendre. Pardonne-moi.

— Tu es tout pâle, tout bouleversé... Qu'as-tu ? D'où viens-tu ?

Elle fronça les sourcils, en le regardant fixement à travers son voile.

— Je viens de mon écurie, répliqua André, qui soutint ce regard sans rougir, comme s'il n'avait plus eu de sang dans les veines. Un cheval, auquel je tenais beaucoup, s'est blessé au genou par la faute du jockey. Aussi, dimanche, ne pourra-t-il pas courir le Derby. Cela me chagrine et m'irrite. Pardonne-moi. Je me suis attardé sans y prendre garde. Mais il n'est que cinq heures moins quelques minutes...

— C'est bien. Adieu. Je m'en vais.

Ils étaient sur la place de la Trinité. Elle s'arrêta brusquement et lui tendit la main. Elle gardait encore un pli entre les sourcils. Parmi sa grande douceur, elle avait parfois des impatiences presque rudes et des mouvements altiers qui la transfiguraient.

— Non, Marie ! Viens. Sois bonne. Je monte pour t'attendre. Continue jusqu'aux grilles du Pincio, et reviens sur tes pas. Veux-tu ?

L'horloge de la Trinité des Monts sonna cinq heures.

— Tu entends ? ajouta-t-il.

Elle dit, après une courte hésitation :

— Je viendrai.

— Merci. Je t'aime !

— Je t'aime aussi.

Ils se séparèrent.

Marie Ferrès continua son chemin, traversa la place entra dans l'avenue bordée d'arbres. Au-dessus de sa tête, le long de la muraille, le souffle languissant du sirocco faisait par intervalles courir dans les arbres verts un murmure. Dans la tiédeur humide de l'air, des ondes subtiles de parfums coulaient et s'évanouissaient. Les nuages paraissaient plus bas ; des troupes d'hirondelles rasaient presque le sol. Et, dans cette énervante lourdeur, il y avait une mollesse qui attendrissait le cœur passionné de la Siennoise.

Depuis qu'elle s'était rendue au désir d'André, son cœur s'agitait dans un bonheur sillonné d'inquiétudes profondes. Tout son sang chrétien s'embrasait aux voluptés jamais éprouvées de la passion et se glaçait aux terreurs de la faute. Sa passion était souveraine, débordante, immense, si despotique qu'elle lui ôtait souvent pour de longues heures le souvenir de sa fille. Elle allait parfois jusqu'à oublier, jusqu'à négliger Delphine ! Et ensuite elle avait des retours brusques de remords, de repentir, de tendresse ; et elle couvrait de baisers et de larmes la tête de sa fille étonnée, en sanglotant avec un horrible désespoir, comme sur la tête d'une morte.

Tout son être s'avivait à cette flamme, s'affinait, s'aiguisait, acquérait une sensibilité prodigieuse, une sorte de lucidité presciente, une faculté divinatoire qui lui donnait d'étranges tortures. Presque à chaque mensonge d'André, elle sentait une ombre passer sur son âme, elle éprouvait une inquiétude indéfinie qui parfois se condensait en forme de soupçon. Et le

soupçon la dévorait, lui rendait amers les baisers, âcres les caresses, jusqu'à l'heure où il se dissipait sous les transports et les ardeurs de l'incompréhensible amant.

Elle était jalouse. La jalousie était son tourment implacable ; non pas la jalousie du présent, mais celle du passé. Par l'effet de cette cruauté que les personnes jalouses exercent contre elles-mêmes, elle aurait voulu lire dans la mémoire d'André, en découvrir tous les souvenirs, retrouver toutes les traces qu'y avait laissées les anciennes maîtresses, savoir, savoir... La question qui lui venait le plus souvent aux lèvres, lorsqu'André demeurait silencieux, c'était : « A quoi penses-tu ? » Et, au moment où elle proférait ces mots, une ombre inévitable lui passait dans les yeux et sur l'âme, un inévitable flot de tristesse lui montait du cœur.

Aujourd'hui encore, quand il était survenu à l'improviste, n'avait-elle pas senti poindre en elle un soupçon instinctif ? Un éclair de lucidité lui avait même traversé l'esprit : elle avait eu l'idée qu'André venait du palais Barberini, de chez lady Heathfield.

Elle savait qu'André avait été l'amant de cette femme ; elle savait que cette femme s'appelait Hélène ; elle savait enfin que c'était l'Hélène de l'inscription : « *Ich lebe !...* » Le distique de Gœthe lui retentissait douloureusement sur le cœur. Ce cri lyrique lui donnait la mesure de l'amour d'André pour cette femme si belle. Il devait l'avoir immensément aimée !

En marchant sous les arbres, elle se rappelait l'apparition d'Hélène dans la salle de concert, au palais des Sabini, et le trouble mal dissimulé de l'ancien amant. Elle se rappelait la terrible émotion qui l'avait prise elle-même, un soir, à une fête de l'ambassade d'Autriche, lorsque la comtesse Starnina lui avait dit,

en voyant passer Hélène : « Lady Heatfield te plaît-elle ? C'était, et je crois que c'est encore, une grande passion de notre ami Sperelli. »

« Je crois que c'est encore... » Que de tortures causées par cette phrase ! Elle avait suivi des yeux sa grande rivale, obstinément, parmi la foule élégante ; et son regard s'était rencontré plus d'une fois avec le regard de l'autre ; et cela lui avait donné un frisson indéfinissable. Puis, le même soir, présentées l'une à l'autre par la baronne de Bœckhorst, au milieu de la foule, elles avaient échangé une simple inclination de tête. Et cette muette inclination s'était répétée, par la suite, dans les occasions assez rares où Marie Ferrès avait traversé une réunion mondaine.

Pourquoi les doutes, assoupis ou étouffés sous le flot des ivresses, ressuscitaient-ils avec tant de violence ? Pourquoi ne parvenait-elle point à les réprimer, à les écarter ? Pourquoi, au fond d'elle-même, toutes ces inquiétudes suscitées par le moindre heurt du soupçon ?

En marchant sous les arbres, elle sentait croître sa détresse. Son cœur n'était point satisfait ; le rêve éclos de son cœur, pendant la matinée mystique, sous les arbres fleuris, en face de la mer, ne s'était point réalisé. La partie la plus pure et la plus belle de cet amour était restée là-bas, dans le bosquet solitaire, dans la symbolique forêt qui fleurit et fructifie en face de l'infini perpétuellement contemplé.

Elle s'arrêta devant le parapet qui regarde Saint-Sebastianello. Les vieux chênes verts, d'une verdure si sombre qu'elle paraissait presque noire, étendaient sur la fontaine une toiture factice et sans vie. Les troncs portaient de larges blessures, comblées avec de la chaux et des briques, comme les brèches d'une

muraille. — Oh ! les jeunes arbousiers rayonnant et respirant dans la lumière ! — L'eau, dégouttant de la haute vasque de granit dans le bassin inférieur, jetait par intervalles un éclat de gémissements, comme un cœur qui s'emplit d'angoisse et puis déborde en torrents de larmes. — Oh ! la mélodie des Cent Fontaines, dans l'avenue des lauriers ! — La ville gisait, morte, comme ensevelie sous la cendre d'un volcan invisible, silencieuse et funèbre comme une ville ravagée par la peste, énorme, informe, dominée par la coupole qui s'élevait de son sein comme une nuée. — Oh ! la mer ! la mer sereine !

Elle sentait croître sa détresse. Une menace obscure lui venait des choses. Elle fut saisie de ce même sentiment de crainte qu'elle avait déjà éprouvé tant de fois. Dans son esprit chrétien flamboya la pensée du châtiment.

Et néanmoins, à la pensée que son amant l'attendait, elle frémit jusqu'au plus profond de son être ; à la pensée des baisers, des caresses, des folles paroles, elle sentit s'embraser tout son sang et son âme défaillir. Le frisson de la passion l'emporta sur la crainte de Dieu. Et elle se dirigea vers la demeure de son amant aussi palpitante, aussi bouleversée que pour un premier rendez-vous.

— Ah ! enfin ! s'écria André en la recevant dans ses bras, en buvant le souffle de sa bouche haletante.

Il lui prit une main, la serra contre sa poitrine, lui dit :

— Sens mon cœur. Si tu avais tardé une minute de plus, il se serait brisé.

Au lieu de la main, elle appuya la joue. Il lui mit un baiser sur la nuque.

— Tu l'entendsbattre ?

— Oui ; et il me parle.

— Que te dit-il ?

— Que tu ne m'aimes pas.

— Que te dit-il ? répéta le jeune homme en lui mordant la nuque et en l'empêchant de se relever.

Elle rit.

— Que tu m'aimes.

Elle ôta son manteau, son chapeau, ses gants. Elle alla respirer les bouquets de lilas blanc qui emplissaient les hautes coupes florentines, pareilles à celles du *tondo* de la galerie Borghèse. Elle avait sur les tapis un pas d'une légèreté extraordinaire, et rien n'était plus gracieux que le geste simple dont elle enfonçait son visage dans les touffes délicates.

Avec les dents, elle coupa l'extrémité d'une grappe et, la tenant à la bouche, hors des lèvres :

— Prends ! dit-elle.

Ils s'embrassèrent longuement, longuement, au milieu du parfum.

Il dit, d'une voix un peu changée, en l'attirant à lui :

— Viens...

— Non, André ; il est trop tard. Aujourd'hui, non. Restons ici. Je te ferai du thé...

Elle lui prit la main, entrelaça ses doigts aux doigts de son amant.

— Je ne sais ce que j'ai. Je me sens le cœur si gros de tendresse que j'aurais presque envie de pleurer.

Ses paroles tremblaient ; ses yeux se mouillaient.

— Oh ! si je pouvais ne pas te quitter, rester ici toute la soirée !

Elle avait le cœur si gros que cela lui donnait des accents d'une indéfinissable mélancolie.

— Quand je pense que tu ne connaîtras jamais tout mon amour ! Quand je pense que je ne pourrai jamais connaître le tien ! M'aimes-tu? Dis-le-moi, redis-le-moi toujours, cent fois, mille fois, sans te lasser. Tu m'aimes?

— Ne le sais-tu pas ?

— Non, je ne le sais pas.

Elle proféra ces mots d'une voix si basse qu'André les entendit à peine.

— Marie !

Elle pencha la tête sur la poitrine d'André, silencieusement ; elle y appuya son front, en attendant qu'il parlât, comme pour écouter son cœur.

Il regarda cette pauvre tête courbée sous le poids du pressentiment ; il sentit la pression légère de ce front noble et triste sur sa poitrine endurcie par le mensonge, cuirassée de fausseté. Une anxieuse émotion l'étreignit ; une pitié humaine lui serra la gorge. Et ce mouvement de son âme se résolut en paroles qui mentaient, prêta le tremblement de la sincérité à des paroles qui mentaient.

— *Tu ne le sais pas !*... Ta voix s'est faite basse ; le souffle s'est éteint sur tes lèvres ; au fond de toi-même, quelque chose a protesté contre ce que tu disais ; tous les souvenirs de notre amour, tous, ont protesté contre ce que tu disais. Oh ! *tu ne sais pas* si je t'aime !...

Elle restait courbée, écoutant, palpitant, reconnaissant ou croyant reconnaître dans la voix émue du jeune homme l'accent vrai de la passion, l'accent enivrant qu'elle supposait inimitable. Et il lui parlait presque à l'oreille, dans le silence de la chambre, lui mettant sur le cou sa chaude haleine, avec des pauses plus douces que des paroles.

— Avoir une pensée unique, continuelle, de toutes

les heures, de tous les instants... ne point concevoir d'autre bonheur que ce bonheur surhumain irradié sur mon être par ta seule présence... vivre tout le jour dans l'attente inquiète, furieuse, terrible, du moment où je te reverrai... après ton départ, nourrir l'image de tes caresses et te posséder encore dans un fantôme presque tangible... te sentir, quand je dors, te sentir sur mon cœur, vivante, réelle, palpable, mêlée à mon sang, mêlée à ma vie... et croire en toi *seule*, jurer par toi *seule*, mettre en toi *seule* ma foi, ma force, mon orgueil, tout mon univers, tout ce que je rêve et tout ce que j'espère...

Elle releva son visage baigné de larmes. Il se tut, arrêtant avec ses lèvres les gouttes tièdes qui lui coulaient sur les joues. Elle pleurait et souriait, lui caressant les cheveux de ses mains tremblantes, éperdue, secouée par les sanglots.

— Mon âme, ma chère âme !

Il la fit asseoir ; il s'agenouilla devant elle, sans cesser de lui baiser les paupières. Tout à coup, il eut un sursaut : il venait de sentir sur ses lèvres la rapide palpitation des longs cils de Marie, comme d'une aile inquiète. C'était une caresse que jadis Hélène lui faisait en riant, vingt fois de suite ; et cette caresse, Marie l'avait apprise de lui ; et, sous cette caresse, il lui était arrivé souvent d'évoquer l'image de l'*autre*.

Le sursaut fit sourire Marie. Et, comme elle avait encore, luisante entre les cils, une larme attardée :

— Bois-la aussi, dit-elle.

Et, comme il la buvait, elle se mit à rire, sans se douter de rien.

Ses pleurs avaient cessé ; elle était presque joyeuse, rassurée, pleine de grâces.

— Je vais te faire du thé, dit-elle.

— Non, reste assise.

Tout à coup, dans son esprit, l'image d'Hélène venait de s'interposer.

— Laisse-moi me lever, pria-t-elle, en dégageant son buste de l'étreinte. Je veux que tu boives mon thé. Tu en sentiras le parfum t'aller jusqu'à l'âme.

Elle parlait d'un thé précieux, reçu de Calcutta, dont elle avait fait présent la veille à André.

Elle se leva et alla s'asseoir sur le siège aux chimères, où continuait à mourir, exquise, la couleur *rosa di gruogo* de l'ancienne dalmatique. Sur la petite table brillaient encore les fines majoliques de Castel-Durante.

En préparant le thé, elle disait mille choses gentilles; elle épanchait sa bonté et sa tendresse avec un entier abandon; elle jouissait ingénument de cette chère intimité secrète, dans cette chambre tranquille, au milieu de ce luxe raffiné. Derrière elle, comme derrière la Vierge du *tondo* de Botticelli, se dressaient les coupes de cristal couronnées par les grappes de lilas blanc; et ses mains d'archange se mouvaient parmi les petits sujets mythologiques de Luzio Dolci et les hexamètres d'Ovide.

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle à André qui se tenait près d'elle, assis sur le tapis, la tête appuyée contre un bras du siège.

— Je t'écoute. Parle encore!

— Je n'ai plus rien à dire.

— Parle! Dis-moi mille et mille choses...

— Quelles choses?

— Les choses que toi seule sais dire.

Il faisait bercer par la voix de Marie l'angoisse qui

lui venait de l'*autre* ; il faisait animer par la voix de Marie le fantôme de l'*autre*.

— Sens-tu ? s'écria Marie en versant l'eau bouillante sur les feuilles aromatiques.

Un parfum violent se répandait dans l'air avec la vapeur. André l'aspira. Puis, fermant les yeux :

— Tu m'enivres, dit-il, très pâle.

Puis, renversant la tête en arrière :

— Embrasse-moi ! dit-il.

Et, au premier frôlement des lèvres, il tressaillit si fort que Marie en fut étonnée.

Elle versa le breuvage dans une tasse et le lui offrit avec un sourire mystérieux.

— Prends garde. C'est un philtre.

Il refusa la tasse.

— Ce n'est point de cette façon que je veux boire.

— Pourquoi ?

— Je veux boire... sur tes lèvres.

— Comment ?

— Comme ceci : prends une gorgée... que tu n'avaleras pas.

— C'est encore trop chaud.

Elle riait du caprice de son amant. Lui, toujours pâle, avait quelque chose de tendu et de pénible dans tous les traits. Ils attendirent que le thé refroidît. De temps à autre, elle approchait les lèvres du bord de la tasse pour essayer ; puis elle riait, d'un petit rire frais qui ne semblait pas être le sien.

— Maintenant, on peut boire, annonça-t-elle.

— Eh bien ! prends une bonne gorgée. Comme ceci.

Elle serrait les lèvres pour retenir le breuvage ; mais elle avait un rire dans ses grands yeux, auxquels les larmes récentes avaient donné plus d'éclat.

— Laisse couler, tout doucement.

Et il but, dans un baiser. Comme elle se sentait à bout de respiration, elle pressait le buveur trop lent en lui serrant les tempes.

— Mon Dieu ! tu voulais donc m'étoufler ?

Elle s'abandonna sur le coussin comme pour se reposer, languissante, heureuse.

— Quelle saveur avait-il ? Tu m'as aussi bu l'âme. Je me sens toute vide.

Il restait grave, les yeux fixes.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle de nouveau, en se redressant tout d'un coup et en lui posant un doigt au milieu du front, comme pour arrêter la pensée invisible.

— A rien, répondit-il. Je ne pensais pas. Je suivais intérieurement les effets du philtre...

Alors, elle voulut essayer à son tour ; et elle but sur les lèvres d'André, avec délices. Puis, pressant une main sur son cœur et poussant un long soupir :

— Comme cela me plaît ! s'écria-t-elle.

André frissonna. Ces mots, ne les avait-elle pas dits avec le même accent qu'Hélène, le soir où Hélène s'était donnée ? N'était-ce pas la même phrase ? Il regardait sa bouche.

— Répète.

— Quoi ?

— Ce que tu viens de dire.

— Pourquoi ?

— C'est une parole si douce, quand tu la prononces !... Toi, tu ne peux pas comprendre... Répète

Elle souriait, sans deviner rien, un peu troublée par le regard étrange de son amant, presque timide.

— Eh bien... cela me plaît !

— Et moi ?

— Tu dis ?

— Et moi, je te... ?

Perplexe, elle le regardait se tordre à ses pieds, hagard, dans l'attente des mots qu'il voulait lui arracher.

— Et moi ?...

— Oh ! toi... tu me plais.

— Comme cela ! comme cela !... Répète encore ! Encore !

Elle consentait, sans deviner rien. Il éprouvait un spasme et une volupté indicibles.

— Pourquoi fermes-tu les yeux ? demanda-t-elle, non par soupçon, mais pour qu'il expliquât ce qu'il ressentait.

— Pour mourir.

Il posa la tête sur les genoux de Marie et resta quelques minutes dans cette attitude, silencieux, sombre. Elle lui caressait doucement les cheveux, les tempes, le front, ce front si pâle où s'agitait le rêve infâme. Autour d'eux, la chambre se noyait d'ombre, et le parfum mélangé des fleurs et du breuvage flottait ; les formes se fondaient en une seule apparence, harmonieuse et riche, sans réalité

Après un intervalle :

— Lève-toi, mon amour, dit-elle. Il faut que je te quitte. Il est tard.

Il se leva, suppliant :

— Reste encore un peu avec moi !

Et de nouveau il l'attira sur le divan, où les coussins jetaient des lueurs dans l'ombre. Dans l'ombre, il la renversa brusquement, lui saisit la tête, lui couvrit la face de baisers. Son ardeur était presque de la colère. Il s'imaginait qu'il serrai la tête de l'*autre* ; et il

s'imaginait cette tête souillée par les lèvres du mari ; et, au lieu d'en avoir du dégoût, il en avait un désir plus sauvage. Des bas-fonds de l'instinct remontaient à sa conscience toutes les sensations troubles qu'il avait éprouvées en présence de cet homme ; et, dans les baisers, ces choses ignobles passaient sur les joues, sur le front, sur les cheveux, sur le cou, sur les lèvres de Marie.

— Non, laisse-moi ! cria-t-elle en se dégageant de son étreinte par un effort.

Et elle courut vers la table à thé, pour allumer les bougies.

— Soyez sage, dit-elle encore, un peu haletante, avec un air d'aimable fâcherie.

Il était resté sur le divan et la regardait, silencieux.

Elle alla vers la muraille, au coin de la cheminée, là où pendait le petit miroir ancien ; et elle mit son chapeau et son voile, devant la glace ternie qui avait une apparence d'eau trouble, un peu verdâtre.

— Comme cela me chagrine de te quitter, ce soir !... murmura-t-elle, attristée par la mélancolie de l'heure. Ce soir plus que les autres fois...

Dans la chambre, la lumière violacée du crépuscule luttait contre la lumière des bougies. La tasse de thé était sur le bord de la table, froide, diminuée de deux gorgées. Au sommet des hautes coupes de cristal, les grappes de lilas paraissaient plus blanches. Le coussin du fauteuil conservait l'empreinte du corps qui s'y était enfoncé.

La cloche de la Trinité des Monts se mit à sonner.

— Mon Dieu comme il est tard ! fit la pauvre créature en s'approchant d'André. Aide-moi à mettre mon manteau.

Il l'étreignit de nouveau dans ses bras, la couvrit de baisers furieux, aveuglément, éperdument, avec une ardeur dévorante, sans rien dire, étouffant la plainte sur cette bouche, étouffant sur cette bouche la fureur presque invincible qui lui venait de crier le nom d'Hélène. Et, sur l'être infortuné qui ne devinait rien, il consomma l'horrible sacrilège...

Elle, après un moment, d'une voix éteinte :

— Tu me prends ma vie, dit-elle.

Elle semblait heureuse de cette véhémence passionnée.

Et encore :

— Mon âme, ma chère âme, mienne tout entière !

Et encore, avec bonheur :

— Je sens ton cœur qui bat... si fort, si fort !

Enfin, en soupirant :

— Laisse-moi... Il faut que je parte.

André était blême et bouleversé comme un homicide.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle avec tendresse.

Il essaya de sourire et répondit :

— Jamais je n'avais éprouvé d'émotion aussi profonde. Je croyais mourir.

Il alla vers une des coupes, prit la botte de fleurs qu'il offrit à Marie, la reconduisit vers la porte, la pressa presque de partir : chaque geste, chaque regard, chaque parole de cette femme lui causait un insupportable déchirement.

— Adieu, mon amour ! lui dit sur le seuil la pauvre créature, avec sa tendresse infinie. Pense à moi !

VII

Le 20 mai, dans la matinée, comme André Sperelli remontait le Corso baigné de soleil, il s'entendit appeler devant la grande porte du Cercle.

Il y avait là, sur le trottoir, un groupe de gentilshommes qui s'amusaient à voir passer les femmes et à médire. C'étaient Jules Musellaro, Ludovic Barbarisi, le duc de Grimiti, Galéas Secinaro, Gino Bomminaco et quelques autres encore.

— Tu ne sais pas l'événement de cette nuit? lui demanda Barbarisi.

— Non. Quel événement?

— Don Manuel Ferrès, le ministre de Guatemala..

— Eh bien?

— On l'a surpris au jeu en train de tricher.

Sperelli resta maître de lui-même, malgré les regards des assistants qui l'épiaient avec une curiosité maligne.

— Comment cela ?

— Galéas était présent et jouait à la même table. Le prince Secinaro se mit à donner des détails.

Sperelli n'affecta point l'indifférence. Au contraire, il écoutait avec un air attentif et grave. Il dit enfin :

— Cela m'ennuie beaucoup.

Il resta quelques minutes dans le groupe, puis salua ses amis.

— Quel chemin prends-tu ? lui demanda Secinaro.

— Je rentre à la maison.

— Alors, je t'accompagne un moment.

Ils descendirent vers la rue des Condotti. Depuis la place de Venise jusqu'à la place du Peuple, le Corso était comme un joyeux fleuve de soleil. Les femmes, en clairs vêtements printaniers, se promenaient le long des étalages scintillants. La princesse de Ferentino passa avec Barbarella Viti sous une ombrelle de dentelles ; puis Blanche Dolcebuono ; puis la jeune épouse de Lionnet Lanza.

— Tu le connaissais, ce Ferrès ? demanda Galéas à Sperelli, qui restait taciturne.

— Oui ; j'ai fait connaissance avec lui l'an dernier, à Schifanoia, chez ma cousine Ateleta. Sa femme est une grande amie de Françoise. Aussi cette affaire m'ennuie-t-elle beaucoup. Il faudrait tâcher qu'elle eût e moins de publicité possible. En m'y aidant, tu me rendrais service...

Galéas s'y offrit avec un cordial empressement.

— Je crois, dit-il, qu'on éviterait en partie le scandale, si le ministre envoyait sa démission à son gouvernement sans aucun retard, comme le lui a enjoint le président du Cercle. Mais le ministre s'y refuse. Cette nuit, il prenait l'attitude d'un homme offensé, il

haussait la voix. Et pourtant, les preuves étaient là ! Il faudrait lui faire comprendre...

Tout en marchant, ils continuèrent à causer de la chose. Sperelli savait gré à Secinaro de son empressement. Et Secinaro était prédisposé par cette conversation intime aux confidences amicales.

Au coin de la rue des Condotti, ils aperçurent lady Mount Edgcumbe qui suivait le trottoir de gauche, le long des magasins japonais, avec son allure molle, rythmique et ensorceleuse.

— Voici Donna Hélène, dit Galéas.

Ils la regardèrent tous deux, et ils sentirent tous deux la fascination de cette marche rythmique. Mais le regard d'André pénétra sous les vêtements, y revit les formes connues, le dos divin...

Lorsqu'ils l'eurent rejointe, ils la saluèrent ensemble et la dépassèrent. Ils ne pouvaient plus la voir, mais elle les voyait. Et ce fut pour André un supplice tout nouveau que de cheminer côte à côte avec un rival sous les yeux de la femme convoitée, en pensant que ces terribles yeux se délectaient peut-être à faire un rapprochement. Il se compara mentalement à Secinaro.

Secinaro avait le type bovin d'un Lucius Verus blond aux yeux bleus ; et, dans l'abondance magnifique de sa barbe d'or, rougeoyait une bouche sans nulle expression, mais belle. Il était grand, carré, vigoureux, d'une élégance sans finesse mais pleine de désinvolture.

— Eh bien ? lui demanda Sperelli, rendu audacieux par un affolement invincible. Tes affaires sont-elles en bon point ?

Avec cet homme, il savait pouvoir parler de cette manière.

Galéas se tourna vers André, d'un air moitié surpris

et moitié scrutateur : il n'attendait pas de lui une pareille question, et moins encore une question posée d'un ton si leste et si parfaitement calme. André souriait.

— Oh ! que mon siège a duré longtemps ! répondit le prince barbu. Un temps immémorial, avec des reprises diverses, et toujours sans succès. J'arrivais toujours trop tard : quelqu'un avait pris la place d'assaut avec moi. Mais je n'ai point perdu courage. J'étais convaincu que, tôt ou tard, mon tour viendrait. Attendre pour atteindre. Effectivement...

— Quoi ?

— Lady Heathfied m'est plus clémente que la duchesse de Scerni. J'aurai, j'espère, l'honneur très enviable d'être inscrit après toi sur la liste...

Et il partit d'un rire un peu vulgaire, qui découvrit ses dents blanches.

— Je crois que mes hauts faits de l'Inde, ébruités par Jules Musellaro, ont ajouté à ma barbe quelques fils héroïques d'une irrésistible vertu.

— Ces jours-ci, ta barbe doit frémir de souvenirs...

— Quels souvenirs ?

— Des souvenirs bachiques.

— Je ne comprends pas.

— Comment ! Tu oublies la fameuse vente de mai 1884 ?

— Regarde un peu ! C'est toi qui m'y fais penser. Oui, le troisième anniversaire tombe, je crois, un de ces jours... Mais tu n'y étais pas. Qui donc t'a conté ?...

— Tu es trop curieux, mon cher.

— Dis-le-moi, je t'en prie.

— Songe plutôt à tirer parti de cet anniversaire avec habileté ; et donne-moi vite des nouvelles.

— Quand nous reverrons-nous?

— Quand tu voudras.

— Dîne avec moi ce soir, vers huit heures, au Cercle. Comme cela, nous pourrons ensuite nous occuper ensemble de l'autre affaire.

— C'est entendu. Adieu, Barbe d'Or. Cours !

Ils se séparèrent sur la place d'Espagne, au bas de l'escalier ; et, comme Hélène, traversait la place dans la direction de la rue des Deux-Boucheries pour monter aux Quatre-Fontaines, Secinaro la rejoignit et l'accompagna.

Après son effort pour dissimuler, André se sentait le cœur si horriblement lourd qu'il craignait presque de ne pouvoir le traîner jusqu'au haut des marches. Mais il était sûr maintenant que, par la suite, Secinaro lui confierait tout ; et cela lui semblait presque un avantage remporté ! Par une sorte d'ébriété, par une sorte de folie résultant de son excessive souffrance, il allait aveuglément au devant de tortures nouvelles, de plus en plus déchirantes, de plus en plus insensées ; il aggravait et compliquait de mille manières l'état de son âme ; il passait de perversions en perversions, d'aberrations en aberrations, d'atrocités en atrocités, sans pouvoir désormais se retenir, sans avoir un instant d'arrêt dans sa chute vertigineuse. Il était comme dévoré par une fièvre inextinguible, dont la chaleur aurait fait éclore dans les obscurs abîmes de sa substance tous les germes des luxures humaines. Chacune de ses pensées, chacun de ses sentiments était marqué de la même tache.

Et cependant, c'était la tromperie même qui le liait d'un lien si fort à la femme trompée. Son esprit s'était si étrangement adapté à cette monstrueuse comédie qu'il n'était presque plus capable de concevoir un autre mode

de volupté, un autre mode de douleur. Cette incarnation d'une femme dans une autre n'était plus un effet de la passion exaspérée ; c'était une habitude de vice et, par suite, un besoin impérieux, une nécessité. Dès lors, l'instrument inconscient de ce vice lui était devenu aussi nécessaire que le vice même. Par un phénomène de dépravation sensuelle, il était presque arrivé à croire que la réelle possession d'Hélène ne lui aurait pas donné la rare et violente secousse de volupté que lui donnait cette possession imaginaire. Il était presque arrivé à ne plus pouvoir, dans ses rêves d'amour, séparer les deux femmes l'une de l'autre. Et, de même qu'il se figurait diminué le bonheur que lui vaudrait la possession réelle de l'une, de même aussi sentait-il tous ses nerfs obtus lorsque, par lassitude morale, il se trouvait *sans interposition d'image* en la présence réelle de l'autre.

Il fut donc atterré par la pensée que la catastrophe de Don Manuel Ferrès lui ferait perdre Marie.

Lorsque, vers le soir, elle vint au rendez-vous, il s'aperçut immédiatement que la pauvre créature ignorait encore son malheur. Mais, le jour suivant, elle arriva haletante, bouleversée, pâle comme une morte; et elle se jeta dans ses bras en se cachant le visage; et il lui dit, parmi les sanglots :

— Tu sais ?...

La nouvelle s'était répandue. Le scandale était inévitable; la ruine était sans remède. Il y eut ensuite des jours désespérés de torture, pendant lesquels Marie, restée seule après le départ précipité du tricheur, abandonnée par le peu d'amies qu'elle avait, persécutée par les créanciers innombrables de son mari, perdue au milieu des formalités légales des saisies, au milieu des

huissiers, des usuriers et autres drôles de cette espèce, fit preuve d'une vaillance héroïque, mais sans réussir à éviter le désastre final, qui anéantit tout espoir.

Et elle ne voulut accepter de son amant aucun secours ; elle ne lui dit rien de son martyre, alors même qu'il lui reprochait la brièveté de ses visites d'amour ; elle ne se lamenta jamais ; elle sut trouver encore pour lui un sourire moins triste ; elle sut obéir encore à la passion capricieuse de l'aimé, répandre sur la tête de son bourreau les plus chaudes tendresses de son âme.

Ses pressentiments n'avaient pas été menteurs. Tout s'écroulait autour d'elle. Le châtiment la foudroyait à l'improviste.

Et elle n'eut aucun regret d'avoir cédé à son amant ; elle ne se repentit point de s'être livrée avec tant d'abandon ; elle ne gémit point sur sa pureté perdue. Sa seule douleur, plus forte que tout remords et que toute crainte, plus forte que toute autre douleur, ce fut de penser qu'elle devrait partir, qu'elle devrait s'éloigner, qu'elle devrait se séparer de l'homme qui était la vie de sa vie.

— O mon ami, j'en mourrai. Je vais mourir loin de toi, seule, seule. Tu ne me fermeras point les yeux...

Elle lui parlait de sa mort avec un sourire profond, plein de certitude résignée. André lui faisait luire encore dans l'esprit l'éclair décevant d'une espérance, lui jetait au cœur le germe d'un rêve, d'un tourment futur !

— Non, je ne te laisserai pas mourir. Tu seras encore mienne, et pour longtemps. Notre amour connaîtra encore des jours heureux.

Il lui parlait de l'avenir prochain. « Il s'établirait

à Florence ; de là, il irait souvent à Sienne, sous prétexte d'études ; il y demeurerait des mois entiers, copiant quelque peinture ancienne, recherchant quelque ancienne chronique. Leur amour mystérieux aurait son nid secret dans une rue déserte, ou dans un faubourg, à la campagne, en une villa décorée de majoliques et entourée d'un verger. Elle saurait bien trouver une heure pour leur amour. Quelquefois aussi, elle viendrait passer à Florence une semaine, une grande semaine de bonheur. Ils promèneraient leur idylle sur le coteau de Fiesole, par un septembre doux comme un avril ; et les cyprès de Montughi ne seraient pas moins cléments que les cyprès de Schifanoia. »

— Si c'était vrai ! Si c'était vrai ! soupirait Marie.

— Tu ne me crois pas ?

— Oui, je te crois ; mais mon cœur me dit que toutes ces choses, trop douces, resteront un rêve.

Elle voulait qu'André la prît dans ses bras, longuement ; et elle demeurait appuyée contre sa poitrine, sans rien dire, s'y pelotonnant toute comme pour se cacher, avec le geste et le frisson d'une personne malade ou d'une personne menacée qui aurait besoin de protection. Elle demandait à André des caresses légères, de celles que, dans son langage d'amour, elle appelait des « caresses d'âme », de celles qui l'attendrissaient et la faisaient fondre en larmes plus douces que toutes les voluptés. Elle ne pouvait pas comprendre comment il se faisait qu'en ces heures de spiritualité suprême, en ces douloureuses dernières minutes de passion, en ces minutes d'adieu, son amant ne voulût pas se contenter de lui baiser les mains.

Elle suppliait, presque offensée par l'âpre désir d'André :

— Non, mon amour ! Il me semble que tu es plus près de moi, plus serré contre moi, plus confondu avec mon être, quand tu t'assieds à mon côté, quand tu me prends la main, quand tu me regardes au fond des yeux, quand tu me dis les choses que toi seul sais dire. Il me semble que les autres caresses nous éloignent, qu'elles mettent entre toi et moi je ne sais quelle ombre... Je ne sais... je rends mal ce que je pense... Après les autres caresses, je me sens si triste, si triste... je ne sais... je me sens si lasse, d'une lassitude si mauvaise !

Elle suppliait, humble, soumise, craignant de lui déplaire. Elle ne faisait qu'évoquer des souvenirs, des souvenirs anciens et récents, se rappelant jusqu'aux plus petits détails, jusqu'aux plus fugitives paroles, jusqu'aux menus faits les plus insignifiants, qui avaient eu pour elle une signification. C'était vers les tout premiers jours de Schifanoia que son cœur retournait de préférence.

— Tu te rappelles ? Tu te rappelles ?...

Et soudain les larmes inondaient ses yeux affligés.

Un soir, André lui demanda, pensant au mari :

— Depuis que je te connais, as-tu toujours été *toute* à moi ?

— Toujours.

— Je ne parle point de l'âme...

— Silence !... Oui, toujours tienne, *toute*.

Et lui qui, en cela, n'avait jamais cru aucune de ses maîtresses adultères, crut à la parole de Marie, sans avoir même l'ombre d'un doute sur la vérité qu'elle affirmait.

Il la crut ; tout en la profanant et en la trompant sans retenue, il savait qu'il était aimé par une âme haute et fière, il savait qu'il se trouvait en présence d'une grande et terrible passion, il avait enfin une égale conscience de cette grandeur et de sa propre lâcheté. Il se savait, oui, il se savait immensément aimé ; et parfois, dans la fièvre de ses imaginations, il allait jusqu'à mordre la bouche de la douce créature, pour ne pas crier un nom qui lui remontait invinciblement à la gorge ; et la bonne et dolente bouche, inconsciente, saignait dans un sourire et disait :

— Même ainsi, tu ne me fais pas mal.

VIII

Dans quelques jours, il faudrait se dire adieu. Miss Dorothy avait conduit Delphine à Sienne et était revenue pour aider Marie Ferrès dans les ennuis si pénibles des derniers moments et pour l'accompagner pendant le voyage. A Sienne, dans la maison de sa mère, on ne connaissait pas la vérité. Delphine non plus ne savait rien. Marie s'était bornée à écrire que Don Manuel avait été rappelé tout à coup par son gouvernement. Et elle s'apprêtait à partir ; elle s'apprêtait à laisser ces chambres, pleines de choses aimées, aux mains des commissaires-priseurs qui avaient déjà dressé l'inventaire et fixé la date de la vente : lundi 20 juin, à dix heures du matin.

Le soir du 9 juin, au moment de quitter André, elle cherchait un gant perdu. En cherchant, elle vit sur une table les poésies de Shelley, ce même volume

qu'André lui avait prêté à Schifanoia, ce volume où elle avait lu la *Recollection* avant l'excursion de Vicomile, ce cher et triste volume où elle avait marqué avec l'ongle les deux vers :

And forget me, for I can never
Be thine !

Elle le prit avec une émotion visible ; elle le feuilleta ; elle retrouva la page, les traits d'ongle, les deux vers.

— *Never !* murmura-t-elle en hochant la tête. Tu te souviens ?... Et il y a de cela huit mois à peine !

Elle resta un peu pensive ; elle feuilleta encore le volume ; elle y lut quelques autres vers.

— C'est notre poète, ajouta-t-elle. Que de fois tu m'as promis de me conduire au cimetière anglais ! Tu te souviens ? Nous devions porter des fleurs sur sa tombe... Veux-tu que nous y allions ? Tu m'y conduiras avant mon départ. Ce sera ma dernière promenade.

Il dit :

— Nous pouvons y aller demain.

Ils y allèrent quand déjà le soleil déclinait. Dans la voiture fermée, elle tenait sur ses genoux une botte de roses. Ils passèrent sous l'Aventin planté d'arbres. Ils entrevirent, amarrés dans le port de Ripa Grande, les bateaux chargés de vins de Sicile.

Dans le voisinage du cimetière, ils descendirent de voiture et continuèrent à pied jusqu'à la grille, taciturnes. Au fond de son âme, Marie sentait qu'elle n'allait pas seulement porter des fleurs sur le tombeau d'un poète, mais qu'en ce lieu de mort elle allait pleurer aussi quelque chose d'elle-même, quelque chose d'irréparablement perdu. Un fragment de Shelley, lu la

nuit, dans l'insomnie, lui résonnait au fond de l'âme, tandis qu'elle regardait les cyprès dressés vers le ciel, de l'autre côté de la muraille blanchie.

« La Mort est ici, et la Mort est là. Partout la Mort est à l'œuvre ; autour de nous, en nous, au-dessus de nous, au-dessous de nous, c'est la Mort ; et nous-mêmes ne sommes que Mort.

» La Mort a mis son empreinte et son sceau sur tout ce que nous sommes, sur tout ce que nous sentons, sur tout ce que nous connaissons et redoutons.

» D'abord meurent nos plaisirs, et puis nos espérances, et puis nos effrois ; et, quand tout cela est mort, la poussière appelle la poussière, et nous mourons aussi.

» Toutes les choses que nous aimons et qui nous sont aussi chères que nous-mêmes, doivent se dissoudre et périr. Tel est notre cruel destin. L'amour, l'amour même devrait mourir, encore que tout le reste ne mourût pas... »

En franchissant le seuil, elle mit son bras sous celui d'André, prise d'un petit frisson.

Le cimetière était solitaire. Le long de la muraille, quelques jardiniers arrosaient les plantes en balançant leur arrosoir d'un mouvement égal et continu, silencieusement. Les cyprès funèbres s'élevaient, droits et immobiles dans l'air ; seules leurs cimes, dorées par le soleil, avaient un léger tremblement. Entre les troncs rigides et verdâtres comme s'ils eussent été de travertin, se dressaient les tombes blanches, les pierres carrées, les colonnes brisées, les urnes, les sarcophages. De la sombre masse des cyprès descendait une ombre mystérieuse, une paix religieuse, une sorte de douceur humaine, comme d'une roche dure descend une eau

limpide et bienfaisante. Cette régularité persistante des formes végétales et cette blancheur discrète des marbres sépulcraux donnaient à l'âme une sensation de repos grave et suave. Mais, au milieu des troncs alignés comme les tuyaux sonores d'un orgue et au milieu des monuments funéraires, les lauriers-roses ondoyaient avec grâce, tout empourprés de fraîches touffes de fleurs ; les rosiers s'effeuillaient à chaque souffle de la brise, semant sur l'herbe leur neige odorante ; les eucalyptus inclinaient leurs pâles chevelures qui s'argentaient et se désargentaient tour à tour ; les saules versaient mollement sur les croix et sur les couronnes les pleurs de leur feuillage ; çà et là, les cactus étalaient la magnificence de leurs bouquets blancs, pareils à des essaims de papillons endormis ou à des aigrettes de plumes précieuses. Et, de temps à autre, le silence était interrompu par le cri de quelques oiseaux dispersés.

André, indiquant le sommet de l'éminence, dit à son amie :

— Le tombeau du poète est là-haut, dans le voisinage de cette ruine, à gauche, sous la dernière tour.

Elle se sépara de lui pour monter par les sentiers étroits, entre les haies basses des myrtes. Elle marchait devant, et il la suivait. Elle avait le pas un peu fatigué ; elle s'arrêtait à chaque instant, se retournait à chaque instant pour lui sourire. Elle était vêtue de noir ; elle portait sur le visage un voile noir qui lui tombait jusqu'à la lèvre supérieure ; et son faible sourire tremblait sous l'ourlet noir, s'ombrait d'une ombre de deuil. Son menton ovale était plus blanc et plus pur que les roses qu'elle tenait à la main.

Comme elle se retournait, une rose vint à s'effeuiller

Pour en ramasser les pétales sur le sentier, André se courba devant elle. Elle le regarda. Il mit les genoux en terre et dit :

— Adorée !

Un souvenir apparut dans l'âme de Marie, aussi net qu'une vision.

— Tu te souviens, dit-elle, de cette matinée à Schifanoia, lorsque je t'ai lancé une poignée de feuilles, du haut de l'avant-dernière terrasse ? Tu plias le genou sur la marche, pendant que je descendais.., Ce temps-là, je ne sais comment, me semble si près et si loin ! Il me semble que je l'ai vécu hier et que je l'ai vécu il y a un siècle. Mais peut-être l'ai-je seulement vécu en rêve.

Entre les haies basses des myrtes, ils atteignirent la dernière tour à gauche, près de laquelle se trouve le tombeau du poète et celui de Trelawny. Le jasmin qui grimpe sur l'antique ruine était en fleur : mais il ne restait des violettes que leur épaisse verdure. Les cimes des cyprès arrivaient à la ligne du regard et tremblotaient, illuminées plus vivement par les dernières rougeurs du soleil qui se couchait derrière la croix noire du mont Testaccio. Un nuage violacé, bordé d'or ardent, naviguait dans le ciel vers l'Aventin.

« Ici reposent deux amis, dont les vies furent liées l'une à l'autre. Que leur mémoire aussi vive ensemble, maintenant qu'ils gisent sous la tombe ; et que leurs ossements ne soient point séparés, puisque, dans la vie, leurs deux cœurs ne faisaient qu'un seul cœur... *for their two hearts in life were single hearted !* »

Marie répéta le dernier vers. Puis, mue par une pensée délicate, elle dit à André :

— Défais-moi mon voile.

Et elle s'approcha, la tête un peu renversée, pour qu'il défît le nœud sur la nuque. Les doigts d'André lui effleuraient les cheveux, ces longs cheveux qui, lorsqu'ils étaient épars, semblaient vivre comme une forêt, d'une vie douce et profonde ; ces cheveux à l'ombre desquels il avait savouré tant de fois la volupté de ses mensonges, évoqué dans de fois une perfide image. Elle lui dit :

— Merci !

Et elle ôta son voile de dessus son visage, et elle regarda André avec des yeux un peu éblouis. Elle apparaissait dans toute sa beauté. Elle avait autour des orbites un cercle plus sombre et plus creux ; mais ses pupilles brillaient d'une flamme plus pénétrante. Les boucles épaisses des cheveux adhéraient à ses tempes comme des grappes de jacinthes brunes, un peu violettes. Par l'effet du contraste, le milieu du front, découvert et libre, resplendissait d'une blancheur presque lunaire. Tous les traits s'étaient affinés et avaient perdu quelque chose de leur matérialité, à la flamme perpétuelle de l'amour et de la douleur.

Elle enroula dans le voile noir les tiges des roses, noua les deux bouts avec grand soin, puis aspira le parfum en plongeant son visage dans le bouquet. Puis, elle déposa ce bouquet sur la simple pierre où était gravé le nom du poète. Et son geste eut une indéfinissable expression, qu'André ne put comprendre.

Ils avancèrent pour chercher la tombe de Keats, le poète d'*Endymion*.

André, s'arrêtant pour regarder en arrière dans la direction de la tour, lui demanda :

— Ces roses, comment as-tu fait pour les avoir?

Elle sourit encore, mais avec les yeux humides.

— Ce sont les tiennes, celles de la nuit de neige, qui ont refleuri cette nuit... Tu ne le crois pas?

Le vent du soir se levait; et, derrière la colline, le ciel avait partout une couleur diffuse d'or, au milieu de laquelle se dissolvait le nuage comme consumé par un bûcher. Sur ce champ de lumière, les cyprès en ligne étaient plus imposants et plus mystiques, tout pénétrés de rayons et vibrants à la pointe de leurs cimes. En haut de l'avenue centrale, la statue de Psyché avait pris une pâleur de chair. Les lauriers-roses se dressaient dans le fond, pareils à de mobiles coupoles de pourpre. Le croissant de la lune montait sur la pyramide de Cestius, à travers un ciel glauque et profond comme l'eau d'un golfe en repos.

Ils redescendirent par l'avenue du milieu, jusqu'à la grille. Le long de la muraille, les jardiniers continuaient à arroser les plantes en balançant leur arrosoir d'un mouvement égal et continu, silencieusement. Deux autres hommes, tenant par les bords un drap mortuaire de velours et d'argent, le battaient avec force; et la poussière, en se dispersant, jetait des lueurs brasillantes. De l'Aventin venait un son de cloches.

Marie se serra au bras d'André : elle succombait à l'angoisse; elle sentait à chaque pas le sol lui manquer sous les pieds, pareille à une blessée qui laisserait tout son sang le long du chemin. Et, à peine dans la voiture, elle éclata en larmes désespérées, sanglotant sur l'épaule de son amant :

— Je meurs!

Mais elle ne mourait pas

IX

Deux jours après, André déjeunait avec Galéas Secinaro, à une table du Café de Rome. C'était une matinée chaude. Le café, presque désert, était noyé d'ombre et d'ennui. Les domestiques somnolaient, parmi le bourdonnement des mouches.

— Donc, racontait le prince barbu, sachant qu'elle aime à se donner dans des circonstances extraordinaires et bizarres, j'ai osé...

Il racontait crûment la façon très audacieuse dont il était parvenu à prendre lady Heathfield; il racontait sans scrupules et sans réticences, n'omettant aucune particularité, louant l'excellence de l'acquisition pour un connaisseur. De temps en temps, il s'interrompait pour mettre le couteau dans une pièce de viande succulente et saignante qui fumait, ou pour vider un verre de vin rouge. Tout son maintien exprimait la santé et la force.

André Sperelli alluma une cigarette. En dépit de ses efforts, il ne réussissait pas à avaler une bouchée, à vaincre la répugnance de son estomac que serrait un horrible tremblement. Lorsque Secinaro lui versait du vin, avec le vin il buvait le poison.

A un certain moment, le prince, malgré son peu de subtilité, conçut un doute; et il regarda l'ancien amant d'Hélène. Celui-ci, à part le manque d'appétit, ne donnait aucun signe de trouble; il lançait en l'air les nuages de fumée avec beaucoup de calme et souriait au joyeux narrateur, de son habituel sourire nuancé d'ironie.

Le prince dit :

— Elle viendra chez moi aujourd'hui pour la première fois.

— Chez toi? aujourd'hui?

— Oui.

— Ce mois-ci, à Rome, est un mois excellent pour l'amour. L'après-midi, de trois à six, chaque nid abrite son couple...

— Effectivement, interrompit Galéas, c'est à trois heures qu'elle doit venir.

Tous deux regardèrent leur montre. André demanda :

— Partons-nous?

— Partons, répondit Galéas en se levant. Nous remonterons ensemble la rue des Condotti. Je vais prendre des fleurs chez Cardella. Mais dis-moi, puisque tu sais : quelles sont les fleurs qu'Hélène préfère?

André se mit à rire, et un mot atroce lui vint sur les lèvres. Mais il répondit avec insouciance :

— Les roses, autrefois.

Devant la Barcaccia, ils se séparèrent.

A cette heure, la place d'Espagne avait déjà son apparence déserte de l'été. Quelques ouvriers restauraient une conduite ; et un monceau de terre, desséché par le soleil, jetait des tourbillons de poussière dans les souffles chauds du vent. L'escalier de la Trinité resplendissait, blanc et désert.

André monta, lentement, lentement, s'arrêtant toutes les deux ou trois marches, comme s'il eût traîné un fardeau énorme. Il rentra chez lui ; il resta dans sa chambre, sur son lit, jusqu'à deux heures trois quarts. A deux heures trois quarts, il sortit. Il prit la rue Sixtine, continua par la rue des Quatre-Fontaines, dépassa le palais Barberini ; il s'arrêta à quelque distance devant les rayons d'un bouquiniste, pour attendre trois heures. Le bouquiniste, un petit homme tout rugueux et parcheminé comme une tortue décrépite, lui offrit des livres. Il choisissait un à un ses meilleurs volumes et les lui mettait sous les yeux, en nasillant avec une monotonie insupportable. Trois heures allaient sonner dans quelques minutes. André regardait les titres des livres, surveillait les grilles du palais, entendait confusément la voix du libraire, mêlée au fracas de ses veines.

Une dame franchit les grilles, descendit par le trottoir vers la place, monta dans un fiacre, s'éloigna par la rue du Triton.

André descendit derrière elle, reprit la rue Sixtine, rentra chez lui. En attendant l'arrivée de Marie, il se jeta sur son lit et s'y tint si complètement immobile qu'il semblait ne plus souffrir...

Marie vint à cinq heures.

Elle dit, haletante :

— Tu sais? je puis rester avec toi toute la soirée, toute la nuit, jusqu'à demain.

Elle dit :

— Ce sera notre première et notre dernière nuit d'amour. Je pars mardi.

Sanglotante, agitée d'un tremblement, se serrant contre lui avec désespoir, les lèvres sur les lèvres, elle dit :

— Fais que je ne voie pas le jour de demain ! Tue-moi !

Puis, regardant ce visage défait :

— Tu souffres? demanda-t-elle. Toi aussi... tu penses que nous ne nous reverrons jamais?

Il éprouvait une difficulté énorme à lui parler, à lui répondre. Il avait la langue engourdie, et les mots lui manquaient. Il sentait un besoin instinctif de se cacher le visage, de se soustraire au regard de cette femme, d'éviter qu'elle le questionnât. Il ne sut ni la consoler, ni l'abuser. Il répondit, d'une voix éteinte et méconnaissable :

— Tais-toi.

Pelotonné aux pieds de Marie, il posa la tête sur ses genoux et resta longtemps immobile, sans rien dire.

Elle tenait ses mains sur les tempes de son ami; elle sentait la pulsation des artères, inégale et violente; elle le sentait souffrir. Et elle-même ne souffrait plus de sa propre douleur, mais elle souffrait de sa douleur à lui, de cette seule douleur.

Il se leva, lui prit les mains, l'entraîna dans la chambre voisine. Elle obéit.

Dans le lit, éperdue, épouvantée de la sombre ardeur de ce forcené, elle criait :

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as?

Elle voulait le regarder dans les yeux, connaître sa démence. Mais il se cachait le visage dans le sein, dans le cou, dans les cheveux de sa victime, frénétiquement...

Soudain elle se dégagea de son étreinte avec une terrible expression d'horreur par tout le corps, plus blanche que les oreillers, plus défigurée que si elle se fût à l'instant même arrachée d'entre les bras de la mort.

Ce nom ! ce nom ! Elle venait d'entendre ce nom !

Un grand silence fit le vide dans son âme. En elle s'ouvrit un de ces abîmes où l'univers entier semble disparaître au heurt d'une pensée unique. Elle n'entendait plus rien. André criait, suppliait, se désespérait vainement.

Elle n'entendait rien. Une sorte d'instinct dirigeait ses actes. Elle trouva ses vêtements ; elle s'habilla.

André sanglotait sur le lit, affolé. Il s'aperçut qu'elle sortait de la chambre.

— Marie ! Marie !

Il écouta.

— Marie !

Il distingua le bruit de la porte qui se refermait.

X

Dans la matinée du lundi 20 juin, à dix heures, commença la vente publique des tapisseries et des meubles qui avaient appartenu à S. E. le ministre plénipotentiaire de Guatemala.

C'était une matinée brûlante. Déjà l'été flamboyait sur Rome. Dans la rue Nationale passaient au trot, sans interruption, les tramways montants et descendants, tirés par des chevaux qui portaient de bizarres capuchons blancs contre le soleil. De longues files de chariots chargés encombraient la voie. Dans la lumière crue, entre les murs couverts d'affiches multicolores comme d'une lèpre, les éclats des trompes se mêlaient au claquement des fouets, aux hurlements des charretiers.

Avant de se résoudre à franchir le seuil de cette maison, André erra sur les trottoirs, à l'aventure,

longtemps, accablé d'une horrible lassitude, d'une lassitude si vide et si désespérée qu'elle ressemblait presque à un besoin physique de mourir.

Lorsqu'il vit un portefaix sortir de la maison avec un meuble sur les épaules, il se décida. Il entra, monta l'escalier rapidement. Du palier, il entendit la voix du commissaire-priseur :

— C'est bien vu, bien entendu ?

La table de la criée était dans la pièce la plus vaste, dans le salon du Bouddha. Autour se pressaient les acheteurs. C'étaient, pour la plupart, des marchands, des revendeurs, des fripiers, de la populace. Comme en été les amateurs faisaient défaut, les fripiers accouraient, sûrs d'obtenir à vil prix des objets précieux. Une mauvaise odeur se répandait dans l'air chaud, exhalée par ces gens malpropres.

— C'est bien vu, bien entendu ?

André suffoquait. Il fit le tour des autres pièces, où ne restaient plus que les tentures, les rideaux et les portières : car on avait rassemblé presque tous les objets à vendre dans la salle des enchères. Bien qu'il marchât sur un tapis épais, il entendait son pas résonner distinctement, comme si les voûtes eussent été pleines d'échos.

Il arriva dans une chambre demi-circulaire. Les murs y étaient d'un rouge profond, sur lequel brillaient çà et là quelques paillettes d'or ; et cela donnait l'idée d'un temple ou d'un tombeau, d'un refuge triste et mystique, fait pour prier et pour mourir. Par les fenêtres ouvertes entrait une lumière crue, qui semblait un viol. On apercevait les arbres de la villa Aldobrandini.

Il revint dans la salle des enchères. Il sentit de

nouveau la puanteur. Il se retourna et vit dans un coin la princesse de Ferentino avec Barbarella Viti. Il la salua en s'approchant :

— Eh bien, Ugenta, qu'avez-vous acheté ?

— Rien.

— Rien ? Je croyais, au contraire, que vous auriez acheté tout.

— Et pourquoi donc ?

— C'était une idée à moi... une idée romanesque.

La princesse se mit à rire. Barbarella fit comme elle.

— Nous nous en allons. Il est impossible de rester ici, avec ce parfum. Adieu, Ugenta. Consolez-vous.

André s'approcha de la table. Le commissaire priseur le reconnut.

— Monsieur le comte désire-t-il quelque chose ?

Il répondit :

— Je verrai.

La vente marchait rapidement. Il voyait autour de lui les figures des fripiers, se sentait touché par leurs coudes et par leurs pieds, se sentait effleuré par leur haleine. La nausée lui serra la gorge.

— Une fois ! deux fois ! trois fois !

Le coup de marteau lui résonnait sur le cœur, lui donnait aux tempes un choc douloureux.

Il acheta le Bouddha, une grande armoire sculptée, quelques majoliques, quelques étoffes. A un certain moment, il entendit du côté de la porte un bruit de voix et de rires féminins, un froufrou de robes. Il se retourna. Il vit entrer Galéas Secinaro avec la marquise de Mount Edgcumbe, puis la comtesse de Lucoli, Gino Bomminaco, Giovannella Daddi. Ces messieurs et ces dames parlaient et riaient bruyamment.

Il essaya de se rapetisser. de se dissimuler dans la

cohue qui assiégeait la table. Il tremblait à la pensée d'être découvert. Les voix, les rires lui arrivaient par-dessus les fronts en sueur, dans la chaleur suffocante. Par bonheur, quelques minutes après, les joyeux visiteurs s'en allèrent.

Il s'ouvrit un passage entre les corps agglomérés, en réprimant son dégoût, en faisant un effort énorme pour ne pas défaillir. Il avait dans la bouche comme la sensation d'une saveur indiciblement amère et répugnante, qui serait montée de la décomposition de son cœur. Il lui semblait que, souillé par le contact de tous ces inconnus, il emportait comme une infection de maux obscurs et inguérissables. C'était un mélange de torture physique et d'angoisse morale.

Lorsqu'il fut dans la rue, à la lumière brutale, il eut un peu de vertige. D'un pas mal assuré, il se mit en quête d'une voiture. Il la trouva sur la place du Quirinal et se fit conduire au palais Zuccari.

Mais, vers le soir, une envie folle le prit invinciblement de revoir les chambres désertes. Il remonta cet escalier ; il entra sous le prétexte de s'informer si l'on avait porté les meubles chez lui.

Un homme répondit :

— On les porte en ce moment même. Monsieur le comte doit les avoir croisés en chemin.

Il ne restait presque rien dans les chambres. Par les fenêtres dépouillées de leurs rideaux entrait la splendeur rougeâtre du couchant, avec tous les bruits de la rue. Quelques hommes détachaient encore les tentures des murailles, découvrant le papier à grosses fleurs vulgaires où l'on voyait çà et là des trous et des éraflures. D'autres ôtaient les tapis qu'ils mettaient en rouleaux, soulevant une poussière épaisse

qui brillait dans les rayons de lumière. Un d'eux chantonnait une chanson obscène. Et la poussière, mélangée à la fumée des pipes, montait jusqu'au plafond.

André s'enfuit.

Sur la place du Quirinal, devant le palais du Roi, jouait une fanfare. Les larges ondes de cette musique métallique se propageaient dans l'air incendié. Parmi la rougeur, l'obélisque, la fontaine, les colosses paraissaient gigantesques et s'empourpraient, comme imprégnés d'une flamme impalpable. Rome, immense, dominée par une bataille de nuages, semblait illuminer le ciel.

André s'enfuit, presque fou. Il prit la rue du Quirinal, descendit la rue des Quatre-Fontaines, rasa les grilles du palais Barberini, dont les vitres dardaient des éclairs. Il arriva au palais Zuccari.

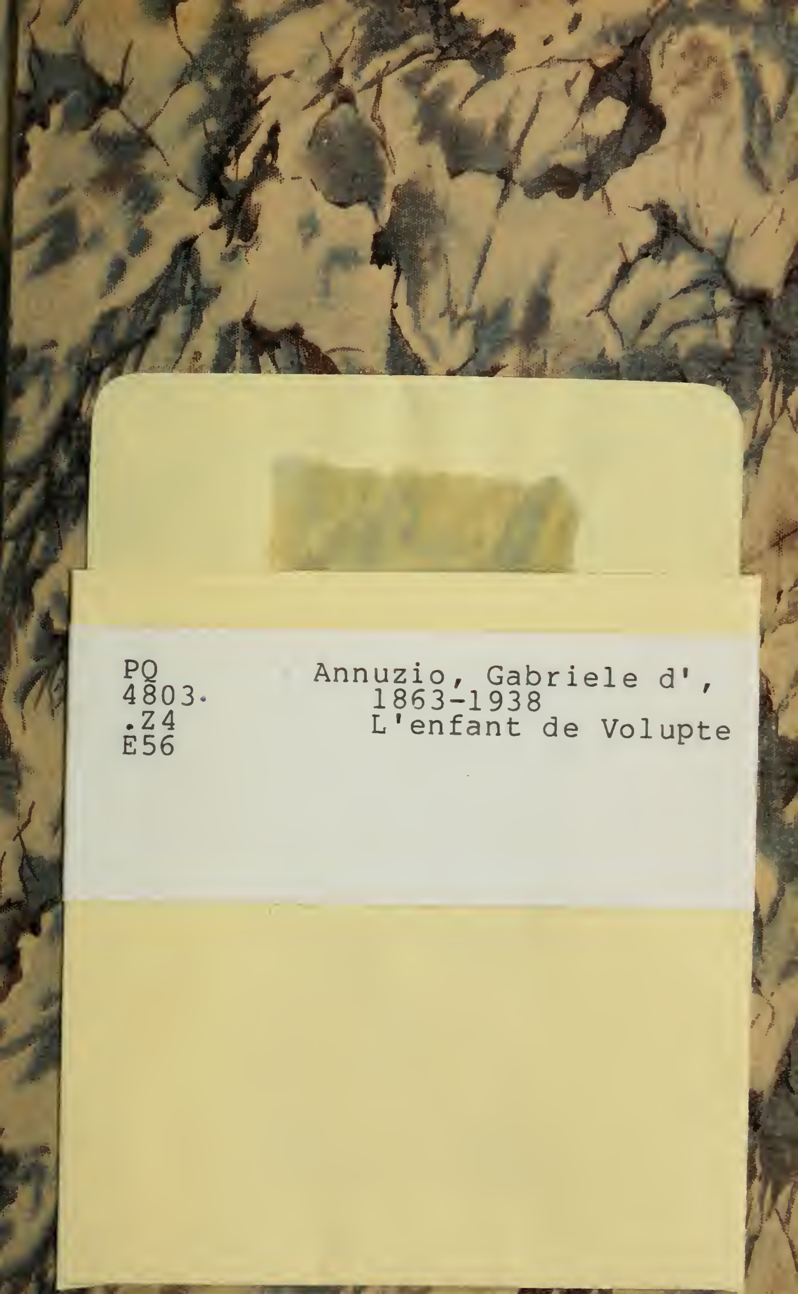
Les portefaix déchargeaient les meubles de dessus une charrette, en criant. Quelques-uns, à grand'peine, montaient déjà l'armoire dans l'escalier.

Il entra. Comme l'armoire occupait toute la largeur, il ne put passer outre. Il suivit, lentement, lentement, de marche en marche, jusqu'à sa porte.

Francavilla al Mare, juillet-décembre 1888.

1611-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P1-12.
1184-11-11





PQ
4803.
.Z4
E56
Annuzio, Gabriele d',
1863-1938
L'enfant de Volupte

